



DARYNDA
JONES

Charley

DAVIDSON

QUATRIÈME TOMBE AU FOND

« Hilarant
et émouvant,
sexy et surprenant.
Indispensable ! »

J.R. WARD



Darynda Jones

Quatrième tombe au fond

Charley Davidson - 4

VOUS SAVEZ, CES MAUVAISES CHOSES QUI ARRIVENT AUX GENS BIEN ? C'EST MOI.

Etre Faucheuse, c'est glauque. Et détective privée, dangereux. On peut dire que je cumule. C'est pour ça que j'ai décidé de prendre un peu de temps pour moi. Rien de tel que passer quelques commandes au télé-achat pour reprendre du poil de la bête. Je ne comprends pas pourquoi Cookie en fait tout un plat ! Ce n'est pas comme si on manquait d'argent : Reyes Farrow, le très chaud fils de Satan, m'en doit plein. Cela dit, pour lui demander de régler sa dette, il faudrait que je sorte de chez moi... Mais avec un pyromane qui met le feu, littéralement, à Albuquerque, et cette femme qui a besoin de mes services parce qu'on cherche à l'assassiner, je préférerais rester en pyjama.

Scan, OCR et MEP By Athame
Relecture By Elyzabethaa

Du même auteur, chez Milady:

Charley Davidson :

1. *Première tombe sur la droite*
2. *Deuxième tombe sur la gauche*
3. *Troisième tombe tout droit*
4. *Quatrième tombe au fond*

www.milady.fr

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Isabelle Vadori

Milady est un label des éditions Bragelonne

Titre original : *Fourth Grave Beneath my Feet* Copyright © 2012 by Darynda Jones

© Bragelonne 2013, pour la présente traduction

ISBN: 978-2-8112-0913-1

Bragelonne - Milady 60-62, rue d'Hauteville- 75010 Paris

E-mail : info@milady.fr Site Internet : www.milady.fr

Pour Quentin,

maquereau à temps partiel, ninja à plein-temps, qui, même à son âge, dit toujours des trucs comme : « Merci, Lapin de Pâques ! Bok bok ! »

Remerciements

Ce livre doit tout un tas de choses à tout un tas de gens, parmi lesquels mon extraordinaire agent, Alexandra Machinist, et mon incroyable éditrice, Jennifer Enderlin. Merci infiniment, les filles ! Vous êtes toutes les deux fascinantes, et je suis persuadée que chacune de vous mène une existence secrète de super-héros.

Merci à toutes les personnes de chez Macmillan Audio, avec un cri du cœur spécial pour l'adorable Lorelei King, qui a insufflé de la vie à mes personnages. Littéralement. En parlant de ça, merci à tout le monde chez St. Martin's Press, Macmillan et Janklow & Nesbit Associates. Un merci tout spécial à Jacquelyn Frank et Natalie Justice pour avoir trouvé un nom à ce livre pendant qu'on attendait une navette, épuisées et rompues après trois jours de conférences durant lesquels la pétillante Natalie a dompté un taureau mécanique et où Jacki m'a conquise lors d'un tournoi interdit aux moins de dix-huit ans. Vous êtes géniales.

Merci infiniment à Mary Jo, Mary Ellen et Bette pour les consultations et les conseils sur le stress post-traumatique. Vous avez fait plus que j'aurais jamais osé espérer, surtout en tenant compte du fait que je n'avais que trois petits jours pour rendre le livre. Je vous suis tellement reconnaissante. Merci à Danielle « Dan Dan » Swopes pour les séances de remue-méninges, et ce même quand tes méninges étaient presque aussi ramollies que les miennes, et à ta merveilleuse famille, que je considère comme la mienne. Et merci à toute ma vraie famille - vous vous reconnaissez - pour votre soutien et votre compréhension quand je manque les vacances et les anniversaires au nom de mes activités d'auteur. Dès que j'aurai rendu mon prochain roman, on va définitivement se faire un barbecue. Un énorme merci à Cait Allison pour avoir lu ce livre lors de ses tout premiers pas, aussi difficile que ça ait pu être, afin de me donner un retour. Je l'apprécie plus que tu ne le sauras jamais.

Et, malheureusement, je dois avouer que trois des meilleures phrases de ce livre ne viennent pas de mon propre esprit tordu... euh, de mon imagination fertile, mais des lumières et rêveries parfois inquiétantes de Jonathan « Doc » Wilson et Quentin « Q » Eakins. Les gars, vous êtes un hors-d'œuvre de folie : drôle et bon pour la digestion.

Et, plus que tout, merci à vous, très chers lecteurs, pour avoir fait de tous mes rêves une réalité. Ou de la plupart d'entre eux, en tout cas. Il m'en reste un dans lequel je suis nue dans un aéroport et... non, vous avez raison. Mieux vaut que je laisse les professionnels s'en charger. Quoi qu'il en soit, merci infiniment ! J'espère que vous prendrez autant de plaisir à lire ce livre que j'en ai eu à l'écrire.

Chapitre premier

Il n'y a que deux choses inévitables dans la vie. Devinez laquelle je suis.

Charley Davidson, Faucheuse

J'étais assise sur le canapé à regarder le téléshopping avec ma défunte tante Lillian, et je me demandais à quoi ma vie aurait ressemblé si je ne venais pas de m'enfiler un bac entier de Ben & Jerry's *Chocolaté Therapy* suivi d'un *mocha latte* pour faire descendre le tout. Elle n'aurait certainement pas été très différente, mais c'était une pensée qui méritait réflexion.

Un soleil de milieu de matinée filtrait à travers les stores et projetait de longues lignes sombres sur mon corps, me donnant un style très film noir. Dans la mesure où ma vie avait définitivement pris un tournant pour se diriger vers le côté obscur, les films noirs, c'était dans le ton. Mais l'effet aurait été encore plus réussi si je n'avais pas été vêtue d'un bas de pyjama *Star Wars* et d'un top à paillettes qui proclamait fièrement que « Les Terriennes sont des filles faciles. » Mais je n'avais vraiment pas l'énergie d'aller enfiler quelque chose de moins inapproprié ce matin-là. Je souffrais de problèmes de léthargie depuis quelques semaines à présent. Et j'étais soudainement devenue un poil agoraphobe. Tout ça depuis qu'un homme du nom d'Earl Walker m'avait torturée. Ça craignait un max.

La torture. Pas son nom.

Mon nom, en revanche, était Charlotte Davidson, mais la plupart des gens m'appelaient Charley.

— Est-ce que je peux te parler, mon petit potiron en sucre ?

Ou potiron en sucre, un des nombreux surnoms faisant référence aux fruits et légumes automnaux que tante Lillian s'évertuait à me donner. Tante Lil était morte dans les années 1960, et j'étais en mesure de la voir parce que j'étais née Faucheuse, ce qui signifiait essentiellement trois choses : de un, je pouvais interagir avec les morts - ces défunts qui n'avaient pas traversé au moment de leur décès - et je le faisais en général tous les jours. De deux, j'étais super brillante pour ceux du royaume spirituel, et les personnes mortes susmentionnées pouvaient me voir de n'importe où dans le monde. Quand ils étaient prêts à passer de l'autre côté, ils pouvaient le faire à travers moi. Ce qui m'amenait au point trois : j'étais un portail qui menait du plan terrestre jusqu'à ce que la plupart des gens appellent le paradis.

Il y avait un petit peu plus que ça - et ça comprenait des choses qu'il me fallait encore découvrir -, mais c'était l'essentiel de mon travail journalier. Celui pour lequel je n'étais pas payée. J'étais aussi détective privée, mais ce job-là ne couvrait pas les factures non plus. Pas dernièrement, en tout cas.

Je fis rouler ma tête sur le dossier du canapé jusqu'à ce que je voie tante Lil, qui était en vérité une grand-tante du côté de mon père. Elle était fine et d'un certain âge, avec de doux yeux gris et une chevelure légèrement bleutée, et elle était vêtue comme à l'accoutumée, puisque les défunts changent rarement d'habits : son sempiternel gilet en cuir recouvrait une robe hawaïenne à fleurs, qu'accompagnait un collier de perles multicolores, le tout formant un témoignage de son décès dans les années 1960. Elle avait également un sourire aimant, même s'il était quand même un tout petit peu effrayant. Mais ça ne me faisait que l'aimer davantage. J'avais vraiment un faible pour les gens cinglés. Je ne savais pas trop comment sa large robe tenait en place, vu comme elle était minuscule. Ses hanches ressemblaient à un poteau autour duquel une tente se serait effondrée. Mais qui étais-je pour porter un jugement ?

— Tu peux toujours me parler, tante Lil.

J'essayai de me redresser, mais je me rendis vite compte que n'importe quel mouvement me demanderait un effort. J'avais été assise sur un canapé ou un autre durant les deux derniers mois, à me remettre de cette histoire de torture. Puis, je me souvins que la poêle que j'avais attendue toute la matinée serait le prochain article à être présenté. Tante Lil comprendrait certainement. Avant qu'elle puisse dire quoi que ce soit, je levai un doigt pour la mettre sur pause.

— Mais est-ce que ça peut attendre que la poêle avec revêtement en pierre soit passée ? Ça fait un moment que je m'y intéresse. Elle a un revêtement. En pierre.

— Tu ne cuisines pas.

Elle n'avait pas tort.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a ?

Je posai mes plus belles pantoufles en forme de lapin sur la table basse et croisai les jambes au niveau des chevilles.

— Je ne sais pas trop comment t'annoncer ça.

Elle arrêta de respirer et elle pencha la tête.

Cela m'inquiéta tant que je me redressai malgré l'effort que je dus fournir.

— Tante Lil ?

Elle releva tristement le menton.

— Je... Je crois que je suis morte.

Je clignai des yeux. La dévisageai quelques instants. Puis clignai des yeux à nouveau.

— Je sais.

Elle se moucha délicatement dans l'immense manche de sa robe hawaïenne, et les perles s'entrechoquèrent sans émettre le moindre son. Les objets inanimés étaient entourés d'un silence terrifiant. Comme les mimes. Ou ce cri que pousse Al Pacino dans le *Parrain III* quand sa fille meurt sur ces marches.

— Je sais, je sais, répéta-t-elle en me tapotant affectueusement l'épaule. Ce n'est pas une nouvelle facile à avaler.

Tante Lillian était morte bien avant que je sois née, mais je ne savais pas du tout si elle était au courant. Beaucoup de défunts l'ignoraient. A cause de ce doute, je ne l'avais jamais mentionné. Durant des années, je lui avais laissé me préparer du café invisible, ou me cuisiner des œufs tout aussi invisibles. Ensuite, elle s'en allait vers d'autres aventures. Tante Lil continuait à faire les quatre cents coups. C'était une vraie globe-trotteuse. Et elle restait rarement au même endroit très longtemps. Ce qui était une bonne chose. Autrement, je n'aurais jamais droit à du vrai café le matin. Ni les douze autres fois dans la journée où j'avais besoin d'une dose. Si elle était dans les parages plus souvent, je serais en sevrage de caféine de manière régulière. Et j'aurais de méchantes migraines.

Mais peut-être que, maintenant qu'elle était au courant, je pourrais lui expliquer pour le café.

J'étais assez curieuse quant aux raisons de sa mort pour lui demander :

— Est-ce que tu sais comment tu es morte ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Selon ma famille, elle avait rendu son dernier souffle dans une communauté hippie à Madrid durant les beaux jours du *flowerpower*. Avant ça, elle avait réellement parcouru le monde, passant ses étés en Amérique du Sud et en Europe et ses hivers en Afrique et en Australie. Et elle avait perpétué cette tradition même après sa mort, en voyageant à travers le monde. Plus besoin de passeport. Mais personne n'avait vraiment pu me dire comment elle était morte. Ou ce qu'elle faisait dans la vie. Ni comment elle pouvait se permettre tous ces déplacements de son vivant. Je savais qu'elle avait été mariée pendant quelque temps, mais ma famille ne savait pas grand-chose de son mari. Mon oncle pensait qu'il s'agissait peut-être d'un magnat du pétrole texan, mais ils avaient perdu contact, et personne ne savait avec certitude.

— Je n'en suis pas sûre, dit-elle en secouant la tête. Je me souviens que nous étions tous assis autour d'un feu de camp, à chanter et à prendre du LSD...

Je dus faire un gros effort pour empêcher l'horreur que je ressentis d'envahir mon visage.

— ... et Bernie m'a demandé ce qui n'allait pas mais, comme Bernie venait d'avalé une dose lui-même, je ne l'ai pas pris au sérieux.

Je pouvais comprendre ça.

Elle releva la tête dans ma direction, ses yeux s'humidifiant de tristesse.

— Peut-être que j'aurais dû l'écouter.

Je plaçai un bras autour de ses frêles épaules.

— Je suis sincèrement désolée, tante Lil.

— Je sais, ma petite citrouille en chocolat.

Elle me tapota la joue avec tendresse, sa main fraîche en raison de l'absence de chair et de sang. Puis elle me gratifia de son énorme sourire, et je me demandai soudain si elle n'avait pas pris une dose de trop.

— Je me souviens du jour où tu es née.

Je clignai à nouveau des yeux, surprise.

— Vraiment ? Tu étais là ?

— J'étais là. Je suis tellement désolée pour ta mère.

Mon cœur se serra douloureusement tandis que le regret m'envahissait. Je ne m'y attendais pas, et il me fallut un moment pour récupérer.

— Je... Moi aussi, je suis désolée.

Le décès de ma mère, juste après ma naissance, n'était pas mon souvenir préféré. Et je m'en souvenais si clairement, si précisément. Au moment où elle s'était détachée de son corps, un bruit semblable à celui d'un élastique qui rompt avait résonné dans tout mon être, et j'avais compris que notre connexion avait été brisée. Je l'aimais, même à cet instant.

— Tu étais si spéciale, fit tante Lil en secouant la tête au rythme de ses pensées. Mais maintenant que tu sais tout, il faut que je te demande. Par tous les saints, pourquoi es-tu si brillante ?

Merde. Je ne pouvais pas lui avouer la vérité, à savoir que j'étais la Faucheuse et que la lumière des projecteurs faisait partie du spectacle. Elle pensait que j'étais spéciale, pas sinistre. Mais ça sonnait tellement mal quand je le disais à haute voix. Je décidai de contourner le problème.

— Eh bien, c'est une assez longue histoire, tante Lil. Mais si tu le souhaites, tu peux me traverser. Tu peux passer de l'autre côté pour être avec ta famille.

Je baissai la tête, espérant qu'elle n'accepterait pas ma proposition. J'aimais l'avoir dans les parages, même si ça faisait de moi une égoïste.

— Tu plaisantes ? demanda-t-elle en ponctuant sa question d'une claque sur un de ses genoux. Et manquer tous les ennuis dans lesquels tu te fourres ? Jamais.

Après un gloussement inquietant qui me rappela étrangement le dernier film d'horreur que j'avais vu, elle se retourna en direction de la télé.

— Bon, alors, qu'est-ce que cette poêle a de si génial ?

Je me réinstallai à côté d'elle et nous regardâmes une partie entière de l'émission dédiée à des poêles qui pouvaient supporter les pires sévices, y compris une tripotée de pierres glissant sur leur fond antiadhésif. Dans la mesure où les gens ne cuisinaient pas vraiment de cailloux, je n'étais pas sûre de comprendre pourquoi ils montraient ça. Mais, quand même, ces poêles étaient vraiment jolies. Et on pouvait régler par petits paiements mensuels. J'avais définitivement besoin de ces poêles.

J'étais au téléphone avec un charmant représentant du service clients nommé Herman lorsque Cookie débarqua à l'improviste. Elle le faisait souvent. Débarquer à l'improviste. Comme si elle était chez elle. Bien sûr, j'étais dans son appartement. Le mien était encombré et déprimant, alors je m'étais résolue à traîner dans le sien.

Cookie avait une carrure assez imposante et des cheveux noirs coiffés en pics qui partaient dans tous les sens, et elle n'avait absolument aucun respect pour la mode, si on en jugeait à l'ensemble jaune qu'elle portait. C'était aussi ma meilleure amie, et ma réceptionniste, quand on avait du travail.

Je lui fis signe de la main, puis parlai dans le combiné.

— Refusée ? Qu'est-ce que vous entendez par refusée ? J'ai au moins 12 dollars sur cet amour, et vous avez dit que je pouvais régler par paiements mensuels peu élevés.

Cookie se pencha par-dessus le canapé, attrapa le téléphone et raccrocha tout en ignorant les grimaces indignées que je lui adressais.

— Elle n'est pas vraiment refusée, annonça-t-elle en me rendant l'appareil. Elle a été résiliée.

Elle se saisit ensuite de la télécommande et zappa sur une chaîne qui diffusait des informations.

— Je me suis assurée que tu ne pourrais plus effectuer aucune dépense à l'aide de ta carte d'accro au shopping à domicile.

— Quoi ?

Je caressai l'idée d'entrer dans une colère noire et de lui montrer à quel point elle m'avait froissée, mais je n'étais pas assez en forme pour ça. Et, à dire vrai, j'étais plutôt impressionnée.

— Tu peux faire ça ?

Le présentateur était en train de parler de la récente vague de cambriolages de banques. Il diffusa les images des caméras de surveillance qui montraient l'équipe de quatre hommes qu'on avait surnommés les Gentlemen Cambrioleurs. Ils avaient toujours des masques en caoutchouc sur le visage et des armes à leurs ceintures, mais ils ne les sortaient jamais. Ils ne l'avaient pas fait une seule fois dans leur série de huit cambriolages, d'où leur surnom.

J'étais en train d'étudier leurs carrures, qui me semblaient étrangement familières, quand Cookie s'empara de mon poignet et me força à me lever de son canapé.

— Oui, je peux, répondit-elle tandis qu'elle me poussait en direction de la porte.

— Comment ?

— C'est facile. J'ai appelé, et je leur ai dit que j'étais toi.

— Et ils sont tombés dans le panneau ? demandai-je, officiellement scandalisée à présent. À qui as-tu parlé ? Est-ce que c'était Herman ? Parce qu'il a l'air super mignon. Attends. (Je m'arrêtai devant elle en poussant de petits cris.) Est-ce que tu me mets à la porte ?

— Je ne te mets pas vraiment à la porte, je dis stop. Il est temps.

— Il est temps ? répétais-je, un peu hésitante.

— Il est temps.

Eh ben, merde. Ça allait être une journée pourrie, j'en étais certaine.

— J'adore ton ensemble jaune, lui dis-je, laissant la mesquinerie prendre le dessus à mesure qu'elle me poussait en direction de mon appartement. Il ne te fait pas du tout ressembler à une banane géante. Et puis pourquoi tu as résilié ma carte de téléshopping préférée ? Je n'en ai que trois.

— Je les ai toutes résiliées. Il faut bien que je m'assure d'être payée chaque semaine. J'ai aussi rassemblé tous les fonds restants de tes comptes bancaires sur un compte secret aux Caïmans.

— Tu sais faire transiter de l'argent ?

— On dirait.

— C'est pas du détournement de fonds, ça ?

— Si, exactement.

Après m'avoir pratiquement jetée dans mon appartement, elle referma la porte et pointa du doigt.

— J'aimerais que tu regardes attentivement toutes ces choses.

Il fallait bien reconnaître que mon appartement était véritablement en pagaille, mais je ne comprenais toujours pas ce que ma carte de crédit venait faire là-dedans. C'était un instrument. Entre de bonnes mains - comme, disons, les miennes -, elle pouvait réaliser des rêves. Je jetai un coup d'œil à toutes les boîtes remplies des trucs extra cool que j'avais commandés. Il y avait de tout, de l'éponge à récurer magique pour la ménagère à la radio de communication qui serait très utile au moment de l'apocalypse, lorsque les téléphones cellulaires deviendraient obsolètes. Les cartons s'alignaient pour former un mur, se terminant en une énorme montagne de produits superflus dans une zone spécifique de la pièce. Comme mon appartement faisait à peu près la taille d'un Lego, l'espace infime qui restait

ressemblait à un Lego cassé. Un qui serait défiguré, parce qu'il n'avait pas survécu à l'invasion de petits Legos extraterrestres.

Et il y avait plus de boîtes derrière le mur qu'on ne pouvait en voir. J'avais complètement perdu M. Wong. C'était le type mort qui vivait dans le coin de mon salon, flottant perpétuellement, le dos tourné au monde. Sans jamais bouger. Sans jamais parler. Et à présent il avait disparu à cause de la surconsommation. Le pauvre. Sa vie ne devait pas être très palpitante.

Bien sûr, le fait que j'avais déménagé de mes bureaux et rapporté tous mes dossiers et équipements dans mon appartement n'aidait pas. Dans ma cuisine, en fait, ce qui la rendait totalement inutile pour autre chose que du stockage de fichiers. Mais ça avait été un déménagement nécessaire, puisque mon père m'avait trahie de la pire manière qui soit - il m'avait fait arrêter alors que j'étais couchée dans un lit d'hôpital après avoir été torturée par un fou -, et que mes bureaux se trouvaient au-dessus de son bar. Je devais encore découvrir ce qui avait bien pu arriver à mon père pour qu'il me fasse arrêter d'une façon aussi barbare et douloureuse. Il voulait que je quitte le business, mais il allait devoir améliorer son timing et sa manière de procéder.

Malheureusement, le bar ne se situait qu'à une quinzaine de mètres au nord du bâtiment dans lequel se trouvait mon appartement, donc il faudrait que je l'évite quand je sortirais ou rentrerais de mes nouvelles missions. Mais, dans la mesure où je n'avais pas vraiment mis un pied dehors depuis plus de deux mois, cette partie s'était révélée plutôt facile. La dernière fois que j'étais sortie, c'était pour libérer mes bureaux, et je m'étais assurée qu'il n'était pas en ville lorsque je l'avais fait.

Je passai tous les cartons en revue et décidai d'échanger les rôles avec Cookie. De jouer la victime. De tout lui mettre sur le dos. Je pointai un Electrolux du doigt et la regardai, bouche bée.

— Qui a eu la mauvaise idée de me laisser sans surveillance ? Tout ça est ta faute.

— Bien essayé, fit-elle, pas émue le moins du monde. Nous allons trier toutes ces affaires et tout renvoyer, sauf ce que tu utiliseras réellement. Ce qui veut dire pas grand-chose. Comme je l'ai déjà expliqué, j'aimerais bien pouvoir continuer à recevoir ma paie, si ce n'est pas trop demander.

— Est-ce que tu prends l'American Express ?

— Oh, j'ai aussi fait annuler celle-là.

J'ouvris la bouche en grand, feignant d'être scandalisée. Les épaules bien droites, Cookie me conduisit jusqu'à mon propre canapé, en retira les cartons, les arrangea au sommet d'autres cartons, puis s'assit à côté de moi. Elle me regardait avec tellement de chaleur et de compréhension que j'en fus aussitôt mal à l'aise.

— Est-ce qu'on est sur le point d'avoir à nouveau la Conversation ?

— J'en ai bien peur.

— Cook... (Je tentai de me lever pour partir en courant, mais elle posa une main sur mon épaule pour m'en empêcher.) Je ne sais pas vraiment comment te dire d'une manière différente que je vais bien.

Quand elle posa les yeux sur Margaret, qui était confortablement installée dans le holster à ma hanche, ma voix prit des accents défensifs.

— Quoi ? Beaucoup de détectives privés portent une arme.

— Quand ils sont en pyjama ?

Je ronchonnai.

— Oui. Surtout si ce sont des pyjamas *Star Wars* et que ton flingue ressemble justement à un blaster.

Margaret était ma nouvelle meilleure amie. Et elle n'avait jamais fait transiter d'argent hors de mon compte en banque comme certaines autres meilleures amies dont il ne fallait pas prononcer le nom.

— Charley, tout ce que je demande, c'est que tu parles à ta sœur.

— Je lui parle tous les jours.

Je croisai les bras. Soudain, tout le monde insistait pour que je demande de l'aide alors que j'allais

bien. Qu'est-ce que ça pouvait leur faire si je n'avais pas envie de sortir de mon immeuble ? Beaucoup de personnes aimait rester chez elles. Pendant plusieurs mois d'affilée.

— Oui, elle appelle et essaie de parler avec toi de ce qui s'est passé, de comment tu te sens, mais tu ne la laisses pas t'aider.

— Ce n'est pas vrai. Je change juste de sujet.

Cookie se leva et nous fit à toutes les deux une tasse de café pendant que je me complaisais dans toute la beauté du déni. Après m'être rendu compte que j'aimais le déni autant que les *mocha latte*, je pris la tasse qu'elle me tendait et bus une gorgée tandis qu'elle s'installait à nouveau à côté de moi. Je fermai les yeux tout en savourant le breuvage. Son café était tellement meilleur que celui de tante Lil.

— Gemma pense que tu as peut-être besoin d'un passe-temps, dit-elle en observant les boîtes partout autour. Un passe-temps sain. Comme la méthode Pilate. Ou du catch sur alligator.

— Je sais, répondis-je en me penchant en arrière et en levant un bras pour me couvrir le visage. J'ai songé à écrire mes Mémoires, mais je n'arrive pas à trouver un moyen d'inclure de la musique de film porno des années 1970 par écrit.

— Tu vois, fit-elle en me donnant un petit coup d'épaule. Écrire. C'est un bon début. Tu pourrais essayer la poésie.

Elle se leva et fouilla mon bureau recouvert de cartons.

— Voilà, dit-elle en me tendant une feuille. Écris un poème qui explique comment se passe ta journée pendant que je commence à m'occuper de ces boîtes.

Je posai la tasse de café et me redressai.

— Pour de vrai ? Est-ce que je ne pourrais pas juste écrire un poème à propos de ma suprême domination du monde, ou sur les bienfaits du guacamole sur la santé ?

Elle se mit sur la pointe des pieds pour pouvoir me regarder de derrière un des murs les plus impressionnants.

— Tu as acheté deux autocuiseurs électriques ? Deux ?

— Ils étaient soldés.

— Charley, me réprimanda-t-elle. Attends. (Elle se baissa puis se redressa d'un coup.) Ces trucs sont géniaux. (*Je le savais*) Est-ce que je peux en avoir un ?

— Tu l'as dit, bouffi ! Je le retiendrai juste sur ta paie.

Ça pouvait fonctionner. Je pouvais la payer grâce à mes achats télés shopping, même si ça ne l'aiderait probablement pas à conserver l'électricité ou à avoir de l'eau dans ses robinets. Mais elle serait heureuse, et le bonheur n'était-il pas la chose la plus importante dans la vie ? Je devrais écrire un poème à ce sujet.

— Tu te rends compte que, pour utiliser n'importe lequel de ces trucs, il faut que tu sortes de chez toi pour passer au magasin ?

Ses mots me firent plonger plus bas dans le puits de désespoir qu'on appelait plus communément les regrets.

— Ce n'est pas à ça que sert la livraison express de *Macho Taco* !

— Il faudra que tu achètes de la nourriture, des épices, et plein d'autres choses.

— Je déteste aller au magasin.

— Il faudra que tu apprennes à cuisiner.

— Très bien, dis-je en laissant échapper un soupir vaincu d'entre mes lèvres. (J'avais un talent fantastique pour jouer les *drama queen* quand c'était nécessaire.) Renvoie tout ce qui implique n'importe quelle préparation de nourriture. Je déteste cuisiner.

— Tu veux garder le bracelet commémoratif de Jackie Kennedy ?

— Est-ce qu'il faut que je le cuisine ?

— Non.

— Alors il reste, répondis-je en levant mon poignet et en faisant tourner le bracelet. Regarde comme il scintille.

— Et il va tellement bien avec Margaret.

— Tout à fait.

— Mon petit bout de potiron, dit tante Lil.

Je détournai les yeux du bracelet commémoratif de Jackie Kennedy. À présent qu'elle savait qu'elle était morte, je n'aurai plus jamais à endurer ce moment de panique qui accompagnait chacune de ses propositions de me faire à manger pendant deux semaines consécutives. J'avais failli mourir de faim la dernière fois. Je tendis le poignet.

— Tu trouves que ce bracelet est excessif ?

— Jackie va avec n'importe quoi, ma chérie. Mais j'avais envie de parler de Cookie.

Je regardai dans la direction de Cookie et fronçai les sourcils.

— Qu'est-ce qu'elle a encore fait ?

Tante Lil se mit à genoux à côté de moi et me caressa le bras.

— Je pense qu'on devrait lui dire la vérité.

— À propos de Jackie Kennedy ?

— À propos de moi.

— Oh, bien sûr.

— A quoi donc peut bien servir cette monstrueuse machine ? demanda Cookie, quelque part près de la cuisine.

Une boîte apparut de nulle part et plana de manière instable par-dessus une montagne d'autres boîtes.

Je souris sans cacher mon enthousiasme.

— Tu sais comme des fois on commande du café, et quand il arrive, il a cette mousse incroyable sur le dessus ?

— Ouais.

— Eh bien, c'est cette machine qui fait le tour de magie qui produit la mousse.

Sa tête émergea de derrière une boîte.

— Non.

— Si.

Elle dévisagea le carton avec amour.

— D'accord, on peut garder ça. Il faudra juste que je dégage un moment dans mon emploi du temps pour lire les instructions.

— Tu ne penses pas qu'on devrait lui dire ? continua tante Lil.

J'acquiesçai. Elle marquait un point. Ou bien c'aurait été le cas si Cookie n'avait pas déjà été au courant.

— Cook, tu pourrais venir ici une seconde ?

— OK, mais je suis en train de travailler sur un système. Il est là, dans ma tête. Si je le perds en venant vers toi, je ne pourrai pas être tenue pour responsable.

— Je ne peux rien promettre.

Elle se dirigea jusqu'à nous en prenant son temps et agita un autre carton sous mon nez, une joie étrange faisant briller ses yeux.

— Tu sais depuis quand je rêve d'uneessoreuse à salade ?

— Il y a des gens qui ont vraiment envie de ce genre de truc ?

— C'est pas ton cas ?

— Je crois que c'était un de ces achats de 4 heures du matin, quand je perds tout sens de la réalité. Je ne sais même pas pourquoi quelqu'un voudrait essorer une salade.

— Eh bien moi, je sais.

— OK, donc, j'ai une mauvaise nouvelle.

Elle prit place sur une chaise au coin du canapé, une expression étrange sur le visage.

— Tu as reçu une mauvaise nouvelle en restant assise sur ton canapé ?

— On peut dire ça.

Je penchai discrètement la tête sur le côté, lui faisant comprendre que nous n'étions pas seules. Cookie fronça les sourcils. Je répétai l'opération. Elle secoua la tête, confuse.

— J'ai une mauvaise nouvelle au sujet de tante Lillian, dis-je en soupirant.

— Oh. Oh !

Elle regarda partout autour et me questionna d'un sourcil haussé.

Je donnai un léger coup de tête. Normalement, Cookie aurait joué le jeu, faisant croire qu'elle pouvait voir tante Lil elle aussi, mais, dans la mesure où tante Lil s'était finalement rendu compte qu'elle pouvait traverser les murs, je ne pensais pas que ce soit encore approprié.

— Tante Lil nous a quittées, annonçai-je en posant une main sur la sienne.

Cookie fronça les sourcils.

— Elle s'en est allée.

Elle haussa les épaules, confuse. A nouveau.

— Je savais qu'elle le prendrait mal, dit tante Lil, à côté de moi, en se mouchant encore une fois dans sa manche.

J'avais tellement envie de lever les yeux au ciel. Cookie ne comprenait pas mes indices. Il faudrait que j'essaie quelque chose de plus convaincant.

— Mais tu te rappelles que j'arrive à voir les défunts ?

Une étincelle de compréhension s'alluma sur le visage de mon amie lorsqu'elle réalisa que tante Lil avait finalement percuté.

Je tapotai sa main. Très fort.

— Elle est ici avec nous, en cet instant, simplement pas sous la même forme.

— Tu veux dire...

— Oui, répondis-je, l'interrompant avant qu'elle puisse trahir quoi que ce soit. Elle est décédée.

Cookie vit enfin le tableau. Pas juste un petit coin. Elle se couvrit la bouche d'une main, et un léger cri s'échappa d'entre ses doigts.

— Pas tante Lil !

Elle en rajouta une couche et ses épaules commencèrent à s'agiter au rythme de ses pleurs. Subtil.

— Je ne pensais pas qu'elle le prendrait mal à ce point, cela dit, fit tante Lil.

— Et moi donc.

J'assistai malgré moi, horrifiée, à la prestation de Cookie, qui rejouait cette fameuse scène du *Parrain*. C'était encore plus lugubre en étant aussi proche.

— Ça va aller, lui assurai-je en posant une main sur sa nuque.

Très fort. Elle me lança un coup d'œil à travers ses doigts.

— Tante Lil est avec nous de manière incorporelle. Elle envoie tout son amour.

— Oh, oui, s'exclama tante Lil en acquiesçant vivement. Envoie-lui tout mon amour.

— Tante Lil, dit Cookie, en se redressant et en fixant un point derrière moi, malheureusement du mauvais côté.

Je lui fis un signe du menton en direction de tante Lil, et Cookie corrigea le tir.

— Tante Lil, je suis si désolée. Vous allez énormément nous manquer.

— Oh là là, n'est-elle pas adorable ? Je l'ai toujours aimée.

Avec un sourire, je pris la main de tante Lil dans la mienne.

— Moi aussi, je l'ai toujours aimée. Jusqu'à il y a environ quinze minutes.

Je décidai qu'une douche ne serait pas une mauvaise idée et m'y plongeai tandis que Cookie faisait l'inventaire et que tante Lil partait voir à quoi ressemblait l'Afrique avec ses nouvelles perspectives. Je me demandais si elle se rendrait compte un jour depuis combien de temps elle était morte. Ce n'était sûrement pas moi qui allais le lui dire.

L'eau chaude était une des meilleures thérapies au monde. Ça débarrassait du stress et apaisait les nerfs. Mais les rottweillers étaient encore mieux. Depuis qu'une magnifique rott du nom d'Artémis était morte et m'avait été assignée comme gardienne - contre quoi, je n'en avais aucune idée -, mes

douches étaient devenues bien plus périlleuses qu'avant. En grande partie parce qu'Artémis adorait ça, elle aussi. Elle ne venait pas me trouver très souvent, mais, dès la seconde où j'ouvrais le robinet, elle apparaissait.

— Hey, ma belle, la saluai-je alors qu'elle tentait d'attraper le jet dans sa gueule.

Elle aboya de manière joueuse et son jappement tonitruant résonna contre les parois de la baignoire. Je me baissai et la grattai derrière les oreilles. L'eau coulait tout droit à travers elle, ce qui faisait qu'elle était sèche au toucher, mais elle essayait de tout son cœur d'attraper les grosses gouttes à l'aide de sa langue.

— Je sais exactement ce que tu ressens, ma fille. Parfois, les choses qu'on désire le plus sont précisément celles qui sont hors d'atteinte.

Quand elle me sauta dessus, sa petite queue boudinée frétilant de plaisir, son poids me projeta contre le mur de carreaux. Je m'agrippai au pommeau pour garder l'équilibre, et je la laissai me lécher la nuque avant qu'un nouveau jet ne capture son attention. Elle plongea pour l'attraper, me renversant pratiquement en me faisant un croche-patte. J'avais vraiment besoin d'un tapis de douche. Et me raser les jambes avec un rottweiler qui chassait la moindre goutte d'eau était suicidaire, mais nécessaire.

Après avoir réussi à me raser presque convenablement en perdant une quantité minime de sang, je coupai l'eau et me blottis contre Artémis. Elle me lécha l'oreille gauche, me mordillant le lobe de ses dents de devant, ce qui me donna la chair de poule, et je ris à haute voix.

— Oh, merci. J'avais vraiment besoin qu'on me nettoie cette oreille. Merci infiniment.

Après un nouveau jappement, elle se rendit compte que l'heure de jeu touchait à sa fin. Comme le parc aquatique avait fermé pour la journée, elle plongea à travers le mur extérieur et disparut. Je me demandais s'il était mal que je prenne mes douches avec un chien.

Je me séchai les cheveux et les rassemblai en quelque chose qui ressemblait à une queue-de-cheval, enfilai un jean et un pull blanc avec un col à fermeture Éclair, puis je m'observai dans le miroir. Sans vraiment savoir pourquoi. J'allais remettre mon pyjama dans quelques heures, de toute manière. Pourquoi est-ce que je m'habillais ? Pourquoi prendre la peine de le faire ? Et pourquoi est-ce que je me douchais, d'ailleurs ?

Je mis une noisette de crème dans ma paume et me frottai les mains tandis que j'examinais la vilaine balafre sur ma joue. Elle avait pratiquement disparu. Sur n'importe qui d'autre, elle serait restée, rappel permanent d'événements qu'on aurait préféré oublier. Mais être la Faucheuse avait ses avantages. A savoir une guérison rapide, et pas de cicatrice durable. À peine un lambeau de preuve visible pour justifier ma nouvelle crise d'agoraphobie modérée. J'étais tellement ridicule.

Je saisis le pot de crème que j'avais utilisée pour mes mains et en barbouillai le miroir. Des traits blancs déformèrent mon visage. Une amélioration certaine.

Comme je m'ennuyais de plus en plus en ma compagnie, je me rendis à la fenêtre pour regarder si mon traître de père était déjà arrivé au boulot. Il semblait venir de plus en plus tard. Pas que ça m'intéresse. Un homme qui faisait arrêter sa fille tandis qu'elle était mourante dans un lit d'hôpital après avoir été torturée presque jusqu'à la mort ne méritait pas que je m'intéresse à lui. J'étais tout simplement curieuse, et la curiosité n'avait vraiment rien à voir avec l'intérêt. Mais à la place du 4 x 4 de mon père, j'aperçus un certain Reyes Farrow, et ma respiration se bloqua quelque part dans ma poitrine. Il se trouvait à l'arrière du bar de papa, les bras croisés, une jambe pliée de manière à ce qu'une de ses bottes prenne appui contre le bâtiment.

Et il était libre.

Je savais qu'il le serait, mais il fallait encore que je le voie de mes propres yeux. Il avait passé dix ans en prison pour un crime qu'il n'avait pas commis. Les flics l'avaient compris quand l'homme qu'il avait soi-disant tué m'avait attachée puis torturée. J'étais contente qu'il soit libre, mais, pour y arriver, Reyes m'avait utilisée comme appât, alors nous étions à nouveau dans une impasse. J'étais furieuse

contre lui parce qu'il m'avait utilisée comme appât. Il était furieux contre moi parce que j'étais furieuse contre lui parce qu'il m'avait utilisée comme appât. Notre relation semblait dépendre de ces impasses, mais c'était là que tomber amoureuse du petit cul du fils de Satan m'avait amenée. Si seulement il n'était pas si délicieusement et dangereusement sexy. J'avais un si gros faible pour les mauvais garçons.

Et ce mauvais garçon-là avait été trempé dans un lac de beauté quand il était né. Ses bras musclés étaient croisés sur son large torse ; sa bouche pleine, trop sensuelle pour mon bien-être, affichait une moue maussade ; ses cheveux noirs, qui avaient toujours besoin d'une bonne coupe, bouclaient dans sa nuque et retombaient sur son front. Et j'arrivais juste à discerner ses cils épais, qui projetaient des ombres sur ses joues.

Un homme passa devant lui et lui fit signe. Reyes regarda vers le sol, pensif, puis directement dans ma direction. Son regard furieux trouva le mien, le retint durant un long moment, m'empêchant de respirer, puis, doucement, délibérément, il se dématérialisa, son corps se transformant en fumée et poussière jusqu'à ce qu'il ne reste rien de lui.

Il était capable de faire ça. Il était en mesure de se séparer de son corps physique, et son essence incorporelle - quelque chose que je pouvais voir aussi facilement que les défunts - pouvait se rendre où bon lui semblait. Ce qui me surprenait était le fait que, tandis qu'il était désincarné, personne d'autre ne pouvait le voir. Mais cet homme lui avait fait signe. Il avait vu Reyes et lui avait fait signe. Ça signifiait que c'était son corps physique qui se tenait contre ce mur de briques.

Ce qui impliquait que c'était son corps physique qui venait de se dématérialiser pour disparaître dans l'air frais du matin.

Impossible.

Chapitre 2

Ne rien faire, c'est dur. On ne sait jamais quand on a terminé.

Tee-shirt

Je dus rassembler tout mon courage afin de me détacher de la fenêtre, tant je me demandais si Reyes Farrow venait réellement de dématérialiser son corps humain. Puis une autre question s'imposa: que diable venait-il faire là dehors ? Puis encore une autre : pourquoi était-il en colère à ce point ? C'était mon tour. Il n'avait aucune raison de l'être. C'était précisément ce que je lui aurais dit si j'avais trouvé une bonne excuse pour sortir de mon appartement et lui courir après. Mais mon appartement était confortable. L'idée de le quitter dans l'unique but d'avoir une dispute avec le fils de l'incarnation du mal avait autant de sens que les fourmis volantes. Où était la logique là-dedans ? Les fourmis étaient déjà bien assez effrayantes sans qu'on leur donne la possibilité de voler.

Je retournai au salon, bouleversée et sous le choc.

— Reyes Farrow était dehors. Appuyé contre le mur du bar. En train d'épier l'appartement.

Cookie fit un bond. Elle m'observa, bouche grande ouverte pendant une bonne dizaine de secondes, avant de se jeter par-dessus le canapé, d'entrer en chancelant dans ma chambre à coucher, et de presque s'écraser contre ma fenêtre en terminant sa course. Elle était presque agile quand il était question d'hommes. Je n'avais pas le cœur de lui dire qu'elle aurait eu une meilleure vue depuis le salon, de l'endroit où elle était assise juste avant. Pas plus que je n'avais le cœur de lui dire qu'il était déjà parti.

— Il n'est pas là, fit-elle, la voix agitée et paniquée.

— Quoi ? demandai-je, feignant la surprise.

Je me précipitai vers elle et lançai un coup d'œil derrière les rideaux. Pas de doute, il s'en était allé.

— Il était là il y a une minute.

Je balayai les environs du regard. Cookie fronça les sourcils en m'observant.

— Tu savais qu'il était parti.

Je me recroquevillai, honteuse.

— Désolée. Tu étais à fond dans ton exercice journalier, je ne voulais pas te déconcentrer. Tu te rends compte à quel point il serait difficile d'expliquer aux flics que tu as traversé la fenêtre pour t'écraser sur le trottoir ? demandai-je avant de reporter mon attention sur l'endroit où Reyes s'était tenu. Mais je te jure, si ce type est en train de me filer...

— Chérie, techniquement il faudrait que tu ailles quelque part pour qu'il puisse te filer. Ça, ce serait plutôt du harcèlement.

Elle marquait un point. Un que je pourrais renvoyer à la figure de Reyes si je lui adressais à nouveau la parole un jour.

Je baissai la tête tandis que Cookie continuait à fouiller le parking du regard dans l'espoir qu'il se montrerait de nouveau. Je ne pouvais pas vraiment le lui reprocher.

— Pendant qu'on est sur le sujet, je pense qu'il a dématérialisé son corps humain.

Elle bondit de surprise.

— Je croyais que c'était impossible. T'en es sûre ?

— Non, répondis-je en retournant dans mon salon encombré parce qu'une autre idée venait de trouver le chemin de mon cerveau. (Fichus troubles de l'attention.) Bon, sois honnête. A quel point est-ce que je suis fauchée ?

Cookie prit une profonde inspiration et me suivit. Elle me considéra avec une expression attristée avant de répondre.

— Sur une échelle de un à dix ? Tu n'y figures pas. Tu serais plutôt du côté des moins douze.

— Merde, m'exclamai-je en observant mon bracelet Jackie Kennedy avec un poids terrible sur la poitrine, avant d'en ouvrir le fermoir. Tiens, renvoie ça également.

Elle l'attrapa.

— Tu en es sûre ?

— Ouais. Je faisais seulement semblant qu'il allait bien avec Margaret, de toute manière. Maintenant, s'il avait été noir avec des petits crânes...

— Je crains fort que Jackie n'ait pas très souvent porté de crânes. Tu sais, certains clients nous doivent encore de l'argent.

— Vraiment ?

C'était prometteur. Je contournai plusieurs boîtes pour me rendre jusqu'à M. Café. C'était le seul homme dans ma vie, actuellement.

— Ouais.

Son hésitation me fit comprendre qu'il y avait un problème.

Je remplis ma tasse et la questionnai en fronçant les sourcils.

— Comme qui ?

— Comme Mme Allen.

— Mme Allen ? demandai-je en ajoutant de la crème et du faux sucre à mon café. Elle me paie en cookies. Je ne sais pas trop comment ça pourrait nous aider pour régler les factures.

— C'est vrai, mais elle ne nous a pas payées pour la dernière fois que tu as retrouvé PP.

PP, également connu sous le nom de Prince Phillip, était le caniche enragé de Mme Allen. Elle aurait tout aussi bien pu l'appeler Houdini. Ce chien aurait pu s'échapper d'un coffre de banque. Mais, en fait, Cookie avait tort. Je me mordis légèrement la lèvre, gagnée par la culpabilité, tout en évitant son regard.

Cookie en eut le souffle coupé.

— Mme Allen t'a payée ?

— On peut dire ça.

— Et tu n'as pas partagé ?

— Eh bien...

— Un plateau entier de cookies, et tu n'as pas partagé ? Alors que j'ai fait tout le travail de terrain ? J'en restai bouche bée.

— Le travail de terrain N Tu as marché jusqu'à la fenêtre et tu l'as repéré près des poubelles.

— Oui, et j'ai donc marché. (Elle mima un déplacement à l'aide de deux doigts, chose que je trouvais hilarante.) Jusqu'à la fenêtre, avec mes jambes.

— Oui, mais c'est moi qui ai couru après ce petit emmerdeur vicieux sur dix-sept pâtés de maisons.

— Trois.

— Et ensuite il m'a mordue.

— Il n'a plus de dents.

— Les gencives font mal, également, rétorquai-je en me frottant le bras sans en avoir conscience, me rappelant l'horreur des faits.

— C'est un caniche. Est-ce qu'il peut vraiment mâchouiller si fort que ça ?

— Très bien, la prochaine fois, c'est toi qui lui courras après.

Elle expulsa bruyamment l'air de ses poumons.

— Et ce type, Billy Bob quelque chose ? Il nous doit toujours de l'argent.

— Tu parles de Bobby Joe ? Celui qui pensait que sa petite amie essayait de le tuer avec des cacahouètes ? Il m'a payée en nature.

— Charley, me sermonna-t-elle, il faut que tu apprennes à ne pas tout ramener au sexe.

— Pas comme ça, me défendis-je, choquée. Il a repeint les bureaux pour nous.

Après un regard aussi appuyé qu'exaspéré, elle demanda :

— Tu veux parler des bureaux que nous n'occupons plus ?

Je haussai les épaules.

— Oui, j'ai oublié d'annuler, et il les a repeints après qu'on a déménagé. Il était vraiment content de constater qu'on lui avait dégagé les murs.

— Eh bien, c'est vraiment fantastique.

Son enthousiasme semblait feint. C'était étrange.

— Il doit bien y avoir quelqu'un qui nous doit de l'argent, se lamenta-t-elle.

J'eus alors une illumination. La réponse à toutes nos prières. Ou au moins à quelques-unes.

— Tu as raison, fis-je, souriant en me souvenant que Reyes Farrow était mon débiteur, et qu'il me devait beaucoup. J'ai résolu un cas. Je suis en droit de recevoir ma paie habituelle, plus le dédommagement pour les dépenses médicales et les souffrances morales.

Elle semblait pleine d'espoir.

— Quelle affaire ? Qui ?

La manière dont je contractai la mâchoire lui répondit à ma place. Son regard devint rêveur.

— Est-ce que je peux t'aider à encaisser ?

— Non, tu dois t'occuper de toutes ces choses à renvoyer. Comment est-ce qu'on mangera le mois prochain sinon ?

— Je n'ai jamais le droit de m'amuser.

— Et tu ne peux t'en prendre qu'à toi.

Elle se racla la gorge.

— Comment est-ce que quoi que ce soit de tout ça, demanda-t-elle en faisant un geste ample, pourrait être ma faute ?

— C'est ce qui se passe quand on me laisse sans surveillance. Est-ce que tu n'as pas des bordereaux de retour à remplir ?

— Oui, répondit-elle en soulevant une poignée.

— Dans ton appartement ?

— Très bien.

Elle se saisit des reçus et se dirigea vers la sortie, me laissant sans surveillance. Elle n'apprendrait donc jamais.

— Oh, dit-elle avant d'ouvrir la porte. J'ai pris ta télécommande, alors n'y pense même pas.

Ça, c'était vraiment un coup bas.

Après son départ, je restai assise et essayai de réfléchir à un plan d'attaque. Si seulement je pouvais mettre la main sur Ange. Si quelqu'un pouvait trouver cette petite crapule, ce sale...

— Comment t'as fait ça ?

Je fis un bond en entendant le timbre masculin provenant de quelque part derrière moi. Il était haut. Le bond. Pas le timbre. Je posai les mains sur ma poitrine et me tournai vers la jeune frappe de treize ans qui portait le doux nom d'Ange Garza. Il se tenait dans mon appartement, flanqué de ses habituels jean et tee-shirt sales, un bandana autour de la tête.

— Ange, bon Dieu !

— Comment ça, bon Dieu ? Qu'est-ce que tu as fait ?

— Quoi ? demandai-je, en essayant de calmer les battements de mon cœur.

Je n'étais généralement pas aussi effrayée quand Ange débarquait.

Il plissa ses yeux sombres.

— Comment as-tu fait ça ?

— Je ne sais pas. Qu'est-ce que j'ai fait ?

— J'étais à la *quinceanera* de mon cousin et, l'instant d'après, je suis ici.

— Vraiment ?

— C'est toi qui as fait ça ?

— Je ne crois pas. J'ai juste pensé à toi, et tu es arrivé.

— Eh bien, arrête ça. C'était vraiment bizarre.

Il s'entoura de ses bras et commença à les frotter doucement, comme pour se réconforter.

— Ce truc est cool. Tu ne viens jamais quand j'ai besoin de toi.

— Je suis ton enquêteur, *pendeja*, pas ton animal de compagnie.

— Je n'arrive pas à croire que ça a fonctionné.

— C'est quoi, toutes ces boîtes ?

— Est-ce que tu viens juste de m'appeler *pendeja* ?

Il me remarqua finalement, et une lueur familière passa dans ses yeux.

— T'as l'air en forme, boss.

— Et toi, t'as l'air d'avoir treize ans.

Lui renvoyer son âge à la figure fonctionnait à tous les coups. Il se hérissa et se retourna pour observer mon nouveau récipient à fromage. Comme j'avais conscience qu'il n'allait pas aimer ce que j'étais sur le point de lui demander, je me levai pour me placer devant lui, de front, le regard fixe, mon expression dure.

— J'ai besoin de savoir où il est.

Ses épaules se raidirent pendant un instant sous le coup de la surprise, mais il se rattrapa et les haussa rapidement.

— Qui ça ?

Il savait très bien de qui je parlais.

— Il était là il y a une minute, devant mon immeuble. Où est-ce qu'il crèche ?

La frustration s'échappa d'entre ses lèvres.

— Tu es restée loin de lui pendant des semaines. Pourquoi maintenant ?

— Il me doit du fric.

— C'est pas mon problème.

— Ça le deviendra quand je ne pourrai plus payer ton salaire.

Pour rétribuer le travail qu'il effectuait pour moi, j'envoyais un chèque anonyme à sa mère tous les mois. Il ne pouvait pas utiliser cet argent, mais elle le pouvait. C'était un arrangement parfait.

— Merde, lâcha-t-il en disparaissant à travers un mur de cartons. Chaque fois que tu t'approches de lui, tu es blessée.

— Ce n'est pas vrai.

Il refit surface, mais seulement partiellement.

— C'est quoi, un Flowbee ?

— Ange, dis-je en plaçant un doigt sous son menton et en caressant le fin duvet qui émergeait sur sa mâchoire. J'ai besoin de savoir où il se trouve.

— Je peux te voir à poil d'abord ?

— Non.

— Tu veux me voir à poil ?

— Non, et beurk.

Il se redressa, blessé.

— Si j'étais encore vivant, je serais plus âgé que toi.

— Mais tu ne l'es pas, lui rappelai-je gentiment. Et j'en suis sincèrement désolée.

— Ça ne va pas te faire plaisir.

— Ne t'en fais pas. J'ai juste besoin de savoir où il se trouve.

— Il sera à Garber Expédition, dans le quartier des entrepôts, ce soir.

— Dans un entrepôt d'import-export ? demandai-je, surprise. Il travaille là-bas ?

Reyes avait de l'argent. Beaucoup, beaucoup d'argent. Sa sœur me l'avait dit. Alors pourquoi est-ce qu'il ferait du travail manuel pour une entreprise d'import-export ?

Après un long moment, qu'il passa à se mordiller une peau morte sur un doigt, Ange répondit :

— Tout dépend de ta définition de travailler.

Après être restée sans voix lorsqu'il m'avait appris quel était le nouvel emploi de Reyes, je me dirigeai vers ma porte d'entrée, posai une main sur la poignée, puis repensai à ce que je m'apprêtais à faire. J'étais sur le point d'aller me confronter à Reyes Farrow. Sans arme. Reyes n'avait jamais directement essayé de s'en prendre à moi, mais il n'était sorti de prison que depuis deux mois. Qui savait de quoi cet homme était capable ? Il avait probablement pris un tas de mauvaises habitudes depuis qu'il était libre. Comme tricher au poker. Et uriner sur la voie publique.

Même si je n'étais pas vraiment adepte du fait de porter une arme - chaque fois que j'en avais une sur moi, j'imaginai qu'on me la volait et qu'on l'utilisait pour mettre fin à mes jours - je fis demi-tour pour aller chercher Margaret dans ma chambre. Je me disais que, pour affronter un sale menteur scélérat de la trempe de Reyes Farrow, on ne pouvait jamais être trop prudent. Ou trop armé. Je passai donc une ceinture à mon pantalon, mis le Glock dans un holster, et refermai le velcro.

Après une autre profonde inspiration, je me dirigeai à nouveau vers la porte avant d'accélérer lorsque j'arrivai vers l'escalier. Le même escalier que j'avais emprunté un nombre incalculable de fois par le passé. Il semblait étrangement plus raide. Plus dangereux. Mes mains tremblaient sur la rampe et je m'arrêtais à chaque marche, cherchant le courage de poser les pieds sur la suivante, en me demandant ce qui pouvait bien clocher avec moi. C'était vrai, ça faisait un moment que je ne m'étais pas aventurée à l'extérieur, mais le monde n'avait pas pu changer à ce point.

Quand j'eus finalement réussi à descendre deux étages et à atteindre le rez-de-chaussée, j'étudiai l'entrée de l'immeuble. La porte en acier était entrouverte et la lumière du jour filtrait par les côtés. Je forçai mes pieds à continuer, l'un après l'autre, la respiration agitée, les paumes moites d'une énergie nerveuse. Je posai une main tremblante sur la poignée verticale et poussai. La lumière s'engouffra à l'intérieur, m'aveuglant. L'air se bloqua dans ma poitrine et je refermai la porte. Je pris de grandes inspirations, appuyée contre le battant pour me retenir, essayant de me calmer.

Une minute. C'était tout ce dont j'avais besoin pour rassembler mes esprits. Ils étaient toujours en train de courir dans tous les coins pour faire les quatre cents coups.

— Mademoiselle Davidson ?

Sans même réfléchir, je sortis le flingue de mon holster et le braquai en direction de la voix qui émanait des ombres de l'entrée.

Une femme hoqueta de surprise et fit un bond en arrière, les yeux grands ouverts, fixant le canon pointé dans sa direction, bouche bée.

— Je... Je suis désolée. Je pensais...

— Qui êtes-vous ? demandai-je, en maintenant le pistolet bien plus immobile que j'aurais cru possible étant donné mon état d'esprit irrationnel.

— Harper, répondit-elle en levant les bras comme pour se rendre. Mon nom est Harper Lo...

— Que voulez-vous ?

Je n'avais pas la moindre idée de la raison pour laquelle j'étais toujours en train de braquer mon arme sur elle. Normalement, les femmes sympathiques sans arrière-pensées ne me faisaient pas peur. C'était étrange.

— Je cherche Charley Davidson.

Je baissai le flingue, sans toutefois le ranger dans son holster. Pas encore. Elle pouvait tout à fait se révéler psychotique. Ou être une vendeuse au porte-à-porte.

— Je suis Charley. Que voulez-vous ?

Je frissonnai en remarquant à quel point ma voix était tranchante. Depuis quand est-ce que je me comportais aussi mal ? J'avais pourtant eu un bon petit déjeuner.

— Je... Je souhaite vous engager. Je crois que quelqu'un essaie de me tuer.

J'étrécis les yeux et la détaillai. De longs cheveux noirs. Grande et toute en courbes, avec un visage carré, mais d'une jolie manière. Des traits doux. Des habits propres. Elle avait une écharpe bleu clair

enroulée autour du cou, une extrémité rentrée dans son manteau bleu foncé. Ses yeux étaient immenses, chauds et captivants. Dans l'ensemble, elle n'avait pas l'air folle. Ce qui, après tout, était le cas de la plupart des fous.

— Vous cherchez un détective privé ?

Il était permis de rêver. Je n'avais pas eu de travail depuis deux mois. Je jetai un regard en direction de l'appartement de Cookie.

— Oui, un détective.

Je pris une profonde inspiration et rangeai Margaret dans son holster.

— Je suis un peu entre deux bureaux, en ce moment. On peut parler dans mon appartement, si ça vous va.

Elle acquiesça rapidement, la peur palpable dans chacun de ses mouvements. La pauvre. Elle n'avait vraiment pas mérité mon attitude revêche.

Les épaules alourdies par la culpabilité, je me dirigeai vers l'escalier. Il était nettement plus facile à gravir qu'à descendre. En général, c'était l'inverse. Surtout après deux mois de marathon végétarien. Mes muscles auraient dû être atrophiés depuis le temps.

— Est-ce que je peux vous offrir quelque chose ? proposai-je lorsque nous eûmes atteint mon appartement.

J'étais à peine essoufflée.

— Oh, non, c'est gentil.

Elle me regardait avec méfiance. Je ne pouvais pas trop lui en vouloir. Mes aptitudes en relations humaines avaient besoin d'un bon affûtage.

— Est-ce que vous allez bien ? demanda-t-elle.

— Ça va. Ma voix retrouvera son timbre normal dans une minute. Ça faisait un bail que je n'avais pas pris cet escalier.

— Votre immeuble a un ascenseur ?

— Hum, non. Vous savez, je ne suis pas certaine qu'il soit prudent de se rendre chez quelqu'un qui vous a pointé une arme dessus.

Elle avait été occupée jusque-là à parcourir le foutoir qu'était mon bureau/appartement/salle de bal quand le démon de la danse me frappait. Elle baissa les yeux en entendant mes mots, embarrassée.

— Je crois que je suis un peu désespérée.

Je lui fis signe de s'asseoir et pris place sur le canapé. Heureusement, tante Lillian n'était pas encore revenue d'Afrique. Après avoir saisi un carnet et un stylo, je demandai :

— Alors, que se passe-t-il ?

Elle déglutit difficilement avant de répondre.

— Il m'arrive des trucs. Des trucs étranges.

— Comme quoi ?

— Quelqu'un est entré chez moi par effraction pour laisser des... choses.

— Quel genre de choses ?

— Eh bien, pour commencer, j'ai trouvé un lapin mort dans mon lit ce matin.

— Oh, m'exclamai-je, surprise, en retroussant le nez de dégoût. Ce n'est pas bon signe. Enfin, je n'en suis pas sûre. Je veux dire, il était peut-être suicidaire.

Elle m'arrêta aussitôt.

— Vous ne comprenez pas. Beaucoup de choses du genre m'arrivent. Des lapins à la gorge tranchée. Des freins sectionnés.

— Attendez, des freins ? Comme dans freins de voiture ?

— Oui. Oui, répéta-t-elle, commençant à paniquer. Les freins de ma voiture. Ils ont tout simplement cessé de fonctionner. Comment des freins peuvent-ils simplement cesser de fonctionner ?

Elle était effrayée. Cela me brisa le cœur. Ses mains tremblaient tandis que ses yeux se remplissaient de larmes.

— Et ensuite ma chienne, dit-elle en enfouissant sa tête au creux de ses paumes et en laissant aller les émotions qu'elle avait retenues jusque-là. Elle a disparu.

Je me sentais vraiment coupable pour l'incident impliquant Margaret maintenant. Je la réprimandai du regard. Margaret. Pas Harper. Des sanglots agitaient le corps de cette dernière tandis que ses peurs prenaient le dessus.

Je m'approchai d'elle et posai une main sur son épaule. Au bout de quelques minutes, elle commença à se calmer, alors je repris mes questions.

— Avez-vous appelé la police ?

Elle sortit un mouchoir de la poche de son manteau et se tamponna le nez.

— Chaque fois. Tellement, à vrai dire, qu'ils ont même assigné un officier pour filtrer mes appels.

— Oh, vraiment ? Qui donc ?

— L'officier Taft, répondit-elle d'un ton légèrement dur. Ce n'était définitivement pas le grand amour.

— D'accord. Je le connais. Je peux lui parler pour essayer d'obtenir le...

— Mais il ne me croit pas. Aucun d'eux ne me croit.

— Et vos freins alors ? Ils peuvent certainement déterminer si c'était criminel ou non ?

— Le mécanicien n'a pas réussi à dire s'ils avaient été trafiqués, donc ils ont juste classé l'affaire comme ils l'ont fait pour tout le reste.

Je me penchai et me mis à pianoter sur mon bloc-notes tout en réfléchissant.

— Depuis combien de temps est-ce que ça dure ? Elle se mordit la lèvre et détourna les yeux, embarrassée.

— Quelques semaines maintenant.

— Et votre famille ?

Elle lissa les bords de son écharpe avec ses doigts.

— Mes parents ne sont pas vraiment d'une grande aide. Ce n'est pas leur genre. Et mon ex-mari, eh bien, il se servirait de tout ça contre moi s'il en avait l'occasion. Je ne lui ai rien dit.

— Est-ce que vous le suspectez ?

— Kenneth ? reprit-elle avec dédain. Non. C'est un imbécile, mais un imbécile inoffensif.

Précautionneusement, je préparai ma question suivante.

— Est-ce qu'il vous verse une pension ?

— Non. Rien du tout. Il n'a aucune raison de souhaiter ma mort.

Je n'en étais pas persuadée, mais je décidai de ne pas lui en faire part pour l'instant.

— Qu'en est-il de vos collègues ?

Je venais de l'embarrasser à nouveau. Elle pâlit sous mon regard inquisiteur.

— Je n'ai pas vraiment... Je ne travaille pas. Je n'ai pas eu d'emploi depuis un moment, maintenant. Intéressant.

— Comment payez-vous vos factures ?

— Mes parents sont très aisés. Pour être honnête, ils me donnent de l'argent pour rester éloignée d'eux. Et ça nous convient à tous.

Je ne pus m'empêcher de conclure que, si elle disparaissait, ils n'auraient plus à l'entretenir. Peut-être que ses parents étaient d'une encore moins grande aide qu'elle le présumait.

— Que pensent-ils de la situation ?

Elle haussa les épaules.

— Ils me croient encore moins que l'officier Taft.

La mention de Taft m'aurait amplement suffi. Même si nous n'étions pas vraiment ennemis, nous n'étions pas exactement amis non plus. On avait eu un petit démêlé à l'époque, qui s'était conclu par lui qui me lançait des injures avant de partir furieux de mon appartement. J'avais de la peine à oublier de tels incidents. Celui-ci avait impliqué sa sœur, qui était morte alors qu'il était très jeune. Il avait été incroyablement irrité lorsque je lui avais appris qu'elle n'avait pas traversé afin de rester avec lui.

Certaines personnes étaient vraiment très susceptibles quand je leur expliquais que les défunts membres de leur famille avaient commencé à les espionner.

— D'accord, annonçai-je. Je prends cette affaire, à une condition.

La tension monta en flèche. Je ne savais pas si c'était parce que j'avais accepté son cas ou parce qu'elle avait vraiment peur pour sa vie.

— Tout ce que vous voudrez, répondit-elle.

— Il faut que vous me promettiez d'être honnête avec moi. Si j'accepte ce travail, je suis de votre côté, vous comprenez ? Vous devez penser à moi comme à votre docteur ou votre thérapeute. Je ne peux parler à personne des confidences que vous me faites sans votre permission formelle.

Elle acquiesça.

— Je vous dirai tout ce que je peux.

— Très bien. Alors, premièrement, avez-vous la moindre idée, la moindre suspicion quant à qui pourrait souhaiter votre mort ?

La plupart des gens, lorsqu'ils sont menacés, avaient au moins un soupçon, mais Harper secoua la tête.

— J'ai essayé et essayé. Je n'ai juste aucune idée de qui pourrait souhaiter me faire du mal.

— Très bien.

Je ne voulais pas trop la pousser. Elle me semblait bien assez fragile comme ça, et le fait que je lui aie pointé un flingue en pleine figure n'avait pas dû aider.

Je notai les noms des membres de sa famille et de ses amis, de toute personne qui pourrait corroborer son histoire. Les tentatives de meurtre ne devaient pas être prises à la légère. Pas plus que l'espionnage ou le harcèlement. Le fait que ses proches ne la prennent pas au sérieux m'inquiétait grandement. Il faudrait que je leur rende une petite visite dès que possible.

— Avez-vous un endroit où rester en dehors de chez vous ? demandai-je une fois que j'eus terminé.

Ses cheveux tombèrent devant son visage lorsqu'elle secoua doucement la tête.

— Je n'y ai pas songé. Je pense que je n'en ai pas. Nulle part qui soit sûr.

Ça pouvait être un problème. Encore que...

— Vous savez, il se peut que j'aie le lieu parfait. C'est un peu comme une planque du FBI, sauf que c'est un salon de tatouage.

— Oh... D'accord.

Elle ne semblait pas contre. C'était bon signe.

— Génial. Ne bougez pas le temps que je donne cette information à mon assistante de l'autre côté du couloir, et je vous y emmène.

Tout en acquiesçant mécaniquement, elle observa les boîtes sur le canapé derrière moi, celles qui contenaient les figurines à collectionner du groupe Kiss.

— Ouais, commentai-je, la rejoignant dans sa stupéfaction. Une surcharge de caféine a fortement influencé cet achat.

— J'ose imaginer.

Je traversai le hall, impatiente de pouvoir agiter ma nouvelle cliente sous le nez de Cookie - pas au sens littéral, ça aurait été délicat - et rentrai presque dans M. Zamora, le concierge de l'immeuble.

— Oh, hey, salut vous, dit-il.

Il était plus petit que moi, grassouillet, et avait des cheveux poivre et sel qui avaient toujours l'air d'avoir besoin d'un bon après-shampooing. Et il portait inlassablement des survêtements de sport et des tee-shirts qui avaient vu plus d'horreurs que la brigade des narcotiques au grand complet. Mais c'était un concierge honorable. Quand mon chauffage avait cessé de fonctionner à la mi-décembre, il ne lui avait fallu que deux semaines pour le réparer. Bien sûr, j'avais dû pour cela aller frapper à sa porte à la recherche d'un endroit chaud pour dormir. Mais une nuit sur son sofa avait suffi. Les terreurs nocturnes et l'épilepsie que j'avais soudain développées avaient fait filer ce bon samaritain

plus vite qu'une Mercedes le jour suivant. C'était mythique.

— Bonjour, monsieur Z.

Il transportait une petite échelle, une bâche, et un seau de peinture. Et il se dirigeait vers l'appartement au bout du hall. Que diable tramait-il ? Quand j'avais emménagé, je voulais cet appartement-là. J'avais supplié. J'avais imploré. Mais non. Les propriétaires ne souhaitent pas déboursier l'argent qu'auraient coûté les rénovations. Et maintenant ils le font ? Maintenant ils y étaient disposés ?

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je aussi nonchalamment que possible.

Il s'arrêta en face de moi, la clé prête à l'emploi dans sa main. Tandis que mon appartement et celui de Cookie étaient exactement face à face dans le couloir, celui du fond s'étendait sur leur longueur à tous les deux, les additionnant. Comme il avait souffert d'un important dégât des eaux quelques années plus tôt et que les propriétaires avaient perdu l'argent de l'assurance au casino avant de pouvoir achever les rénovations, il était resté inoccupé pendant des années. Ce qui n'avait aucun sens.

— On termine finalement cet appartement, fit-il, en le pointant à l'aide de la clé. Des gars du bâtiment vont passer cet après-midi. Ça pourrait faire un peu de bruit.

L'espoir me mit du baume au cœur. Mon appartement était bien trop petit, maintenant, avec toutes mes nouvelles affaires. J'aurais vraiment besoin d'une piaule plus grande et mieux équipée.

— Je le veux, dis-je vivement avant de pouvoir m'en empêcher.

Il haussa un sourcil.

— Je peux pas vous laisser l'avoir. Y a déjà un locataire.

— Pas moyen, monsieur Z. J'ai convoité cet appartement à la minute où j'ai posé les yeux sur cet immeuble. Vous m'aviez promis de me mettre sur la liste d'attente.

— Et vous y êtes. Juste après ces gens.

Je le regardai, bouche bée.

— Vous voulez dire que vous avez triché ?

— Non. J'ai accepté un pot-de-vin. C'est pas la même chose.

Il se remit en route. Je fis un pas menaçant dans sa direction.

— Je vous ai filé un pot-de-vin aussi, si vous avez bonne mémoire.

— C'était un pot-de-vin ? demanda-t-il en reniflant de manière moqueuse. Je pensais que c'était un pourboire.

J'étais officiellement scandalisée.

— Et j'ai proposé de vous payer plus que pour ce trou à rats.

— Vous critiquez mon immeuble ?

— Non, votre éthique.

— Si je me souviens bien, vous avez offert cinquante dollars de plus par mois.

— C'est exact.

— Pour un appartement qui fait le double de la taille du vôtre.

— Oui, et ? C'est tout ce que j'avais sur le moment.

— D'après ce que j'ai compris, le nouveau locataire paie trois fois votre loyer. Et il finance toutes les réparations.

Merde. Je ne pouvais certainement pas me permettre de rivaliser avec ça. Peut-être en renvoyant la machine à expresso. Et la cloueuse électrique.

— Je ne peux pas croire que vous ayez agi dans mon dos.

Il ramassa l'échelle.

— Je ne pense pas que louer un appartement soit faire les choses dans votre dos, mademoiselle Davidson. Mais si vous estimez que c'est si injuste, vous pouvez en parler à mon cul.

— Dans vos rêves.

Il s'en alla après avoir poussé un petit gloussement et pénétra dans l'appartement. J'eus tout juste le temps de jeter un coup d'œil à l'intérieur et de voir le nouveau crépi aux murs, tout frais et pas encore

peint. Je passais vraiment à côté de quelque chose.

Je me dirigeai vers la porte de Cookie à grandes enjambées, maudissant le sort qui s'acharnait sur moi. Et ma mauvaise ouïe.

— Tu savais que M. Z. avait loué le 3B ?

Cookie leva la tête de son ordinateur.

— Impossible. Je voulais cet appartement.

— Moi aussi. Tu penses que ce sera qui, notre nouveau voisin ?

— Certainement une autre vieille femme avec des caniches.

— Peut-être. Ou alors un tueur en série.

— On peut toujours rêver. Qu'est-ce que tu apportes ? demanda-t-elle en désignant le papier que je tenais du menton.

— Ah oui, juste. On a une cliente.

— Vraiment ?

Sa surprise n'était pas étonnante. Ça faisait un bail qu'on n'en avait pas eu. Mais, quand même, c'était un peu blessant.

— Ouais. Elle vient tout juste de débarquer. Peut-être que ces pubs qu'on diffuse sur les ondes tard le soir fonctionnent après tout.

— Possible, mais je reste persuadée qu'elles fonctionneraient bien mieux si elles étaient dans la bonne langue. Peu de personnes parlent japonais dans le coin.

— Honnêtement, Cook, tu te comportes comme si je n'avais même pas envie d'avoir de nouveaux clients.

Elle se rapprocha et m'arracha le papier des mains.

— Je me demande bien d'où peut me venir cette impression.

Je haussai les épaules, déconcertée, et jetai un coup d'œil derrière moi pour être sûre que Harper n'était pas à la porte avant de m'adresser à Cookie.

— J'ai besoin de tout ce que tu pourras dénicher sur elle. L'historique des membres de sa famille, son travail, le bénévolat, ses amendes de parking, bref, tout ce que tu trouveras.

— C'est comme si c'était fait. Où est-ce que tu vas ? demanda-t-elle lorsque je me dirigeai vers la sortie.

— Harper pense que quelqu'un essaie de la tuer, alors je l'emmène dans notre planque.

— Ça me paraît être une bonne idée.

Après que la porte se fut refermée, je l'entendis crier :

— On a une planque ?

Chapitre 3

C'est un plaisir de vous accueillir à nouveau parmi nous. Je vois que les assassins ont échoué.

Tee-shirt

Après un combat sans merci, durant lequel mes jambes voulaient aller dans un sens alors que ma tête leur ordonnait de prendre la direction opposée, je dépassai le bar de mon père à grandes enjambées et continuai en bas de la rue en direction de notre planque improvisée en compagnie de Harper. Je n'arrivais pas à m'empêcher de scruter les environs comme un soldat en territoire hostile. Étrangement, Harper en faisait autant. On devait ressembler à deux junkies tandis que nous longions les bureaux, les écoliers, et les sans-abri.

Je décidai de détendre l'atmosphère.

— Alors, qu'avez-vous toujours rêvé de devenir quand vous étiez petite ? demandai-je à Harper.

Elle marchait derrière moi, les bras croisés, la tête baissée, et se força à sourire.

— C'est juste là-bas, lui dis-je, lui épargnant de devoir répondre. Pari est une sainte. Mais avec des bras tatoués et un mauvais caractère. A part ça, vous pouvez absolument compter sur elle. La plupart du temps pour des conseils douteux, mais il faut bien qu'on soit tous doués pour quelque chose, non ?

— Vous croyez que vous l'attraperez ?

Elle ne parvenait pas à réfléchir à autre chose qu'à son danger immédiat. Elle ne souffrait vraisemblablement pas de troubles de l'attention.

— Je ferai de mon mieux, ma belle. Croix de bois.

— J'en ai tellement marre de me sentir si impuissante. J'aurais dû suivre des cours de karaté, hein ?

J'aimais sa manière de penser, mais même les arts martiaux ne garantissaient pas une vie longue et prospère.

— Ne soyez pas trop dure avec vous-même, Harper. On trouve des fous à tous les coins de rue. Des gens avec qui on ne peut pas raisonner et qu'on ne peut même pas commencer à comprendre sans avoir un diplôme en psychothérapie. Il est impossible de savoir ce que cherche ce type.

Elle acquiesça, adhérant à mon exposé sur les cinglés. J'avais moi-même grandi avec quelqu'un du genre, en la personne de Denise Davidson, ma belle-mère de l'enfer. Elle aurait pu apprendre quelques tours au fils de Satan.

— Nous y voilà, dis-je en pointant une porte à moustiquaire.

Des restes de peinture rouge entouraient le bois autour de la porte arrière.

Harper s'arrêta et étudia l'allée. Nous étions à l'entrée arrière d'un salon de tatouage malfamé. Sa confiance en moi sembla diminuer légèrement.

— C'est un endroit totalement sûr. Vous avez ma parole.

— D'accord. Je vous crois, dit-elle après un mouvement de tête hésitant.

Peut-être qu'elle était vraiment folle, en fin de compte.

— Et Pari a un apprenti vraiment canon.

Un sourire timide vint illuminer son visage. Elle paraissait si innocente et naïve, et pourtant elle était tout simplement magnifique. Je me demandais à quoi sa vie avait bien pu ressembler. Avec un peu de chance, je le découvrirais à mesure que l'affaire avancerait.

— Professeur.

J'allais ouvrir la porte au moment où elle avait parlé.

— Je vous demande pardon ?

— Un professeur. Vous m'avez demandé ce que j'avais toujours voulu être. Professeur.

Je lui accordai toute mon attention.

— Pourquoi n'en êtes-vous pas devenue un ?

Elle haussa les épaules avant de détourner le regard.

— Ma mère n'approuvait pas mon choix. Elle souhaitait que je sois docteur ou avocate.

Même si je n'arrivais pas à me la représenter en avocate, je pouvais tout à fait l'imaginer docteur.

Elle avait l'air du genre de personne qui prend soin des autres. Mais, encore une fois, ce n'était pas le cas de tous les docteurs. Peut-être une infirmière, alors. Quoi qu'il en soit, je l'aurais vraiment bien vue en prof. Elle en aurait été une super.

— J'espère que tous vos rêves vont se réaliser, Harper.

— Merci, répondit-elle, surprise. J'espère que les vôtres également.

Je lui offris un sourire plein de gratitude.

— La plupart des miens impliquent un type qui m'apporte plus d'ennuis que de plaisir, mais c'est très gentil à vous.

Elle rit doucement en recouvrant sa bouche d'une main. Sa bouche était bien trop jolie pour être cachée.

Nous pénétrâmes dans le salon de Pari. L'accueil se trouvait à l'avant, mais ses bureaux étaient à l'arrière, après le studio, dans un coin pas plus grand qu'un testicule de mite avec une vue incroyable sur les bennes à ordures de l'autre côté de la route. Je me précipitai en entendant quelqu'un haleter sous le bureau, espérant l'attraper en plein acte illicite. Son apprenti était vraiment canon.

Des entrailles d'ordinateur étaient éparpillées sur tout son bureau. Des câbles et des gadgets de toutes formes et tailles jonchaient chaque centimètre de son plan de travail.

On aurait dit que, chaque fois que je me pointais à sa boutique, elle était occupée avec un truc technique, ce qui semblait aller à l'encontre de sa fibre artistique. Encore une fois, elle était plutôt contradictoire.

Une plainte lancinante flotta dans ma direction, m'arrachant un sourire diabolique. J'étais vraiment tordue.

— Hey, Par', la saluai-je en posant une hanche sur son bureau pour lancer un coup d'œil nonchalant.

Après un combat impressionnant qui inclut un craquement aigu et quelques gargouillements, elle releva la tête. Ses cheveux noirs, une espèce d'épais balai à frange que certains appelleraient un désastre tandis que d'autres - disons, moi - le qualifieraient d'œuvre d'art, semblaient pris dans les câbles sur lesquels elle travaillait. Elle recracha une minuscule pièce de plastique tandis qu'elle retirait à l'aveuglette les câbles de ses cheveux d'une main tout en se protégeant les yeux de l'autre.

— Putain de merde, Charley.

Elle ferma les yeux et se mit à tâtonner autour de son bureau à la recherche de ses lunettes de soleil. Pari était en mesure de voir ce que les gens normaux appelaient des fantômes depuis qu'elle avait failli mourir à l'âge de douze ans. Elle ne pouvait pas discerner leurs traits ou communiquer avec eux. Elle distinguait simplement une fumée grise, donc elle savait toujours quand il y en avait un à proximité.

Mais elle pouvait me repérer à un bon kilomètre de distance. Mon éclat semblait l'agacer. C'était marrant.

Après avoir éloigné ses lunettes de quelques centimètres pour la troisième fois, elle ouvrit les yeux et me lança un regard furieux. Ça devait être douloureux. J'espérais sincèrement qu'elle n'avait pas la gueule de bois.

Elle soupira et replongea sous son bureau.

— Ton mec est là-dessous avec toi ?

— Mon mec ? grogna-t-elle, tout en essayant visiblement d'attraper quelque chose. Je n'ai pas de

mec.

— Je croyais que t'en avais un.

— J'en ai pas.

— Tu avais un apprenti.

— Ce n'est pas un mec. C'est Tre.

— Qui est un mec.

— Oui, mais pas ce genre de mec. Comment tu es entrée ici ? La porte de derrière était fermée.

— Non, elle ne l'était pas.

Elle releva la tête et jeta un regard circulaire.

— Vraiment ? Elle aurait dû.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que tu fais ? demandai-je une fois qu'elle eut à nouveau disparu sous le bureau.

— ...Rien.

Elle avait hésité beaucoup trop longtemps. Elle tramait définitivement quelque chose. Je me penchai pour inspecter son travail.

— J'ai l'impression que tu es en train de revoir l'installation de ta ligne téléphonique.

— Non, du tout, répondit-elle, sur la défensive. Pourquoi est-ce que je ferais un truc comme ça ?

Si elle participait à une convention Barbie, elle serait déguisée en Barbie grosse menteuse.

— OK, très bien, ne me dis rien. Il faut que je te laisse une cliente pendant quelques jours. On peut utiliser ta chambre d'amis ?

— Il n'y a qu'un canapé, mais il est confortable.

— Ça fera l'affaire. Voici Harper. Harper, je vous présente Pari.

— Salut Harper, la salua-t-elle.

Mais avant que Harper puisse répondre, une pluie d'étincelles éclaira l'endroit. Un son étrange s'éleva de sous le bureau et fut suivi d'un gros bruit sourd lorsque Pari bondit à nouveau en dessous pour la millième fois.

Je n'étais pas persuadée que les lignes de téléphones pouvaient produire de telles étincelles, aussi me penchai-je encore une fois pour jeter un coup d'œil.

— Sérieusement, qu'est-ce que tu fais ?

— Tu as vu une étincelle ?

— Je vais montrer sa chambre à Harper. Essaie de ne pas te tuer avant que je revienne.

— OK, verrouille la porte derrière toi.

— D'ac...

— Attends !

Elle refit surface pour la nième fois, une idée illuminant son visage. Ses épais traits d'eye-liner rétrécirent tandis qu'elle tâtonnait le bureau à la recherche de ses lunettes de soleil. Elle les glissa sur son nez.

— Je te rends un service.

Je m'appuyai à nouveau contre son bureau.

— Oui.

— Et les faveurs doivent être rendues, juste ?

Me demandant où elle pouvait bien vouloir en venir, je répondis par l'affirmative.

— Viens à un rencard avec moi.

— Tu n'es pas vraiment mon genre.

— Allez, Chuck. Un rencard et je ne te le demanderai plus jamais.

— Non, sérieusement, tu n'es pas mon genre.

— Tu sais, ce don incroyable que tu as pour deviner quand quelqu'un est en train de mentir ?

Je jetai un coup d'œil à Harper. Elle semblait soudainement très intéressée. Je haussai les épaules.

— Ouais.

— Eh bien, j'ai envie de sortir avec ce type, mais je n'arrive pas vraiment à comprendre ce qu'il

veut. Tu sais, je ne peux pas déterminer s'il est sincère avec moi ou pas.

— Tu le soupçonnes de quelque chose en particulier ?

— Pas vraiment. J'ai simplement pensé que tu pourrais passer là par hasard, continua-t-elle en ajoutant des guillemets aériens pour mettre l'accent sur le petit mensonge, et t'asseoir avec nous juste une minute. Tu sais, assez pour lire ce type.

— Je ne lis pas vraiment les gens.

— Le sentir, dans ce cas.

— Marrant, mais bizarre.

— Tu vois très bien ce que je veux dire. Un prêté pour un rendu, madame. À prendre ou à laisser, conclut-elle avant de regarder derrière moi. Sans vouloir vous offenser, Harper.

— Aucun pro...

— Alors ? demanda Pari, interrompant la pauvre Harper, qui arrivait enfin à en placer une. Mon canapé contre ton talent incroyable.

— Eh bien, si tu le présentes sous cet angle...

— Super. Je t'enverrai le lieu et l'heure par texto.

— Génial. Je vais montrer le canapé à Harper.

— OK.

Je pensais que notre conversation était terminée, mais à peine eut-elle replongé sous le bureau qu'elle se redressa. Elle me faisait penser à un grille-pain, sans le son.

— Attends une minute. Où étais-tu passée ?

— Pas très loin. J'étais dans mon appartement.

— Pendant deux mois ?

— Par là autour.

— Hmm... OK. Eh bien, verrouille la porte ! cria-t-elle. Elle était tellement autoritaire.

— Elle est intéressante.

— En effet. (Je conduisis Harper à travers un coin étriqué rendu encore plus étriqué par les boîtes d'ustensiles qui y étaient entassées, jusqu'à une petite porte à l'arrière.) Ce n'est pas grand-chose, mais personne ne pensera à venir vous chercher ici, j'en suis persuadée.

Elle observa la pièce d'un geste gracieux. Je remarquai bien qu'elle avait envie de retrousser le nez de mécontentement, mais elle se retenait par politesse. Elle était vraiment bonne joueuse.

— Bon, il faut que je parte faire des trucs d'enquêteurs. Je reviendrai plus tard ce soir. Vous vous en sortirez, ici ?

— Bien sûr, tout ira bien.

Je posai une main sur son bras pour détourner son attention de son nouvel environnement.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour trouver la personne qui vous fait ça. Je vous le promets.

Un petit sourire illumina son visage et, si je ne m'y trompais pas, elle était un petit peu soulagée.

— Je vous remercie.

Après avoir laissé Harper au milieu de la minuscule chambre, je repérai l'apprenti de Pari, Tre. Il travaillait sur le tatouage d'une fille qui semblait à mi-chemin entre l'angoisse et le désir. Je ne pouvais pas la blâmer. Tre était comme un Long Island Ice Tea : grand, modeste, assez délicieux pour vous mettre l'eau à la bouche aussi bien qu'ailleurs, et vous filait un coup lorsque vous vous y attendiez le moins.

— Hey Chuck, dit-il en me saluant de la tête entre deux bourdonnements d'aiguille.

J'avais bien conscience du fait que, tout au fond d'eux-mêmes, les tatoueurs devaient prendre du plaisir à infliger la douleur à d'autres personnes. Je me demandais si c'était également le cas de Tre dans sa vie privée. Je pouvais supporter la douleur si c'était ce qu'il aimait. Pas des masses, mais...

— Hey toi, répondis-je, un peu inquiète à l'idée de lui faire rater son tatouage en le déconcentrant.

Ce genre d'erreur était tellement définitif. Un peu comme le deuxième effet Kiss Cool, neuf mois

après le bal de promo.

— Est-ce que tu m'appelles « toi » parce que tu n'arrives pas à te souvenir de mon nom ? demanda-t-il en marquant une pause.

Mes épaules s'affaissèrent.

— Mince, tu m'as percée à jour. Non, attends, c'est là, quelque part, répondis-je en tapotant ma tempe tandis qu'il se remettait au travail. Ah oui, c'est pas Trèfle à quatre feuilles ?

Il secoua la tête, les sourcils froncés par la concentration.

— Trésor perdu, alors ?

— Non, dit-il en riant légèrement.

— Est-ce que c'était Trémousser ?

Il fit une nouvelle pause, et la fille m'adressa un regard assassin de ses grands yeux noirs. Soit elle était jalouse, soit elle avait tellement mal qu'elle souhaitait juste que ça se termine au plus vite, et elle m'en voulait parce que je n'arrêtais pas d'interrompre son supplice.

— Oublie que je t'ai demandé, répondit-il avec un sourire enfantin.

Quel briseur de cœurs ! Il ne fallait pas s'étonner que le nombre de clientes de Pari ait triplé depuis qu'il avait commencé à travailler avec elle.

— À la prochaine, beau gosse.

Il me fit un clin d'œil et se remit au travail, une lueur malicieuse dans les yeux. J'étais vraiment désolée pour cette fille.

Sur le chemin du retour, je coupai par le parking et me dirigeai tout droit vers Misery, ma Jeep rouge cerise. Je me sentais mise à nu dans l'espace semi-ouvert du centre-ville d'Albuquerque. Je m'étais déjà retrouvée à poil en public, une fois, mais, même si ça résumait très bien le sentiment de gêne que je ressentais, c'était totalement différent. Plus obscène. Plus grave. Plus sauvage.

— Vous lui manquez, vous savez.

Je me retournai pour tomber nez à nez avec une grande afro-américaine qui me dépassa et continua en direction du bar de mon père. Je l'avais vue quelques fois ces dernières semaines, et j'en avais déduit que c'était la nouvelle barmaid que papa avait engagée lorsque j'avais refusé le poste. Il souhaitait que j'abandonne mon business de détective privée et que je travaille pour lui. Le vieux fou. Elle s'arrêta et m'adressa un sourire sympathique qui annonçait « nous venons en paix ». Dire qu'elle était magnifique aurait été un euphémisme. Elle ressemblait à un gratte-ciel qui brillait de mille feux au soleil, se dressant fièrement dans le ciel et défiant le monde d'essayer de le réduire en miettes.

— Votre père, expliqua-t-elle. (Je fus incapable de détourner le regard de ses yeux exotiques pendant une bonne minute avant qu'elle ne fasse demi-tour pour retourner au bar.) Il ne parle que de vous.

Elle était de toute évidence au courant de notre dispute, mais ce qu'elle venait de me dire ne m'intéressait pas le moins du monde. Même si c'était vrai, mon père n'aurait pas mérité mon pardon en ce moment. Ni mon attention.

Je grimpai dans Misery et m'enfonçai avec délice dans son siège en faux cuir. Elle m'allait comme un gros gant rouge et était tout aussi chaude. Enfin, pas littéralement. L'air était frais, et ses fenêtres en plexiglas étaient un peu givrées. Je tournai la clé dans le contact pour la laisser chauffer. Elle prit vie dans un rugissement sonore avant de se stabiliser sur un doux ronronnement. Ça faisait un bail qu'on n'avait pas passé un peu de temps ensemble toutes les deux. Il faudrait qu'on parle plus tard, mais, pour l'instant, j'avais des endroits et des suspects à visiter.

Harper m'avait donné son adresse, et j'avais envie de jeter un coup d'œil à son pied-à-terre avant de creuser plus loin. Si la personne qui la harcelait avait laissé un autre cadeau, je voulais le voir par moi-même. On pouvait en apprendre beaucoup sur une personne à sa manière de laisser des menaces. Est-ce que le coupable était violent, ou juste menaçant ? Est-ce qu'il lui ferait réellement du mal, ou

est-ce qu'il souhaitait juste lui faire peur, exercer un contrôle sur elle ?

Elle habitait dans le quartier riche du nom de Tanoan Estate, dans un ensemble résidentiel muni d'un portail. J'ignorais s'il me faudrait la permission explicite de Harper pour entrer ou pas. Je sortis ma licence de détective privée au cas où. Ça pouvait aider. Ou pas.

Après m'être arrêtée devant le portail, j'adressai un sourire resplendissant au garde de sécurité en uniforme.

Il me dévisagea, guère convaincu.

— Bonjour, dis-je.

Il me gratifia d'un rapide signe de tête. Toujours pas impressionné. Il faudrait que je me surpasse.

— Mon nom est Charley Davidson. J'enquête sur une affaire qui implique un de vos résidents. Avez-vous entendu parler d'entrées par effraction dernièrement ? Des alarmes qui se seraient mises en route ?

Il haussa une épaule.

— Les alarmes se déclenchent de temps à autre. La plupart du temps, ce sont les résidents eux-mêmes qui en sont responsables. Et on a des entrées par effraction à l'occasion, mais elles sont plutôt rares dans le coin. Je peux vous demander qui vous a engagée ?

— Harper Lowell. Elle habite au...

— Je sais où elle habite.

Lorsque je haussai les sourcils, il recula légèrement son couvre-chef pour pouvoir se gratter la tête.

— Ecoutez, on a eu quelques appels de sa part, mais on n'a jamais trouvé aucune preuve d'acte criminel sur place. Pas de signe d'effraction. Pas d'empreintes de pas ou de voitures garées près de sa maison. Et elle n'a jamais été en mesure de décrire l'intrus. S'il y en avait vraiment un.

— Donc vous pensez qu'elle mentait ?

— Non, répondit-il avec un haussement évasif d'épaules, ce qui me fit réaliser que c'était à son tour de mentir. Je n'appellerais pas ça un mensonge, plutôt une... erreur.

— Vous voulez dire de la paranoïa.

Il médita ma proposition quelques instants.

— Un excès de zèle.

— Ah. D'accord. Eh bien, cela vous dérangerait-il que je jette un coup d'œil ? Mme Lowell m'a donné les clés et le code de sécurité.

— Faites-vous plaisir. J'ai juste besoin de relever votre numéro de plaque.

— Vous consignez cette information pour chaque personne qui n'habite pas dans le complexe ?

— C'est mon métier.

Je lui adressai mon plus beau sourire.

— Est-ce qu'il y aurait moyen d'avoir une copie des pages les plus récentes ?

— Pas sans un mandat, répondit-il en secouant la tête.

Mince. Je me fis une note mentale pour penser à mettre Cookie sur le coup. Elle avait un don pour dénicher des documents protégés sans avoir recours à un mandat. J'étais quasiment certaine que c'était son superpouvoir.

Après qu'il eut noté mon numéro de plaque, je traversai le complexe jusqu'à la maison de Harper. Au moins, ses parents avaient fait ça pour elle.

Et Harper s'en sortait plutôt bien : une communauté grillagée, des gardes en uniforme. Un système de sécurité actif. Un triple verrou sur chaque porte. Je passai de pièce en pièce, à la recherche d'une menace, puis terminai par la cuisine. J'avais bu ma dernière tasse de café plus d'une heure auparavant. Harper n'émettrait probablement aucune objection.

Pour mon plus grand plaisir, elle avait une de ces machines à capsules individuelles qui préparaient une tasse à la fois. Il était possible que je m'en sois commandé une. Il faudrait que je vérifie mes cartons en rentrant.

Je fouillai dans ses placards, me demandant où je me trouverais si j'étais une capsule de café, avant de parvenir à la conclusion que je serais au Paradis, et nulle part ailleurs. Remplie à ras bord de copeaux de pépites d'or noir. J'ouvris le dernier placard et fis un bond en arrière sous le coup de la surprise. Un lapin blanc empaillé était assis contre une conserve de betteraves. Normalement, les lapins blancs, surtout ceux qui sont empaillés, ne me dérangent pas, mais il y avait quelque chose d'étrangement dérangeant à en trouver un dans un placard de cuisine.

Un qui vous observait.

Qui vous jugeait.

Je voulus tendre le bras pour l'attraper mais me ravisai. C'était une preuve. Bien sûr, elle n'était pas particulièrement incriminante ou vraiment menaçante, mais ça n'en restait pas moins une.

Et ce lapin était plutôt effrayant. Ses yeux n'étaient pas droits, et on aurait dit que le rembourrage au niveau de son cou avait été retiré de manière à ce qu'il penche la tête sur ses petites épaules blanches.

Je le laissai là où je l'avais trouvé et sortis de la maison de Harper sur les nerfs et en manque de caféine.

Après avoir informé l'agent de sécurité de ma découverte, qui ne l'impressionna pas plus que je ne l'avais fait, je lui laissai ma carte et lui fis promettre de garder l'œil ouvert si quoi que ce soit d'inhabituel se produisait. Puis je repartis en direction de mon appartement, la queue entre les jambes. Selon Ange, Reyes serait à cet entrepôt le soir même, alors j'avais un peu de temps à tuer. Je pouvais le faire sur mon canapé encore plus facilement qu'en courant aux quatre coins d'Albuquerque comme un poulet dont on vient de couper la tête.

Une minute. Cette image m'était étrangement familière. Je jouai avec dans mon esprit. La fis rouler sur ma langue. Puis je parvins à une conclusion : j'étais une poule mouillée. J'avais brusquement peur de tout.

Je quittai la route principale et m'enfonçai dans une zone commerciale afin de digérer mon propre étonnement. J'étais une lâche de la pire espèce. Une vraie trouillardes. Comment la Faucheuse pouvait-elle faire son travail si c'était une poule mouillée ? Soudainement, chaque son, chaque mouvement provoquait une poussée d'adrénaline plus puissante qu'un tremblement de terre de sept sur l'échelle de Richter. Ça ne pouvait pas continuer. Il fallait que je me ressaisisse.

Je regardai le tableau de bord de Misery. Être avec elle était réconfortant, d'une certaine manière, mais pas autant que le fait de pouvoir m'allonger sur mon canapé. Puis la vérité me frappa. J'avais ignoré une chose atroce pendant des années. Je n'avais jamais baptisé mon canapé. Comment est-ce que j'avais pu lui faire ça ? Comment avais-je pu me montrer si inhumaine ? Si froide et égoïste ?

Mais quel nom pourrais-je lui donner ? C'était énorme. Important. Il ne pouvait pas vivre avec un nom qui n'aurait pas représenté sa personnalité unique.

Ce fut avec un sentiment de soulagement tout étrange à la perspective de ce nouveau but dans la vie que je redémarrai Misery. Je pourrai me préoccuper du fait que j'étais une poule mouillée plus tard. J'avais un canapé à baptiser.

Je venais de reprendre la route de la maison - après un arrêt au drive-in pour un *mocha latte* - remplie de cette énergie flambant neuve lorsque mon portable sonna.

— Oui ? répondis-je en acceptant l'appel, bien qu'il soit illégal de téléphoner au volant dans les limites de la ville.

Tout en observant les alentours à la recherche d'éventuels policiers, j'attendis qu'oncle Bob ait fini de s'entretenir avec quelqu'un d'autre et remarque que j'étais en ligne.

Mon oncle Bob, ou Obie, comme je préférais le surnommer, était détective pour l'APD, et je l'aidais de temps à autre sur certaines affaires. Il savait que j'étais en mesure de voir les défunts et utilisait ce détail à son avantage. Je ne pouvais pas trop le lui reprocher.

— Amène-lui ça, et ensuite appelle le légiste, presto.

— OK, répondis-je. Mais je ne sais pas trop ce que ça va donner si j'appelle le légiste presto. Je suis pratiquement certaine qu'il s'appelle George.

— Oh, salut Charley.

— Hey, oncle Bob. Quoi de neuf ?

— Tu es en train de conduire ?

— Non.

— Tu as entendu quelque chose ?

Nos conversations ressemblaient souvent à ça. Oncle Bob et ses questions aléatoires. Moi qui essayais de lui donner des réponses tout aussi aléatoires. Pas que j'essayais très dur.

— Il paraît que Tiffany Gorham, une fille avec qui j'étais à l'école, rembourre toujours son soutif. Mais ce n'est qu'une rumeur.

— À propos de l'affaire, dit-il, les dents serrées.

J'étais persuadée que ses dents étaient serrées, car ses mots semblaient tout à coup forcés. Ça signifiait qu'il était frustré. Dommage que je n'aie aucune idée de ce dont il me parlait.

— Je ne savais pas qu'on avait une affaire.

— Cookie ne t'a pas appelée ?

— Elle m'a appelée « tronche de cake » une fois.

— À propos de l'affaire.

Ses dents étaient à nouveau serrées.

— On a une affaire ?

Mais je l'avais perdu. Il était en train de parler à un autre officier. Ou à un détective. Ou à une prostituée, selon l'endroit où il se trouvait et s'il avait un accès facile à un distributeur. Mais je doutais fortement qu'il demande à une prostituée de vérifier l'avancement d'une autopsie. À moins qu'il soit plus pervers que je le pensais.

Je considérais sa manie de me téléphoner uniquement pour s'entretenir avec d'autres personnes comme un vrai défi.

— Je te rappelle tout de suite, dit-il.

Je ne savais pas du tout à qui il s'adressait.

La communication fut coupée alors que je me trouvais à un feu, en train de me demander à quoi ressemblerait le guacamole si les avocats étaient orange.

Je reportai finalement mon attention sur le gamin assis sur mon siège arrière. Il avait des cheveux blonds qui lui arrivaient aux épaules, des yeux d'un bleu vif et semblait avoir entre quinze et dix-sept ans.

— Tu viens souvent ici ? lui lançai-je, mais mon téléphone sonna avant qu'il puisse dire quoi que ce soit.

Ça ne faisait rien. Il avait un regard absent. Ça m'aurait étonnée qu'il réponde de toute manière.

— Désolé pour tout à l'heure, reprit oncle Bob. Est-ce que tu veux discuter de l'affaire ?

— On a une affaire ? demandai-je à nouveau en reprenant du poil de la bête.

— Comment te sens-tu ?

Il me posait la question chaque fois qu'il m'appelait, à présent.

— Super bien. Est-ce que c'est moi, l'affaire ? Si c'est le cas, je peux me résoudre en trois secondes. Je suis en train de rouler sur San Mateo en direction du centre dans une Jeep rouge cerise avec un pot d'échappement douteux.

— Charley.

— Dépêche-toi, avant que je m'enfuie !

Il abandonna.

— Donc, le pyromane vient de passer aux choses sérieuses.

Malheureusement, je n'avais aucune idée de ce dont il parlait. Oncle Bob était détective à la

criminelle et travaillait rarement sur autre chose que des meurtres.

— OK, je mords à l'hameçon. Pourquoi est-ce que tu cherches un pyromane ? Et pourquoi est-ce qu'il ne passe aux choses sérieuses que maintenant ? Est-ce qu'il se contentait de plaisanter, avant ?

— Trois questions, une réponse, dit-il avant de marmonner quelque chose à un nouvel officier, puis de revenir à moi. Et cette réponse, c'est parce que notre homme est à présent un assassin. Il y avait une sans-abri dans l'immeuble qu'il a brûlé la nuit dernière. Elle est morte.

— Merde. Ça expliquerait pourquoi tu es sur une affaire d'incendie.

— Ouais. Est-ce que tu as entendu quelque chose ?

— A part l'histoire de Tiffany Gorham, non.

— Est-ce que tu peux déployer tes antennes ? Ce type devient négligent.

— Attends. C'est pas celui qui s'assurait que les lieux étaient vides avant d'y mettre le feu ?

— Celui-là même. On l'a relié à quatre autres incendies pour l'instant. Même manière de procéder, jusqu'à la minuterie et l'accélération. Sauf que, cette fois, il n'avait pas fait sortir tout le monde. Cette SDF ne t'aurait pas rendu une visite, par hasard ?

— Non, mais je vais voir ce que j'arrive à trouver.

— Merci. Je t'apporterai le dossier sur ce type ce soir.

— C'est une bonne idée.

Il avait décidé de passer uniquement pour Cookie. Il avait un tellement gros faible pour elle.

— Alors, as-tu parlé à ton père ?

— Oh, non, je suis en train de te perdre ! Je peux à peine t'...

Je coupai avant qu'il puisse me poser plus de questions. Papa n'était pas un sujet abordable, et il le savait pertinemment.

À peine avais-je raccroché que mon portable sonna pour la troisième fois.

— La maison de Charley, Cheerios au lait, j'écoute ?

— Ton oncle a téléphoné, m'annonça Cookie. Il a une affaire qu'il aimerait que tu examines.

— Je sais, répondis-je, feignant d'être déçue. On vient de raccrocher. Il m'a expliqué qu'il t'avait demandé de m'appeler immédiatement et que tu avais refusé. Que tu lui avais dit que tu avais des choses plus intéressantes à faire. Comme transférer de l'argent sur des comptes offshore.

— Tu sais que tu as commandé un masseur pour la nuque ? Ce truc est grandiose.

— Est-ce que tu es en train de travailler, au moins ?

— Oh, oui ! J'ai trouvé l'adresse dont tu avais besoin, mais il n'y a pas grand-chose de plus sur le frère. Il n'a jamais reçu une seule amende de stationnement.

— Peut-être que ses parents les paient également.

— Ce serait logique. Je regarderai leurs comptes, pour voir ce qu'ils paient. Mais j'ai l'adresse de son travail, et celles des parents de Harper.

— Parfait, envoie-moi ça par texto.

— Maintenant ? Parce que ce truc me détend d'une manière vraiment incroyable.

— Seulement si tu veux éviter que je porte plainte pour détournement de fonds.

— Je t'envoie ça tout de suite.

Chapitre 4

On ne peut pas réparer la stupidité. Mais on peut l'atténuer à coups de batte de base-ball.

Tee-shirt

Dans la mesure où j'avais déjà traversé la ville, j'étais passée de « pas très loin de la maison des parents de Harper » à « paumée dans la cambrousse ». Je fis demi-tour en trombe accompagnée d'un coup de klaxon - le mien - et me retrouvai bloquée par un nouveau portail en arrivant à destination. C'était un véritable travail d'orfèvre entouré d'un mur de briques. Je pressai le bouton de l'interphone.

— Oui ? fit une arrogante voix masculine en grésillant à l'autre bout de la ligne.

Je devais être chez des riches. L'énorme manoir qui se tenait devant moi témoignait de deux choses : les Lowell étaient très aisés, et les Lowell aimaient le montrer.

— Je voudrais un taco avec un supplément de sauce, répondis-je lorsque je reportai le regard sur l'interphone.

Comme il ne me demanda pas ce que je désirais boire avec, je réessayai.

— Je suis venue parler à M. et Mme Lowell, annonçai-je en souriant à la caméra de surveillance qui surplombait l'interphone avant de sortir ma licence pour la présenter. J'ai été engagée par leur fille, Harper.

Comme je ne recevais toujours aucune réponse, je décidai de changer mon angle d'approche.

— J'ai juste besoin de leur poser quelques questions.

Après un long moment, durant lequel je souris au gosse mort sur mon siège arrière, en essayant de ne pas me rendre compte à quel point cette situation devenait embarrassante, le type arrogant revint à l'autre bout de la ligne.

— M. et Mme Lowell ne reçoivent pas.

Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ?

— Ecoutez, je ne demande pas la lune. J'aimerais juste leur poser quelques questions. Je pense que leur fille est en danger.

— Ils n'acceptent pas de visiteurs.

Quelles gens attentionnés.

— Dans ce cas, la police sera là dans quelques minutes. Veuillez m'excuser par avance s'ils débarquent avec les sirènes et les gyrophares à plein tube.

Il n'y avait rien que les gens riches détestaient plus que les scandales. J'adorais les scandales. Par-dessus tout les histoires croustillantes avec des liaisons illicites et des photos de chefs d'entreprise en talons hauts et boa coloré. Mais je vivais dans mon petit monde.

— Vous avez cinq minutes, répondit-il.

Il parlait nettement mieux qu'oncle Bob quand il avait les dents serrées. Il faudrait que je le mentionne à mon revêche d'oncle la prochaine fois que je le verrais. Peut-être qu'il pourrait prendre des cours.

Après avoir remonté une longue allée qui se transformait en entrée pavée, je tirai le frein à main de Misery et jetai un coup d'oeil dans le rétroviseur.

— Ne pense même pas à partir en virée avec elle, mon pote.

Son regard vide ne cilla pas. Il était amusant.

Un homme sûr de lui, habillé de manière un peu plus décontractée que ce que j'avais escompté, m'attendait devant l'imposante porte blanche. La maison ressemblait plus à une de celles qu'on aurait

trouvées sur la côte est qu'au Nouveau-Mexique. Sans dire un mot, l'homme me conduisit jusqu'à ce que je devinai être le salon. Comme je ne pouvais rien toucher, je décidai de fureter. Des photos s'alignaient aux murs et sur les étagères, mais il n'y en avait pas une seule qui n'ait été faite en studio. Chaque cliché était signé par un professionnel, et chacun avait une couleur thématique. Noir. Brun. Bleu marine. Quatre personnes dans la famille : les parents, un garçon, et une fille, Harper. Ils avaient tous les cheveux sombres à part le garçon, et ce dernier ne ressemblait pas vraiment aux autres. Je me demandais si le coq était sorti du poulailler. La parade de portraits créait une carte du développement des enfants Lowell, de leurs jeunes années, à peu près quatre ou cinq ans, jusqu'au début de leur vingtaine. Les parents avaient de toute évidence élevé leurs rejetons d'une main de fer. Dans un des clichés, ils avaient presque perdu l'esprit et portaient du blanc.

Ces gens étaient effrayants.

— Comment puis-je vous aider ?

Je me tournai pour découvrir une femme, la matriarche de ce prétentieux petit club, si je me basais sur les photos. À la manière dont elle relevait le nez, j'en déduisis qu'elle avait une haute estime d'elle-même. Ça, ou alors elle trouvait ma fascination pour son salon répugnante.

Je ne lui offris pas la main.

— Mon nom est Charley Davidson, madame Lowell. Je suis ici à propos de Harper.

— On m'a dit que vous étiez détective privée ?

— Oui. Votre fille m'a engagée. Elle pense que quelqu'un essaie de la tuer.

Je compris qu'elle n'en avait probablement rien à cirer lorsqu'elle expulsa bruyamment l'air de ses poumons.

— Belle-fille, corrigea-t-elle, et les poils de ma nuque se dressèrent aussitôt.

Je me demandais si ma propre belle-mère faisait la même chose avec moi. Si elle reprenait les gens lorsqu'ils disaient que j'étais sa fille. Si ça la hérissait qu'ils le fassent. Ou si elle se hérissait à la simple idée qu'ils le fassent.

— Est-ce que Harper a mentionné le fait qu'on la harcelait ?

— Le fait ? répéta-t-elle, son expression débordant d'un doute irritant. Oui, madame Davidson. On a eu droit à ça à n'en plus finir. Je ne pense pas que vous puissiez apporter quelque chose de neuf.

L'indifférence de cette femme me laissait sans voix. C'était une chose de ne pas croire Harper, mais c'en était une autre d'être si ouvertement insensible à la souffrance de sa belle-fille. J'eus soudain une révélation qui pourrait expliquer quelques trucs.

— Puis-je vous demander si le frère de Harper est également votre beau-fils ?

La fierté gonfla ses poumons.

— Arthur est mon fils. J'ai épousé le père de Harper quand Art avait sept ans. Harper en avait cinq. Elle désapprouvait, et ces pitreries ont commencé peu après.

— Pitreries ? répétai-je.

— Oui, confirma-t-elle avec un geste de dédain. Tous ces drames. Ces tragédies. Quelqu'un la poursuit sans arrêt, essayant de lui faire peur, ou de lui faire du mal, voire de la tuer. Vous pouvez aisément comprendre à quel point il est difficile de prendre tout ça au sérieux quand cela dure depuis plus de vingt-cinq ans.

C'était intéressant. Harper n'avait pas du tout mentionné ce détail.

— Donc ça a commencé quand elle était jeune ?

— Elle avait cinq ans.

— Je vois.

Je sortis mon calepin et fis semblant d'y inscrire quelque chose. En partie pour avoir l'air sérieux, mais surtout pour me laisser quelques instants pour me faire une opinion d'elle. De ce que je pouvais en dire, elle ne mentait pas. Elle ne croyait pas que les accusations de Harper étaient réelles. Elle ne pensait pas que sa vie était en danger.

Encore une fois, ma belle-mère n'avait jamais cru un traître mot de ce que je lui avais confié en

grandissant. L'indifférence de Mme Lowell ne signifiait rien au-delà du fait qu'elle était mesquine et vaniteuse.

— Selon ses thérapeutes, continua-t-elle d'un ton incroyablement acerbe, sept professionnels, pour être exacte, il n'est pas inhabituel pour une fille de se sentir négligée et d'avoir un besoin maladif d'attirer l'attention quand son père se remarie. Sa mère biologique est décédée lorsqu'elle n'était qu'un nourrisson. Jason était tout ce qui lui restait.

— Est-ce que votre mari est à la maison ? Pourrais-je lui parler ?

Mon impertinence sembla légèrement l'énerver.

— Non, vous ne pouvez pas. M. Lowell est très malade. Il est à peine en mesure d'entretenir les illusions morbides de Harper alors ne parlons pas de celles d'une détective privée.

L'expression de Mme Lowell suggérait qu'elle pensait que je n'étais rien d'autre qu'un escroc qui courrait après l'argent de Harper, à savoir son propre argent. Dans la mesure où j'étais habituée à ce que les gens me prennent pour un charlatan, je restai impassible. Elle n'avait clairement aucune réelle affection pour sa fille adoptive. Elle la considérait comme un embêtement. Un poids. Un peu comme ma belle-mère à mon sujet.

— Et, reprit Mme Lowell comme si une pensée venait de lui traverser l'esprit, elle a disparu pendant trois ans. Trois ans ! Disparu de la surface de la Terre, pour ce qu'on en sait. Vous l'avait-elle mentionné ?

Même si j'avais envie de lui répondre : « Je l'aurais fait également, avec une belle-mère comme vous », je me contentai de :

— Non, m'dame.

— Vous voyez. Elle est totalement instable. Quand elle a finalement daigné nous gratifier de sa présence, elle a dit qu'elle s'était enfuie pour protéger sa vie. Quelles bêtises ! commenta-t-elle, l'irritation ayant pris possession de son ton. Et maintenant elle engage un détective privé ? Elle a dépassé les bornes.

J'écrivis le mot psychopathe dans mon carnet, puis je le rayai rapidement avant qu'elle le voie. Je laissais mes préjugés me guider sur cette affaire, et cela ne me mènerait nulle part. J'inspirai profondément afin de prendre du recul mentalement et essayai d'envisager les choses du point de vue de Mme Lowell, même si c'était difficile. Je ne m'identifiais pas souvent à de riches garces, mais c'étaient aussi des êtres humains. N'est-ce pas ?

Donc, Mme Lowell épouse un homme fortuné avant de découvrir que la fille de ce dernier la hait de tout son cœur et méprise la relation que sa nouvelle mère entretient avec son père, à tel point qu'elle invente des histoires à dormir debout à propos de quelqu'un qui tenterait de la tuer. Pour se venger de sa nouvelle mère ? De son père qui l'a abandonnée ?

Non. Ça ne me convainquait pas. Mme Lowell était une garce sans cœur. Elle s'était probablement mariée pour l'argent, et on ne pouvait pas le lui reprocher - il faut ce qu'il faut -, mais ignorer les peurs de Harper de manière si absolue et si cynique se rapprochait de la négligence selon moi. Jason Lowell était sa poule aux œufs d'or, et sa fille faisait partie de l'arrangement. Je ne pouvais m'empêcher de ressentir des sentiments contradictoires au sujet du père de Harper. Où se situait-il dans toute cette histoire ? Pourquoi ne soutenait-il pas sa fille ? Pourquoi ne la défendait-il pas ?

Je m'éclaircis la voix.

— Vous avez parlé de drames. Pouvez-vous me donner un exemple ?

— Pour l'amour du ciel, il y a l'embarras du choix ! Une fois c'est quelqu'un qui laisse des lapins morts sur son lit, la suivante, c'est une de ces bombes de table qui la fait vomir sur le gâteau d'anniversaire de son cousin. Une bombe. Ensuite il y a eu les cauchemars. On se réveillait en entendant ses cris au beau milieu de la nuit, ou bien on la trouvait devant notre lit à 3 heures du matin.

— Elle était somnambule ?

— Non, elle était bien réveillée. Elle nous disait que quelqu'un se trouvait dans sa chambre. Les

premières fois, Jason sautait du lit et allait regarder, mais le thérapeute nous a expliqué que c'était exactement ce qu'elle voulait. Alors on a arrêté. On a commencé à l'ignorer et à la renvoyer au lit.

— Est-ce qu'elle obéissait ?

— Bien sûr que non. On la retrouvait le lendemain matin, endormie sous l'escalier ou derrière le canapé. Et partir à sa recherche nous mettait toujours en retard pour ce qu'on devait faire. Ses pitreries étaient absolument épuisantes.

— J'imagine bien.

— Alors on a complètement arrêté de la chercher. Si elle voulait dormir dans l'armoire à balais, ainsi soit-il. Nous l'avons laissée et avons repris nos habitudes. Mais la doctoresse continuait à répéter qu'il n'y avait rien qui clochait avec elle. Elle disait que, plus on donnerait d'attention à Harper, plus ses comportements s'amplifieraient. Alors on a arrêté d'y prêter attention.

Une douleur profonde ricocha dans ma poitrine. Savoir ce par quoi Harper était passée sans personne pour la soutenir. Personne pour la croire.

— Donc vous n'avez rien fait ?

— Nous avons suivi les instructions de sa doctoresse, répondit Mme Lowell en faisant une légère grimace. Mais ses crises ont pris de l'ampleur. Nous avons eu droit aux cauchemars et aux terreurs nocturnes nuit après nuit, et nous n'avons rien fait d'autre que lui ordonner de retourner au lit. Alors elle a arrêté de manger pour se venger.

— Pour se venger ? demandai-je, la gorge serrée.

— Oui. Et ensuite elle a cessé de se laver, puis de se brosser les cheveux. Avez-vous la moindre idée de l'humiliation que c'est ? D'avoir un enfant qui ressemble plus à un vagabond qu'à une vraie jeune fille ?

— Ça a dû être terrible, répondis-je d'un ton plat et peu sympathique.

Cette atroce bonne femme ne manqua pas mon sarcasme, et je regrettai aussitôt. Elle se referma totalement. Toute information que j'aurais pu lui soutirer était perdue à cause de ma bouche trop frivole.

— Je crois que votre temps est écoulé, madame Davidson.

Je me réprimandai mentalement et demandai :

— Est-ce que le frère de Harper est là ? Je peux lui parler ?

— Beau-frère par alliance, corrigea-t-elle comme si elle remarquait mon dépit. Et il a une résidence personnelle.

Cette déclaration provoqua une intéressante poussée d'indignation chez elle. Je sentis qu'elle n'était pas qu'un peu mécontente que son fils ait démenagé. Mais il devait avoir la trentaine, pour l'amour du ciel. À quoi s'attendait-elle ?

Elle ordonna à la gouvernante de me raccompagner à ma voiture avant que je puisse poser une autre question. Comme qui tondait leur pelouse, parce que, punaise, je ne savais pas que les buissons pouvaient être taillés en forme de dieu Pan.

— Ça fait longtemps que vous travaillez ici ? demandai-je à la jeune femme tandis qu'elle m'escortait jusqu'à la porte, bien consciente que ça ne pouvait pas être le cas.

Elle semblait avoir la vingtaine.

Elle regarda nerveusement par-dessus son épaule avant de secouer la tête.

— Depuis combien de temps connaissez-vous les Lowell ?

Après avoir ouvert la porte, elle scruta à nouveau les environs.

— Non. J'ai commencé à travailler ici il y a quelques semaines. Leur gouvernante de toujours a pris sa retraite.

— Vraiment ?

Elle semblait souhaiter que je sorte de la maison. Mauvais. Je n'avais pas envie de lui attirer d'ennuis. Je savais comment ces gens fonctionnaient, et leurs domestiques ne devaient parler de rien de ce qui se passait sous leur toit, faute de quoi ils perdraient aussitôt leur emploi. Mais il s'agissait du

bien-être de l'un d'entre eux.

— Combien de temps votre prédécesseur a-t-elle travaillé ici ?

— Presque trente ans, fit-elle d'une manière étrange, comme si cette idée l'étonnait autant que moi.

Que quelqu'un puisse tenir trente ans sous la coupe de cette femme dépassait l'entendement. Mais si quelqu'un savait ce qui se déroulait dans ce genre de maison, c'était bien son personnel.

— Merci, dis-je en adressant un clin d'oeil à la gouvernante.

Elle me répondit d'un sourire timide.

Je quittai le manoir des Lowell avec bien plus de questions que je n'en avais en arrivant, toutefois j'avais au moins une idée assez précise de ce par quoi Harper était passée en grandissant. Mais, quand même, elle ne m'avait pas avoué depuis quand ses ennuis duraient. Même si je pouvais deviner pourquoi - personne ne la croyait, pourquoi l'aurais-je fait ? -, il faudrait que je lui en parle aussi rapidement que possible. Je manquais d'informations cruciales qui pouvaient m'aider à résoudre cette affaire.

Cependant, je n'arrivais pas à m'ôter un détail de l'esprit. Tout ce que Harper avait fait, tous les cauchemars, toutes les illusions, toutes les crises pointaient dans une direction : syndrome de stress post-traumatique. Et ce qui l'avait déclenché, c'était la bombe de table à l'anniversaire de son cousin. J'avais suivi assez de cours de psychologie au collège pour reconnaître les symptômes les plus élémentaires du SSPT.

Le harcèlement pouvait provoquer du stress post-traumatique jusqu'à un certain point, surtout si la situation mettait la vie de la personne en danger, mais les symptômes de Harper laissaient penser à une forme plus grave. Un thérapeute diplômé devait bien le savoir. Peut-être qu'une visite à ces sept spécialistes qu'avait mentionnés Mme Lowell serait une bonne idée.

J'appelai Cookie pour lui faire trouver chez qui Harper avait fréquenté et quand.

— J'ai aussi besoin de parler à la gouvernante qui a pris sa retraite dernièrement, et ensuite j'ai besoin de plus d'infos sur les Lowell.

— Gouvernante. Noté. Mais des infos ? De quelle sorte ? demanda-t-elle tout en continuant à pianoter sur son clavier.

— Compromettantes, Cook. Il faut que tu me dégottes tous les détails les plus moches que tu peux dénicher sur eux. Une famille qui tente à ce point d'en mettre plein la vue a forcément quelque chose à cacher, et je dois savoir ce que c'est.

— Ce genre de chose fait rarement la une, mais je verrai ce que je peux trouver.

— Et je veux vraiment parler aux thérapeutes chez qui les Lowell ont envoyé Harper. Elle les a fréquentés depuis l'âge de cinq ans, environ.

— Ça pourrait être difficile.

— Tu essaies de me dire que ce n'est pas dans tes cordes ?

— Non, répondit-elle, un sourire dans la voix. Je voulais dire qu'il était temps que tu me donnes enfin un vrai défi.

— J'espérais que tu dirais ça.

J'appelai David Taft aussitôt après avoir raccroché. L'officier Taft travaillait dans le même poste de police qu'oncle Bob et avait une petite sœur défunte qui aimait me rendre visite aux pires moments possible. C'est-à-dire n'importe quand. Nous n'étions pas vraiment amis, Taft et moi. Ce qui pouvait en partie expliquer la manière froide dont il me répondit.

— Taft, annonça-t-il en décrochant.

— Hello, c'est Charley Davidson. (Comme il n'ajoutait rien, je décidai d'enchaîner.) J'ai une cliente qui affirme que vous êtes son agent de liaison au poste. Harper Lowell ?

— Ça ne me dit rien. Alors comme ça vous êtes de retour ?

— Je ne suis jamais partie. Elle prétend que quelqu'un la harcèle, que quelqu'un essaie de la tuer.

— Je vois de qui vous parlez. On n'a jamais rien trouvé sur un potentiel harceleur.

— Vous la croyez ?

— Pas au début. Jusqu'à ce que je discute avec mes parents. Eh bien, eh bien, je commençais à l'apprécier.

— Pourquoi ça ?

— Je ne sais pas. Ils avaient l'air un peu trop enthousiastes à l'idée de me convaincre que leur fille était folle.

— J'ai eu la même impression.

— Donc, elle vous a engagée ?

— Ouais. Est-ce que vous avez pu découvrir la moindre preuve ?

J'avais de la peine à cacher l'espoir qui faisait trembler ma voix.

— Rien qui ne puisse être expliqué par l'hypothèse de la folle qui essaie d'attirer l'attention. Les lapins empaillés ne sont pas vraiment dangereux pour la santé.

— Quand ils ne sont pas empaillés, mais qu'ils sont laissés sur votre lit pendant que vous dormez et qu'ils ont la gorge tranchée, si.

— Écoutez, je ne suis pas en désaccord avec vous. On n'a simplement jamais trouvé aucune preuve pour corroborer son histoire.

Juste quand je commençais à l'apprécier.

— Et je suis sûre que vous avez fait de votre mieux.

— J'ai essayé, Davidson, se défendit-il, légèrement cassant.

— OK, OK, pas besoin d'être si borné.

— Est-ce que vous avez vu ma sœur ?

La sœur de Taft était morte quand ils étaient jeunes, et elle avait récemment décidé que me hanter était plus amusant que de suivre son frère partout à longueur de journée. Il avait fallu un moment à Taft pour croire que je pouvais la voir et lui parler, et avoir envie de la tuer à cause de la manie qu'elle avait de poser question après question. Mais une fois qu'il eut réalisé que c'était la vérité, il avait décidé de se tenir informé de ce qu'elle pensait de moi. Ô joie.

— Pas dernièrement, répondis-je. Elle passe beaucoup de temps chez Rocket.

— Vous voulez dire à l'asile psychiatrique abandonné où vous parlez aux fantômes ?

— Celui-là même, et je ne parle qu'à un seul d'entre eux. Rocket. Il a une petite sœur, et elle et la vôtre s'entendent à merveille. J'irai leur rendre visite dans pas longtemps. Je vous ferai savoir comment elle se porte.

— Merci, je vous suis vraiment reconnaissant de...

Ouais, ouais.

— Si vous entendez quoi que ce soit.

— Vous serez la première au courant.

— Au cas où votre sœur demanderait, vous sortez toujours avec des pouffiasses ?

Un léger rire filtra jusqu'à mes oreilles.

— Non. Enfin, pas pour la plupart.

— OK. Ne me forcez pas à descendre au commissariat pour botter votre petit cul d'amateur de pouffiasses.

— Je ferai en sorte que cette menace ne m'empêche pas de dormir la nuit.

— Bonne chance.

Je raccrochai et pris une longue inspiration, décidant qu'il était temps. Le frère de Harper serait rentré à la maison à l'heure qu'il était, et je n'avais toujours pas l'adresse de son domicile, donc il me faudrait l'attraper à son travail le lendemain. Si Cookie avait raison, il était employé dans une compagnie de conservation d'énergie, mais j'avais des problèmes autrement plus importants. Je redressai les épaules et raffermis ma prise sur le volant, parce que, ce soir, j'avais un dragon à tuer. Un dragon du nom de Reyes Farrow.

Je conduisis Misery à travers le quartier des entrepôts d'Albuquerque près des rails de chemin de

fer au centre-ville.

Une pluie froide s'abattait par vagues sur mon pare-brise, mais personne n'aurait osé s'en plaindre dans un climat aussi aride. Se plaindre de la pluie à Albuquerque, ça aurait été comme se plaindre du soleil à Seattle. Alors je n'étais pas vraiment en train de me plaindre, mais plutôt en train de déplorer le fait que je devais conduire sous l'averse. Les pluies torrentielles rendaient la route pratiquement impossible à voir. Avec un peu de chance, le propriétaire des poubelles que je venais de renverser comprendrait ça.

Après être restée immobile sur le bas-côté pendant quelques instants, à observer des voitures pénétrer dans une aire protégée à travers des litres d'eau, je décidai de me laisser pousser une paire de couilles et d'y aller à mon tour. À quel point est-ce que ça pouvait tourner mal ? Je me séparai de Margaret et la rangeai sous mon siège avant de rejoindre l'entrée.

Un colosse habillé d'un poncho noir en plastique leva une main pour m'arrêter à peine eus-je atteint l'entrée. Je m'arrêtai donc. En partie parce qu'il était vraiment impressionnant et en partie parce que réussir à afficher l'air qu'il affichait était vraiment impressionnant.

Je fis coulisser ma fenêtre, en me demandant si je devrais investir dans une voiture avec un équipement dernier cri. Je pouvais me passer de fenêtres électriques, et Misery était une telle part de moi que je n'aurais pas pu imaginer ma vie sans elle. À moins que ma nouvelle voiture soit munie d'un petit jaguar sur le capot. En quel cas je me débarrasserais de Misery au bord d'un trottoir plus vite que d'une canette d'aluminium vide.

Je tapotai affectueusement son tableau de bord.

— Je plaisante, ma grande. Je ne t'abandonnerai jamais. À moins que tu sois en feu et que je doive sauver mes fesses.

Comme si elle me gratifiait d'une remarque cynique, elle se mit à crachoter à un rythme étrange avant de revenir à son ronronnement habituel. Quel fichu caractère. On était définitivement faites l'une pour l'autre.

— T'es flic ? demanda le type au poncho.

— Non, mais je suis sortie avec un mec qui l'était, une fois.

Il braqua une lampe torche sur moi et examina les entrailles de Misery. Malheureusement, tout ce qu'il y trouva fut un méli-mélo de dossier, quelques chemises en plastique et un équipement de survie qui consistait principalement en crackers au fromage et en une provision de secours de bonbons à la menthe. Fichues girl-scouts. Ces trucs étaient pires que de la drogue. Ils devaient être coupés à l'héroïne.

Je n'arrivais pas à discerner les traits du type au poncho à cause de l'obscurité et de sa capuche. Mais il jouait son rôle menaçant à la perfection. Il pencha la tête sur le côté.

— T'as été envoyée par les flics ?

— Pas aujourd'hui.

Je lui souris en laissant de côté le fait que la pluie me martelait le visage.

— T'as reçu une invitation ?

— J'ai été invitée à la pyjama party de Nancy Burke en sixième. On a joué au jeu de la bouteille. J'ai dû embrasser une tortue au doux nom d'Esther.

— Ah ouais ? Sauf que je te connais pas et que j'en ai rien à cirer.

— Oh ! m'exclamai-je en sortant ma main par la fenêtre pour la lui tendre. Je suis Charley.

Il recula et me fit signe de faire demi-tour.

— Entrée refusée. Repars par là d'où tu viens.

Mince. J'aurais vraiment dû m'habiller de manière sexy et lui dire de m'appeler mon lapin.

— Attendez ! criai-je en tâtonnant sous le tableau de bord à la recherche de mon argent de secours pour les *mocha latte*. Je suis juste ici pour parler à Reyes Farrow.

Cela ne sembla pas l'impressionner.

— Farrow parle pas. Maintenant, fiche le camp avant que je traîne ton p'tit cul hors de ta bagnole et que je te mette une raclée.

C'était totalement immérité. Comme s'ils agissaient de leurs propres volontés, mes doigts commencèrent à ramper à l'aveuglette sur la portière jusqu'à ce qu'ils trouvent le verrou. Juste au cas où. Puis je sortis mon billet de cinquante dollars et décidai de jouer à son jeu. Celui de la fille désespérée tellement amoureuse du dieu Reyes qu'elle ferait n'importe quoi pour entrer, pour pouvoir l'apercevoir.

— Je vous en prie. J'ai juste envie de le voir. Je voudrais simplement... regarder.

Il poussa un profond soupir avant de s'emparer du billet que je lui tendais.

— Si je t'attrape en train d'enregistrer quoi que ce soit, je te sors d'ici par la peau du cul et j'te flanque une raclée.

Doux Jésus, il aimait cette image.

— Merci, répondis-je en clignant des yeux plusieurs fois de suite, en partie parce que la pluie était toujours en train de malmener mon visage. Merci infiniment.

Il fronça les sourcils et balaya le côté gauche à l'aide de sa lampe torche, m'indiquant où me garer. Je suivis ses instructions, attrapai une des vestes que j'avais jetées à l'arrière pour m'en servir comme d'un parapluie de fortune, fis un vague signe d'adieu au gosse qui était toujours assis sur le siège arrière, à regarder à l'extérieur du vide de sa petite station spatiale, puis me dépêchai de rejoindre une des portes latérales, là où j'avais vu un couple s'engouffrer un peu plus tôt. Malheureusement, je fus arrêtée à nouveau.

Par un autre homme dans un poncho noir en plastique. Qui voulait de l'argent.

— C'est cinquante tickets, dit-il d'une voix sans ton.

Il devait plaisanter.

— Cinquante dollars ? C'est ce que je viens de payer ce type !

J'arrivais tout juste à discerner la moitié inférieure du visage de celui-ci. Il souriait.

— Ça, c'était pour le parking. Pour entrer, c'est de nouveau cinquante.

Eh bien, merde. Être fauchée, ça craignait un max. Je sortis mon porte-monnaie tandis qu'un groupe d'hommes se plaignait derrière moi.

— Il pleut, chérie. Dépêche-toi !

— Ça va pas être si spectaculaire, fit un autre, ignorant son camarade.

— Tu plaisantes. J'ai entendu dire que personne n'avait jamais réussi à le battre.

— Un peu que personne n'a jamais réussi ! Vous avez vu ce gaillard ? Il bouge comme une putain de panthère.

Je ne savais que trop bien de qui ils parlaient, songeai-je en continuant à fouiller mon porte-monnaie à la recherche de la cachette de ma deuxième dépanne pour les *mocha latte*. C'étaient mes dernières économies, alors ça avait plutôt intérêt à en valoir le coup.

— Je sais pas trop. Je pense que je pourrais me le faire, dit un autre homme.

Je jetai un regard par-dessus mon épaule et remarquai que tous ses amis le dévisageaient, bouche ouverte.

Le type sourit.

— S'il n'était pas armé et que j'avais un AK-47 entre les mains.

Ils se mirent tous à rire jusqu'à ce qu'ils se rendent compte que j'avais arrêté de chercher de l'argent. L'un d'eux me donna un coup d'épaule, me faisant avancer de près d'un mètre.

— Allez, chérie. On a un bottage de cul à regarder.

— Merde, ça a déjà commencé !

Un rugissement bruyant s'éleva tandis que le public poussait des acclamations derrière la porte.

— Tenez, dit un des gars en tendant un billet de cinquante dollars au videur avant de me dépasser.

Les autres suivirent le mouvement, et j'appris rapidement ce qu'on ressentait quand on passait dans une machine à laver. Ils me propulsèrent dans le type au poncho noir numéro deux, et, d'une manière

tout à fait improbable, un billet se matérialisa dans ma main. Peut-être parce que je venais de le faucher au dernier homme qui m'avait doublée, au moment exact où celui qui le tenait et celui qui l'attendait pensaient tous les deux que l'autre l'avait en sa possession.

— Le voilà.

Je brandis le billet avec un peu trop d'enthousiasme. Le videur ne sembla pas remarquer. Il me l'arracha des mains avant de m'aider à avancer d'une poussée pas vraiment douce. Bon Dieu. Je trébuchai en marchant à mesure que d'autres personnes entraient à ma suite, aussi me dépêchai-je de rejoindre un coin illuminé par un projecteur dans une zone pourtant sombre et vide de l'entrepôt. L'endroit dégageait un mélange d'odeurs de crasse, de bière, de fumée et d'eau de Cologne. J'aimais les odeurs masculines. Surtout celle de l'eau de Cologne.

Pourtant, j'avançai tous les sens en alerte.

Alors que je me rapprochais de l'action, je pris conscience que la foule était bien plus grande que je l'aurais cru. Des gens, des hommes pour la plupart, se tenaient debout et lançaient des encouragements autour d'un ring grillagé, comme ceux qu'on voit à la télé, mais en plus sommaire. Les barreaux de la structure rudimentaire n'étaient pas recouverts de protection, et la porte pour y entrer était fermée depuis l'extérieur par une grosse chaîne. Ça ne pouvait pas être bon signe.

Si j'en croyais les acclamations de la foule, ils avaient soif de sang, bien plus que de la bière qui coulait à flots. On achetait des boissons. On faisait des paris. On lançait des poings. J'étais en réalité plutôt surprise de remarquer le nombre de femmes qui étaient présentes, avant de prendre conscience qu'elles n'encourageaient pas comme les hommes. Elles observaient, leurs yeux rivés sur une seule et unique chose. Ce fut à ce moment que je le vis. Lui. Reyes Alexander Farrow. Je portai le regard au-delà du grillage d'acier et me concentraï sur ce qui se passait à l'intérieur, sur le spectacle que tout le monde était venu voir.

Chapitre 5

Bonjour. Je suis les ennuis. J'ai entendu dire que vous me cherchiez.

Tee-shirt

Ange ne plaisantait pas. Reyes s'était mis à la lutte en cage. C'était un concept tellement étrange que j'étais sûre qu'il plaisantait au départ. Je laissai mon étonnement de côté et je me dépêchai de m'approcher pour avoir une meilleure vue, jouant des coudes pour fendre la foule. Les combattants ne portaient pas des shorts de boxeurs traditionnels. L'adversaire de Reyes était en survêtement, tandis que lui-même n'était vêtu de rien d'autre qu'un jean. Ses mains avaient été bandées, et il avait également des pansements autour du torse et sur une de ses épaules. On n'aurait jamais permis à un homme blessé de se battre dans un match officiel. Ce truc-là était aussi légal que du vol à l'étalage.

Au moment où il sentit ma présence, Reyes quitta des yeux la tâche qu'il était en train d'accomplir - une tâche qui impliquait du sang, de la sueur, et un adversaire de cent cinquante kilos - et captura mon regard. La surprise qui passa sur son visage était si infime, si faible que je doutais que quelqu'un d'autre que moi l'ait remarquée. Il se ressaisit aussitôt. Son expression se fit plus sévère, ses muscles puissants se raidirent, et le type qu'il venait de plier et qu'il maintenait en place à l'aide de tout son poids se mit à hurler une demi-seconde avant de taper sur le sol pour annoncer qu'il déclarait forfait.

Ça devait être dur pour un homme comme lui, qui était de toute évidence un habitué, de se rendre, d'admettre la défaite, mais la douleur que Reyes lui infligeait devait vraiment être insoutenable.

Et pourtant, Reyes n'arrêtait pas. Il ne lâchait pas. Un arbitre improvisé s'élança dans la cage lorsque l'homme frappa le sol une nouvelle fois. La souffrance qui déformait ses traits me faisait rétrécir sur place, mais Reyes ne voulait pas me quitter des yeux. Il me dévisageait, son regard brillant de colère, sa mâchoire décidée alors qu'il raffermissait encore plus la prise qu'il exerçait. L'arbitre devenait fou en essayant de le dégager de son adversaire. Deux autres types accoururent dans la cage, mais ils n'étaient pas aussi enthousiastes que l'arbitre. Ils s'approchèrent bien plus précautionneusement tandis que la foule en délire hurlait. Réclamait du sang. Ou, disons, plus de sang. La souffrance de cet homme était insupportable. Elle s'élevait en vagues aiguës et liquides et s'infiltrait dans mes veines pour les parcourir aussi sûrement que le faisait l'hémoglobine.

Je baissai le menton, mais pas les yeux, et murmurai :

— S'il te plaît, arrête.

Reyes relâcha aussitôt son adversaire et retomba sur les talons, un air d'avertissement salace posé sur ses traits incroyablement beaux.

Il ne voulait pas de ma présence en ces lieux - ça, c'était clair -, mais il y avait plus que cela. Il était en colère. Lui qui m'avait piégée pour mieux me regarder tomber. Lui qui m'aurait trahie d'un millier de façons sans broncher osait être en colère contre moi. Il ne manquait pas de culot.

Son adversaire était étalé sur le tapis et grognait tout en se tordant de douleur. Le petit échauffement de Reyes avait dû lui casser quelque chose. Ce dernier ne lui prêtait aucune attention. Il ignorait également l'arbitre, qui était en train de le marteler d'avertissements verbaux, ainsi que le type qui avait pensé à poser une main sur son épaule en guise de soutien avant de se raviser. Sautant sur ses pieds, il sortit de la cage à grandes enjambées, comme s'il devait aller quelque part. Les applaudissements et les félicitations fusaient à mesure qu'il naviguait dans la foule. Il n'y prêta pas plus attention qu'au reste. Heureusement, les gens étaient assez sensés pour se retirer du passage dès

qu'il approchait.

Il traversa sans encombre, puis disparut derrière une porte qui menait à une grande construction carrée dans un coin éloigné de l'entrepôt. Des bureaux, peut-être. Les entraîneurs aidèrent l'autre type à se relever et le conduisirent dans la direction opposée tandis qu'un concierge nettoyait le sang sur le tapis.

Mes pieds me guidèrent là où tous les regards étaient braqués. A la pièce dans le fond. Je fendis la foule sauvage et les femmes en chaleur en donnant des coups d'épaules. Plusieurs personnes étaient amassées devant la porte, mais personne n'osait aller plus loin. Le fait que personne ne gardait l'entrée me surprit. Un type en sortit, plus petit et plus râblé que Reyes, les mains bandées également, ses poings prêts à l'attaque tandis qu'il boxait un adversaire invisible sur le chemin qui menait à la cage.

Et la foule devint furieuse.

Je passai la porte et me retrouvai dans une espèce de vestiaire industriel. Pas comme ceux des fitness, qui sont propres et illuminés, mais comme ceux des vieilles manufactures, minables, sombres, et sales. Trois éléments métalliques séparaient en deux la pièce où s'élevait de la vapeur. Sur la gauche se trouvaient plusieurs bureaux. Sur la droite...

— Et ils voudraient que tu fasses durer le spectacle un peu plus longtemps, dit une voix masculine qui provenait de quelque part devant moi. On en a déjà parlé, tu te souviens ?

Je la suivis, dépassant les vestiaires pour arriver dans une aire ouverte avec des bancs et quelques tables. Les douches se situaient juste derrière, et quelqu'un était de toute évidence en train de les utiliser. De la vapeur tourbillonnait autour de Reyes, qui était assis sur une des tables. L'homme qui devait être son entraîneur se trouvait en face de lui et lui enroulait les mains dans une bande blanche, exactement comme dans les films. Son jean était bas sur ses hanches, dévoilant juste assez de sa chute de reins pour rendre mes genoux tremblants. Des pansements et du chatterton blanc entouraient une de ses épaules et faisaient le tour de ses côtes, et je dus me battre pour tempérer mon inquiétude. Quant au reste de sa personne, sa peau cuivrée s'étendait avec une grâce fluide sur sa large carrure toute en muscles et en courbes alléchantes. Il était tout simplement magnifique.

J'étais au lycée la première fois que j'avais vu Reyes. Ma sœur Gemma et moi l'avions repéré à la fenêtre de sa cuisine, tard un soir. C'était dans un coin malfamé de la ville, et ce à quoi j'avais assisté ensuite l'avait confirmé. Un homme - qui, je l'apprendrais par la suite, était Earl Walker, le monstre qui avait élevé Reyes et qui, des années après, m'avait torturée et pratiquement assassinée dans mon appartement - était en train de le battre. Reyes était âgé de dix-neuf ans à l'époque. Il était féroce. Sauvage. Et magnifique. Mais l'homme était imposant. Ses poings s'étaient abattus sur Reyes jusqu'à ce qu'il ne puisse plus tenir debout. Jusqu'à ce qu'il ne puisse même plus se défendre.

Pour empêcher l'homme de le tuer, j'avais jeté une brique à travers la fenêtre. Ça avait fonctionné. Il s'était arrêté. Mais cette brique n'avait pas eu plus d'effet qu'un sparadrap sur une blessure par balles. J'avais découvert bien plus tard que Reyes avait passé une dizaine d'années en prison pour le meurtre d'Earl Walker, pour apprendre par la suite que ce dernier n'était pas réellement mort. Il avait mis en scène son propre meurtre, et Reyes avait fini derrière les barreaux pour un crime qu'il n'avait pas commis. Le problème, c'était que Reyes s'était échappé pour prouver son innocence et m'avait utilisée comme appât pour faire sortir Earl Walker de son trou. J'avais failli mourir. Cookie et sa fille, Amber, s'étaient également retrouvées en danger.

Ces éléments, combinés au fait que Reyes était littéralement le fils de Satan, forgé dans les feux du péché et de la décrépitude, étaient un peu durs à oublier. Mais il était également l'entité noire qui m'avait suivie durant toute ma vie. Il m'avait sauvée à plus d'une reprise. Ses actions contredisaient tout ce qu'on m'avait appris à penser à propos des ténèbres. Tout était si ambigu.

Et maintenant, je me tenais au bord du gouffre. Est-ce que j'oserais lui faire confiance à nouveau ? Est-ce que je pourrais croire la moindre chose qu'il me dirait ? J'avais passé deux mois dans mon

appartement à retourner ces questions dans ma tête.

Sa chaleur m'atteignit alors, et je me rapprochai. Cette chaleur familière qui émanait de lui en douces vagues nucléaires était comme une lotion désinfectante, calmante et irritante à la fois. Je me tenais immobile sous les néons, mais il ne leva pas les yeux. Il m'offrit une occasion de l'étudier d'un peu plus près, d'évaluer à quel point la liberté l'avait changé. Pas beaucoup, réalisai-je rapidement. Ses cheveux étaient de la même longueur que deux mois auparavant.

Des mèches épaisses retombaient sur son front et bouclaient derrière ses oreilles. Sa mâchoire - et cette expression si déterminée qu'il affichait toujours - disparaissait sous l'ombre d'une barbe d'un jour. Elle encadrait ses lèvres pleines avec une précision si parfaite que j'en eus l'eau à la bouche.

Je me forçai à détourner le regard de son visage et à observer ses larges épaules, qu'il avait dénudées pour le combat, exposant ainsi les tatouages anciens avec lesquels il était né. Les tatouages qui s'épalaient comme un plan, une clé pour les portes de l'Enfer. Je savais lire une carte aussi bien que n'importe quelle fille, mais comment pouvait-on faire pour en déchiffrer une pareille afin d'accéder à une autre dimension et traverser la désolation de l'infini pour se rendre dans un lieu où personne n'avait envie de mettre les pieds ?

— Que fais-tu ici ? demanda Reyes sans lever les yeux du travail de son entraîneur.

Il était d'une beauté si saisissante qu'il me fallut un instant pour réaliser qu'il s'adressait à moi. Je ne l'avais pas vu depuis deux mois et, même avant ça, je ne l'avais vu en chair et en os qu'à quelques brèves et dangereuses occasions, chacune porteuse de sentiments mitigés, entre préoccupation et tête dans les nuages. J'avais beau être en colère, l'attraction qu'il exerçait sur moi, aussi appétissant qu'un fruit sauvage, agissait comme un aimant. Et j'étais de toute évidence un trombone. Toutes les cellules de mon corps essayaient de me précipiter en avant.

L'entraîneur releva les yeux, confus, puis remarqua que quelqu'un d'autre se trouvait dans la pièce. Il se tourna vers moi, la désapprobation barrant son front.

— Vous n'avez pas le droit d'être ici.

— J'ai besoin de parler à votre homme, annonçai-je en mettant autant d'autorité dans ma voix que j'en étais capable, ce qui, actuellement, équivalait à pas beaucoup.

Finalement, Reyes remonta les cils avec une prudence infinie jusqu'à ce que je puisse apercevoir l'éclat de ses riches yeux bruns. Je suppliai mon cœur de continuer à battre, mais il tomba raide mort aussitôt. Reyes écarta légèrement les lèvres, et mon regard replongea sur sa bouche. Comme pour me répondre, elle s'allongea et il dit :

— Tu dois partir.

Décidant d'ignorer la vague de chaleur qui avait envahi mon corps lorsque sa voix aussi profonde que sensuelle avait résonné, je redressai les épaules, fis un pas en avant, et lui tendis le papier que j'avais froissé à la minute où je l'avais vu dans la cage.

— J'ai apporté la facture.

Il abaissa ses cils épais et attrapa le papier de sa main libre.

— La facture pour quoi ? demanda-t-il en parcourant ce que j'avais écrit.

— Pour mes services. J'ai trouvé ton père pour toi. J'ai failli mourir en le faisant. Mon business de détective privée c'est juste ça, monsieur Farrow : un business. Malgré ce que tu peux croire, je ne suis pas ton garçon de courses.

Il avait haussé un sourcil au moment où j'avais utilisé son nom de famille, mais s'était très vite repris. Il retourna le papier.

— C'est écrit sur une quittance de chez *Macho Taco*.

— J'ai improvisé.

— Et le montant est d'un million de dollars.

— Je ne suis pas donnée.

Un sourire infime souleva un coin de sa bouche.

— Je n'ai pas un million de dollars sur moi en ce moment.

— On peut passer au distributeur le plus proche si tu veux.

— Malheureusement pas. (Il plia le papier pour le fourrer dans une de ses poches arrière, et tout ce que je pus penser fut que j'aurais rêvé d'être une quittance *Macho Taco* en cet instant). Je suis fauché.

Je n'avais même pas besoin de lire ses émotions pour savoir qu'il s'agissait d'un grossier mensonge. C'était une bonne chose, parce que je n'aimais pas trop la malhonnêteté. La luxure, peut-être. Un désir brûlant et viscéral qui forçait mes genoux à lutter pour rester parallèles. Mais pas la malhonnêteté. Et en parlant de ça...

— Pourquoi est-ce que tu te bats ?

Je jetai un coup d'œil aux alentours minables. Même les combats illégaux devraient être hygiéniques. C'était de la folie.

— Je te l'ai dit, je suis fauché. J'ai besoin de cet argent.

— Tu n'es pas fauché, ripostai-je.

Il secoua la main pour que son entraîneur arrête de la lui bander et se leva.

Je fis prudemment quelques pas en arrière. Il me suivit, chacun de ses mouvements fluides. Puissants.

J'avais quand même plus d'un tour dans mon sac. Il était temps de m'en servir.

— Tu as cinquante super millions qui attendent sagement que tu mettes tes chaudes petites pattes dessus.

Il se figea, ce qui était sa manière de montrer la surprise. Là où d'autres gardaient la bouche grande ouverte ou avaient des points d'interrogation dans les yeux, Reyes devenait parfaitement immobile, et je compris que je l'avais coincé.

— Tu fais erreur, m'assura-t-il, sa voix aussi douce que de la soie recouvrant le plus dur des aciers.

— Ta sœur me l'a dit, le contrai-je.

Même s'ils n'étaient pas biologiquement liés, il avait grandi avec une femme qu'il considérait comme sa sœur. Ils avaient tous deux été victimes de terribles abus, bien que très différents. Earl Walker, l'homme qui m'avait torturée, les avait élevés. A sa manière ignoble. Il refusait de laisser Kim boire de l'eau ou manger jusqu'à ce que Reyes se soit plié à ses moindres et effroyables désirs. Kim et Reyes avaient tous les deux grandi dans un cauchemar en étant élevés par un monstre, et, afin de la protéger, Reyes avait nié la connaître quand il avait été arrêté pour le meurtre supposé de Walker. Et pourtant, il avait quand même réussi à faire d'elle une millionnaire pendant qu'il était derrière les barreaux.

Il cessa de faire semblant.

— Ce n'est pas mon argent, c'est le sien.

Je croisai les bras.

— Elle refuse de le dépenser. Elle prétend mordicus que c'est le tien.

— Elle a tort, dit-il en faisant un pas en avant. Et je croyais qu'on était d'accord sur le fait que tu te tiendrais éloignée de ma sœur.

On ne s'était pas vraiment mis d'accord, il m'avait menacée, mais je décidai de ne pas remettre ça sur le tapis.

— Ça remonte à un moment, c'était après ton évasion. Tu étais blessé et je me faisais du souci.

— Pourquoi tu te fais du souci ? demanda-t-il en faisant un nouveau pas en avant. Le dernier truc que tu m'as dit, c'était d'aller me faire foutre.

Je campai sur ma position. Il ne s'approchait de moi que pour me forcer à perdre du terrain, une tactique qu'il utilisait quand il voulait asseoir son autorité.

— J'ai seulement dit ça dans ma tête.

— L'expression sur ton visage valait mille mots.

— Tu parles du visage avec la grosse entaille que ton père avait faite en essayant de le tailler en

deux ? rétorquai-je, et je remarquai que cela ne le laissa pas de marbre. Ce visage-là ?

Il blêmit.

— Ce n'est pas mon père.

— Je sais. Mais te battre ici, c'est de la folie. On dirait que tu as des envies suicidaires.

— Et c'est toi qui parles.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Il contracta plusieurs fois la mâchoire, frustré, avant de répondre.

— J'essaie de garder mes distances, comme tu l'as demandé.

Il s'avança à nouveau, et, ce coup-ci, je n'eus d'autre choix que de battre en retraite. Mais un pas finit par me faire atteindre un mur en béton. Reyes plaça une main au-dessus de ma tête afin de me dominer.

— Mais tu ne me rends pas les choses faciles.

Une overdose d'émotions me fit frissonner de l'intérieur. Reyes Farrow enflammait chaque parcelle de mon corps comme si j'avais été faite d'essence, et qu'une simple étincelle suffisait à me faire prendre feu. Il savait l'effet qu'il me faisait. C'était obligé. Et cette pensée était l'unique chose qui m'aidait à garder la raison. Qui m'empêchait de tendre le bras et de laisser courir mes doigts sur les bandages qui couvraient ses côtes. De les enfoncer dans la ceinture de son pantalon.

Je me contentai de prendre une profonde inspiration.

— Je t'ai vu, ce matin.

Comme il fronça les sourcils, je lui donnai plus d'explications.

— Devant mon immeuble. Je t'ai vu. Est-ce que tu m'espionnes ?

— Non, répondit-il en enlevant son bras et en faisant demi-tour. Je chasse un tout autre animal.

— Et cet animal habite comme par enchantement dans le même immeuble que moi ?

Il desserra légèrement la bande autour de ses mains.

— Non, mais il veut ce que la plupart veulent.

Ses mots firent accélérer mon pouls, et ma respiration devint plus courte. La seule chose qui me voulait, le seul animal que Reyes chasserait, c'était un démon.

Il se retrouva soudain en face de moi, ses doigts autour de ma gorge, me retenant quand je ne rêvais que de m'enfuir.

— Tu transpires la peur.

Je me débattis, sans succès.

— Ah ouais ? Et la faute à qui ?

— La mienne, et je te présente encore toutes mes excuses, mais il faut que tu t'y fasses.

Il me serra jusqu'à ce que ma peau n'ait plus d'autre choix que d'absorber la chaleur qui irradiait de lui. Je la respirai, bouche ouverte tandis qu'elle s'insinuait profondément dans mon abdomen et me sciait les jambes.

— Ils aiment ça, murmura-t-il à mon oreille. C'est comme une drogue. De la même manière que le sang appâte les requins, l'odeur de la peur les attire, les rend fous. C'est à la fois un appât et un aphrodisiaque.

— Et comment tu saurais ça ?

— Parce que j'étais l'un d'eux, et qu'il n'y a rien dont j'ai plus envie en ce moment que de te traîner dans ces douches, d'arracher tes habits, et de dévorer chaque parcelle de ton corps.

Je fermai les yeux devant l'image que ses mots imposaient à mon cerveau.

— Tu as toujours envie de faire ça.

— C'est vrai, mais là, c'est autrement plus fort. Tu es la Faucheuse, et il n'y a rien sur Terre qui soit plus appétissant pour quelqu'un de mon espèce que l'idée de lécher la peur sur ta peau.

Il ne m'avait jamais dit ça. Il ne m'avait jamais dit grand-chose, mais ce léger détail en particulier aurait été agréable à connaître.

— Je ne te l'ai jamais dit parce que ça n'a jamais été un problème, expliqua-t-il, me désarçonnant.

Il l'avait fait à nouveau. Il avait lu dans mes pensées. Je relevai le regard sous le coup de la surprise.

— C'est écrit en gros sur ton visage, Dutch.

Et c'était reparti. Dutch, le surnom mystérieux qu'il me donnait. Un nom qu'il me fallait encore comprendre.

— Je vois tout, dit-il. Ta confusion. Tes doutes. Je ne peux pas lire dans ton esprit. Mais, comme toi, je peux déchiffrer les émotions. Et ça n'a jamais été un problème jusque-là parce que tu n'avais jamais eu peur auparavant. Pas comme ça.

— Tu te trompes, rétorquai-je, les mots sortant à grand-peine à cause de ma respiration rendue difficile par l'émerveillement et l'appréhension. J'ai toujours eu peur de toi.

Cela sembla le faire réfléchir. Il relâcha légèrement son emprise, assez longtemps pour que je parvienne à me libérer. Et c'est exactement ce que je fis. Je me précipitai loin de ses mains et reculai avec prudence. Il garda un bras contre le mur et prit de grandes inspirations, comme s'il essayait de rester maître de ses émotions.

— Il faut que tu partes avant que je change d'avis et ne veuille plus te laisser t'en aller.

Je secouai la tête.

— Je ne m'en irai pas avant que tu me promettes d'arrêter de te battre.

Il parut revenir à la réalité.

— Tu plaisantes ?

— Pas actuellement.

Si j'avais jamais eu un quelconque pouvoir sur lui, il me semblait que c'était le meilleur moment pour l'exercer.

— Je t'interdis de te battre.

Une explosion soudaine de haine me frappa de plein fouet, comme un mur de feu. Il se redressa et s'avança.

— C'est toi qui as insisté pour que je garde ce corps. Et maintenant tu comptes aussi me dicter ce que j'ai le droit de faire avec ?

Il avait raison. J'avais insisté pour qu'il garde son corps mortel quand il avait voulu le laisser mourir. C'était une décision que j'aurais encore prise en ce moment.

— A peu près, répondis-je, redressant les épaules.

— Eh bien, dans ce cas, est-ce que tu peux me dire ce que tu aimerais que je fasse avec, précisément ?

Quelle magnifique question bourrée de sous-entendus. Il me dominait à nouveau, se rapprochant, me forçant à reculer jusqu'à ce que je rentre dans la table sur laquelle il était assis auparavant. La chaleur qu'il dégageait s'infiltrait par tous les pores de ma peau.

— J'ai besoin de réponses, et je ne les aurai pas si tu meurs dans une cage lors d'un combat illégal. Est-ce qu'ils ont au moins un médecin urgentiste ?

— Si je meurs ? demanda-t-il en pouffant à cette idée.

Je pointai ses bandages du doigt.

— Tu n'es pas aussi indestructible que tu sembles le penser.

Il se mit à rire, et le son cruel qu'il produisit ricocha contre les portes en métal du vestiaire.

— Est-ce que tu crois sincèrement qu'un humain pourrait m'infliger de telles blessures ?

Il me fallut un moment pour réaliser ce qu'il venait de dire. Mais, dès l'instant où j'eus compris, je sentis ma mâchoire baisser d'un cran tandis que je le dévisageais.

— Ils... Tu veux dire...

— Rey ?

J'eus un mouvement de recul tandis que je me battais pour que la pièce arrête de tourner autour de moi parce que la signification de ses mots me frappait. Des démons. Ils étaient ici. De retour sur Terre. Et il les combattait.

Je jetai un coup d'œil derrière lui et vis qu'une femme s'avançait.

— Est-ce que tu es prêt pour le prochain round ? Ils te réclament.

Il ne la regarda pas. Ses yeux ne quittaient pas les miens.

— Wendell aimerait que tu fasses durer celui-ci, ajouta-t-elle d'une voix faible, mal assurée.

Je sentais l'anxiété qui se dégageait d'elle depuis l'endroit où je me tenais.

Lorsqu'une grande femme blonde aux cheveux courts entra dans la lumière et que je la reconnus, je faillis faire une attaque. Elaine Oake ? La groupie qui possédait le site Web ? Celle qui avait un musée dédié à tout ce qui touchait de près ou de loin à Reyes, avec des tonnes d'objets qui lui avaient été volés et qu'elle se procurait par des gardiens de prison ? Des gardiens dont elle graissait la patte ? Elle était ici ? Avec Reyes ?

Quand je pensais qu'elle n'était rien qu'une groupie de prisonnier, une femme riche qui avait harcelé Reyes pendant toute la durée de son séjour derrière les barreaux, qui avait payé des gardes pour obtenir des informations sur lui, pour dérober des affaires dans sa cellule et prendre des photos de lui pendant qu'il ne regardait pas. Mon étonnement passa de l'idée de démons qui traînaient aux quatre coins du monde à celle de cette femme qui parcourait les quatre coins du corps de Reyes. Et une sorte de jalousie acre et furieuse explosa dans ma poitrine et s'échappa de moi en vagues humiliantes de ressentiment.

Je fis mon possible pour ne pas le montrer, mais elle avait dû voir la stupéfaction sur mon visage. Elle affichait la même expression, d'ailleurs. Mélangée à un certain manque d'assurance. Reyes était terriblement proche de moi, et cela ne lui plaisait de toute évidence pas. Lorsqu'elle me reconnut, une nouvelle onde de choc émana d'elle.

— Rey ? demanda-t-elle à nouveau. Tu sais qui est cette fille ?

Il expira bruyamment entre ses dents à présent serrées.

— Oui.

— Oh, d'accord, dit-elle avant de se rapprocher de nous. Êtes-vous ici pour une affaire ?

L'espoir était si évident sur son visage que j'en avais presque de la peine pour elle.

— Je suis là pour me faire payer une affaire, oui.

— Oh, eh bien, quel que soit le montant, je peux m'en charger. Je suis la manager de Reyes, expliqua-t-elle en se tournant dans la direction de ce dernier et en plaçant une main timide sur son bras. Il faut que tu te prépares. Le combat est presque terminé. (Elle se força à sourire.) Ils sont tous venus pour toi de toute manière. Cette confrontation n'était là que pour faire remplissage, c'était un amuse-bouche pour détendre le palais entre deux plats.

Il allait se battre à nouveau ce soir ? Et elle trouvait que c'était une bonne idée ?

Ma première envie fut de lui arracher ses parfaits petits cheveux bien coiffés, et je me sermonnai mentalement. Reyes ne m'appartenait pas. Je n'avais pas mon mot à dire sur ce qu'il faisait, y compris concernant les combats, et il le savait. Il avait passé dix ans en prison pour un crime qu'il n'avait pas commis, et voilà que j'essayais de le contrôler. Exactement comme ils l'avaient fait. Jour après jour, pendant dix ans. Chacun de ses mouvements. Chacune de ses pensées, dictées par un gardien ou un administrateur. Mais quand même, Elaine Oake ?

— Et il faut qu'on rentre à la maison avant que les nouveaux sponsors n'arrivent, ajouta-t-elle. Ils sont vraiment impatients de te rencontrer.

Je faillis m'évanouir. A la maison ? Il habitait avec elle ? Mon étonnement n'avait plus de limite. Je fus complètement désarmée pendant un moment, et j'essayai de garder l'équilibre à mesure que chaque nouvelle découverte m'infligeait un nouveau coup.

Reyes examina mon visage, observant chaque mouvement, chaque réaction.

— Est-ce que tu peux nous laisser une minute ? demanda-t-il.

Je n'étais pas sûre de savoir à qui il s'adressait. Je n'étais même plus sûre que ça m'intéresse vraiment.

— D'à... D'accord, bégaya Elaine.

Elle s'en alla lentement, comme si l'effort qu'il lui fallait pour partir réclamait toute la force qu'elle possédait.

— Tu habites avec elle ? demandai-je à mi-voix. Est-ce que tu as la moindre idée de qui est cette femme ?

— Oui, répondit-il avant de marquer une courte pause. Et oui.

Un petit rire étonné m'échappa avant que je puisse le retenir. Je me retournai pour sortir, mais il attrapa la table et me bloqua le passage. Je jetai un regard en direction d'Elaine. Elle s'était arrêtée juste derrière le mur de casiers et n'avait pas manqué ce qui venait de se dérouler. Pas plus que je ne manquai la douleur dans ses yeux. Bienvenue dans le monde de Reyes Farrow.

— Laisse-moi passer, lui ordonnai-je.

— Tu ne m'as pas répondu. Que voudrais-tu que je fasse avec ce corps que tu tiens tant à ce que je garde ?

Je lui lançai un regard hargneux.

— Renvoie-le en enfer.

Son sourire me fit l'effet d'un tisonnier brûlant au plus profond de mes entrailles. Est-ce qu'il prenait du plaisir à tout ça ? A ma stupéfaction ? Ma douleur ?

— Je ne peux pas faire ça quand il y a tellement de choses pour me distraire sur Terre.

— Une distraction ? C'est ce que je suis à tes yeux ?

Un homme pénétra dans la pièce. Son entraîneur.

— C'est à ton tour.

— Eh bien ? demanda Reyes, qui attendait toujours une réponse sérieuse.

Cette situation devenait ridicule. Je remarquai qu'Elaine était encore derrière la porte, à nous épier, les sourcils froncés d'inquiétude.

— Ta petite amie s'impatiente, fis-je, essayant de changer de sujet.

— Jalouse ?

— Pas le moins du monde.

— Parce que tu m'as l'air jalouse.

— Je ne suis pas jalouse. Je n'arrive simplement pas à croire que tu puisses avoir de tels...

— Abdos ?

Mon ventre se retourna. Je pris une profonde inspiration avant de répondre.

— Goûts.

— Mes goûts sont très bons, rétorqua-t-il avant de soulever mon menton à l'aide d'une de ses mains bandées. Tu ne veux pas de moi dans ta vie, alors pourquoi est-ce que ça te ferait quelque chose ?

— Ça ne me fait rien.

— Dans ce cas, pourquoi es-tu ici ?

— Tu me dois de l'argent pour mes services.

— Ouille, et toutes les fois où je t'ai sauvé la vie ?

Je haussai les épaules d'un bref mouvement.

— Envoie-moi ta facture.

Il se pencha pour murmurer à mon oreille.

— Je préférerais t'envoyer au septième ciel.

— Je préférerais que tu laisses tomber.

— Mais tu n'as pas répondu à ma question.

Sa bouche se retrouva contre mon oreille, sa respiration la caressant doucement, descendant dans ma nuque avant de se propager sur mon épaule en vagues de chaleur aussi toxiques que délicieuses.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse de mon corps, Dutch ?

Il me fallut une bonne minute pour parvenir à lui répondre.

— Emmène-le voir ta sœur.

Mentionner sa très chère sœur revenait au même que lui lancer un seau d'eau glacée à la figure. Il refroidit aussitôt, le corps tendu, rigide.

— C'est à ton tour, répéta l'entraîneur avec plus de force. Amène tes fesses ici et...

Lorsque Reyes pivota pour le regarder, il ressemblait tant à un cobra prêt à frapper que l'homme recula. Il écarquilla les yeux pendant une fraction de seconde avant de lever les mains en signe de capitulation.

— On va perdre cette place si tu ne viens pas. C'est tout ce que je dis.

Reyes sembla se calmer. Il se tourna dans ma direction, m'empoigna par le col et m'attira à lui jusqu'à ce que sa bouche ne soit qu'à quelques centimètres de la mienne.

— Rentre chez toi.

Il me relâcha en me poussant doucement et je me mis à frapper ses mains en réponse. Mais il se dirigeait déjà vers la sortie.

Rentrer à la maison, mon cul.

Chapitre 6

Pourquoi tuer les gens avec gentillesse quand on peut utiliser une hache ?

Tee-shirt

Je me tenais dans une zone un peu moins peuplée de l'entrepôt, toujours aussi confuse. Il habitait avec elle ? Cette femme ? Cette sale harceuse psychopathe ? Dire que j'étais étonnée aurait été le plus gros euphémisme depuis « Houston, nous avons un problème ». J'étais abasourdie.

Mais, nom d'un chien, il habitait avec elle ? Ma jalousie semblait sans fin, et je détestais ça. J'aurais encore préféré être attaquée par des fourmis de feu enragées plutôt que d'être jalouse. Cette émotion superflue était une combinaison de peur, de rage, d'humiliation, et d'un manque de confiance en soi. Je baissai les yeux pour observer l'étendue des attributs féminins dont j'étais pourvue, également connus sous le nom de Danger et Will Robinson. De toute évidence, je n'avais aucune raison de manquer d'assurance.

Même si je n'avais aucune envie de voir Reyes se battre à nouveau, je me glissai dans un coin sombre pour faire exactement ça. Il ne serait pas en mesure de me remarquer d'aussi loin et ne péterait pas une durite. Fort heureusement, la plateforme était assez haute pour que je ne rate rien de l'action par-dessus la foule de spectateurs. Mais je grimpai tout de même sur une poutre métallique cimentée dans un pylône, m'y accrochai et me mis à chercher Reyes.

Il parla à son entraîneur puis se retourna pour entrer dans la cage, mais il s'arrêta après avoir fait un pas. Baissa les yeux. Prit une profonde inspiration. Puis il lança un regard menaçant dans la direction exacte où je me situais. Je me recroquevillai le plus loin possible dans le coin. Comment est-ce qu'il aurait pu me voir ? Peut-être qu'il dévisageait quelqu'un d'autre. Il pencha la tête sur le côté avant de lever un long bras qu'il pointa en direction de la sortie.

Comme s'il s'agissait d'une vague chorégraphiée, la marée de têtes se tourna pour suivre son geste. Je me tournai également, histoire qu'ils ne remarquent pas que c'était moi qu'il désignait. Quand je pivotai à nouveau, il avait croisé les bras et me lançait un regard furieux. Je sautai en bas du pylône et croisai les bras à mon tour. Sauf que les miens l'étaient par défi. S'il voulait à ce point que je parte d'ici, il n'avait qu'à me traîner à la porte lui-même.

Non, une minute, ce n'était sûrement pas une bonne idée.

Avant que j'aie le temps de décider de ce que j'avais envie de faire, la foule recommença à pousser des hurlements parce que l'adversaire de Reyes sortait de la pièce à l'autre bout de la salle. Il détourna son attention quand un homme émergea de l'escalier. Je comprenais aisément pourquoi. Il était encore plus imposant que le précédent, plus musclé. Reyes était grand, mais il était mince, robuste, taillé pour la vitesse autant que pour la force. Ce type n'était que force. Il ressemblait plus à un bodybuilder professionnel qu'à un lutteur. Et aussi impressionnante que soit la stature de Reyes, son adversaire devait bien faire dix centimètres de plus.

Mon cœur bondit si violemment en le voyant qu'il se coinça dans ma gorge. Je savais que Reyes était un être surnaturel, mais il était blessé, et ce type était gigantesque. Je fis un pas en arrière lorsqu'il pénétra dans la cage. Mais Reyes resta sur l'escalier, juste devant son entrée. À observer. À étudier. Il avait décroisé les bras et baissé la tête et considérait l'autre homme par-dessous ses cils comme s'il attendait quelque chose. Mais quoi ?

La foule se tut, dans l'expectative, le souffle court. L'adversaire s'était arrêté net pour dévisager

Reyes à son tour. Il fronça les sourcils et regarda au sol, comme s'il était troublé. Ce fut à ce moment que je remarquai quelque chose de flou dans ses mouvements. Une perturbation dans son aura. Il secoua la tête comme s'il essayait de s'éclaircir l'esprit. Une fraction de seconde plus tard, ses yeux me trouvèrent. Il les écarquilla sous le coup de la surprise lorsqu'il me reconnut. Je ne comprenais pas pourquoi. Je n'avais jamais vu cet homme de ma vie. Mais, quand il laissa échapper un petit hullement, la peur ricocha le long de ma colonne vertébrale et sur ma peau.

Je trébuchai en arrière lorsque le type, ignorant les portes de sortie, bondit contre la cage avec la vitesse et la grâce d'un félin. Un énorme animal dont une haine viscérale déformait les traits. Je tentai de faire ralentir le monde autour de moi, d'empêcher sa progression - je l'avais fait par le passé, avant l'incident Earl Walker -, mais il refusait de m'obéir. Je ne pouvais plus rien contrôler, même pas le martèlement furieux de mon pouls à mes oreilles.

Je remarquai quelque part dans ma vision périphérique que Reyes essayait de l'intercepter. Il avait escaladé la cage d'un bond et s'était projeté dans les airs, manquant l'homme de quelques centimètres. Il remonta vers l'arrière, attrapa le sommet de la cage, exécuta un magnifique virage en plein air et s'élança à nouveau. Les barreaux se mirent à gondoler sous la pression de son poids et de la force qu'il lui avait fallu pour réussir à se catapulter dans la foule.

Puis il disparut derrière son adversaire. Le gigantesque lutteur atterrit à quelques mètres de moi et roula dans ma direction, écrabouillant tout ce qui se trouvait sur son passage comme un bulldozer, son visage recouvert d'un masque de détermination furieuse.

Et je ne connaissais même pas cet homme.

J'essayai de faire demi-tour pour m'enfuir. J'utilisai toute ma force pour obliger mes pieds à prendre la direction opposée, mais j'étais incapable de faire autre chose que dévisager ce type. Le regarder s'approcher encore et encore. De la bave dégoulinait de sa bouche tordue et rappelait étrangement l'écume d'un chien enragé. Il souhaitait ma mort. Il la désirait comme un toxicomane a besoin de son prochain fix. Je pouvais le ressentir. Ses intentions meurtrières me frappèrent en une violente rafale une microseconde à peine avant qu'il ne le fasse lui-même.

Il me percuta avec la force d'un train de marchandises, me renversant si brutalement que je ne sentis plus mes membres. Mais il eut tout juste le temps de m'envoyer contre le mur derrière moi avant de tomber. Probablement parce qu'un Reyes tout aussi énervé que lui se trouvait sur son dos. Il tacla l'homme, lui arrachant un hurlement, ce qui ne l'empêcha pas de continuer à essayer de se débarrasser de Reyes. Il s'entêtait à vouloir avancer. A se battre et à ramper pour se rapprocher de moi, qui me pressais contre la paroi, transpirant de terreur. Et de douleur. Ma tête avait méchamment heurté le mur, et une douleur aiguë me ravageait le crâne comme une tornade bien décidée à avaler la moitié de Barbara, mon cerveau.

Face à ce comportement aussi bizarre que violent, la foule commença à paniquer. Plusieurs personnes avaient été blessées au moment où ce type avait atterri, mais la plupart l'étaient maintenant à cause de la bousculade qui s'en était suivie. Alors que certains essayaient de s'enfuir, d'autres voulaient juste trouver un meilleur angle de vue. Des cris et des hurlements s'élevaient et gagnaient en intensité tandis que l'homme faisait tout ce qui était en son pouvoir pour s'approcher de moi.

— Va-t'en !

Je posai les yeux sur Reyes. Retenir cet homme lui demandait toutes ses forces, et je compris à cet instant qu'il était impossible qu'il soit humain. Ou totalement humain.

Reyes se débattit pour trouver une meilleure prise et l'immobilisa par le cou avant de me lancer un nouveau regard hargneux.

— Charley, bon sang, va-t'en ! cria-t-il à travers ses dents serrées.

Je me relevai à toute vitesse lorsque le type mit un coup d'épaule dans la mâchoire de Reyes, réussissant suffisamment à se dégager de son étreinte pour avancer de quinze centimètres. Il se concentra à nouveau sur moi, son visage tordu en un sourire plein de haine, la salive écumant à ses

lèvres, le sang jaillissant de son nez. Son seul but était de m'atteindre. Il rampait en griffant le sol, ses ongles grattant le béton tandis qu'il luttait pour gagner du terrain.

Le chaos alentour prit soudain vie et s'apparenta bientôt à une cacophonie frénétique. Des cris s'élevaient des quatre coins de l'entrepôt tandis que les spectateurs s'élançaient vers les portes. Je n'étais pas sûre qu'un seul d'entre eux sache ce qu'ils fuyaient à ce moment précis. Les gens hurlaient. Ils couraient. Et c'était suffisant pour les mettre dans cet état. Ils suivaient uniquement parce que ne pas le faire aurait été au détriment de leur propre santé. Ils n'avaient tout simplement pas le choix.

J'avais pris la direction de la sortie lorsque je remarquai un ado dans un sweat-shirt à capuche Slipknot. Au moment où il tomba, je compris qu'il serait piétiné en moins de deux secondes si personne ne l'aidait. J'essayai de me précipiter en avant, mais la foule de spectateurs frénétiques me repoussa vers l'arrière. Je perdis totalement le gamin de vue.

Puis j'entendis un nouveau grognement. Je ne pus m'empêcher de me retourner pour vérifier l'état de Reyes. L'homme avait progressé. Il était à nouveau à moins de deux mètres de moi. Alors que je posai un pied derrière l'autre, incapable de détacher les yeux de Reyes et de Hulk, l'obscurité sembla jaillir de lui, de cet adversaire, ce type dément qui rampait dans ma direction avec une ferveur enragée. Pendant une fraction de seconde, une deuxième tête émergea de la sienne. Aussi noire et sombre que les confins de l'univers. Avec des dents plus aiguisées qu'un rasoir d'obsidienne et plus pointues que des aiguilles. Puis la bête retourna à l'intérieur de son hôte, et je pris conscience de ce que j'étais en train d'observer. Un démon.

Non. Je commençai à reculer à nouveau. Non. C'était un homme possédé par un démon. J'avais vu des démons par le passé, pendant qu'ils torturaient Reyes. Leurs corps semblables à ceux des araignées. Leurs membres musculeux qui se pliaient et se tournaient à des angles qui n'avaient rien de naturel. Leurs têtes dépourvues d'yeux, qui n'étaient constituées que de dents, de dents, et d'encore plus de dents. Et l'un d'eux se trouvait dans cet homme. Il commença à grogner de manière furieuse et animale, exprimant son désir de me réduire en miettes. Il le désirait si ardemment que la faim qui le rongait rayonnait dans ma direction.

Il essaya une dernière fois de se débarrasser de Reyes d'un mouvement violent, mais Reyes était trop fort. Ce dernier luttait pour le plaquer à nouveau au sol et, d'un geste rapide, il fit tourner la tête de l'homme et lui brisa la nuque. Le craquement irréel qui accompagna le geste, l'angle peu orthodoxe que forma son cou, la vie qui s'enfuyait de lui en l'espace de quelques secondes, tout ça provoqua un nouveau pic d'adrénaline qui se déversa le long de ma colonne vertébrale. Et l'odeur qui se dégagait de lui, comme des œufs pourris, m'agressait les sens.

Une vague de nausée me secoua. Je jetai un rapide coup d'œil autour de moi, tentai de rester calme afin de déterminer qui avait vu Reyes briser la nuque d'un homme. L'entrepôt était pratiquement désert, à présent. Quelques traîneurs se tenaient dans l'ombre, des videurs pour la plupart, et quelques autres personnes qui travaillaient là. Leurs visages semblaient figés dans une expression de choc alors qu'ils observaient le type mort.

Puis Reyes se releva. Il m'attrapa par la veste et me secoua jusqu'à ce qu'il obtienne mon attention.

— Qu'est-ce qu'il faut faire pour que tu te décides enfin à m'écouter ?

L'énorme dose d'adrénaline qui surchargeait mes veines en ce moment avait besoin de sortir. Je le repoussai de toutes mes forces, me précipitai contre le mur et vidai le contenu de mon estomac sur le sol en béton.

C'était étrange. Je n'avais encore jamais eu ce genre de réaction après m'être fait attaquer. J'étais bien plus posée, en général. Ou alors, si je n'étais pas posée, j'étais au moins à la verticale. Mais, cette fois-ci, je pouvais à peine tenir debout. Le monde tanguait autour de moi à mesure que mon estomac se retournait violemment. Ce qui pouvait expliquer le fait que je tremblais et que j'avais à ce point besoin de me plier en deux. Mais pourquoi ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi ce type ?

Reyes ne me laissa même pas le temps de reprendre mon souffle. Il m'attrapa à nouveau par le bas

de la veste et me traîna en direction de la sortie. Je pensai un instant à lui résister, mais ça m'aurait demandé de l'énergie que je ne semblais plus posséder. Je me sentais comme une poupée de chiffon, mes membres ballottant autour de l'endroit où Reyes me tenait, mous et inutiles. Aussi optai-je pour une dispute. J'avais toujours assez d'énergie pour une dispute.

Je m'essuyai la bouche à l'aide d'une manche, ravalant une nouvelle poussée acide en provenance de mon estomac, et grognai d'une voix étouffée :

— Lâche-moi.

Il n'en fit rien. Il continua à me traîner sur le sol comme si je n'étais rien d'autre qu'une vieille serpillière. Je trouvais sa manière de me malmener inutile et totalement gratuite, mais réussit à empêcher la bile d'envahir ma gorge exigeait toute mon énergie mentale.

Je parvins pourtant à prononcer quelques mots entre deux hoquets.

— Qu'est-ce que c'était que cette chose ?

Je le savais, bien sûr, mais c'était tellement irréal. Trop horrible pour que j'assimile totalement le concept. J'ignorais que les humains pouvaient réellement être possédés. Je pensais que c'était juste un truc de films pour filer la chair de poule et des cauchemars. Ou une invention des prêtres pour garder leurs paroissiens sur le droit chemin.

Mais cet homme était possédé, aussi sûrement que je me tenais debout ici. Ou, enfin, que je me faisais traîner sur le sol, plutôt.

Nous étions à mi-chemin de la porte quand Reyes me tourna afin que je le voie, me retenant fermement par les épaules dans une étreinte de fer, son expression plus en colère que, disons, compatissante. Alors, naturellement, cela m'irrita. Je venais de vomir. Était-il incapable de faire preuve d'un peu de compassion ? Malheureusement, je ne pouvais rien faire à ce propos sur le moment. Je ravalai une nouvelle remontée de bile et essayai de dégager ses bras.

— Retourne à ta voiture et fiche le camp d'ici, ou je te jure par tout ce qui est saint...

Alors que j'étais totalement dans la conversation et que j'avais bien l'intention d'écouter sa septième menace, persuadée que je la prendrais à cœur, j'entendis un autre craquement. Il fut rapidement suivi d'un gémissement guttural. Puis d'un nouveau craquement. Et d'un nouveau gémissement qui ressemblait au hululement d'une chouette blessée.

Je regardai sur ma gauche, dans la direction où le corps de l'adversaire de Reyes était resté. Sauf qu'il n'était plus mort. Il s'était mis à quatre pattes, tendant le cou d'un côté à l'autre comme s'il essayait de se détendre la nuque après une longue nuit de sommeil. L'obscurité tourbillonnait de nouveau autour de lui, comme si le démon avait de la peine à se maintenir dans les limites de l'enveloppe physique qu'il habitait.

Reyes me poussa vers l'avant jusqu'à ce que son visage ne soit qu'à quelques centimètres du mien.

— Pars.

Puis la chose sauta. Comme un tigre dans les hautes herbes en Inde, l'homme se projeta dans notre direction. Droit sur moi. Reyes me dégagea si fortement que ma tête rebondit à nouveau, cette fois-ci contre le sol. Mais les étoiles qui accueillirent ma chute furent vite éclipsées. Tandis que Reyes marchait devant moi, me protégeant, tendu, prêt à l'attaque, un autre grognement, profond et guttural, résonna du fin fond de l'univers.

Artémis surgit de nulle part en poussant un grondement féroce et faucha l'homme d'un bond gracieux alors qu'il avait recommencé à s'avancer en rampant. Son corps physique fut entraîné vers l'arrière, puis atterrit avec un bruit sourd avant de dérapier sur le sol, tandis que le démon lançait des cris perçants en se tortillant sous l'assaut de ma gardienne. Ses dents essayaient de se refermer sur le cou d'Artémis. Ses griffes tentaient de réduire son dos en charpie. Elle glapit, mais ne se laissa pas démonter, sa tête s'agitant dans tous les sens pour secouer le démon agonisant, ses crocs déchirant jusqu'à ce qu'une obscurité épaisse, semblable à du sang vapoureux, émane de lui et se mette à ramper avant de disparaître comme le démon lui-même.

Je jetai un bref regard à mon assaillant. Plus de doutes possibles cette fois. Cet homme était mort. Ses yeux fixaient le vide, immobiles et sans vie.

Artémis revint ensuite vers moi, baissa la tête, retroussa les babines et poussa un nouveau grognement qui fit vibrer sa cage thoracique. Dire que je pensais qu'on était amies. Mais Reyes s'était également retourné, et je serai damnée s'il ne venait pas d'avoir exactement la même réaction qu'Artémis. J'éprouvai à nouveau un fort sentiment d'insécurité, comme lorsque j'ai quelque chose coincé dans les dents. Sauf qu'ils n'étaient pas vraiment en train de me dévisager. Ils observaient quelque chose qui devait se trouver juste derrière ma tête.

Je sentis alors la froide affliction de la haine baigner l'arrière de ma nuque, et je compris qu'il y en avait un autre. Je regardai droit dans les yeux vides du garçon au sweat-shirt Slipknot. Il était bien plus petit que le Hulk, mais sa détermination étrange, ainsi que la salive qui débordait sur son menton, n'en était pas moins effrayante. Au moment où il s'élança dans ma direction, Artémis bondit et le traversa de plein fouet, comme une flèche. Elle arracha le démon du corps de l'adolescent et entreprit de déchiqueter la créature jusqu'à ses dents de fumée.

Le garçon s'étala de tout son long dès l'instant où le démon le quitta. Il se roula en boule, et ce fut à ce moment que je le reconnus. C'était le gamin qui était sur mon siège arrière. Celui que j'avais cru mort. Ses cheveux blonds étaient gras et sales, et ses yeux bleus étrangement plus foncés. Est-ce que le démon qui l'avait possédé avait envoyé son âme ailleurs ? Peut-être qu'il n'y avait pas la place pour eux deux.

Je clignai des yeux, effrayée par mes déductions, jusqu'à ce que Reyes me soulève du sol. À nouveau. Etre malmenée par le fils de Satan commençait à bien faire, mais j'étais trop faible pour réagir d'une quelconque manière. Il se mit à me tirer vers la sortie une fois de plus.

— Attends, lui dis-je en me débattant contre son emprise. Va chercher le gamin.

— Non.

Avec un regain d'énergie dû à mon entêtement, je me retournai et poussai Reyes assez fort pour qu'il me lâche. Il s'arrêta pour m'adresser un regard furieux.

— Parfait. Regarde-moi aussi méchamment que tu veux, lance-moi les regards les plus noirs de ton répertoire, prends ton meilleur air renfrogné, mais je ne partirai pas de cet entrepôt sans ce gosse. (Quand Reyes croisa les bras, j'enchaînai.) Il était possédé. C'est un gamin innocent.

Artémis bondit dans ma direction et aboya de manière joueuse. Je me baissai et frottai mon nez contre sa truffe avant de relever les yeux vers Reyes, heureuse qu'elle ne se soit pas attaquée à lui.

— Pourquoi prendraient-ils un gamin comme lui ?

— Ils ont leurs raisons. Les mêmes qui font que tu dois t'en aller.

— Est-ce qu'il peut être possédé à nouveau ? Est-ce qu'ils vont encore s'en prendre à lui ?

Il baissa les yeux, pensif.

— C'est une possibilité.

Je me précipitai vers le gosse, m'agenouillant pour repousser les cheveux de son visage crasseux. Artémis me rejoignit et essaya de le lécher. Quand elle se rendit compte qu'elle n'y parvenait pas, elle se coucha à côté de lui.

— Comment peut-on s'assurer qu'ils ne recommencent pas ?

Reyes s'agenouilla à son tour et vérifia le pouls de l'adolescent. Artémis semblait totalement indifférente à sa présence, jusqu'à ce qu'il touche le gamin.

— Ils ne peuvent pas s'en prendre à lui dans un lieu sacré, expliqua-t-il tandis qu'Artémis se précipitait en avant pour lui lécher le poignet.

— Vraiment ? demandai-je, aussi surprise par ce qu'il venait de m'apprendre que par la réaction d'Artémis à son égard.

J'avais craint qu'elle n'essaie de lui broyer la jugulaire, puisqu'il était le fils de Satan.

— Tu veux dire comme les églises ou les cimetières ?

— Oui, répondit-il en grattant Artémis derrière les oreilles avant de tourner le visage du gamin pour lui ouvrir les paupières. Il est en état de choc.

— Il faut qu'on l'amène en lieu sûr, dis-je en posant une main sur son avant-bras. S'il te plaît, Reyes.

Artémis se mit à gémir comme si elle était également en train de lui demander son aide.

Luttant contre la frustration qu'il ressentait, il se pencha et souleva le gamin. Il n'était pas vraiment petit, mais Reyes n'eut aucune difficulté à prendre un adolescent de seize ans dans les bras. Artémis aboya, tout excitée, frotta une dernière fois sa truffe contre moi et retourna à l'endroit d'où elle venait, où que ce fût, en bondissant dans le sol sous nos pieds. Je ne pouvais m'empêcher d'être admirative. Où est-ce qu'elle pouvait bien séjourner ?

Je me retournai vers l'autre homme qui avait été possédé, l'adversaire de Reyes. La culpabilité s'empara de moi. C'était un innocent, lui aussi.

— Pas celui-ci, dit Reyes en donnant un coup de pied pour ouvrir la porte.

La plupart des voitures avaient disparu. Heureusement, la pluie avait cessé. Je les suivis, observant le garçon avec attention.

— De qui tu parles ?

— De l'homme à l'intérieur. Il ne méritait pas ta compassion.

— Mais il était innocent.

Je me dépêchai de rejoindre la portière du côté passager, qui n'était pas verrouillée.

— Non, il ne l'était pas. Avance le siège arrière.

Je remarquai que le corps éthéré de l'adolescent n'était plus dans ma voiture. Était-il de retour dans son propre corps ? Est-ce que ça fonctionnait comme ça ? J'avançai le siège, et Reyes le déposa à l'arrière.

— Les clés.

— Attends, tu comptes emmener ma voiture quelque part ?

— Je vais t'emmener loin d'ici. Donne-moi les clés et grimpe.

— Je sais conduire, merci infiniment.

— Et tu feras quoi s'il se fait posséder à nouveau pendant que tu remontes la I-25 ?

Je lui lançai les clés.

— La transmission est un peu capricieuse.

Il prit place au volant au moment où les sirènes commençaient à résonner à l'est. Nous nous dirigeâmes vers l'ouest, glissant sur le parking mouillé avant de nous déporter sur Second.

— Où est-ce qu'on l'emmène ? demanda-t-il.

— J'ai l'endroit parfait pour l'instant. Elles sauront quoi faire. Dirige-toi vers Central et prends à l'est.

Je ne remarquai qu'on avait laissé Elaine Oake à l'entrepôt que lorsque le bruit des sirènes s'éloigna. Je me demandais s'il fallait que j'en parle, puis je me rendis compte que je devais me montrer plus adulte que ma mesquinerie.

— On a laissé ta petite amie à l'entrepôt.

Reyes releva légèrement un coin de sa bouche pour signifier son indifférence.

— Et on a quitté une scène de crime.

Et un haussement d'épaule indifférent.

— Je ne peux pas quitter une scène de crime, lui fis-je remarquer en prenant conscience de ce que j'avais fait.

— Tu as le droit cette fois-ci.

Je regardai par-dessus mon épaule.

— Peut-être qu'on devrait y retourner. Ils voudront savoir comment cet homme est mort.

Ça ne semblait pas plus l'intéresser que le reste.

— Est-ce que tu es fauchée ?

Le dernier truc dont j'avais envie, c'était de parler de mes problèmes financiers. J'avais envie de discuter démons, possession, et de comment des gosses innocents pouvaient soudainement devenir des pions dans la guerre contre laquelle Reyes m'avait mise en garde. Mais je décidai de lui répondre. Peut-être que ma coopération l'aiderait à s'ouvrir davantage.

— J'ai déménagé de mon bureau, lui expliquai-je en essayant d'ignorer la douleur que me provoquait la trahison de mon père, même si Reyes la sentirait de toute manière. Et je ne me suis toujours pas remise sur pieds après l'accident.

— Tu appelles ce que Walker t'a fait un accident ?

— Ça me fait me sentir mieux, alors oui.

Je n'aimais pas songer au fait que ce qu'Earl Walker m'avait infligé n'avait rien d'un hasard. Il m'avait traquée avec deux buts en tête : m'interroger en usant de la torture, puis me tuer. Mais qualifier ça d'accident rendait la chose un peu plus supportable.

Reyes resserra les doigts sur le volant.

— Je suis désolé, Dutch. Je n'ai jamais pensé qu'il s'en prendrait à toi.

Je croisai les bras pour exprimer mon doute, espérant qu'on allait changer de sujet.

— Tu essaies de m'amadouer pour ne pas avoir à payer la facture ?

Il sourit presque.

— Comment tu en es arrivée à un million de dollars ?

J'arrachai un fil qui dépassait de ma veste.

— J'ai additionné mon salaire journalier et mes dépenses, puis j'ai arrondi.

Après m'avoir lancé un regard en coin, il demanda :

— Tu n'es pas très bonne en maths, hein ?

Puisqu'on en était à changer de sujet, je décidai de poser une question à mon tour.

— Pourquoi est-ce que tu habites chez elle ?

Il me regarda à l'instant exact où les phares d'une voiture qui s'approchait en sens inverse illuminèrent son visage, leur lumière se reflétant dans ses yeux d'un brun profond.

— Elle me l'a proposé.

— Tu pourrais tout aussi bien habiter chez Amador et Bianca, rétorquai-je, faisant mention des seuls amis qu'il semblait avoir.

Il reporta son attention sur la route.

— Je pourrais habiter chez toi.

Je grognai.

— Dans tes rêves.

Pourtant, c'était une pensée étrangement agréable, qui envoya une étincelle d'intérêt danser dans mon bas-ventre. Dans la mesure où nous étions polis l'un envers l'autre, j'ajoutai :

— Je suis contente que tu sois sorti de prison.

— Prouve-le, dit-il alors qu'un sourire malicieux étirait ses lèvres.

J'ignorai les papillons dans mon ventre.

— J'aimerais que tu me donnes des nouvelles bientôt. Ne me force pas à venir à ta recherche une nouvelle fois. C'est là.

Je désignai un immeuble qui se trouvait juste à côté d'une des plus vieilles églises d'Albuquerque. Une pancarte à l'extérieur indiquait « Les sœurs de la Croix immaculée ».

— Tu l'emmènes dans un couvent ?

— C'est une terre consacrée.

Et elles l'accepteraient. Je me tournai pour observer le gamin. Comment pourraient-elles refuser ?

Reyes ralentit à côté de l'édifice et se gara. Une seule lampe illuminait la porte d'entrée.

Au lieu de sortir, je me retournai vers mon chauffeur.

— Il faut que j'en sache plus, Reyes. S'ils en ont après moi, j'ai le droit de savoir ce qui se passe.

Il éteignit le moteur et regarda par la fenêtre.

— Je suis encore en train d'étudier les pourquoi et les comment.

— Pas de problème. Je me contenterai des quoi.

Comme il ne répondait rien, je sortis du véhicule et avançai mon siège dans l'intention de m'occuper de son cas plus tard. Le gamin était toujours inconscient, mais il remuait. Le temps que Reyes sorte à son tour et contourne la voiture, une autre pensée m'avait frappée. Une que j'avais totalement oubliée.

— Je voulais te demander... Quand je t'ai vu ce matin devant le bar de mon père, un homme t'a fait signe.

Il s'appuya sur l'aile de Misery et croisa les bras.

— Ça arrive parfois. On vit dans un monde de fous.

— Non, je veux dire que tu étais là, dans ce cas ? Avec ton corps physique ?

— Pourquoi ça t'intéresse ? demanda-t-il en changeant de position, comme s'il était mal à l'aise.

— Parce que tu t'es dématérialisé. Toi. Tout entier.

Sa bouche sensuelle adopta un sourire diabolique.

— Dutch, tu sais très bien que c'est impossible.

— Mais...

Le gamin remua à nouveau. Je l'observai. Ses cheveux blonds qui retombaient sur son visage angélique. Ses longs cils et sa mâchoire carrée. Il ferait tomber les filles par dizaines, pas de doutes là-dessus.

Je reportai mon attention sur Reyes avec un sourire appréciateur, mais il était parti. Je fis un tour complet en scrutant les environs, contournai Misery, à sa recherche. Il était bel et bien parti. Il avait disparu aussi silencieusement que de la fumée.

Impossible.

Chapitre 7

Le bonheur ne suffit pas. J'exige l'euphorie !

Tee-shirt

Reyes ne voulait de toute évidence pas répondre à mes questions. Ou alors, c'était parce qu'on se trouvait dans un lieu sacré. Peut-être qu'il ne pouvait pas mettre les pieds sur une terre sanctifiée. Mais était-il capable de dématérialiser son corps physique ? Cette simple idée me sidérait.

Je rampai jusqu'au garçon dans la Jeep et enlevai les cheveux qui lui cachait le visage. Il se réveilla en sursaut et me repoussa, à mi-chemin entre la confusion et la peur.

— Tout va bien, lui dis-je, en montrant patte blanche. Tu es en un seul morceau, mais il faut que je te fasse entrer.

Il promenait son regard partout aux alentours, plissant les yeux chaque fois qu'il me voyait, comme s'il les avait braqués en plein soleil, et je compris non sans surprise qu'il était comme Pari. Il pouvait voir la lumière qui émanait de moi, et elle le dérangeait de toute évidence. Je tendis un bras vers l'avant de la voiture et attrapai mes lunettes de soleil.

— Tiens, ça aide.

Quand je remarquai qu'il ne les prenait pas, je dépliai les branches et me penchai pour les lui enfiler, en faisant bien attention de bouger lentement. Il me laissa faire, mais je compris à la crispation de ses muscles qu'il restait sur ses gardes.

— C'est mieux comme ça ?

Il examina les alentours avant de reporter son regard méfiant sur moi.

— Ah, oui. C'est ma Jeep, Misery. Et moi, c'est Charley.

A peine ces mots m'eurent-ils échappé que je les regrettai. Pourquoi prendrais-je la peine de présenter ma voiture à un gamin qui se sentait, de toute évidence, retenu prisonnier à l'intérieur ? Ça aurait été comme de présenter Jonas à la baleine en espérant qu'ils allaient bien s'entendre.

— Misery n'a rien à voir avec tout ça, tu as ma parole.

— Qu'est-ce que je fais ici ? demanda-t-il, et je compris alors pourquoi il n'avait pas répondu à mes questions.

Il n'avait pas utilisé sa voix. Il s'était servi de ses mains.

— Es-tu sourd ? lui demandai-je en langue des signes.

Il sembla étonné.

— Oui.

— Eh bien, dans ce cas, je m'appelle Charley, signai-je en prenant quelques secondes pour épeler mon nom à l'aide de mes doigts.

Je fus soudain très reconnaissante d'être née avec une connaissance parfaite de toutes les langues jamais parlées sur Terre, qui incluaient une collection aussi vaste que variée de langues des signes.

— Qui d'autre ? relança-t-il, et je fronçai les sourcils, confuse. Tu as mentionné quelqu'un d'autre.

— Oui, répondis-je, penaude. Je t'ai présenté ma voiture. (Je la lui indiquai d'un geste ample.) Elle s'appelle Misery.

— Tu as baptisé ta voiture ?

— Oui. Et, s'il te plaît, ne me demande pas à quoi d'autre j'ai donné un nom. Tu es trop jeune.

Un léger sourire défila sur ses lèvres.

— Mon nom est Quentin, m'apprit-il en épelant à son tour son prénom, avant de lever un bras et de

placer un Q sur l'extérieur de son poignet droit, m'indiquant son nom signé.

— Enchantée, lui dis-je et, par politesse, il me répondit par la pareille, même si je doutais fortement qu'il le pense. Je t'ai amené ici pour ta sécurité. Est-ce que tu te souviens de ce qui t'est arrivé ?

Il détourna les yeux.

— Quelques trucs.

Mince. Il aurait besoin d'un soutien psychologique.

J'attendis qu'il me regarde à nouveau.

— Cela pourrait se reproduire.

Il s'immobilisa, et une vague de peur flotta dans ma direction.

— Je suis sincèrement désolée. Il faut que je te fasse entrer dans ce bâtiment. Tu y seras en sécurité.

Il se pencha pour y jeter un coup d'œil.

— Est-ce que tu as de la famille, ici à Albuquerque ?

— A-B-Q ? demanda-t-il, ne reconnaissant pas l'abréviation.

Je lui épelai le tout. Ce qui constitua un vrai défi.

— Oui, tu es à Albuquerque, au Nouveau-Mexique.

Il n'avait pas besoin de parler pour que je le comprenne. Le choc se lisait sur son visage.

Je posai la main sur son épaule pendant quelques instants, lui laissant le temps d'absorber cette information avant de continuer.

— D'où viens-tu ?

— Washington, répondit-il lorsqu'il eut récupéré.

— Oh, tu es loin de chez toi. Tu te souviens comment tu es arrivé ici ?

Il se tourna encore une fois pour dissimuler les larmes qui lui baignaient les yeux. Je pris ça pour un non. Il devait déjà être possédé lorsqu'il avait quitté la ville.

— Je peux contacter ta famille. Leur dire que tu vas bien.

Il se cacha le visage d'une main, et mon cœur se couvrit d'un voile de tristesse. Je posai une paume sur son épaule à nouveau, puis la lui frottai, tentant de le réconforter. Il n'avait pas besoin de m'expliquer quoi que ce soit pour que je comprenne qu'il n'avait pas de famille. Je me demandais s'il était sans domicile fixe.

Son chagrin me fit manquer d'air. Il se sentait si perdu. Si seul.

— Est-ce que vous comptez bientôt rentrer ? Il commence à se faire tard.

Je sursautai en apercevant Sœur Mary Elizabeth devant Misery. Une crainte mêlée de respect s'empara de moi.

— Est-ce que les anges vous ont avertie qu'on allait venir ?

— Non, je vous ai vus vous garer.

— Ah.

Ça faisait tout de suite retomber l'ambiance.

— Et les anges ne me disent jamais rien. Je ne fais que surprendre leurs conversations.

— C'est juste. J'avais oublié.

J'attirai Quentin hors de la voiture et lui présentai Sœur Mary Elizabeth et les trois autres nonnes qui étaient sorties pour nous accueillir. Elles se pressèrent autour de lui comme des mères poules, puis vérifièrent une griffure sur son visage et une entaille plus profonde à son poignet. Certaines d'entre elles connaissaient même la langue des signes, pour mon plus grand plaisir. Tout irait bien pour lui. Pour l'instant, en tout cas.

Elles nous conduisirent dans le couvent, nous firent de la soupe - qui avait bien meilleur goût que les relents de vomis qui s'accrochaient encore à mon palais - et du chocolat chaud, puis elles me posèrent un millier de questions, comme en quoi consistait mon job de Faucheuse et quel effet cela faisait quand des gens passaient à travers moi, et ce jusqu'à ce que la mère supérieure arrive et mette un terme à notre petite sauterie. Sœur Mary Elizabeth leur avait tout raconté à mon propos, et il était

normal qu'elles soient curieuses. Je n'avais pu m'empêcher de remarquer qu'elles avaient soigneusement évité d'aborder le problème de Reyes. Elles savaient qui il était et de quelle manière nous étions connectés.

Je me tournai vers Quentin. Il était captivé par sa conversation avec Sœur Anne à propos de la Xbox, qui avait selon elle les meilleurs graphismes et le meilleur streaming en direct. Sœur Anne s'y connaissait, et elle avait complètement désarmé le timide jeune homme.

Il remit les lunettes afin de pouvoir me comprendre.

— Tu vas rester ici quelque temps, d'accord ? lui demandai-je.

— Est-ce que je peux venir avec toi ?

— Non, il faut que tu sois dans un lieu sacré pour être en sécurité. Mon appartement est plutôt, disons, pas très catholique.

Il acquiesça et regarda autour de lui pour ne pas montrer qu'il n'était pas rassuré à l'idée de séjourner dans une maison remplie de nonnes, même s'il semblait un peu soulagé.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, envoie-moi un texto, fis-je en lui tendant ma carte. Attends, tu as un portable ?

Il se mit à fouiller sa veste et les poches de son jean, puis il en sortit un téléphone, qu'il me montra avec un énorme sourire. Mais il disparut dès qu'il eut tapoté sur les touches.

— Il est mort, signa-t-il d'une main.

— Je peux te trouver un chargeur, lui dit Sœur Mary Elizabeth en signant à son tour, sans cacher son enthousiasme.

— Merci, répondit-il poliment. C'est quoi, ton nom signé ?

Je baissai la tête, en proie à une honte indicible.

— Je n'en ai pas. Aucun de mes amis sourds ne m'en a jamais donné. Chaque fois que je leur demande, ils rétorquent qu'ils sont toujours en train d'y réfléchir. On dirait qu'ils évitent le problème.

— Pourquoi ?

— Je pense que c'est parce que j'ai tellement de qualités qu'ils n'arrivent pas à choisir sur laquelle se concentrer pour me donner un nom signé.

Il rigola doucement.

— Les gens qui entendent bien sont des fous, s'exclama-t-il, ses signes approximatifs, comme s'il faisait semblant que je n'allais pas le comprendre.

— Ah ouais ? demandai-je en bombant le torse. Eh bien, ceux qui sont atteints de surdité parlent la bouche pleine.

Je me mis à rire à ma propre blague, la plus vieille dans le genre.

Quentin leva les yeux au ciel, et je saisis cette opportunité pour le prendre dans mes bras. Il se figea tout d'abord, puis il me rendit mon étreinte comme si sa vie en dépendait. Nous restâmes ainsi jusqu'à ce qu'il me relâche. Je déposai un baiser sur une de ses joues sales avant de le lâcher complètement, et il pencha la tête à sa manière si adorablement timide.

— Je reviens bientôt, d'accord ?

— Attends, dit-il, soudain inquiet. Est-ce que les nonnes mangent du bacon ? J'aime vraiment beaucoup le bacon.

Sœur Mary Elizabeth tapota son bras pour attirer son attention, puis lui répondit.

— J'adore le bacon. J'en ferai pour le petit déjeuner, ça te dit ?

Il acquiesça et laissa les bonnes sœurs - qui étaient enchantées à l'idée de le protéger - l'escorter jusqu'à leurs dortoirs, où il trouverait de quoi se doucher et se changer. Il avait l'air relaxé et reconnaissant, ce qui me relaxait et me rendait reconnaissante également. Et j'avais bien vu que la mère supérieure s'était prise d'affection pour lui. Quelque chose de profond en elle se manifestait dès qu'elle croisait son regard, quelque chose de chaleureux et de maternel, et je me demandais bien quels souvenirs resurgissaient quand elle l'observait.

Une fois que tout le monde fut parti, je clouai Sœur Mary Elizabeth à sa chaise avec mon célèbre

regard courroucé. Elle ne s'en formalisa toutefois pas, si j'en jugeai à son regard à elle, qui était brillant et m'évoquait légèrement des troubles de l'attention. Un regard auquel je n'avais aucune peine à m'identifier.

— Je sais ce que vous allez me demander, annonça-t-elle à sa manière précipitée.

— Bien, comme ça, ça m'évite d'avoir à le faire. Qu'avez-vous entendu ?

Le superpouvoir de Sœur Mary Elizabeth était sa capacité à entendre les anges. Littéralement. Comme un système d'écoute téléphonique surnaturel, et sans-fil. Elle avait pu écouter des êtres suprêmes parler de nous pendant des années. Je me demandais bien ce qu'ils pouvaient dire. Je n'étais pas si intéressante que ça.

Elle pencha la tête et se plongea dans la contemplation de son thé. Ça ne lui ressemblait pas. Je sentais qu'elle allait me donner de très mauvaises nouvelles.

— Ils ont découvert un moyen de vous pister.

Oh, eh bien, ça ne me semblait pas si atroce que ça si on regardait le tableau dans sa totalité.

— Qui ça ? Les démons ?

— Oui, les déchus. Ils ont élaboré un nouveau plan.

— Ils prennent possession d'humains, rebondis-je, dégoûtée. C'est ça, leur grand plan ? De voler la vie d'êtres humains ? De les détruire ? Ils ont possédé ce gamin sans raison.

— Ils avaient une raison de le faire, dit-elle avant de laisser courir un doigt sur le contour d'un morceau de sucre. Ils ne sont capables de posséder que les gens qui sont sensibles au royaume spirituel. Ceux qui sont clairvoyants.

Je tournai la tête en direction de l'endroit où elles avaient emmené Quentin.

— Alors Quentin est clairvoyant ?

— Oui. Totalemment.

— Cool, mais quel est le rapport avec moi ? La clairvoyance, c'est pas ce qui permet de voir dans le futur ?

— Pas nécessairement. Cela comprend toutes les personnes qui sont dotées de la vision. Ceux qui peuvent contempler le royaume spirituel. Certains naissent avec cette capacité. D'autres l'acquièrent par d'autres moyens, comme les expériences de mort imminente.

Je pensai à Pari. Elle pouvait apercevoir les fantômes depuis qu'elle était morte pendant quelques instants alors qu'elle était enfant.

— Mais pourquoi les viser, eux ? Qu'ont-ils à y gagner ?

— Parce qu'ils peuvent souvent voir les auras.

— D'accord, répondis-je, ne comprenant toujours pas où elle voulait en venir.

— Et s'ils peuvent discerner les auras, dit-elle en plaçant une main sur mon bras, ils peuvent vous remarquer.

Je me mis une gifle mentale. Je pouvais être tellement lente à la détente, parfois.

— Bien sûr. Ça explique pourquoi ils ont choisi Quentin. Il peut percevoir la lumière que je dégage.

Il faudrait que je rende visite à Pari pour m'assurer qu'elle allait bien et qu'elle n'avait pas été possédée depuis la dernière fois que je l'avais vue.

— C'est ainsi qu'ils parviennent à vous traquer. Et si j'en crois les conversations les plus récentes, les démons se rapprochent. C'est pour cela qu'ils vous ont envoyé un gardien. C'est pour ça qu'Artémis vous a été assignée. Ils savaient que c'était sur le point de se produire.

Mince. Je me disais bien qu'il devait y avoir une raison bien morbide et présage de catastrophe là derrière. Artémis n'aurait pas simplement pu être un cadeau de pendaison de crémaillère tardif.

— Est-ce qu'ils peuvent lui faire du mal ? demandai-je, soudain inquiète. Est-ce que les démons peuvent faire du mal à Artémis ?

— Je n'en sais rien. Je n'ai rien entendu à ce sujet, ajouta-t-elle avant de s'éclaircir la voix et de prendre ma tasse. Désirez-vous encore un peu de thé ?

— Volontiers, merci, répondis-je, la tête ailleurs.

La mère supérieure revint et s'assit alors que Sœur Mary Elizabeth rassemblait nos tasses et se levait pour aller préparer du thé.

Elle me dévisagea de sa meilleure expression pleine de dédain.

Je souris. Inspectai les détails des portes boisées. Tapai mes doigts en rythme sur la table. Jetai un coup d'œil à ma montre. Ou plutôt à mon poignet, là où ma montre se serait située si je n'avais pas oublié de la mettre.

— Vous savez, commença-t-elle après une longue réflexion, il m'a fallu du temps pour... (Elle sembla avoir de la peine à trouver les mots justes.) croire en l'existence des capacités de Sœur Mary Elizabeth.

Oh, cool. Elle n'allait pas parler de moi et de ma pile de péchés. Parce qu'on en aurait eu pour un bail, si tel avait été le cas.

— Je comprends, dis-je, essayant de me montrer sympathique. Il faut souvent du temps aux gens pour croire aux miennes également. Il n'y a rien de mal à ça.

— En fait, si. Elle nous a été envoyée par Dieu, et j'ai remis ses capacités en question. J'ai douté de son don. C'est quelque chose dont je devrai répondre quand le moment viendra.

Ça me semblait un peu extrême.

— Je ne crois pas qu'utiliser sa logique et son instinct soit un péché.

Son sourire était plus sympathique qu'assuré.

— Selon ce qu'elle nous a dit, une grande et terrible guerre se profile à l'horizon.

— C'est exact, rebondit Sœur Mary Elizabeth, acquiesçant de manière enthousiaste tandis qu'elle se rasseyait et me tendait une nouvelle tasse de thé. Et elle sera causée par un imposteur.

— Un imposteur ? répétai-je.

La mère supérieure posa sa main sur le bras de Sœur Mary Elizabeth pour la faire taire.

— Pas croyable, m'exclamai-je en promenant mon regard de l'une à l'autre. Vous avez des informations qui me seraient utiles, et vous ne m'en faites pas part ?

— Ce n'est pas à nous de le faire, répondit la mère supérieure. Cette information est sacrée. Elle nous a été donnée afin que nous puissions prier.

— Je peux prier, rétorquai-je, me sentant insultée. Vous n'avez qu'à me dire à quel sujet. Je suis tout à fait prête à le mettre sur ma liste de tâches.

La mère supérieure relâcha son maintien de fer et un petit sourire vint étirer le coin de ses lèvres.

— La prière doit être vécue, pas rayée d'une liste de choses à faire.

Zut. Elle avait raison.

— Mais on est en train de parler de ma vie, là.

— Ainsi que des vies et du salut de toutes les personnes sur Terre. Votre destinée est d'y jouer un rôle. Vous devez simplement décider lequel.

— Des énigmes ? demandai-je, peu enthousiaste. Vous me parlez en énigmes ?

Sœur Mary Elizabeth avait écarquillé les yeux dans une ardeur tout innocente pendant qu'elle observait notre échange. Elle ressemblait à un enfant qui regarde son cartoon préféré le samedi matin.

Très bien, elles conservaient les informations juteuses pour elles.

— Est-ce que vous pouvez au moins me dire de quoi je suis capable ?

— De tout ce que vous êtes en mesure d'imaginer, me répondit-elle avec un énorme sourire.

— J'en doute, rétorquai-je, faisant de mon mieux pour ne pas avoir l'air déçue. J'ai une imagination très fertile.

La mère supérieure tapota le bras de sa protégée.

— Il est l'heure d'aller au lit, annonça-t-elle d'une voix maternelle.

C'était mon signal de départ. Elles me promirent d'avoir l'œil sur Quentin jusqu'à ce qu'il puisse sortir en toute sécurité, mais elles en savaient plus que moi à ce sujet. J'essayai de ne pas leur en tenir rigueur. Pas très fort, mais je fis quand même un minuscule effort avant d'abandonner et d'en vouloir

à l'humanité tout entière. Sans vraiment comprendre pourquoi. Heureusement, je n'y pensais déjà plus le temps d'arriver à Misery, trempée jusqu'à l'os puisqu'il s'était remis à pleuvoir.

J'appelai Cookie. Elle savait où j'étais allée et devait être rongée par l'angoisse. Ou rendue totalement hystérique par des idées cochonnes. Reyes avait cet effet sur elle. Il avait probablement cet effet sur un tas de filles.

— Alors ? demanda-t-elle en décrochant.

— Tu crois qu'on est vraiment seuls dans l'univers ?

— Tu t'es de nouveau fait enlever par des extraterrestres ?

— Non, Dieu merci. Une fois m'a suffi.

— Ah, ouf. Bon, que s'est-il passé avec Reyes ? Tu l'as vu ?

— Je l'ai vu. On s'est disputé. J'ai gerbé.

— Tu as vomi ?

— Oui.

— Sur Reyes ?

— Non, mais uniquement parce que je n'y ai pas pensé sur le moment. Je fais un crochet chez Pari pour voir comment va Harper avant de rentrer. Histoire que je n'aie pas mis un soutien-gorge pour rien.

— Magnifique, donc tu as quelques minutes pour me raconter ce qui s'est passé.

Je me disais bien. Je lui expliquai tout ce qui s'était passé en utilisant les phrases les plus courtes possible. Pari n'habitait pas si loin que ça. Il fallait que je reste concise. Au moment où j'arrivai à destination, chaque molécule de mon corps était en train de vibrer. Comme si le résumé des moments passés avec Reyes était aussi intense que les moments eux-mêmes. Comment un homme pouvait-il être si inhumainement parfait ? Probablement parce qu'il n'était pas humain. Sa présence semblait causer des perturbations dans mon continuum espace-temps. Je me sentais désorientée quand il était là. Instable. Et j'avais chaud. Si chaud.

— Et la facture ? demanda-t-elle, l'espoir perlant dans sa voix.

— Je lui ai dit de m'envoyer un chèque.

— Un chèque ? répéta-t-elle, horrifiée. Il ne pouvait pas juste te donner ce qu'il nous devait ?

— Peut-être, mais il me doit bien plus à moi qu'à toi. Je pense qu'il ne te doit que deux dollars.

Sa voix devint soudain profonde et rauque.

— Je pourrais faire beaucoup de dégâts pour deux dollars. Envoie ce garçon ici, et je le prouverai.

Elle me faisait un peu peur, parfois. Je mis un terme à l'appel après lui avoir promis d'enlever le goût de vomi de ma bouche au plus vite. Mais mon esprit était revenu au problème présent. Ou, plus précisément, aux problèmes. Comme dans multiples. Ils étaient de retour. Les démons, dans toute leur gloire. Et ils avaient un plan. Je faisais des plans moi aussi, des fois, mais ils impliquaient rarement la domination du monde. Des hot-dogs grillés, peut-être. Et de la tequila.

Après avoir trouvé une place, je me garai derrière le salon de tatouage en face d'un signe qui stipulait « Interdiction de stationner ». Dans la mesure où il n'expliquait pas clairement à qui il s'adressait, je me disais qu'il était possible que ce ne soit pas à moi. Je courus sous la pluie et me fis tremper à nouveau. J'avais bien l'intention de me plaindre auprès de Pari et de Tre, mais ils étaient tous les deux occupés à extirper des gémissements de douleur de leurs clients, aussi les laissai-je à leurs affaires et me dirigeai-je vers la chambre d'invités improvisée. Harper, qui semblait fascinée par la texture des murs, sauta sur ses jambes à la seconde où je pénétrai dans la pièce.

— Avez-vous trouvé quelque chose ?

— Pas grand-chose. Comment allez-vous ? demandai-je en prenant place sur le canapé et en lui faisant signe de s'asseoir à côté de moi.

Elle le fit à contrecœur.

— Ça va.

— J'ai parlé à votre belle-mère aujourd'hui. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que ça durait depuis

que vous étiez enfant ?

Elle se leva à nouveau et me tourna le dos, embarrassée.

— Je ne pensais pas que vous me croiriez. Personne ne m'a jamais crue, et encore moins quand je raconte l'histoire en entier.

— On va faire un truc, proposai-je, comprenant exactement ce qu'elle ressentait. Vous promettez de me faire confiance, et je promets de vous croire. D'accord ?

— D'accord.

Je parvins finalement à la convaincre de se rasseoir, mais elle se cachait derrière ses longs cheveux noirs.

— Pouvez-vous m'expliquer ce qui s'est passé ? Comment tout ça a commencé ?

— Je n'en sais rien. Je ne me rappelle pas.

— Votre belle-mère a dit que tout avait commencé après qu'elle a épousé votre père.

Harper leva les yeux au ciel avant de les reporter sur moi.

— Elle a toujours prétendu ça, parce que tout est à propos d'elle. À propos de leur mariage. Ça n'aurait jamais pu avoir le moindre rapport avec moi, avec le fait que j'ai été traumatisée pratiquement toute ma vie.

Elle agita les bras de frustration, et ce que je vis d'elle en cet instant me plut. La battante. La femme intelligente et capable que j'étais sûre qu'elle serait devenue si elle n'avait pas eu affaire à un harceleur psychopathe toute sa vie.

Je lui offris un sourire appréciateur.

— C'est mieux.

— Quoi ?

Ses adorables sourcils s'étaient rejoints sur son front.

— Oubliez ça. Pourquoi est-ce que vous ne me donneriez pas votre version des faits ?

Elle prit une profonde inspiration et se laissa aller contre le dossier du canapé.

— C'est tout. Je ne me souviens pas. Ils se sont mariés. Oui, contre ma volonté, mais je n'avais que cinq ans, alors je n'avais pas mon mot à dire. Ils sont partis en lune de miel. Je suis restée avec mes grands-parents maternels à la ferme de Bosque pendant qu'ils étaient loin, expliqua-t-elle, et son attention se porta à nouveau sur moi. Mes grands-parents biologiques, du côté de ma mère, étaient des personnes merveilleuses. Ensuite ils sont rentrés et c'est là que tout a commencé. Juste après leur lune de miel.

Je sortis un calepin et entrepris de prendre des notes. Ça me semblait la bonne chose à faire.

— OK. Dites-moi exactement comment tout a débuté. Quel est le premier truc que vous vous souvenez avoir remarqué ?

Elle haussa les épaules.

— Je suis revenue sur ces événements tellement de fois avec mes psychothérapeutes que je ne suis même plus sûre de savoir ce qui est vrai et ce que j'ai inventé. C'était il y a si longtemps.

— Eh bien, je suis contente d'apprendre que vous avez conscience que certains de ces souvenirs puissent être le fruit d'années de psychothérapie. Il pourrait s'agir du fruit de votre propre esprit qui essaie de faire face aux circonstances. Mais supposons, à titre d'hypothèse, qu'ils ne le sont pas, que chaque chose dont vous vous souvenez s'est réellement produite. Que pouvez-vous me dire ?

— D'accord. Eh bien, je crois que tout a commencé quand j'ai retrouvé un lapin mort sur mon lit.

— Un vrai lapin, donc ? Mort ?

— Oui. Je me suis réveillée un matin et il était là, étendu au pied de mon lit.

— Que s'est-il passé ?

— J'ai hurlé, répondit-elle en tournant les yeux vers moi. Mon père a accouru. Il l'a emporté.

Elle s'exprimait toujours comme si elle se trouvait en séance, inquiète de ce que je pourrais penser, de la manière dont j'allais analyser chacun de ses mouvements.

— Je comprends, Harper. Votre père est venu à votre secours. Donc c'était peut-être pour attirer

son attention, c'est ça ? C'est ce que vous avez appris durant toutes ces années de thérapie ? Que vous étiez juste en train d'essayer d'attirer l'attention de votre père ?

Elle se rembrunit.

— Quelque chose comme ça. Peut-être qu'ils avaient raison.

— Je croyais qu'on avait un accord. (Elle se retourna vers moi.) Je pensais qu'on partait du principe que vous n'avez rien inventé, que vous n'avez ni imaginé ni fabriqué tout ça. (Je me penchai un peu plus près d'elle.) Que vous n'êtes pas folle.

— Mais ça semble logique.

— Évidemment. Comme faire de l'exercice régulièrement pour rester en forme. Mais vous ne me voyez pas en faire, là, n'est-ce pas ? Et si ça peut vous aider à vous sentir mieux, je peux vous diagnostiquer. Vous expliquer toutes les raisons pour lesquelles vous auriez pu inventer ces accusations. J'ai suivi des cours de psychologie. Je suis tout à fait qualifiée.

J'entrevis un sourire timide au travers du rideau de ses cheveux.

— Je sais ce que vous ressentez. J'ai été analysée à n'en plus finir, moi aussi. Pas, disons, professionnellement, même si je suis sortie avec un étudiant en psycho qui prétendait que j'avais des problèmes d'attention. Ou en tout cas, je crois que c'est ce qu'il avait avancé. Je ne l'écoutais pas vraiment. Bref, qu'est-ce que je disais ? (Comme il lui fallut plus de dix-sept centièmes de seconde pour réagir, je continuai ma tirade.) Oui, donc ce que j'essaie d'expliquer, c'est que...

— Vous êtes plus folle que je ne le suis ?

Elle retroussa le nez de plaisir.

— Quelque chose comme ça, répondis-je en riant. Alors, que s'est-il passé avec ce lapin ?

— Rien, vraiment. Mon père a dit que le chien l'avait ramené, mais il n'avait pas le droit d'entrer dans la maison.

— Est-ce que vous pouvez me décrire le lapin ? Y avait-il du sang ?

Elle médita quelques instants, fronçant les sourcils tandis qu'elle se concentrait. Puis un soupçon de peur traversa son visage.

— Personne ne m'a jamais demandé ça. En plus de vingt-cinq ans, pas une seule personne ne m'a questionnée sur le lapin.

— Harper ?

— Non. Désolée. Non, il n'y avait pas de sang. Pas une goutte. Sa nuque était brisée.

— OK.

Elle avait l'air de tirer des conclusions sur certaines choses. Je me demandais si elle était toujours en train de parler du lapin. Je gardai le silence pendant quelques instants afin de lui laisser absorber ce qu'elle devait, puis repris :

— Que s'est-il passé ensuite ? Qu'est-ce qui vous a poussé à croire que quelqu'un essayait de vous tuer ?

Elle cligna des yeux et reporta son attention sur moi en secouant la tête.

— Oh, eh bien, juste quelques petites choses. Des choses étranges, les unes après les autres.

— Comme ?

— Comme la fois où mon beau-frère a mis le feu à la niche du chien, alors que le chien était à l'intérieur.

— Votre beau-frère a fait ça ? Volontairement ?

— Il dit que c'était un accident. Je le crois à présent, mais ce n'était pas le cas à l'époque.

— Pourquoi pas ?

— Parce que ma couverture électrique a pris feu au cours de la même nuit.

— Pendant que vous étiez dessous ? demandai-je, même si je connaissais déjà la réponse.

— Pendant que j'étais dessous.

Eh bien, son enflure de demi-frère venait de prendre la première position sur mon podium de suspects.

— Mais ça arrivait toujours comme ça : par deux.

— Que voulez-vous dire ?

— J'avais une fête d'anniversaire, environ une semaine après le premier incident, celui du lapin mort. Et la sœur de ma belle-mère est venue à la fête avec ses deux affreux rejetons, expliqua-t-elle en tremblant de dégoût. Ils étaient si agressifs. Enfin bref, elle m'a offert un lapin. Un lapin blanc semblable en tout point à celui de ma chambre, sauf que quelqu'un avait fait de petits trous dans son dos et avait retiré du rembourrage afin que sa tête pende sur le côté.

— Comme si sa nuque était brisée ?

— Exactement.

Quelle famille aimante. Je n'avais pas le cœur de lui parler du lapin que j'avais trouvé dans sa cuisine. Il aurait pu s'agir du même, ou il aurait pu être placé là plus récemment, mais j'avais peur de la perdre totalement si je le mentionnais.

— Tout le monde a rigolé, continua-t-elle, quand ils ont vu à quel point j'étais bouleversée. Ma tante me l'a tendu en faisant sauter sa tête d'un côté à l'autre. Elle avait un rire perçant qui me rappelait le bruit que fait un jet au décollage.

— Et vous aviez cinq ans ? demandai-je, horrifiée.

Elle acquiesça et commença à retirer des peluches de son manteau bleu foncé.

— Que faisait votre père pendant tout ce temps ?

— Il travaillait. Il travaillait toujours.

— Que s'est-il passé d'autre ?

— Juste des choses étranges. Des bijoux qui disparaissaient, ou mes chaussures qui se retrouvaient lacées entre elles, chaque matin pendant une semaine.

Des choses qui pouvaient de toute évidence être mises sur le compte d'un beau-frère morveux qui lui faisait des farces.

— Ensuite, j'ai commencé à voir quelqu'un dans ma chambre la nuit.

— Ça, c'est angoissant.

— Vous m'en direz tant !

— Et vous n'avez jamais reconnu la personne ?

Elle secoua la tête avant de me répondre.

— Ce n'est pas devenu vraiment inquiétant jusqu'à mes sept ans environ. Mon beau-frère m'a fait cadeau d'une bague en plastique décorée d'une araignée, expliqua-t-elle en souriant sincèrement. On aimait les araignées, les insectes, les serpents et les trucs du genre.

— Les araignées sont cool, tant qu'elles respectent les limites personnelles, dis-je. A savoir les miennes. Mais pourquoi est-ce que j'ai l'impression que ça ne s'arrête pas là ?

— Cette nuit-là, la nuit où il m'a offert la bague, j'ai été mordue trois fois sur le ventre par un bébé veuve noire pendant que je dormais. Ils en ont trouvé deux dans mon pyjama.

— Quelqu'un aurait pu les y mettre pendant que vous dormiez.

— Exactement.

— Vous pensez que votre frère a quoi que ce soit à voir avec ça ?

— Je me suis posé la question pendant longtemps. Nous n'étions pas très proches au début, surtout après l'épisode de la niche. Mais on a commencé à s'apprécier énormément. Il était le seul membre de ma famille qui me croyait, et qui me défendait même contre ma belle-mère. Ça la rendait furieuse.

— Je peux imaginer.

Et je le pouvais sans peine. La belle-mère de Harper était à peu près aussi aimante que la mienne, mais la mienne ne m'avait jamais posé de veuve noire sur le corps ni n'avait mis le feu à ma couverture électrique. À une époque, je pensais qu'elle essayait de passer mon cerveau au micro-ondes à l'aide de la télécommande, mais je venais de me faire un marathon *La Quatrième dimension* de trois jours, durant lequel j'avais eu trop peu de sommeil et trop de caféine. Et j'avais quatre ans à ce moment-là.

— Bon, est-ce que ça s'est produit durant toute votre vie ? demandai-je.

— Oui. Je trouvais des souris mortes dans ma chambre, ou des insectes dans mes chaussures. Une fois, je me suis versé un verre de lait, et le temps que je remette le carton au frigo et que je tartine mon toast de beurre, quelqu'un y avait glissé un ver de terre. Une autre fois, je suis rentrée d'une nuit chez une amie et j'ai retrouvé toutes mes poupées chauves. Quelqu'un leur avait rasé la tête. Bien sûr, on n'avait vu personne entrer dans ma chambre. C'était encore une de mes tentatives pour attirer l'attention.

Je pinçai la bouche de désapprobation.

— Que va-t-on faire de vous ?

Elle se mit à rire, et je fus contente de constater que je pouvais l'aider à retirer un peu d'humour d'une situation ô combien horrible. Ça m'avait toujours aidée à m'en sortir. La vie était bien trop courte pour être prise au sérieux.

Je décidai de découvrir où elle s'était enfuie pendant trois ans. C'était une longue durée pour faire les quatre cents coups.

— Votre belle-mère m'a raconté que vous aviez disparu.

— Oui. Quand j'ai eu vingt-cinq ans, j'en ai finalement eu assez. Je leur ai dit d'aller se faire voir, et je suis partie. J'ai complètement disparu. J'ai changé de nom, trouvé un emploi, j'ai même pris des cours du soir. Mais lorsque mon père est tombé malade, je n'ai pas eu le choix. J'ai dû rentrer.

— Quand était-ce ?

— Il y a environ six mois.

— Comment avez-vous su que votre père était souffrant ?

Elle baissa la tête, ses traits s'adoucissant tandis qu'elle se souvenait.

— J'avais un contact, répondit-elle, puis elle enroula l'extrémité de sa veste entre ses doigts. Mais ma belle-mère n'était pas très contente de me revoir. Je suis restée chez eux au départ, malgré les regards désapprobateurs qu'elle me lançait.

— Je suis prête à parier que nos belles-mères étaient siamoises dans une autre vie.

— Puis un nouveau lapin mort a fait son apparition sur mon lit, et tout m'est revenu. J'ai pris conscience que j'étais volontairement rentrée pour vivre un cauchemar constant.

Des larmes s'échappèrent de la barrière de ses cils.

Je lui donnai une minute, puis repris :

— Puis-je vous demander qui héritera du domaine au décès de votre père ?

Elle renifla.

— C'est moi. Ma belle-mère et mon frère recevront une grosse somme d'argent, mais j'hérite de la maison et d'environ soixante-quinze pour cent des biens. Ça faisait partie de l'arrangement lorsqu'ils se sont mariés. Je crois qu'elle a signé un contrat pré-nuptial.

— Donc, s'il vous arrivait quelque chose, que se passerait-il ?

— Ma belle-famille hériterait de tout.

C'était bien ce que j'avais soupçonné.

Chapitre 8

La folie ne court pas les rues, dans la famille. Elle se promène et prend son temps, afin d'apprendre à connaître chacun des membres personnellement.

Tee-shirt

Je bordai Harper, harcelai un peu Pari et Tre, puis rentrai chez moi. La bonne nouvelle, c'était qu'il avait de nouveau arrêté de pleuvoir. La mauvaise, c'était que mes cheveux étaient toujours humides, mais que les couches supérieures avaient séché et bouclé d'une manière dont je n'étais pas très fan, parce qu'elle rappelait les sans-abri. J'avais vraiment besoin d'un meilleur après-shampooing.

Comme toutes les places devant mon immeuble étaient prises, je dus me garer à l'arrière du bar de papa. Quand j'attrapai Margaret et sortis de Misery, je me rendis compte que mon emplacement était occupé par le 4 x 4 d'oncle Bob. Il allait payer, et payer cher. De sa vie. Ou d'un billet de vingt dollars. Ça dépendrait de mon humeur.

J'empruntai l'escalier jusqu'à mon étage et entendis des bruits de marteau s'élever de l'appartement du fond en arrivant. Je le regardai avec envie. Avec amour. Il avait la cuisine la plus cool que j'avais jamais vue. Mon appartement avait une cuisine, mais comparer les deux aurait été comme comparer la *Mona Lisa* avec un dessin que j'avais fait un jour d'une fille qui s'appelait Mona Salas. Sa tête se terminait sur son épaule gauche, et elle avait une poitrine vraiment énorme. On était à la maternelle. Même si j'aimais penser à ce dessin comme à une sorte d'indice de mon pouvoir de prédiction, parce que lorsque Mona avait eu des seins, elle en avait à revendre. De toute évidence, ce dessin était une preuve irréfutable que je pouvais prédire l'avenir.

— Où étais-tu ?

Je pénétrai dans mon appartement et rendis à oncle Bob le regard furieux qu'il m'adressait.

— Dehors, en train d'essayer de me faire passer pour un producteur de films afin de convaincre des types sexy de coucher avec moi. Où étais-tu ?

Oncle Bob ignore ma question et me tendit un dossier.

— Voilà ce que j'ai sur le pyromane. Il s'en tient aux vieux immeubles et aux maisons, mais ça ne durera probablement pas.

Sans manquer une miette de l'inquiétude qui traversa ses traits lorsqu'il remarqua Margaret sous mon bras, je la déposai sur le bar avec mon sac et me saisis du dossier.

— J'ai besoin de faire quelques recherches, dis-je en me dirigeant vers ma salle de bains et ma brosse à dents pendant que je lisais. Je connais le profil de base du pyromane ordinaire, mais rien qui impressionnerait un pro. Et maintenant qu'il a tué quelqu'un...

— Il ne l'a pas fait, m'interrompit-il. La SDF était déjà morte quand l'immeuble a pris feu. D'après le légiste, elle est certainement décédée des suites d'une pneumonie deux jours plus tôt.

— Ah, et tu es toujours sur l'affaire ? demandai-je tout en étudiant le profil de l'homme alors que j'appliquais du dentifrice sur ma brosse à dents.

— J'ai décidé de continuer à les épauler, de leur donner un coup de main. Et tu es sortie, releva-t-il d'un ton satisfait.

— J'étais bien obligée, grognai-je entre deux bulles de dentifrice. J'ai une cliente.

— Tu veux m'en parler ?

Après m'être rincé la bouche, je retournai au salon sans arrêter de parcourir le dossier.

— Négatif. Mais j'aimerais garder une option sur cette proposition. Tu sais, au cas où je me

mettrais dans le pétrin.

— Tu comptes m'en parler d'ici demain après-midi, quoi. Est-ce que tu as parlé à ton père ?

— Négatif bis. Ce type semble très précis quant à ce qu'il brûle. Je présume qu'il n'y a rien du côté des assurances ?

— Rien du tout. Différents propriétaires, différentes compagnies. On ne trouve aucun fil conducteur qui les relierait.

— Hey, m'exclamai-je soudain en repensant aux nouvelles que j'avais vues. Vous avez la moindre idée de l'identité des Gentlemen Cambrioleurs ? Les braqueurs de banque ?

Il se ragaillardit, clairement intéressé.

— Non, toi oui ?

— Zut. Pas vraiment. Ils me semblent juste familiers, répondis-je en jetant un coup d'oeil vers le plafond, réfléchissant. Leur carrure, en fait. Je mettrais ma main à couper que je les ai déjà croisés quelque part.

La porte s'ouvrit, et Cookie entra dans l'appartement avec sa fille de douze ans, Amber, sur les talons.

— Eh bien, appelle-moi si tu t'en souviens, d'accord ?

— Je n'y manquerai pas.

Cookie adressa un signe vague à Obie, le remarquant à peine. Mais lui, il l'avait remarquée. Son pouls s'accéléra tandis que son intérêt grandissait. Soit il avait toujours le béguin pour Cookie, soit il était en train de faire une crise cardiaque. Je votais pour la première solution.

— Bonjour Robert, dit-elle en déposant une tripotée de provisions sur mon comptoir. J'ai décidé d'essayer quelques-uns de ces appareils avant qu'on les renvoie. Qui sait, j'en ai peut-être rêvé toute ma vie sans en avoir conscience.

— Qu'est-ce que c'est que tout ça, au fait ? demanda-t-il en désignant les cartons d'un coup de tête.

Amber prit alors la parole :

— Salut oncle Bob, dit-elle en l'embrassant rapidement. C'est une tentative de Charley pour faire face à son sentiment d'insécurité et d'impuissance. Dans un effort désespéré pour reprendre le contrôle de sa vie, elle s'est tournée vers la collecte de biens.

— Pour l'amour du ciel, me plaignis-je en lançant mon plus beau regard noir à Cookie. Je ne suis pas un hamster.

— Ne me regarde pas comme ça, dit-elle en désignant le fruit de ses entrailles.

— On a vu un documentaire à l'école, expliqua Amber. J'ai appris un tas de trucs.

— Manifestement. Mais, pour ton information, je n'essaie pas de reprendre le contrôle de ma désespérante... impuissance.

— Ah ouais ?

Elle étrécit les yeux, me défiant comme je ne l'avais jamais vue le faire.

— Ouais, répondis-je, rentrant dans son jeu et faisant de mon mieux pour ne pas sourire.

— Alors pourquoi est-ce que tu trimalles ce flingue partout où tu vas ?

— Pourquoi est-ce que tout le monde en a après Margaret ?

Elle haussa un sourcil.

— Tu n'en avais jamais porté avant.

— Je n'avais jamais été torturée presque à mort avant non plus.

— C'est bien ce que je dis, rétorqua-t-elle, mais son visage s'était adouci, et je pris conscience que je n'aurais pas dû mettre ce point sur le tapis.

De toute évidence, le fait que j'avais été torturée à moins de quinze mètres d'elle l'avait bouleversée et avait dû lui provoquer quelques cauchemars.

— Et je suis désolée de l'avoir dit aussi brutalement.

Cookie posa une main sur son épaule.

— Non, assurai-je en m'approchant et en me saisissant de son adorable petit menton. Je regrette

que ça se soit produit, Amber. Et je suis terriblement désolée que tu aies été si près quand c'est arrivé.

Je n'avais avoué à personne que l'homme qui m'avait attaquée s'était trouvé dans la même pièce qu'elle pendant Dieu sait combien de temps avant que je rentre. Je ne l'avais même pas dit à Cookie, et je n'avais jamais eu de secret pour elle. Mais je ne savais pas du tout comment elle réagirait en apprenant que les débris de ma vie s'étaient répandus dans la sienne. Que j'avais presque fait tuer sa fille... et elle aussi, par la même occasion. Je n'avais aucune idée de la manière dont j'aurais pu lui annoncer une chose pareille.

— Eh bien, j'aurais aimé être plus près, dit Amber d'une voix vibrante. Je l'aurais tué pour toi, Charley.

Je la serrai dans mes bras. Elle n'avait que la peau sur les os.

— Je sais que tu l'aurais fait. Je n'en doute pas une seconde.

— Je dérange ?

Je regardai par-dessus l'épaule d'Amber au moment où ma sœur, Gemma, entra dans l'appartement. Elle avait de longs cheveux blonds et d'immenses yeux bleus, ce qui avait fait de ma vie un calvaire quand nous grandissions, car on n'arrêtait pas de me poser des questions du genre « Pourquoi n'es-tu pas aussi jolie que ta sœur ? » Pas que je sois rancunière.

Gemma et moi n'étions pas très proches en grandissant. Le fait qu'elle prétendait que notre belle-mère n'était pas un extraterrestre monstrueux envoyé par une petite colonie sur le septième anneau de saturne avait un peu entaché les rapports qu'on aurait pu avoir, sœurs ou pas. Mais, maintenant qu'elle était psychiatre, on pouvait parler du fait que notre belle-mère était un extraterrestre monstrueux envoyé par une petite colonie sur le septième anneau de saturne comme deux adultes responsables. Même si elle ne me croyait toujours pas.

Amber se retourna.

— Salut Gemma, dit-elle avant de se diriger vers mon ordinateur. Est-ce que je peux mettre mon statut à jour avant de faire mes devoirs, Charley ?

Elle tendit le cou afin de regarder par-dessus le mur de cartons. Avec un peu de chance, elle le repérerait. Je ne l'avais pas vu depuis des semaines, mais il devait certainement se trouver là où je l'avais laissé.

— Bien sûr. Qu'est-ce que tu comptes dire ?

— Je vais annoncer à tout le monde que maman a eu « La Conversation » avec moi.

Elle avait ajouté des guillemets aériens pour entourer l'information cruciale.

Je ricanai et questionnai Cookie des sourcils.

— Celle à propos des roses et des choux ?

— Oh non, pas celle-ci, répondit Amber. On l'a eue depuis belle lurette.

Malgré sa grande taille, je la perdais de vue lorsqu'elle pénétra dans la forêt d'arbres carrés. Mais sa voix s'élevait sans problème de derrière les cartons.

— Celle au sujet du fait que les garçons sont en réalité des extraterrestres envoyés sur Terre pour récolter de jeunes cerveaux facilement influençables comme le mien. Apparemment, je ne serai pas totalement à l'abri de leurs manigances avant d'avoir trente-sept ans et demi.

Cookie haussa un sourcil.

— Elle a raison, fit oncle Bob tandis qu'il se remplissait une tasse de café. Je suis originaire de Pluton.

Gemma déposa son sac avant de me serrer dans ses bras, une tradition que nous n'avions établie que récemment. Je ne l'avais pas vue depuis quelques semaines. Après l'épisode de la torture, elle était venue me trouver tous les jours. Mais entre son travail et le fait qu'elle faisait semblant d'avoir une vie sociale, ses visites avaient commencé à s'espacer sensiblement.

— Je constate que tu as pris notre dernière conversation au pied de la lettre.

Elle tourna vers moi un visage sévère, celui qui me faisait rire bêtement, à l'époque. Maintenant, il

me faisait apprécier son sens de la réalité un peu biaisé. Comme s'il était possible que je prenne n'importe quoi de ce qu'elle pouvait me dire au pied de la lettre. On se connaissait depuis bien trop longtemps pour ça.

— Tu penses que tu as assez d'ustensiles de cuisine ?

— On y travaille, répondit Cookie pendant qu'oncle Bob écrasait Gemma dans ses bras.

— Oui, on y travaille, confirma-t-il.

— Très bien, dans ce cas, commenta Gemma en pénétrant dans la cuisine pour regarder ce que trafiquait Cookie. Je suis juste passée pour voir si tout se déroulait bien et comment tu te portais.

— OK, je vais bien, merci.

— Comment tu dors ?

— Seule, malheureusement.

— Non, je voulais dire : est-ce que tu dors ?

J'aurais pu lui raconter que je faisais le tour de mon appartement toute la nuit comme un junkie paranoïaque, à vérifier et revérifier encore les verrous, m'assurant que les fenêtres étaient closes et la porte fermée. J'aurais pu lui avouer comment, ensuite, je retournais me coucher pour mieux me faire des films au sujet des voleurs et des tueurs en série tapis dans l'ombre chaque fois que mon vieil immeuble grinçait. Mais ça l'aurait juste poussée à vouloir que je prenne des médicaments. Une perspective que je refusais d'envisager.

— Bien sûr que je dors. Tu voudrais que je fasse quoi d'autre pendant la nuit ?

— Ne pas dormir.

Elle me dévisagea comme pour me faire comprendre qu'on ne pouvait pas la berner, me sondant, étudiant ma réaction. Fichus psychiatres.

Je me forçai à sourire de manière insouciant.

— Je dors parfaitement bien.

— Génial. Parce que tu as l'air de manquer de sommeil.

— Est-ce que ce sont tes années d'expérience qui parlent, là ?

— Non, ce sont les cercles noirs sous tes yeux.

— Je ne manque pas de sommeil.

— Magnifique. Je suis heureuse de l'apprendre.

Elle n'était pas heureuse. Je pouvais sentir les soupçons dans chacune de ses inspirations soupçonneuses.

Donc, Cookie était venue pour vérifier les nouveaux appareils dont je ne me servais jamais. Amber afin d'utiliser mon ordinateur, même si, bien sûr, elles en avaient deux dans leur appartement de l'autre côté du hall. Oncle Bob avait fait tout ce chemin pour me remettre un dossier. Je n'avais pas eu autant de compagnie depuis ma pendaison de crémaillère, lorsque j'avais invité toute l'équipe de foot de l'université du Nouveau-Mexique. Seuls une dizaine de ces types pouvait réellement tenir dans mon appartement, alors la fête avait débordé dans le couloir. Mme Allen, la vieille dame de l'appartement 2C, m'en remerciait encore. Et chaque fois qu'elle le faisait, sa voix prenait des accents rauques et elle jouait des sourcils. Je m'étais toujours demandé ce qui s'était passé au juste cette nuit-là pour la rendre si reconnaissante. Peut-être avait-elle réussi à grappiller quelques restes. Ou carrément un plat complet. Tant mieux pour elle de toutes les façons.

Mais avec toutes ces personnes dans mon appartement, et avec toutes ces boîtes qui nous entouraient, je commençais à me sentir un peu claustrophobe. Et méfiante. Surtout dans la mesure où Cookie n'arrêtait pas de jeter des regards mystérieux en direction d'Obie. J'aurais dû savoir qu'elle avait trop bien fait semblant de ne pas s'intéresser à lui quand elle était entrée. D'ordinaire, elle se mettait à sourire comme une lycéenne au concert d'un boys band. Ils avaient de toute évidence quelque chose derrière la tête.

Je fis face à mon exécration, même si bien intentionné, groupe d'amis et membres de la famille tout

en essayant de décider, si tout cela avait été un jeu vidéo et qu'ils avaient été transformés en zombies, lequel j'aurais éliminé en premier.

— D'accord, qu'est-ce qui se passe ?

— Quoi ? demanda Gemma, son visage l'expression de la plus pure innocence.

Elle.

Oncle Bob frotta sa barbe d'un jour. Amber jeta un coup d'oeil par-dessus un tas de cartons, ses grands yeux bleus pleins de méfiance, au loin. Ou, disons, à quelques mètres. Cookie me regardait, à moitié cachée derrière un manuel d'utilisation pour une cocotte-minute électrique, ne trompant absolument personne. À moins qu'elle ait été capable de lire les instructions en allemand. Et à l'envers. Et Gemma était appuyée contre un des tabourets du bar, à se curer les ongles.

— On s'inquiète pour toi, répondit oncle Bob en haussant les épaules.

Gemma acquiesça.

— Exact, alors on s'est dit qu'on pourrait passer et s'assurer que tout allait bien.

— Vous tous ? demandai-je.

Elle hocha à nouveau la tête, de manière un peu trop enthousiaste.

Je fronçai les sourcils au point qu'ils se rejoignent et je dévisageai oncle Bob sans cacher mon amère déception, sachant pertinemment que ce vieux cœur d'artichaut céderait avant les autres.

Il leva une main.

— Écoute, Charley, tu dois bien admettre que ton comportement a été un peu étrange dernièrement.

Je croisai les bras.

— Et quand est-ce que mon comportement n'est pas étrange, au juste ?

— Elle n'a pas tort, dit-il à Gemma.

— Non, répondit-elle en m'imitant, croisant également les bras. Elle n'a pas tort.

Je soupirai, totalement exaspérée, et me dirigeai à grandes enjambées vers le bar pour atteindre M. Café.

— Est-ce que la tache est partie ?

— Quelle tache ? demandai-je tout en me versant une tasse de Paradis sur Terre.

Elle désigna une partie de mon salon du doigt, celle que j'appelais la Zone 51, où une énorme pile de boîtes intelligemment déguisées en montagne s'élevait. Elle était là dans un but spécifique : cacher cette partie de la pièce. Cette partie précise. Ce trou noir de désarroi et de tourment. J'avais empilé boîte après boîte à mesure qu'elles arrivaient de façon que je n'aie plus à la regarder, afin que je ne sois pas accidentellement aspirée par la force gravitationnelle d'un million de masses solaires. Je savais à quel point ça avait l'air dément, mais enterrer l'endroit où j'avais été taillée en pièces, le cacher sous une pile de jolis nouveaux objets me semblait une bonne idée sur le moment.

On aurait tout aussi bien pu appeler ça une sculpture. Personne n'avait jamais remis l'art en question.

L'expression de Gemma se fit compatissante.

— La tache. Est-ce qu'elle est partie ?

Eh bien, elle n'y allait pas de main morte. Lors de ses visites précédentes, elle n'avait jamais mentionné cet endroit. Ni la tache. Celle que mon urine et mon sang avaient causée en gouttant depuis la chaise pendant qu'Earl Walker découpait ma chair avec la confiance et la précision d'un chirurgien.

— C'est l'heure du groupe de soutien, hein ? demandai-je, irritée par la pression de son regard.

— Non, dit-elle en se précipitant pour m'apaiser. Non, Charley. Je n'essaie pas de te contrôler ou de t'enlever ne serait-ce qu'une once de ton autonomie. J'aimerais juste que tu prennes conscience de ce que tu fais et de pourquoi.

— Je sais pourquoi, rétorquai-je d'un ton égal, la voix sèche. J'étais là.

— D'accord. Mais est-ce que tu comprends ce que tu es en train de faire ?

Elle regarda autour de nous, indiquant les piles sans fin de cartons.

Je pris une grande inspiration, pour bien lui faire comprendre à quel point j'étais énervée, et je me

dirigeai vers ma chambre, le seul havre de paix qu'il me restait à ce stade.

— Tu peux emporter chaque objet qui se trouve dans cette pièce dès maintenant, ça ne me posera aucun problème, dis-je en agitant la main en l'air. Je me sentirai aussi bien qu'un poisson dans l'eau.

— Ça te dérange si je mets cette théorie en pratique ?

— Fais-toi plaisir.

Tandis que je continuai en direction de ma chambre, elle s'avança vers la Zone 51. Je m'arrêtai et la regardai retirer une boîte et la tendre à oncle Bob. Il la posa au sommet du mur sur lequel Cookie travaillait un peu plus tôt. Et ma carapace craquela. Un tout petit peu. Juste assez pour provoquer un tremblement de terre dans les fondations de mon être.

Je savais pertinemment ce qu'il y avait sous ces boîtes. Si elle en enlevait encore quelques-unes, la chaise sur laquelle j'avais été attachée referait surface. La tache de sang sur le tapis serait à nouveau visible. La vérité me giflerait. Je sentirais la piquûre du métal qui glissait à travers les couches de peau et de chair. Tailladant les tendons. Coupant des nerfs. Je serrai les dents pour m'empêcher de hurler.

— Charley ?

Oncle Bob venait de prononcer mon nom, et je pris conscience du fait que j'étais immobile, en train de fixer la montagne de boîtes depuis un long moment. Je les observai tour à tour, embarrassée, tandis qu'ils attendaient de voir ce que j'allais faire. La pitié dans leurs regards était presque insupportable.

— Tu sais, dit Cookie alors qu'elle contournait le bar pour me rejoindre, tu es si forte et si puissante que des fois nous oublions... (Elle jeta un coup d'œil à Amber, ne voulant pas en révéler trop, puis continua d'une voix plus douce.) Parfois nous oublions que tu n'es qu'un être humain.

— Je ne te demanderai pas d'enlever de boîte avant que tu sois prête, Charley, m'expliqua Gemma tout en se rapprochant. Mais on en retirera une de ce tas tous les jours jusqu'à ce que ce moment arrive.

C'était tellement étrange. Je n'avais jamais eu peur d'une chaise auparavant ou d'une tache sur un tapis, d'ailleurs, mais les objets inanimés semblaient avoir une volonté qui leur était propre, dernièrement. C'étaient des bêtes, dont la respiration trouvait écho partout autour de moi, dont les yeux observaient chacun de mes mouvements, attendant le meilleur instant pour frapper. Pour découper ma chair à nouveau.

Lorsque Gemma reprit la parole, son ton était si doux, si léger. J'avais de la peine à garder mes barrières en un seul morceau.

— Mais seulement si tu es d'accord. Seulement si tu es à l'aise avec cette idée.

— Et si je ne le suis pas ?

Je me demandais ce qui clochait avec moi, pourquoi je ne voulais pas avoir à gérer quoi que ce soit en dehors de ma léthargie en ce moment. J'avais été escroquée par un gardien de parking, accostée par un démon, malmenée par le fils de Satan, et un groupe de nonnes retenait des informations qui m'étaient vitales. Je ne savais pas si j'arriverais à en supporter davantage.

Gemma plaça une main sur mon bras.

— On sera là jusqu'à ce que tu le sois.

Après lui avoir lancé un sourire reconnaissant, une pensée atroce s'imposa à mon esprit.

— Mais, je veux dire, pas littéralement.

Ses yeux s'illuminèrent comme si elle venait d'avoir une révélation.

— Si, confirma-t-elle tandis que ses lèvres se fendaient d'une moue entendue. Littéralement. On va emménager.

— Oh, on peut faire une soirée pyjama ? demanda Amber.

Gemma lui adressa un sourire rayonnant.

— C'est même une excellente idée.

Merde. Ça allait craindre du boudin. Je ne connaîtrais pas la paix avant d'avoir laissé Gemma s'amuser avec mes cartons.

— Très bien, jouez avec mes boîtes si ça vous fait plaisir.

— Oh non, dit Amber. On ne l'aura jamais, cette soirée pyjama !

Je me forçai à sourire à nouveau jusqu'à ce que Gemma continue sur sa lancée.

— Et j'aimerais que tu fasses encore une petite chose.

— Tremper ta carte de visite dans de l'essence ?

— Allons, tu deviens méchante gratuitement. Je voudrais que tu écrives une lettre chaque jour. Une par jour, à la personne de ton choix. Ça peut être à quelqu'un de différent chaque jour, ou à la même personne tout du long. Mais j'aimerais que tu lui expliques dans la lettre ce que tu penses de lui ou d'elle, et aussi que tu parles de quelque chose de plus général, comme la manière dont tu te sens, ou ce que tu as fait durant la journée. D'accord ?

Je pris une nouvelle gorgée avant de demander :

— Est-ce que tu vas les lire ?

— Non, répondit-elle en croisant les bras, satisfaite. Elles sont pour toi, et pour toi uniquement.

— Est-ce que je peux écrire à oncle Bob pour lui dire à quel point il est ringard ?

— Hey, se défendit ce dernier, se redressant lorsque l'attention générale se porta sur lui. Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

Je me retins de ricaner bêtement. Dans la mesure où personne ne les verrait, ça pourrait aller. J'avais suivi assez de cours de psychologie pour comprendre ce qu'elle essayait de faire, mais, si personne ne les lisait, elle ne saurait jamais si je les avais écrites ou pas. Tout le monde y trouverait son compte.

— Et je saurai si tu les as écrites ou pas, alors ne me fais pas de promesses que tu ne vas pas tenir.

Merde.

— Comment tu sauras ? Je suis une très bonne menteuse.

Elle commença à rire à gorge déployée. Je me retins de riposter. En grande partie parce qu'oncle Bob, Cookie et Amber s'étaient mis à rire eux aussi. Qu'est-ce qu'il se passait, bon sang ?

Je leur fis part de mon chagrin à l'aide de mon plus beau regard assassin.

— Tu me laisseras tranquille si je fais tout ça ?

— Tu es en train de me demander si j'arrêterai de venir te voir pour plonger dans ta collection de boîtes ? (Elle continua après que j'ai haussé les épaules.) Non. On s'occupera de cette montagne. (Elle plaça un bras autour de moi.) Ensemble. Tous ensemble. (Tout le monde acquiesça.) Chaque jour, au moins l'un d'entre nous enlèvera une boîte jusqu'à ce que tu puisses nous regarder faire sans grimacer.

Je fronçai les sourcils.

— Je n'ai pas grimacé.

— Tu as grimacé, dit oncle Bob.

— Je n'ai pas... Peu importe.

Je vivais un cauchemar éveillé, entourée d'amis et membres de la famille bien intentionnés qui méritaient tous d'être enfermés dans une cellule avec un anaconda. Pas pour très longtemps. Juste assez pour leur donner des cauchemars toutes les nuits pendant environ un mois.

Cette idée me rendit heureuse.

Quelqu'un frappa, de manière forte et plus exigeante que les invités précédents.

— Vraiment, les gars ? demandai-je en me dirigeant vers la porte.

Qui avaient-ils encore trouvé pour leur équipe de soutien ?

Sans y réfléchir plus que cela, j'ouvris en grand avec tout le talent dramatique d'une actrice de film muet.

Ce que je découvris - la personne que je découvris - de l'autre côté me coupa le souffle. La surprise ricocha dans mon système nerveux tandis que je regardais Reyes, qui se tenait devant moi dans un tee-shirt et un jean propres, de manière désinvolte, comme s'il ne venait pas tout juste de tuer un homme. Comme s'il ne venait pas tout juste de me traîner d'un bout à l'autre d'un entrepôt pour me

jeter sur un sol en béton. Comme s'il ne venait pas de disparaître quand j'essayais d'avoir une conversation civilisée avec lui. Enfin, si je me souvenais bien.

Il croisa les bras et s'appuya contre le montant de la porte, les yeux brillants tandis qu'il m'examinait.

— Je voulais m'assurer que tu allais bien.

— Pourquoi est-ce que j'irais mal ? demandai-je.

Il me parcourut du regard, sans cacher le moins du monde l'intérêt qu'il me portait.

— Comment va le gosse ?

Il venait de combattre un démon pour moi. Il venait de me sauver la vie, et pourtant il se tenait là comme si ça n'avait aucune importance pour lui. Je secouai la tête.

— Il va bien, répondis-je. Un peu traumatisé, mais il est entre de bonnes mains. Il est sourd.

— Je sais.

— Comment ? demandai-je, surprise.

— Je t'ai regardée lui parler pendant un moment.

Je pressai mes lèvres l'une contre l'autre.

— Voyeur.

— Folle.

— Homme de Neandertal.

— Cinglée.

— Macaque.

— Psychopathe.

Pourquoi fallait-il que son répertoire d'insultes tout entier remette en question ma santé mentale ?

Je pris un air renfrogné et me penchai vers lui.

— Démon.

Il enroula ses doigts en bas de mon pull et m'attira jusqu'à lui.

— Donc ça ferait de toi un assassin, n'est-ce pas ? demanda-t-il de sa voix de velours, riche et profonde.

J'inspirai la chaleur qui s'élevait en volutes autour de lui. Il me donnait toute l'attention qu'il pouvait m'offrir, concentré comme un léopard le serait sur sa proie, juste assez longtemps pour que la brûlure qui me déchirait la poitrine se répande dans tout mon corps. Dans mon estomac. Entre mes jambes. Jusqu'à ce qu'il remarque oncle Bob et que son regard passe de moi à l'endroit où ce dernier était assis.

Je pris conscience dans une bouffée de panique que j'avais encore des invités indésirables. Et l'un d'eux n'était autre qu'oncle Bob, l'homme qui avait mis Reyes derrière les barreaux pendant dix ans pour un meurtre qu'il n'avait pas commis. Mais ce n'était pas la faute d'Obie. Toutes les preuves accusaient Reyes. Earl Walker s'en était assuré.

Peut-être que Reyes ne s'en souviendrait pas.

Je me retournai et les dévisageai de manière peu sympathique.

— Hey, les amis. Je vous présente Reyes.

Cookie lâcha quelque chose, mais je n'osai pas quitter oncle Bob des yeux, espérant qu'il ne se trahirait pas. Pas qu'il y ait une infime chance que Reyes ait effectivement oublié l'homme qui était responsable de sa condamnation, mais on pouvait toujours rêver.

Oncle Bob, de toute évidence surpris de le voir, ravala ses émotions pendant quelques instants, tandis qu'il essayait de décider comment réagir. Tout en adressant un signe du menton à Reyes, il se pencha pour fermer la bouche de Cookie. Elle reprit ses esprits et se mit à sourire bêtement. Malheureusement, il n'était pas assez près de Gemma pour en faire de même sans se faire un tour de reins. Amber semblait légèrement tétanisée. Elle avait contourné le mur de boîtes et regardait Reyes, les yeux grands ouverts, émerveillée.

J'étais soulagée de remarquer que ce n'était pas moi. Reyes semblait affecter chaque femelle à trois

kilomètres à la ronde de la même manière.

Mais oncle Bob, c'était une autre paire de manches. Je sentis une étincelle s'allumer et émaner de Reyes. Une émotion qui ne pouvait être que de la haine. Malheureusement, il avait tous les droits de ressentir de l'animosité à l'égard de l'homme qui l'avait mis en prison alors qu'il était innocent. Et, encore pire, oncle Bob m'avait avoué dernièrement qu'il savait au plus profond de lui que Reyes était innocent. Mais il n'avait rien pu faire. Chaque preuve pointait Reyes. Reyes ne pouvait sûrement pas le blâmer totalement.

Oncle Bob était assis sur un tabouret. Son visage exprimait clairement le regret et la résignation. Il se leva et s'approcha, tel John Wayne chargeant dans la bataille, conscient qu'il n'allait pas survivre.

— Peut-être qu'on devrait sortir, dit-il tandis qu'il marchait.

Étant donné ce qu'il savait de Reyes, si ce qu'oncle Bob venait de faire n'était pas héroïque, je n'avais aucune idée de ce qui pouvait l'être.

La présence d'oncle Bob sembla balayer l'assurance de Reyes. La tension parut se matérialiser alors qu'une bataille faisait rage en lui. Une bataille pour déterminer s'il devait faire ce qui était juste ou ce que son éducation - celle qu'il avait reçue en enfer - le suppliait de faire. Je sentais ce duel tordre et griffer ses émotions. Il bavait presque d'envie de sauter sur Obie. De le réduire en miettes. Quelque chose qui lui était aussi naturel que respirer l'était pour moi. Mais il restait immobile. Trop immobile. Peut-être avait-il peur de bouger. Peur de ce qu'il pourrait faire.

Après une lutte de longue haleine, Reyes détourna le regard de mon oncle et le reporta sur moi.

— Je voulais juste m'assurer que tu allais bien, répéta-t-il, et je le sentis disparaître quelque part au fond de lui-même, comme s'il pouvait écarter oncle Bob et tout ce qui s'était passé aussi simplement que ça.

— Vous êtes le bienvenu, dit oncle Bob, et je dus serrer la mâchoire pour l'empêcher de se disloquer.

— Je suis du même avis ! cria Amber.

Lorsque tout le monde tourna la tête et la regarda bouche bée, elle se recroquevilla derrière les boîtes.

— Désolée. C'est sorti tout seul.

Je me retournai vers Reyes et remarquai qu'il lui souriait. Un geste si touchant que j'en eus le souffle coupé. Sa haine disparut aussitôt, et j'eus l'impression de recevoir une projection d'eau glacée par une chaude journée d'été.

Je pris alors conscience que je m'étais montrée très impolie.

— Reyes, je ne crois pas que tu aies été officiellement présenté. (Je me tournai vers les personnes qui m'avaient tendu une embuscade, essayant de ne pas leur en tenir rigueur.) Voici ma soeur, Gemma, mon oncle Bob et Cookie.

— Et moi, fit une petite voix au fond de la pièce.

— Et quelque part derrière ce mur se cache la fille de Cookie, Amber, ajoutai-je avec un léger rire. Il ne décroisa pas les bras, mais salua chacun d'entre eux de la tête tour à tour.

Oncle Bob donna un coup d'épaule à Gemma. Elle revint à la réalité et se racla la gorge.

— Enchantée, dit-elle.

Lorsque le regard de Reyes s'arrêta à nouveau sur elle, il fronça les sourcils, pensif. Puis il la reconnut. Elle le remarqua aisément.

— Oui, enchaîna-t-elle en tendant la main pour la lui serrer. On s'est déjà rencontré, mais pas officiellement.

Gemma était avec moi la toute première fois que j'avais vu Reyes. Quand nous étions au lycée et que Reyes était battu par Earl Walker, l'homme qu'il croyait être son père.

Après quelques instants critiques durant lesquels je me demandais s'il allait la repousser purement et simplement, il prit la main qu'elle lui tendait. Je ne manquai rien du petit halètement qui s'échappa

de ses lèvres lorsqu'il le fit. Je ne pouvais pas lui en vouloir.

Cookie ne s'était pas encore remise de la présence de Reyes. Il pencha la tête pour la saluer comme s'il avait enlevé un chapeau invisible.

Le sourire qui fendit ses traits resterait dans les annales. Il était comme un bol de Rice Krispies : doux, sucré et sur le point de se transformer en bouillasse collante. Elle lui adressa un signe tremblant, et il lui fallut lutter de toutes ses forces pour ne pas commencer à ricaner. Embarrasser Cookie était l'un de mes buts principaux dans la vie. Juste derrière celui de concevoir un short qui ne ferait pas se coincer les sous-vêtements dans la raie des fesses.

Non, je venais d'être frappée par une autre émotion. Même si j'étais effrayée à l'idée de laisser oncle Bob et Reyes si près l'un de l'autre, je me dirigeai vers le mur de boîtes et regardai Amber, qui se cachait derrière.

— Ma chérie ? hasardai-je, me demandant ce qui se passait.

L'émotion qui s'échappait d'elle était si puissante, si palpable que j'avais de la peine à me concentrer sur quoi que ce soit d'autre. Reyes devait la ressentir, également. Je jetai un coup d'œil en arrière. Il me regardait avec inquiétude.

— Amber, est-ce que tu vas bien ?

Elle était assise à mon bureau, la tête baissée, ses longs cheveux sombres formant un rideau de boucles impénétrable.

— Je vais bien, répondit-elle en gardant le visage caché.

Cookie s'approcha et essaya de guigner par-dessus mon épaule.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle.

— Je n'en suis pas sûre.

Avait-on fait de la peine à Amber un peu plus tôt lorsque nous nous étions retournés pour la regarder ? L'émotion que je captais n'était pas vraiment de la tristesse, mais, quoi qu'elle ressent, c'était en train d'écraser tout le reste. Les hormones d'une jeune demoiselle de douze ans étaient quelque chose de très délicat. Elle semblait en forme trente secondes auparavant.

Comme je ne savais pas quoi faire d'autre, je lui demandai :

— Tu voudrais que je te présente à Reyes ?

Elle redressa la tête pour me regarder, et je pus voir les larmes s'échapper de ses yeux bleus. Elle baissa à nouveau le menton, gênée, mais me laissa la conduire vers la porte.

— Voici celle qu'on nomme Amber, du clan Kowalski, dis-je, essayant de détendre l'atmosphère. Mais c'est une briseuse de cœurs, alors fais attention au tien.

Je fis un clin d'œil à Reyes.

Elle s'avança, le regard résolument porté vers le sol, les épaules voûtées, inquiète.

Il l'étudia, penchant la tête pour mieux la voir. Elle était grande pour une fille, et vraiment grande pour une fille de douze ans, mais sa haute taille lui donnait la grâce dont les autres filles de son âge manquaient. Comme une gazelle.

— Amber, tu peux dire bonjour ? demanda Cookie.

Elle secoua la tête, évitant toujours de croiser les regards.

Cookie semblait embarrassée. Elle repoussa une longue boucle derrière l'oreille d'Amber.

— Je suis sincèrement désolée, dit-elle à l'attention de Reyes, secouant la tête à son tour, impuissante. C'est un moulin à paroles en général.

— Tu la sauves ? demanda finalement Amber, parlant à ses pieds. Tu veilles sur elle ?

Avant que l'un d'entre nous n'ait le temps de lui demander de quoi elle parlait, Reyes répondit :

— Seulement lors d'occasions particulières.

De quoi parlaient-ils ? Amber n'était pas au courant pour Reyes. Comment aurait-elle pu savoir qu'il m'avait sauvé la vie ? À plusieurs reprises, en fait.

Elle leva la tête pour le regarder, ses cils empêchant une larme brillante de rouler en bas de sa joue.

— Je sais ce que tu fais. Je sais ce que tu es. Ils pensent que je l'ignore, mais je le sais. Et je sais que tu étais présent, cette nuit-là.

— Amber, dit Cookie, un sourire nerveux agitant les coins de sa bouche. Comment pourrais-tu savoir ça ?

Cookie sembla soudain avoir peur, et je compris à quoi elle venait de songer. Que ferait Reyes à Amber s'il se rendait compte qu'elle était au courant de son existence ?

— Elle ne sait pas de quoi elle parle.

— Tu vois ? Ils ne savent pas, et ils n'ont pas confiance en toi comme j'ai confiance en toi. (Amber fit un pas en avant.) Tu as veillé sur Charley durant toute sa vie. Tu l'as gardée en sécurité. Et cette nuit-là, si tu n'étais pas venu...

Sa respiration se coinça dans sa gorge, et, avant qu'on ait le temps de comprendre ce qu'elle faisait, elle s'élança en direction de Reyes.

Il fit un pas en arrière, comme s'il n'était pas sûr de la manière dont il devait réagir quand elle se jeta à son cou.

— Merci, dit-elle avant de se tourner pour le regarder. Merci infiniment. Tu as sauvé nos vies.

Après un moment étrange durant lequel Reyes dut se résoudre à être accosté par une fillette de douze ans, il laissa ses bras retomber autour d'elle. Elle le serra plus fort.

J'avançai et lui frottai le dos, mon cœur débordant d'amour pour elle. Je n'avais jamais réalisé qu'elle savait ce qui s'était passé.

Elle me regarda par-dessus l'épaule de Reyes et chuchota à son oreille :

— Je sais ce qu'elle est aussi, mais je ne le dirai jamais à personne.

Reyes se fendit du sourire le plus charmant que je lui avais jamais vu. Un rire enfantin s'échappa d'Amber avant qu'elle ne se retire de ses bras. Elle glissa contre moi, les yeux emplis d'un éclat irréel que je ne connaissais que trop bien.

— Tu entres ? demandai-je.

Il fit un clin d'œil à Amber avant de se retourner vers moi.

— Pas ce soir. J'ai des choses à faire.

— Bien sûr. Mais il faut vraiment que je te parle de... (Je réfléchis à comment dire « possession démoniaque » sans utiliser les mots possession et démoniaque.) Du problème d'occupation que nous avons.

Un des coins de sa bouche se releva pour former une esquisse de sourire.

— À ce propos, j'ai vraiment besoin que tu restes dans ton appartement ces prochains jours.

— Je ne peux pas, mais merci d'avoir demandé.

Il jeta un regard autour de nous avant de reprendre, d'un ton menaçant :

— Ne me force pas à insister.

— Sérieusement ?

Est-ce qu'il pensait vraiment que ça avait des chances de fonctionner ?

Il inspira profondément, puis sembla abandonner. Après avoir réfléchi quelques instants, il toucha le bas de mon pull à nouveau.

— Je suis content que tu sois venue me voir.

Je fis courir mes doigts sur le dos de sa main.

— Je suis contente que tu sois libre.

Il pouffa de manière presque moqueuse, comme si j'avais dit quelque chose de drôle.

— Quoi ? demandai-je.

Il se rapprocha, malgré la présence d'Amber, malgré le fait qu'oncle Bob se trouvait juste derrière moi, et frotta un pouce sur ma lèvre inférieure.

— Il est difficile de tracer la frontière entre la liberté et l'esclavage.

Chapitre 9

Je suis à deux verres de conclure avec une autre fille.

Tee-shirt

— Ça va ? demanda oncle Bob une fois que j'eus refermé la porte.

Comme toujours, l'air était chargé de l'électricité que Reyes avait laissée dans son sillage. Mais je trouvais touchant qu'Obie soit inquiet à mon sujet. C'était pourtant lui qui tremblait dans ses mocassins bon marché. Il commençait à comprendre ce dont Reyes était capable, et trembler comme une feuille était une réaction appropriée. Surtout dans la mesure où c'était lui qui l'avait mis derrière les barreaux.

— Je vais bien, merci. Et toi ?

— Je suis en retard, dit-il. J'ai rendez-vous.

Je fis de mon mieux pour ne pas avoir l'air trop surprise.

— Avec un être humain ?

Il fronça les sourcils.

— Non, avec un distributeur à soda. Bien sûr avec un être humain.

Amber commença à rire. Elle récupérait plus rapidement de la visite de Reyes que sa mère et Gemma. Je leur laissai quelques minutes pour se remettre de tout ça, que j'occupai à embêter Obie, qui, lui, n'avait eu qu'à se remettre du fait qu'il était passé à deux doigts de la mort. J'étais tellement heureuse que Reyes ne l'ait pas réduit en pièces. Je le préférais largement en un seul morceau. Pas comme, disons, les laitues ou les solos de heavy métal.

Comme j'avais l'impression que j'allais avoir de la compagnie encore un moment, je me dirigeai vers la douche.

— Eh bien, tu ferais mieux de rentrer, dis-je à Obie. On ne peut pas garder quelqu'un avec qui on a rendez-vous ligoté dans sa cave très longtemps avant qu'il commence à nous en vouloir.

Au moment où je pénétrais dans la salle de bains, il me cria :

— Parle à ton père.

Ce n'était pas près d'arriver. La douche me fit un bien fou, même avec une bête enragée qui me faisait perdre mon équilibre. Je n'avais pas eu droit à autant d'action dans mon quotidien en une seule journée depuis plus de deux mois. Mon corps ne savait pas quoi faire, comment réagir. Il avait envie de retrouver mon canapé - qui pouvait éventuellement s'appeler Sharon, ou pas - et de chips au fromage, mais je compris que j'allais devoir me sevrer des deux. Petit à petit. Peut-être que je pourrais rétrograder et me contenter d'un fauteuil et de crackers, pour y aller délicatement, puis essayer quelque chose de sain, comme faire le ménage et manger une pomme.

Je frissonnai de dégoût à cette idée. Les chips au fromage étaient tellement rassurantes. Et elles étaient orange. Non, je ne devais pas me précipiter. Je trouvai rapidement un plan B. Faire le ménage en mangeant des chips au fromage. Rassurant et efficace.

Après qu'Artémis eut plongé dans la terre sous mes pieds, je sortis de la douche et enfilai un pyjama vert clair moelleux qui n'avait aucune inscription provocante sur le derrière. Mais je me rattrapai en choisissant un tee-shirt qui proclamait que « Sarc » était mon deuxième mot préféré qui se terminait en « -asme. » Je retournai dans le salon, prête à affronter la foule à nouveau.

Cookie et Gemma étaient dans la cuisine, en train d'essayer tous mes nouveaux gadgets génialissimes. Avec un peu de chance, j'aurais droit à un repas après tous leurs efforts. Amber

rassembla ses livres quand je sortis et s'approcha de moi.

— Tu fais vraiment beaucoup de bruit sous la douche, observa-t-elle.

Je n'avais pas de peine à imaginer à quoi devaient ressembler les bruits qui s'élevaient quand Artémis s'entêtait à me renverser contre le mur.

— Ouais, j'ai glissé.

— Sept fois ?

— Oui.

— Oh, d'accord. Bon, je voulais juste te dire que je suis désolée, Charley. Je n'avais pas prévu de faire ça. Avec Reyes. Je ne comptais pas te mettre dans l'embarras.

— Me mettre dans l'embarras ? répétais-je en la prenant dans mes bras. Amber, tu ne pourras jamais m'embarrasser.

— Jamais ?

— Jamais.

— Une fois, j'ai crié à travers tout le magasin pour demander à maman si elle voulait les tampons normaux ou super absorbants. J'ai ajouté que, selon l'emballage, les super absorbants étaient pour les jours de grand flux. Ensuite, je lui ai demandé d'estimer le sien sur une échelle de 1 à 10.

— OK, tu pourrais.

— Et après, pendant qu'on faisait la queue à la caisse, je lui ai demandé pourquoi elle achetait trois boîtes d'Hydralin Gyn alors qu'elle ne faisait pas de sport.

Je la repoussai légèrement et la gardai à bout de bras.

— Waouh.

— Tu vois ? Je te l'avais bien dit. Je ne savais même pas qu'il était possible de devenir aussi rouge.

— Bon, maintenant qu'on a parlé de tout ça, tu pouvais en effet me mettre dans l'embarras. Mais tu ne l'as pas fait. Je suis désolée que tu sois au courant de tellement de choses qu'aucune fille de douze ans ne devrait savoir.

— Je ne dirai rien à personne. Je te le jure.

Je jetai un coup d'œil vers les cuistots pour voir à quoi elles en étaient. Lorsque je remarquai qu'elles s'affairaient toujours, je me penchai vers Amber.

— Qu'est-ce que tu sais au juste ?

Elle sourit.

— Je sais que tu es la Faucheuse.

Sa déclaration me coupa le souffle.

— Et je sais que Reyes est le fils de Satan.

— Co... Comment tu sais tout ça ?

— J'ai une très bonne ouïe. Et j'arrive à écouter plein de conversations, même quand je suis en train de faire mes devoirs.

— Vraiment ?

Elle pouffa.

— Je te jure, vous vous comportez comme si je devenais sourde chaque fois que j'ouvre un livre. (Elle se dirigea vers la porte avec un petit rire démoniaque.) Je peux entendre d'autres choses également. Avant que tu emménages, je ne savais pas du tout qu'un homme pouvait faire crier une femme aussi fort. Reyes a l'air bourré de talents.

Bien que je fusse certaine que mes yeux ressemblaient à des soucoupes, je lançai un regard rapide en direction de Cookie pour m'assurer qu'elle ne s'intéressait pas à nous. Même si je n'avais jamais eu de relation avec Reyes autrement que dans mes rêves, et à une occasion lorsqu'il était incorporel, celles-ci avaient été... très satisfaisantes. Apparemment, Amber le pensait aussi.

— Ne t'inquiète pas. Maman n'est pas au courant.

— Que Reyes est bourré de talents ?

— Oh non, ça, elle en est bien consciente. Elle ignore simplement que, moi, je le sais.

Elle recommença à ricaner, et ce bruit me rappela celui que ferait un scientifique fou. Juste avant de refermer la porte derrière elle, elle me lança :

— Mais ne t'arrête surtout pas à cause de moi !

Oh. Mon. Dieu. Cookie allait me tuer.

— Alors, de quoi vous parliez toutes les deux ? me demanda cette dernière.

Je fis un bond, puis lissai calmement mon bas de pyjama.

— De rien. Pourquoi ? De quoi tu crois qu'on était en train de parler ?

Elle fronça les sourcils tout en me dévisageant.

— Tu penses qu'elle va bien ?

— Oh, je suis persuadée qu'elle va parfaitement bien.

La petite maligne.

Cookie retourna fouetter une espèce de pâte tandis que Gemma y versait une substance poudreuse. J'espérais sincèrement qu'elles étaient en train de faire des brownies. Les brownies, c'était comme des piles de secours. On ne pouvait jamais en avoir trop chez soi.

— Je vais passer la nuit avec toi, m'annonça Gemma sans quitter son mélange des yeux, y rajoutant un peu de poudre.

— Tu n'es pas vraiment mon genre, mais d'accord. De quel niveau de perversion on parle ?

— Tu penses qu'il en faut plus ? demanda-t-elle à Cookie en observant le bol.

— On ne mettra jamais trop de sucre en poudre, répondit Cookie avant de pointer son fouet dans ma direction. Je crois que tu devrais mettre Reyes en bouteille et le vendre au marché noir. On deviendrait riches.

Je me rapprochai.

— Qu'est-ce que tu bats comme ça ?

— Dans la mesure où je viens de me tenir dans la même pièce que l'homme le plus chaud bouillant de la planète, je monte ma vertu en neige. (Elle gloussa.) À coups de fouet.

Gemma se mit à rire et rajouta encore du sucre en poudre. Je plongeai un doigt dans le bol de Cookie et en ressortis une cuillerée de paradis blanc.

— Donc, du glaçage ?

— Oui, on est en train d'essayer tes nouveaux moules à cake.

— J'ai commandé des moules à cake ?

Ça ne me ressemblait tellement pas.

Elle joua des sourcils.

— Et tu as acheté un mixer à margaritas.

Oh, oh...

Je compris rapidement que Gemma avait quelque chose derrière la tête quand elle avait proposé de rester pour picoler comme un poisson échoué sur la terre ferme. Je le remarquai à son langage corporel, à la manière dont ses yeux brillaient, mais surtout lorsqu'elle dit :

— J'avais quelque chose derrière la tête quand je t'ai proposé de rester.

Elle était déterminée à m'aider à trouver le sommeil, même s'il fallait qu'elle m'attache au lit pour y parvenir. Du coup, Cookie et elle essayaient le mixer à margaritas que j'avais acheté à un moment où j'avais le moral dans les chaussettes. Durant une semaine, la seule chose que j'avais eue à l'esprit avait été de boire des margaritas - enfin, ça et le fait de laisser courir ma langue sur les dents de Reyes -, mais je n'avais pas de sel - ni les dents de Reyes. Je n'avais pas non plus l'énergie nécessaire pour quitter mon appartement afin d'aller en acheter - ou tomber assez bas pour supplier Reyes de me laisser lui lécher les dents après ce qu'il avait fait - alors je ne pouvais que rêver de margaritas. Et des dents de Reyes.

J'avais secrètement espéré qu'une margarita se matérialiserait comme par magie dans ma main, mais, pour ça, j'aurais dû reposer la télécommande, et Dieu sait que ça n'avait pas été près d'arriver.

C'était un cercle vicieux.

Mais Gemma buvait rarement. Peut-être un verre de vin avec le repas. Et je ne buvais que lors d'occasions spéciales. Comme les vendredis et les samedis. Cookie, par contre...

— Youuuuuhouuuuuuu ! (Cookie leva un bras, triomphante. Je ne savais pas du tout pourquoi.) Je ne me suis pas autant amusée depuis... depuis... (Elle ne semblait pas trouver de mot cohérent, mais elle se reprit rapidement et désigna la porte.) Depuis que Reyef Fallow est entré par cette porte ! (Elle tourna dans ma direction un visage béat.) Et mon Dieu, ce garçon fait comment marfer.

Cookie était de l'autre côté du bar, et elle essayait de préparer des brownies dans mon nouvel autocuiseur électrique. Même si une odeur agréable flottait dans l'appartement, je ne nourrissais que peu d'espoir quant au fait d'avoir un shoot de chocolat de sitôt. L'appareil émit un bip, et elle se retourna pour vérifier juste avant de disparaître. C'était étrange. Un instant, elle était là, et elle avait disparu le suivant. Sa disparition fut rapidement suivie par un bruit sourd, qui se répercuta sur le sol de la cuisine. Je pensai tout d'abord à me précipiter pour lui venir en aide, mais je ne faisais plus confiance à mes propres jambes à ce stade avancé de la soirée. Gemma était étalée sur un des bras de mon canapé - qui pouvait éventuellement s'appeler Melvin, ou pas - et tante Lillian, qui criait à qui voulait l'entendre que c'étaient les meilleures margaritas qu'elle avait bues depuis le concours de beauté auquel elle avait participé à Juárez, était étendue face contre terre. Je me demandais bien pourquoi.

— Vous manquez quelque chose, M. Wong. Je ne sais pas ce que Cookie a mis dans ces verres, mais c'est assez formidable.

J'adressai un salut aux boîtes qui l'entouraient, engloutis les dernières gouttes de ma margarita - ou plutôt Cookie-a-rita, comme on les avait baptisées durant la soirée - et décidai de prendre de l'avance en m'occupant d'une des lettres que Gemma insistait pour que j'écrive en guise de thérapie. En général, les psys se contentaient de faire tenir un journal, alors les lettres étaient un rebondissement intéressant.

Je choisis d'adresser une lettre au Père Noël. Noël était derrière nous, mais j'avais tout raté, puisque je ne parlais à personne en dehors des vendeurs de téléshopping à ce moment-là, et ils n'avaient pas semblé vouloir passer les fêtes en ma compagnie.

J'avais eu un repas de Noël avec Cookie et Amber, évidemment, et Gemma et oncle Bob étaient tous les deux passés en apportant des cadeaux et une étrange forme de dépression qui refusait de partir, mais je ne me rappelais pas grand-chose en dehors de ça. Quoique, il y avait un énorme cheese-cake au chocolat quelque part dans l'histoire. Le reste était totalement flou.

Je me saisis d'un stylo et couchai mes pensées sur le papier :

« Cher Papa Noël,

C'est quoi, ce bordel ? »

Ce fut tout ce que je trouvai à dire, et cela ne me fit pas progresser. Je ne me sentais pas mieux après l'effort. Les techniques de thérapie de Gemma craignaient vraiment. Je ne pouvais toujours pas me sortir Reyes de l'esprit. L'image de lui, autorisant Amber à le prendre dans ses bras, était trop précieuse. Et ce n'était pas ce que je voulais. Je voulais être en colère contre lui, agiter mes poings et grogner, mais il avait combattu des démons pour moi. Pour me protéger. C'était tellement difficile de rester en colère contre un type qui menait en secret une guerre en votre honneur. Bon sang.

J'emmenai Gemma jusqu'à ma chambre et m'allongeai à côté d'elle pour mieux observer le plafond pendant deux heures d'affilée. Puis le mur. Puis la table de nuit. Le distributeur de mouchoir en forme de crâne. Après plusieurs heures qui ne m'apportèrent que plus de frustration, je retirai le bras que Gemma avait appuyé sur mon visage et me glissai hors du lit. J'avais vraiment espéré que la margarita m'aiderait à dormir comme ça avait été le cas pour Gemma et Cookie, mais ça n'avait pas fonctionné. À l'époque où j'essayais à tout prix de rester éveillée pendant plusieurs semaines d'affilée, j'étais obligée de boire d'énormes quantités de café afin de m'empêcher de fermer les yeux. À présent,

j'aspirais uniquement à dormir, et j'en étais incapable.

Le marchand de sable était un enfoiré.

Je me rendis compte que le seul qui manquait à leur petite embuscade était Garrett Swopes, le détective privé spécialisé dans la recherche de personnes disparues qui travaillait souvent avec mon oncle Bob. Je ne l'avais pas vu depuis que j'avais failli le faire tuer. Pour la seconde fois. Mais il ne m'en tenait sans doute pas rigueur. Il n'était pas passé me rendre visite et je n'avais eu ni le désir ni l'énergie de quitter mon appartement, donc je n'avais pas de nouvelles de lui depuis deux mois. Pas un coup de fil. Pas un texto. Pas un e-mail. Double blessure par balle ou pas, ce n'était pas son genre.

Je décidai de le traquer. Il n'était probablement plus le même depuis qu'il était mort pendant quelques minutes. Il m'avait vue. Quand il était mort sur la table d'opération, il avait vu à quoi je ressemblais depuis l'autre côté, compris ce que je faisais tous les jours. Ça devait être dur à avaler pour n'importe qui.

Et pourtant, j'ignorais totalement s'il s'en souvenait. En tant qu'escalier roulant pour le Paradis, j'avais certaines responsabilités que j'avais tenté de lui expliquer, une fois. Mais il fallait le voir pour le croire. Peut-être que ça lui avait fait perdre la boule. Peut-être que la réalité était bien plus dérangement que cette idée.

J'enfilai des pantoufles, une veste, et sortis.

Conduire à 3 heures du matin avait ses avantages. Comme le fait qu'il n'y avait pratiquement pas de trafic, ce qui me permit d'arriver chez Garrett en un temps record.

Je frappai à sa porte et attendis. Ce type mettait un temps fou à venir ouvrir en plein milieu de la nuit. Je frappai à nouveau. Je m'étais toujours posé une question : si un détective privé spécialisé dans la recherche de personnes disparues se faisait arrêter et s'échappait, qui partait à sa recherche ?

— Charles ! grogna Garrett depuis l'autre côté de la porte. Je jure devant Dieu que si c'est toi...

Comment savait-il ? Je décidai de ne pas répondre. Histoire de lui faire la surprise.

La porte s'ouvrit et il se tint face à moi, torse nu et cheveux en bataille. Même si je ne m'intéressais pas particulièrement à Garrett, il fallait reconnaître que c'était une vision agréable. Sa peau était couleur moka et ses yeux d'un gris fumeux, et ils s'arrêtèrent sur Margaret une fraction de seconde avant de s'en désintéresser. Il était dans le milieu. Il comprenait certainement mon besoin d'emporter une arme, même quand j'étais en pyjama.

— Quoi de neuf ? demandai-je de manière bien plus joyeuse que je ne me sentais en réalité.

— Tu te fous de moi ?

Il se frotta un œil.

— Nan.

Je m'engouffrai de force et fonçai droit à son canapé. Mais sa maison était vraiment sombre. Étrange.

— Ça fait une éternité que je ne t'ai pas vu. J'ai pensé qu'on pourrait parler.

— Il y a une chose qu'on appelle être trop audacieuse.

— Tu sais, on me le dit sans arrêt. Tu as du café ?

Après avoir chassé l'air de ses poumons assez bruyamment pour que je ne perde pas une miette de son agacement, il referma la porte avec plus de formes qu'il me semblait nécessaire et se dirigea vers la cuisine à grandes enjambées.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

— Je viens t'embêter.

— En dehors de ça.

— Je n'avais pas conscience du fait qu'il me fallait une raison pour rendre visite à un de mes meilleurs amis sur Terre.

— Tu essaies de nouveau de rester éveillée pendant plusieurs jours d'affilée ?

— Nan. J'essaie pas. Je me contente de le faire.

Il était en train de fouiller la cuisine et, même si je ne voyais pas ce qu'il faisait, les bruits qu'il

faisait s'arrêterent. J'attendis. Peut-être que c'était ma déclaration sur notre amitié. Il ne savait de toute évidence pas qu'il était un de mes meilleurs amis. Il devait certainement se sentir très honoré. Ou horrifié. Tout le monde y trouvait son compte.

— Tiens.

Je sursautai. Il se tenait juste à côté de moi et me tendait un verre de vin.

— Tu me sers du café dans un verre de vin ?

— Non.

— Est-ce que c'est du café aromatisé au vin ?

— Non. Bois.

Il pencha le verre en direction de ma bouche.

Je pris une gorgée et...

— Hey, mais c'est pas mauvais.

— Finis ton verre et je te ramènerai chez toi.

— Mec, il me faut plus qu'un verre de vin pour me soûler. Tu te souviens de ce que je suis ?

— Ennuyante.

— Ça, c'est vraiment petit.

Il s'assit à côté de moi sur le canapé et étendit les jambes. Il avait enfilé un jean, mais il était toujours pieds nus. Il avait pris appui contre une pile de livres. J'ignorais totalement que Swopes savait lire.

— Tu as des problèmes pour dormir ? demanda-t-il.

— A peu près. (Je me penchai de manière nonchalante pour jeter un coup d'œil aux titres.) Pas vraiment. J'aimerais comprendre pourquoi tu m'évites depuis deux mois.

Il reposa les pieds par terre et se redressa, serrant une bouteille de bière entre ses mains. Il fixa ensuite le tapis pendant une bonne minute avant de répondre :

— Je ne t'évite pas.

Les livres qu'il possédait traitaient tous du monde spirituel, du Paradis et de l'Enfer, des démons et des anges. Le fait qu'il ait échappé de peu à la mort avait dû l'affecter plus que je le pensais.

— Tu n'es pas venu me voir pendant deux mois.

— Et tu n'es pas venue me voir pendant deux mois. Ce n'est pas une fuite de ma part, Charles. C'est une manière de me protéger.

Merde.

— Je savais que c'était parce que tu n'arrêtes pas de te faire tirer dessus à cause de moi.

Il s'appuya à nouveau contre le dossier du canapé et sirota sa bière.

— C'est ce que tu penses ?

— C'est pas comme si je pouvais t'en vouloir. Je me tiendrais éloignée de moi également, si je n'arrêtais pas de me faire tirer dessus par ma faute. (Je pris une gorgée de vin.) Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Il prit une grande gorgée, terminant sa bière en trois secondes montre en main. Quand il se leva pour aller en chercher une autre, je l'arrêtai en posant une main sur son bras. Mais je n'obtins pas la réaction à laquelle je m'attendais. Celle à laquelle je m'étais habituée. Il se renferma émotionnellement. Comme s'il était allé se cacher quelque part au fond de lui au moment où je l'avais touché.

Cette émotion me choqua. Je n'avais pas réalisé que je le dégoûtais, à présent.

C'était une prise de conscience comme je n'en avais jamais eu.

— Je suis désolée, bredouillai-je, reposant le verre de vin sur le coin de la table. Je ferais mieux de partir. On parlera plus tard.

— Non, dit-il, mais je me dirigeais déjà vers la porte.

Il contourna le canapé et referma la porte à la seconde où je l'ouvrais. Debout derrière moi, il poussa un profond soupir.

— Je suis désolé, Charles. Je ne voulais pas te faire de la peine. J'oublie que tu ressens les choses, que tu récoltes les émotions des autres.

Je me tournai pour le dévisager avec méfiance.

— Alors quoi ? Tu vas essayer de contrôler tes émotions en ma présence ? Faire semblant que je ne te dégoûte pas ?

Un stupide sanglot trahit le fait que sa réaction m'avait blessée. Il ne m'avait jamais blessée auparavant, pas comme ça, et on avait traversé beaucoup. Pourquoi maintenant ? Pourquoi est-ce que ça devrait me toucher ?

Mais je le savais. Il avait toujours pensé que j'étais folle, pourtant je ne l'avais jamais dégoûté jusqu'à présent. Cette prise de conscience me fit monter les larmes aux yeux.

— Dégoûter ? demanda-t-il, les sourcils froncés de consternation. C'est ce que tu crois ?

Un rire sans joie m'échappa.

— S'il te plaît, Swopes. Tu ne peux pas cacher tes émotions. Je les ressens aussi clairement qu'un coup de poing en plein ventre. Ce n'est pas grave. Il faut juste que je m'en aille.

— Tu ressens peut-être les émotions, mais tu n'es vraiment pas douée pour les déchiffrer si tu penses que tu me dégoûtes.

— Garrett, s'il te plaît, laisse-moi partir. Je suis désolée de t'avoir réveillé.

— Sûrement pas. Assieds-toi.

Il pointa le canapé d'une main tandis qu'il maintenait la porte fermée de l'autre.

Très bien. Il n'avait pas besoin de se montrer si susceptible. Je retournai sur le canapé, et il ne me rejoignit que lorsque ce fut fait. J'eus l'étrange impression qu'il ne me faisait pas confiance.

— Maintenant, pourquoi as-tu cru que tu pourrais me dégoûter un jour de quelque manière que ce soit ? demanda-t-il.

— Tu ne m'as jamais évitée, pour commencer.

— Donc ça veut dire que tu me dégoûtes ?

— Tu refuses de parler de ce qui s'est passé, continuai-je.

Même si je n'avais aucune envie de parler de ce qui m'était arrivé à moi, j'avais envie de parler de ce qui lui était arrivé à lui.

— OK. Que s'est-il passé ?

— Tu es mort.

Il me dévisagea sans ciller.

— Tu es mort, et tu es venu me voir. Tu t'en souviens ?

— Il me faut une autre bière.

Je le laissai se lever pour aller en chercher une, mais le suivis. Il ouvrit le frigo, décapsula une bière, et la descendit d'un trait. Après avoir jeté la bouteille, il en prit une nouvelle et la but plus lentement. Je m'assis à sa minuscule table de cuisine, et il me rejoignit.

— Tu peux me dire ce dont tu te souviens ? demandai-je lorsqu'il fut assis. (Comme il se contenta de fixer la bouteille entre ses mains, je le relançai.) Tu te souviens de quelque chose ?

Je savais qu'il se souvenait. C'était obligé. Sinon, il n'aurait jamais réagi de cette manière.

— Je me souviens de tout.

Je blêmis à cette idée.

— Comme quoi ?

Il inspira profondément.

— Je me souviens avoir été attiré par ta lumière. Je me souviens de cette petite fille qui t'a traversée. Je me souviens de M. Wong et du chien.

— C'est ça qui te dérange ? Ce que tu m'as vue faire ?

— Non. (Il me regarda d'une manière décidée.) Il n'y a rien à ton sujet qui me dérange, en dehors du fait que tu frappes à ma porte à 3 heures du matin. Il y a des choses dont tu n'es pas au courant.

Je fonçai les sourcils.

— Comme quoi ?

— Après t'avoir rendu visite, je suis allé ailleurs. J'ai pensé que je retournais dans mon corps, puisque je n'étais plus mort.

— Comment as-tu su que tu n'étais pas mort en premier lieu ?

— Mon père me l'a dit. Il m'a renvoyé. Je ne l'avais pas vu depuis mes dix ans. Il était ingénieur pour une entreprise américaine en Colombie. Il a été enlevé. Normalement, ils se contentent d'exiger une rançon, mais quelque chose a dû mal se dérouler. On n'a plus jamais entendu parler de lui. Il a juste disparu.

— Mais tu as pu le voir ? demandai-je, ébahie.

Toutes ces histoires d'expériences après la mort étaient un tel mystère, même pour moi.

— Oui, il m'a renvoyé. Il était très en colère. (Il se tourna pour regarder par la fenêtre, même s'il faisait nuit noire.) Je ne voulais pas revenir. Je n'avais jamais rien ressenti de tel.

— J'ai déjà entendu dire ça. Ça me fait plaisir de savoir que la mort n'est qu'une phase, qu'on se rend dans un autre monde et qu'il est merveilleux. Mais tu as dit que tu étais allé ailleurs ?

— Oui. Après t'avoir vue. Et ce n'est pas toujours merveilleux.

— Je ne comprends pas.

— Je suis allé en Enfer, Charles.

Je me figeai.

— Tu veux dire, métaphoriquement, c'est ça ?

— Non. Ce n'est pas ça.

— Tu veux dire littéralement ? L'Enfer ? Celui avec du feu et du soufre ?

— Oui.

Je m'enfonçai dans ma chaise, stupéfiée.

— Et j'ai appris des trucs. Je ne me suis pas retrouvé là par hasard. J'y ai été envoyé. Pour apprendre. Pour comprendre.

— Comprendre quoi ?

— Ce que ton petit ami fait dans la vie.

Il n'avait pas besoin d'élaborer. Je savais qu'il parlait de Reyes. De qui d'autre aurait-il pu s'agir ?

— Tu as une idée de ce qu'il est ?

— Le fils de Satan.

La surprise était visible sur ses traits.

— Et ça ne te dérange pas ?

— Swopes, il s'est enfui de l'Enfer, OK ? Ce n'est pas un méchant. Enfin, il ne l'est pas totalement.

Il ricana dédaigneusement et se leva.

— Alors tu devrais voir ce que j'ai vu.

Une bouffée de peur me parcourut.

— Quoi ?

— Il était général là-bas, tu sais. Le fils du mal, oui, mais il s'est élevé dans les rangs de l'Enfer comme un grand. C'était un assassin très doué, et il ne vivait que pour se délecter du goût du sang de ses ennemis.

— On ne peut pas vraiment dire qu'il ait grandi dans un environnement sain.

— Donc tu comptes lui trouver des excuses toute la nuit ? Pourquoi es-tu venue ?

— Je voulais savoir comment tu allais. Désolée.

Je me levai à nouveau pour partir, mais il dit une chose qui m'arrêta.

— Il a été envoyé ici. Pour toi.

Je me retournai vers lui.

— Je suis au courant qu'il a été envoyé, mais c'était pour mettre la main sur un portail. N'importe quel portail. Pas moi spécifiquement. Ensuite il m'a vue et il est tombé amoureux. C'est pour ça qu'il s'est libéré du joug de son père et qu'il m'a attendue.

— Il est tombé amoureux ? (L'expression étonnée qu'il arborait ne laissait aucun doute quant à ce

qu'il pensait de moi.) Il ne s'est échappé de rien du tout. Il a été envoyé. Pour toi en particulier.

— Tu ne peux pas croire ça.

— Oh, non. Tu as raison. Je veux dire, on me l'a seulement montré en Enfer. Mes sources se trompent certainement.

— Swopes, les gens ne vont pas se payer une promenade de santé au royaume des morts pour en revenir indemnes.

— Mon cul, oui. C'est ce que j'ai fait. Ensuite une entité quelconque m'a fait sortir de force. Et je n'ai jamais prétendu que j'en étais revenu indemne.

Eh bien, si quelque chose pouvait affecter l'âme humaine, c'était certainement un voyage en Enfer. Je ne savais pas quoi lui dire.

— Comment c'était ?

Il fit un geste vague avec sa bière.

— Tu sais. Chaud. Plein de gens qui crient. De la souffrance partout. Je ne le recommanderais pas comme destination de vacances.

— Comment est-ce que tu... Qui t'a expliqué pour Reyes ?

Le regard qu'il me lança bouillonnait de haine.

— Son père.

Je tombai à la renverse sur la chaise.

— En gros, vous avez commencé à parler autour d'un puits enflammé avant de comparer vos notes sur la mort et l'agonie ?

— Quelque chose dans ce goût-là. Il voulait que je voie, Charley.

— Voie quoi ?

— Ce que son fils était. (Il se pencha en avant, comme s'il essayait de me convaincre de le croire.)
Ce qu'il faisait.

— On fait tous des choses dont on n'est pas fiers.

Il rit durement et se gratta le visage.

— Tu vis dans ton petit monde, hein ?

— Oui, et je m'y sens bien.

— Eh bien, laisse-moi juste te dire ceci : je sais ce qu'il est, je sais ce que tu es, et je sais ce qui se passera s'il te met la main dessus. Je ne laisserai pas cette éventualité se produire.

Oh, magnifique.

— Ce qui se produira ? Du genre, l'Enfer sur Terre ?

— Du genre l'Enfer de la pire espèce sur Terre. Charles, il a été envoyé ici. Pour toi. Afin de réaliser les rêves les plus fous de son père.

Je me relevai pour prendre un verre d'eau.

— Ce que tu as vu, ce qu'ils t'ont dit, ce n'est pas vrai. Il s'est échappé. Il est venu de son propre chef.

— C'est ce qu'il t'a dit ?

— Oui, répondis-je en fouillant ses placards à la recherche d'un verre.

— Je n'aurais jamais cru qu'une Faucheuse pourrait être aussi crédule.

Au diable le verre. Je pourrais boire de l'eau à la maison. Il y avait peu de chose que je détestais plus que le fait qu'on remette mon intelligence en question.

Je refermai le placard et me penchai vers Swopes, qui était toujours assis à la table.

— Alors tu es allé en Enfer, hein ?

Quand il acquiesça, je lui offris un sourire douxereux, lui tapotai la joue, puis dis :

— Fais de beaux rêves.

Chapitre 10

Affronter vos peurs vous rend plus fort. Mais s'enfuir en courant muscle les jambes.

Autocollant de voiture

Je rentrais à la maison en voyant rouge. Littéralement. Un policier m'avait fait me ranger sur le côté, et ses gyrophares étaient méchamment vifs. J'allais sûrement voir des points rouges pendant plusieurs jours. Après avoir flirté un peu avec lui, ce qui ne m'avait aidée en rien, et avoir mentionné qui était mon oncle, ce qui m'avait considérablement aidée, j'avais pu parcourir le reste du chemin un peu plus calmement et un peu plus lentement. Malgré son hostilité, passer chez Swopes m'avait offert un sympathique intermède de mon appartement en pagaille. J'examinai les environs tout en conduisant, faisant très attention aux ombres sinistres et aux coins sans lumière. Je n'avais pas été si souvent à l'extérieur depuis des semaines. Et sortir la nuit, à une heure si indue, était étrange. Et dangereux.

Je verrouillai la voiture et me dirigeai vers mon immeuble. À peine entrée, je fus prise du besoin irrésistible de vérifier chaque recoin et chaque petite fente avant de remonter l'escalier jusqu'à mon appartement au troisième étage. Je marchai dos au mur, jetant sans arrêt des regards par-dessus mon épaule. Il était plus que jamais temps que je me balade avec une lampe torche pendant la nuit.

Après être retournée dans ma chambre sur la pointe des pieds afin de ne pas réveiller Gemma, j'ouvris le tiroir supérieur de ma commode et en sortis une photo. La photo. Celle que j'avais obtenue quelques semaines plutôt et que je n'avais plus jamais regardée depuis.

J'entendis la chasse d'eau, puis Cookie passa la tête par l'embrasure de la porte. La lumière de la cuisine filtrait tout autour d'elle et me permettait de distinguer sa silhouette.

— Charley, c'est toi ? fit-elle, la voix rauque et endormie.

Je me demandais si elle était encore soûle. Je baissai la photo pour éviter de voir ce qu'elle représentait.

— Je suis Prune, la jumelle maléfique de Charley.

— Tu n'arrives pas à dormir ?

Je m'assis au pied de mon lit.

— Pas vraiment. Mon cerveau s'amuse à m'envoyer des pensées contradictoires.

Elle prit place à côté de moi.

— À propos de quoi ?

Je ris doucement.

— Tu seras en mesure de te lever demain matin ? demandai-je.

Elle sourit.

— Je vais bien. Je me remets rapidement des cuites.

— Tu étais évanouie sur le sol de la cuisine.

Après avoir renflé de manière plutôt grossière, elle répondit :

— Comme si c'était la première fois.

Elle n'avait pas tort.

— Alors, quoi de neuf ?

— Je ne sais plus quoi penser de Reyes.

— Oh, chérie, qui sait quoi penser de lui ? C'est une énigme emballée dans un papier cadeau fait de sensualité, entouré d'une dizaine de chaînes de désir et recouvert de rubans aussi tranchants que des

rasoirs. Il est constitué de plus de couches que le gâteau de mariage d'un multimillionnaire.

Je haussai les sourcils.

— De sensualité ?

— Je sais. Ça dépasse le fait qu'il soit l'homme le plus sexy à avoir jamais foulé la Terre, mais c'est un détail difficile à ignorer. (Elle remarqua la photo dans mes mains.) Qu'est-ce que c'est ?

Je baissai la tête.

— Tu te souviens quand je suis allée dans l'immeuble où j'ai vu Reyes pour la première fois ? Celui dans lequel cette vieille femme cinglée squattait ?

— Oui, c'était la propriétaire quand Reyes y habitait, quand tu étais au lycée.

— Tout juste. Eh bien, elle m'a donné ça. (Je lui tendis le cliché, mais le retins par un coin.) Je dois t'avertir, c'est très explicite.

Je remarquai que la surprise avait gagné ses traits quand elle se saisit de la photo et la releva afin de profiter de chaque particule de lumière que la chambre avait à offrir. Elle fronça les sourcils comme si elle essayait de distinguer l'image. Ses sourcils se rapprochèrent encore plus lorsqu'elle y parvint, et elle écarquilla les yeux. Elle ouvrit la bouche, témoignage muet de sa compréhension. Puis ses yeux s'humidifièrent et elle se couvrit la moitié du visage de sa main libre.

Elle semblait incapable de détourner le regard, comme si elle assistait à un accident de voiture. Je n'avais pas besoin de revoir l'image pour me souvenir de l'horreur que la photo représentait. Elle avait été marquée au fer rouge dans ma mémoire à la seconde où j'y avais posé les yeux.

Les cordes. Le sang. Les hématomes. La honte.

Cookie reprit finalement la parole, sans enlever sa main.

— Est-ce que c'est... ? (Sa respiration se bloqua dans sa poitrine, et elle déglutit avant de recommencer.) Est-ce que c'est Reyes ?

— Oui.

Elle ferma les paupières et plaqua la photo contre son cœur, comme si elle essayait de le bercer. De le protéger. Une larme s'échappa de la barrière de ses cils.

— Mon Dieu, Charley. Tu me l'avais dit, mais...

— Je sais.

Je la pris par le bras.

Elle se serra contre moi et tapota ma main.

Je lui laissai quelques instants pour absorber ce qu'elle venait de voir. Pour lui permettre de contrôler ses émotions.

Je crois que ce cliché était un trophée. Selon la sœur de Reyes, Kim, Earl Walker avait l'habitude de prendre des photos compromettantes de Reyes, puis de les cacher dans les murs partout où ils vivaient. Et ils déménageaient sans arrêt, donc il pouvait y en avoir à des dizaines d'endroits. Elle m'avait dit que les photos constituaient un chantage qui servait à s'assurer que Reyes se comporterait bien. C'était possible, même si j'avais tendance à penser qu'il s'agissait plutôt de souvenirs. Des souvenirs de ses exploits. Mais la raison pour laquelle il les cachait dans les murs dépassait mon entendement. S'il s'agissait bien là de trophées, ne les aurait-il pas emportées ? Pourquoi les laisser à un endroit où elles pouvaient être trouvées - et l'avaient été, dans le cas de Mme Faye - et utilisées contre lui ?

Puis je pris conscience qu'Earl ne figurait probablement sur aucune de ces images. Elles représentaient toutes Reyes.

Sur la photo que Mme Faye m'avait donnée, Earl semblait volontairement faire honte à Reyes. C'était le pire de tout. Il l'avait attaché et lui avait bandé les yeux, même si je n'avais aucune peine à reconnaître la silhouette parfaite de Reyes. Ses cheveux en bataille. Sa bouche pleine. Les lignes fluides de son tatouage qui s'enroulait autour de ses épaules et de ses bras. Les cordes qui mordaient dans sa chair. Elles rouvraient des blessures qui avaient commencé à guérir. Il semblait avoir seize

ans sur la photo, son visage était tourné loin de l'objectif, ses lèvres serrées par l'humiliation. D'énormes hématomes noirs souillaient sa nuque et ses côtes. De longues entailles, certaines récentes et d'autres à moitié guéries, zébraient ses bras et son torse.

Je ne parviendrais jamais à effacer cette image de mon esprit, même si j'avais caressé l'éventualité d'avoir recours à l'électrothérapie, juste pour essayer. Ça en aurait valu la peine. Et pourtant, j'avais conservé la photo. A ce jour, je n'avais aucune idée de la raison qui m'avait retenue de la brûler dès l'instant où je l'avais eue entre les mains.

— Je n'ose pas imaginer à quoi sa vie a ressemblé, dit Cookie en observant le vide en face d'elle.

— Moi non plus. Il a sauvé la mienne, ce soir. Il s'est battu avec un démon qui était bien décidé à m'égorger.

Je la sentis se tendre, inquiète.

— Charley, tu es sérieuse ?

— Oui. Je lui en ai voulu, mais il m'a toujours sauvé la vie. Encore et encore lorsque je grandissais. Je ne suis pas sûre d'avoir le droit d'être en colère contre lui.

— Peut-être que tu ne l'es pas.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle se mordit la lèvre et hésita avant de répondre.

— Je te connais, Charley, et je ne crois pas que tu sois en colère contre quelqu'un d'autre que toi-même.

Je me raidis.

— Pourquoi est-ce que je serais en colère contre moi ?

Elle m'adressa un sourire plein de compassion.

— Exactement. Pourquoi ? Et pourtant, tu l'es. Comme toujours. En colère contre toi parce que... parce que quoi ? Parce qu'Earl Walker s'est introduit dans ton appartement ? Parce que tu as été attaquée ? Parce que tu n'as pas pu te défendre ?

Je fronçai les sourcils.

— Tu as tort. Je ne suis pas en colère contre moi. Je vais très bien. Je suis dans une forme olympique. Tu as vu mes fesses ?

Elle passa un bras autour de mes épaules et me serra.

— Désolée, gamine. Tu ne trompes personne à part toi. Alors, qu'est-ce que tu penses de celui qui se fait appeler le fils de Satan ? Il y a de l'espoir pour lui ?

Elle me rendit la photo, face cachée. Je ne la retournai pas.

— Il y en a peut-être. Le jury est toujours en train de délibérer.

— Eh bien, dis-lui de se dépêcher. Il faut que ce type passe nous voir plus souvent. On dirait un top model brésilien trempé dans le péché.

— C'est une bonne description.

— Je pense aussi. Au fait, pourquoi Prune ?

C'était étrange. Dormir avec Gemma et avoir tante Lil, même évanouie parce qu'elle croyait être ronde comme une queue de pelle, dans la pièce d'à côté se révélait réconfortant. Pas énormément, surtout quand Gemma s'était mise à parler dans son sommeil ou quand elle m'avait frappée parce que j'étais un pirate - cette fille avait de sérieux problèmes -, mais assez pour me permettre de me reposer un peu.

Je me réveillai tout de même relativement de bonne heure. En partie parce que les ouvriers avaient commencé leur journée plus tôt que Dieu. Mais surtout parce que Gemma était en train de courir partout à la recherche de son pantalon. Elle le portait quand je l'avais ramenée jusqu'au lit, alors je ne voulais même pas songer à la raison pour laquelle il avait disparu. Mais elle se cognait contre tout ce qu'elle pouvait. Dieu merci, je ne tenais pas vraiment à ma statue en macaronis d'Abraham Lincoln. Si je ne connaissais pas mieux ma sœur, j'aurais dit qu'elle était toujours bourrée. J'avais vraiment hâte

de voir dans quel état était Cookie.

Je sautai sous la douche à nouveau, plus pour briser la glace avec la journée qui m'attendait que parce que j'en avais besoin. Des images dérangeantes s'évertuaient à surgir partout autour de moi. Garrett en Enfer. Reyes se battant contre le démon de la veille. Cookie en train de s'essayer à la pôle dance. Elle aurait pu être douée s'il y avait vraiment eu un poteau, mais je lui accordais des points bonus pour sa capacité à le mimer.

Après avoir enfilé un Jean, un pull à col rond brun chocolat et de vieilles bottes délavées qui me montaient jusqu'aux chevilles, je sortis de ma chambre pour affronter un nouveau jour dans mon humble demeure. Ces temps-ci, j'aimais bien plus l'intérieur de mon humble demeure que l'extérieur. Mais j'avais des cas à résoudre et des personnes à emmerder avec toute l'affection dont j'étais capable. Je décidai de commencer par l'atroce beau-frère de Harper, histoire de voir à quel point il voulait qu'elle disparaisse. Ou souhaitait la rendre folle. Cette éventualité me trottait dans la tête depuis un moment. Que Harper ne soit plus en travers de son chemin arrangerait vraiment ses affaires. Son héritage doublerait, au bas mot.

Tout en me demandant où tante Lil avait bien pu passer, j'attrapai mon sac et mes lunettes de soleil avant de me diriger vers la porte. Malheureusement, quelqu'un fut plus rapide que moi. On frappa une fraction de seconde avant que mes doigts n'atteignent la poignée. J'ouvris et découvris la dernière personne sur Terre qui aurait pu me faire la grâce de se trouver sur mon palier.

Sans me laisser démonter, je mis mes lunettes de soleil.

— J'étais en train de partir, annonçai-je à Denise, ma belle-mère de l'enfer.

Puis une pensée me frappa : peut-être que Garrett n'était jamais allé en Enfer. Peut-être qu'il avait atterri dans la maison de mes parents par erreur. Ça pouvait tout à fait expliquer les hurlements et les gémissements de douleur.

— Est-ce que je peux te parler ? demanda-t-elle. Ça ne prendra pas longtemps.

Denise était une de ces femmes que les autres personnes trouvaient charmante. Elle avait un gentil sourire et un don pour le théâtre. Mais elle était à peu près aussi douce qu'une vipère affamée dans un panier rempli de rats. Au moins envers moi, le fruit de ses entrailles par alliance.

On ne s'était jamais vraiment entendues. Elle avait commencé à ne pas m'apprécier ouvertement quand j'avais commencé à insister pour qu'elle me raconte des histoires sur son enfance, à la supplier pour qu'elle m'explique comment c'était de courir avec les dinosaures. Après ça, elle s'était mise à me lancer des regards au nitrogène liquide qui pouvaient congeler n'importe quelle bonne intention. J'avais appris à lancer mes regards les plus efficaces grâce à cette femme. Je suppose que je devais lui être reconnaissante pour ça.

Tout en expirant longuement de manière exagérée, je me retirai du pas de la porte et l'invitai à entrer d'un geste de la main. Elle s'arrêta net lorsqu'elle vit l'état de mon appartement. Je la suppliai silencieusement de dire quelque chose. N'importe quoi. N'importe quoi qui me donnerait une excuse pour la mettre à la porte d'un coup de pied aux fesses. J'avais dû endurer son rôle de belle-mère, et je continuai en présence de papa et de Gemma, mais pas ici. Pas dans mon espace sacré. Elle pouvait aller se faire voir si elle pensait que j'allais gentiment sourire et supporter ses regards condescendants sous le toit pour lequel je payais un loyer.

Elle sembla s'en rendre compte. Son instinct de survie venait de se manifester. Elle récupéra de sa surprise en un clin d'œil et se remit à avancer, évitant un carton et un pantalon.

Tout en me demandant comment Gemma se débrouillait sans, je conduisis Denise jusqu'à mon salon - qui se situait bien à cinq pas de ma porte d'entrée -, m'assis, et la gratifiai de mon meilleur air renfrogné.

— Que puis-je faire pour toi, Denise ?

Elle s'assit le plus loin possible de moi et redressa les épaules.

— Je voulais simplement te poser quelques questions.

— Et ton téléphone ne fonctionne pas ?

Elle se hérissa légèrement en entendant le ton que j'avais utilisé. Subir ma mauvaise humeur sans se battre n'était pas son genre. La modestie et la sagesse n'étaient pas génétiques chez elle. Elle devait vraiment être désespérée.

— Tu ne réponds jamais à mes appels, me rappela-t-elle.

— Ah oui, c'est vrai, j'avais oublié. Alors, qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

Elle sortit un mouchoir de son sac, retira ses lunettes de soleil, et se fit un devoir de les nettoyer.

Finalement, et avec une attention toute particulière, je décidai de m'ouvrir. Je me laissai ressentir les sentiments qui la traversaient. La plupart du temps, je restai fermée. Il y avait beaucoup trop d'émotions ambiantes partout. J'avais appris à contrôler ce que j'absorbais et la manière dont je le faisais lorsque j'étais au lycée. Avant ça, ma vie avait été... un défi constant. Spécialement auprès de l'Antéchrist par alliance.

Les émotions s'échappaient d'elle comme des lames acérées, les pires d'entre elles ressemblant à des éclairs dont la foudre me coupait le souffle. La peur. Le doute. La douleur.

Quelqu'un était mort. Ou quelqu'un allait mourir. Ces émotions étaient bien trop fortes pour être associées à autre chose que la mort.

— Tout d'abord, j'aimerais que tu saches que je crois en toi. En ce dont tu es capable.

Ainsi donc, la femme qui avait fait de mon enfance - de mes dons - un véritable enfer y croyait à présent. Ouais, en effet. Quelqu'un allait mourir. Peut-être que ce serait elle, mais je ne voulais pas me donner de faux espoirs.

— Magnifique ! répondis-je, feignant l'enthousiasme. Maintenant on peut être les meilleures amies du monde.

Elle m'ignora.

— Je le sais depuis longtemps, Charlotte.

Elle avait toujours refusé d'utiliser mon surnom. Ça nous aurait fait paraître trop proches, et nous ne pouvions pas laisser une telle chose se produire.

— Tu dois comprendre à quel point il a été difficile de t'élever.

Je ne pus me retenir. Je grognai. Bruyamment. Puis me mis à rire.

— M'élever ? C'est comme ça que tu appelles ça ? Tout ce que tu m'as fait endurer ?

Elle m'avait ignorée durant toute mon enfance. À part lorsque je la mettais dans l'embarras devant des amis ou quand je saignais abondamment, je n'avais aucune importance pour elle. Je n'étais personne. Invisible. De la poussière sous ses pieds.

Pas que je lui en veuille ou quoi que ce soit.

— Tu n'as pas d'enfants, alors je ne m'attends pas à ce que tu comprennes.

Je décidai de partager une anecdote avec elle afin de l'aider à mieux se rendre compte de la situation.

— Toute personne qui a des enfants devrait savoir que, parfois, quand on demande à la petite Charley qui a cassé la lampe et qu'elle répond qu'elle l'ignore, ce qu'elle essaie de dire en fait c'est : « C'était un type avec la peau claire et translucide et des cheveux gras qui était peut-être mort en raison de la blessure qu'il avait à la tête, mais qui avait certainement plutôt mordu la poussière à cause des nombreuses blessures par balles qu'il avait à la poitrine. » Mais si ça se trouve, je me fais juste des idées.

— Les circonstances étaient inhabituelles, confirma-t-elle en observant ses lunettes.

— T'crois ?

Elle retint une riposte juste à temps, et je souris presque. Je n'étais pas sûre de savoir à quel moment j'étais devenue aussi cruelle. Elle était de toute évidence en train de souffrir. Mais le karma était une salope calculatrice. Il faudrait que j'en sois une plus souvent.

En bon petit soldat, elle continua à avancer et demanda :

— Est-ce que tu pourrais me transmettre le message ? Celui que mon père m'a laissé ?

Je ne pus pas m'en empêcher. J'ouvris la bouche comme si ma mâchoire venait de se disloquer et je faillis me moquer d'elle à haute voix. Maintenant ? Après toutes ces années, elle avait décidé de rejoindre le club, et j'étais censée me rappeler de quelque chose qu'un défunt m'avait dit quand mon âge n'était constitué que d'un seul petit chiffre ? C'était quoi, cette plaisanterie ?

— OK, eh bien, je devais avoir... (Je levai les yeux pour observer une calculette géante au plafond.) Je ne sais pas, quatre ou cinq ans, donc c'était il y a combien d'années ? Les maths, c'est pas vraiment mon truc.

— Vingt-cinq ans, proposa-t-elle.

— Donc j'avais quatre ans.

— Je sais, dit-elle. (Elle crispa les doigts autour de son sac.) Mais je sais également à quel point ton esprit est surprenant. (Elle me regarda de manière entendue.) De toute évidence, tu n'oublies jamais rien.

— Tu n'as pas tort. Je me rappelle précisément la gifle que tu m'as donnée devant tout le monde au parc. Et la fois où tu m'as fait descendre de ce vélo à la plage. En me tirant par les cheveux. Et de celle où j'ai essayé de te transmettre le message de ton père, ainsi que de la manière dont tu as pété un plomb, hurlant tout du long sur le trajet pour retourner au bar de papa. (Je me penchai.) Tu m'as craché en plein visage.

Elle serra les lèvres, désolée. Mince, elle était douée. Si je ne la connaissais pas mieux, j'aurais pu penser qu'elle s'en voulait réellement.

— J'étais sous le choc, au parc. Ce que tu as fait était... (Elle inspira, puis me lança un regard accusateur avant de reprendre.) Et tes cheveux s'étaient accrochés à ma bague. Je t'avais dit de ne pas monter sur ce vélo et tu m'avais désobéi.

Si la chaleur de la haine que je lui vouais avait pu se manifester physiquement en sortant de mon corps, elle aurait été atomisée sur place. Il n'en serait resté qu'une petite brique de charbon en forme d'Hitler, parce qu'elle lui ressemblait vraiment d'une manière étrange et dérangeante. Ce que j'avais fait ? Comment osait-elle !

— Et si tu t'en souviens bien, je n'étais même pas encore au courant que mon père était mort quand tu m'as dit que tu avais un message de sa part d'outre-tombe. Comment étais-je censée réagir à ça, Charlotte ?

— En me crachant au visage, de toute évidence.

Elle baissa la tête.

— Si je te présente mes excuses, est-ce que ça aidera ?

— Pas spécialement.

— Est-ce que tu veux bien me le répéter quand même ?

La tristesse et le remords dans ses yeux grignotèrent mes résolutions. Pas énormément. Un peu comme une souris qui aurait mordillé une petite miette issue d'un bout de fromage de la taille du mont Rushmore. Mais assez pour que je réponde :

— Je ne me souviens sincèrement pas du message exact, puisque tu demandes. C'était quelque chose à propos de serviettes bleues. Ou peut-être de serviettes qui n'étaient pas vraiment bleues. Merde, je ne sais pas.

OK, j'avais seulement utilisé le mot qui commence par « M » parce que je savais à quel point elle le détestait. Mais ça m'avait fait du bien. Elle avait l'air perdue dans ses pensées, à essayer de se souvenir de ce dont je pouvais bien être en train de parler. Puis quelque chose sembla émerger de sa mémoire. Son visage s'illumina comme si elle venait de comprendre.

— Attends, s'exclama-t-elle.

Elle se leva et me tourna le dos.

— Qu'a-t-il dit au sujet des serviettes ?

Après avoir pris une profonde inspiration, je répondis :

— Je te l'ai dit, quelque chose au sujet du fait qu'elles n'étaient pas vraiment bleues. Je crois qu'il a dit que ce n'était pas ta faute.

Sa tristesse me frappa comme un jet d'acide. Elle me piqua les yeux. Elle remplit ma cage thoracique et la comprima. Je me fermai à nouveau, rétractant les antennes qui me permettaient de capter les émotions, et forçai de l'air frais à pénétrer dans mes poumons.

Puis Denise se retourna et s'agenouilla en face de moi. Elle s'agenouilla. Sur les genoux. C'était bizarre. Je tentai de reculer, mais j'étais déjà contre le dossier de mon canapé, qui s'appelait peut-être Consuela. Mon expression trahissait très certainement le dégoût que je ressentais.

— Ce n'était même pas à propos de moi, dit-elle, le visage rayonnant de stupéfaction. C'était à ton sujet. Il essayait de m'expliquer pour toi.

— Tu es dans ma bulle de confort.

— Il voulait me dire à quel point tu es spéciale.

— Et tu ne l'as pas écouté, la réprimandai-je. Comme c'est étonnant. Mais non, sérieusement, tu es dans ma bulle de confort.

— Oh, s'exclama-t-elle en jetant des regards autour d'elle, surprise. Je suis désolée. Je... (Elle se rassit sur sa chaise et lissa son pantalon.) Je suis désolée, Charlotte.

Je ne savais vraiment pas comment son père s'y était pris pour lui envoyer un message à mon sujet depuis l'autre côté, ou comment elle avait réussi à tirer cette conclusion quand il s'agissait apparemment de serviettes bleues. Et, tristement, je n'en avais pas grand-chose à faire.

— C'est tout ce dont tu avais besoin ?

— Non.

— Eh bien, c'est le seul message que j'ai pour toi aujourd'hui. À moins que tu veuilles celui qui concerne tout le travail que j'ai à faire. C'en est un important.

Je ramassai mon sac sur le sol, remis mes lunettes de soleil, et me levai pour sortir.

— Est-ce que tu peux prédire quand quelqu'un est sur le point de mourir ? demanda-t-elle avant que j'aie le temps de m'éloigner.

Je le savais. La tête baissée et les dents serrées, je répondis :

— Je n'en suis pas sûre.

Malheureusement, j'avais la dérangeante impression que j'étais en mesure de le faire. Que j'en avais toujours été capable. Mais c'était une de ces petites voix énervantes qui chuchotait à mes oreilles et que j'ignorais. Comme quand Cookie portait du violet, du rouge et du rose en même temps. Je la repoussais aux confins de ma conscience. Je ne savais pas trop comment expliquer ça à quelqu'un comme elle, alors je n'essayai même pas.

— C'est possible. (Je penchai la tête et la regardai des pieds à la tête.) Ouaip, je commencerais à chercher un endroit sympa où me faire enterrer, si j'étais toi.

Elle ne me prit pas le moins du monde au sérieux, ce qui était probablement une bonne chose, dans la mesure où je la faisais marcher. Après s'être levée à son tour, elle remit son mouchoir dans son sac et dit :

— Si tu remarques quoi que ce soit de ce genre, pourrais-tu s'il te plaît me passer un coup de fil ?

— Absolument. Je te mettrai en numéro favori.

Elle se dirigea jusqu'à la porte puis se retourna.

— Et juste pour ton information, je ne demandais pas pour moi.

Je la laissai s'en aller, attendis cinq bonnes minutes, puis sortis à mon tour, la chassant complètement de mon esprit. Ou faisant de mon mieux pour que ça arrive.

Selon son insigne, la Société du Voile se chargeait de l'exploration et du développement de carburant alternatif, et le beau-frère de Harper, Art, y était apparemment un grand ponte. Dans la mesure où je n'avais pas rendez-vous, on me demanda de patienter dans le hall. Ce n'était pas un endroit où j'aimais attendre. Alors je tentai d'expliquer à la réceptionniste qui j'étais et lui dis que si

Art ne voulait pas me recevoir, je pourrais revenir avec quelques officiers et un mandat. On me conduisit dans son bureau à peine quelques minutes plus tard. J'adorais quand ces menaces en l'air fonctionnaient. Sérieusement, un mandat pour faire quoi ? Art devait avoir quelque chose à cacher.

Il ne sembla pas spécialement content de me voir lorsque son assistante me fit entrer dans son bureau. Il se leva et me tendit la main, mais ça ne lui faisait pas plaisir. Manque de bol, ce type était mignon. Il portait un costume trois-pièces et avait le visage d'un acteur de cinéma, avec de courts cheveux bruns et une peau naturellement bronzée. Mais la pièce de résistance était ses yeux, gris argenté avec des nuances bleutées, entourés de longs cils sombres. Et merde ! Je détestais quand les méchants étaient si séduisants. C'était tellement plus facile de penser le pire d'eux quand ils donnaient le change et étaient maigrichons, avaient des sourires sournois et des dents pourries.

Bien que le fait qu'il ressemble à sa mère aidât légèrement. Oh, oui, c'était une vermine. Et j'allais le prouver aussi vite que possible.

Après m'avoir brièvement serré la main, il me fit signe de m'asseoir, puis fit de même.

— Ça vous dérangerait de m'expliquer pourquoi vous avez ressenti le besoin de me menacer, madame Davidson ?

— Pas du tout. J'avais besoin de vous voir, et j'avais besoin de vous voir rapidement. J'ai été engagée par votre belle-sœur...

— Je sais, je sais. (Il leva un bras pour me faire taire.) Mère m'a tout raconté.

J'avais été le sujet de la conversation à dîner ? Cool. J'adorais quand ça se produisait. Mais j'avais un préjugé sur les hommes qui appelaient leurs mères « Mère », et c'était encore un point en sa défaveur. Peut-être que ça pourrait contrecarrer le fait qu'il était beau comme un Dieu.

— De la même manière que je suis sûre que vous y avez également eu droit.

— Moi ?

— Oui. Je suis persuadé que vous avez eu un compte rendu en long et en large du fait que Harper tente à tout prix d'attirer l'attention, et que tout a commencé après le mariage de mes parents.

J'évaluai ses émotions. Il n'était pas en colère. Et il ne se sentait pas particulièrement coupable. Pas jusqu'à ce que je dise :

— Harper m'a raconté que vous aviez mis le feu à la niche de son chien. Quand il était à l'intérieur.

— Elle a dit ça ?

La culpabilité s'échappait de lui par vagues, mais il y avait quelque chose de plus puissant encore. L'anxiété. Il était blessé. Il se leva et regarda par la fenêtre.

— C'était un accident. Elle le sait.

— Et elle me l'a dit.

Je remarquai un léger sourire sur ses lèvres lorsque j'observai son reflet dans la vitre, et la vérité me frappa. violemment.

— Nom d'un chien, vous êtes amoureux d'elle !

— Quoi ?

Il se retourna pour me faire face, sur son visage une parfaite imitation de l'indignation. Je fis la moue.

— Vraiment ?

— Merde. (Il fit le tour de son bureau et referma la porte avant de continuer.) Comment avez-vous... ? Écoutez... (Il se passa la main dans les cheveux tandis que j'essayais de ne pas sourire bêtement.) Évidemment que je l'aime, c'est ma sœur.

— Art, c'est votre sœur par alliance, et elle est splendide. Je l'ai rencontrée, vous vous souvenez ?

Il se rassit.

— Elle n'est pas au courant. Pas vraiment.

— Pourquoi ? demandai-je, sidérée.

— C'est compliqué. Mais nous avons été très proches pendant des années.

— Attendez une minute, dis-je tandis que je prenais conscience d'une chose. C'était vous, son

contact. Vous l'avez aidée quand elle a disparu pendant ces trois années, n'est-ce pas ?

Il pinça les lèvres.

— Qu'allez-vous au juste transmettre à ma mère ?

— À moins que ça concerne directement cette affaire, rien du tout. Et je ne vois pas en quoi savoir que vous avez aidé votre belle-sœur serait ses oignons.

— En effet, concéda-t-il avec réticence. Ça a été les trois années les plus difficiles de ma vie.

Il l'aimait sincèrement.

— Eh bien, je dois admettre que vous venez de bousiller ma théorie. Je pensais vraiment que c'était vous.

— Désolé.

Il ne l'était pas. C'était évident.

— Mais vous la croyez, n'est-ce pas ?

Il haussa les sourcils, plein d'espoir.

— Je la crois. Est-ce que vous pouvez me dire ce que vous pensez de tout ça ? Je veux dire, vous avez certainement quelques idées après toutes ces années.

— Rien qui se soit avéré, répondit-il comme s'il se décevait lui-même. J'ai essayé de démêler cette histoire pendant des années. À une période, je croyais que c'était le fils des voisins qui avait un faible pour elle, ensuite le livreur de meubles. Des choses se produisaient aux moments les plus étranges. Parfois Harper était à la maison, parfois pas, donc la théorie de ma mère selon laquelle Harper cherche juste de l'attention, c'est des conneries.

J'étais contente qu'il pense ainsi.

— Est-ce qu'il y avait quelqu'un d'autre dans la maison quand vous y étiez ? Quelqu'un qui aurait eu facilement accès à la chambre de Harper ?

— Bien sûr, tout le temps. On avait des parents, cousins, femmes de chambre, cuisiniers, jardiniers, traiteurs, organisateurs d'événements, assistants, et ainsi de suite.

— Est-ce que certains d'entre eux habitaient au manoir ?

— Juste la gouvernante et parfois un cuisinier. On en a eu beaucoup. Ma mère n'est pas la personne la plus facile à vivre.

Je n'avais pas de peine à l'imaginer.

— Il faut que je vous pose une question difficile, Art, et j'ai besoin que vous gardiez l'esprit ouvert.

— D'accord, répondit-il, légèrement suspicieux.

— Est-ce que vous soupçonnez ou avez jamais soupçonné votre mère ?

Son visage se figea dans le doute.

— Non. (Il serra la mâchoire.) Absolument pas.

— Mais la santé de votre beau-père est sur le déclin, n'est-ce pas ? Si quelque chose devait arriver à Harper, vous et votre mère hériteriez de tout.

Il haussa les épaules, résigné.

— C'est vrai, mais on héritera d'une petite fortune quoi qu'il advienne.

— Peut-être que ce n'est pas suffisant. Peut-être que votre mère a essayé de, je ne sais pas, rendre Harper folle afin de pouvoir la déclarer inapte, ou quelque chose comme ça.

— Je comprends pourquoi vous pensez ça, mais elle n'est pas avare à ce point. J'y ai réfléchi pendant longtemps. Ma mère n'a pas menti. Tout a commencé après qu'ils se sont mariés. Je n'avais rencontré Harper que quelques fois avant le mariage, mais c'était juste une petite fille normale.

— Et ensuite ?

— Ensuite, elle a changé. Et malgré ce que pense ma mère, je ne crois pas que ça ait quelque chose à voir avec leur mariage. (Il se pencha en avant et releva un regard perçant.) Je pense que quelque chose lui est arrivé pendant la lune de miel de mes parents. Quelque chose qui a un lien avec tout ça.

— Elle n'a mentionné aucun incident.

— J'ai fait des recherches sur le syndrome de stress post-traumatique, madame Davidson, et en

songeant à tout ce qui s'est passé, je pense que Harper en présente les symptômes. Elle n'avait que cinq ans, pour l'amour de Dieu. Qui sait ce qu'elle a refoulé ?

— Eh bien, je pense que vous avez raison à ce propos. De mauvais souvenirs peuvent être refoulés. Je suis contente qu'elle vous ait eu à ses côtés, en revanche. Qu'elle ait eu quelqu'un dans son camp.

— Moi aussi. (Il sourit et se cala à nouveau contre le dossier de sa chaise.) Je me demande si elle me pardonnera un jour pour cet incendie.

— Je ne compterais pas là-dessus si j'étais vous.

Chapitre 11

Dans la mesure où tuer des gens est illégal, est-ce que je peux avoir un Taser juste pour le fun ?

Tee-shirt

Peut-être qu'Art avait raison. Peut-être que Harper avait refoulé quelque chose. Un incident troublant qui aurait servi de point de départ à toute cette histoire.

Si quelqu'un était au courant, ce serait sûrement son premier thérapeute.

J'appelai Cookie et, après lui avoir expliqué comment diminuer le volume de sa sonnerie, j'obtins les informations dont j'avais besoin sur le premier thérapeute de Harper, une psychologue nommée Julia Penn. Elle était à la retraite, et Cookie n'avait pas réussi à me trouver d'autres coordonnées que son adresse. Elle vivait à Sandia Park, juste au-dessus des montagnes. J'avais mille et une choses à faire aujourd'hui, y compris aller voir comment se portaient Harper et Quentin, et rendre visite à quelques vieux amis, à savoir Rocket, un savant défunt qui habitait dans un asile psychiatrique désaffecté. Mais je décidai de passer chez la psy quoi qu'il en soit. Ça ne devrait pas prendre trop de temps.

Je conduisis sur la fameuse route secondaire connue sous le nom de Turquoise Trail, longeant un paysage magnifique, avant de déboucher sur le prestigieux panorama de San Pedro, une riche communauté au pied de Sandia Park.

Frappée par la beauté de l'endroit, je rappelai Cookie.

— Je ne t'ai pas expliqué que la sonnerie me dérangeait aujourd'hui ?

— Cook, comment tu peux avoir la gueule de bois ? Tu allais parfaitement bien vers 4 heures du matin.

— Ça ne m'avait pas encore rattrapée. Ça l'a fait plus tard. Autour de sept heures et demie. Est-ce que c'est le pantalon de Gemma ?

— Ouais.

— Comment a-t-elle... ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Écoute, je te rappelle parce je voulais te dire : au diable le fichu immeuble dans lequel on vit. Dans la mesure où on ne peut pas avoir l'appartement cool, je propose qu'on emménage ici.

— C'est une excellente idée, confirma-t-elle.

— Oui, hein ?

— À part que tu ne peux pas payer ton loyer.

— Raison de plus pour déménager.

— Les baraques dans le coin coûtent plus cher que ce que tu arriverais à compter.

— Ça a l'air stupide quand tu présentes les choses sous cet angle.

— Tu sais ces femmes dans les maisons de retraite qui doivent être attachées jour et nuit parce qu'elles mélangent les médicaments de tout le monde et volent tous les bassins à uriner ?

— Oui, répondis-je en me demandant dans quoi je mettais les pieds.

— C'est toi dans cinquante ans.

Elle avait probablement raison. Si je vivais aussi longtemps.

Je roulai jusqu'à une propriété éblouissante avec un garage trois places et une pelouse impeccable en me demandant si je pourrais me payer quelque chose comme ça si je renvoyais tous mes achats et vendais Misery. En arrière-plan se trouvaient les montagnes de Sandia et, devant, de magnifiques

canyons de roches rouges. La thérapeute de Harper m'accueillit à l'entrée :

— J'ai reçu un appel de Mme Lowell, dit-elle tandis qu'elle me conduisait vers un patio à l'arrière de la maison.

Un feu brûlait dans une cheminée en terre cuite.

— Je m'attendais à avoir de vos nouvelles. Mais je ne pensais pas vous trouver sur le pas de ma porte.

Magnifique. Est-ce que Mme Lowell avait également appelé l'association des parents d'élèves ? Peut-être les amis d'enfance de Harper ? Ou son enseignant de primaire et son coach de volley-ball ? Elle avait dû passer des heures pendue au téléphone.

Le Dr Penn, une femme de taille moyenne avec de longs cheveux gris tirés en arrière à l'aide d'une pince, me fit signe de prendre place dans ses élégants meubles de jardin.

— Je ne peux pas parler du dossier de Harper. Je suis persuadée que vous comprenez.

— Je sais que vous ne pouvez pas entrer dans les détails, donc j'allais vous poser quelques questions plus générales. Vous savez, des choses qui peuvent s'appliquer à tout le monde.

Elle m'adressa un sourire impatient.

— Connaissez-vous les symptômes du syndrome de stress post-traumatique ?

— Êtes-vous sur le point de m'attaquer, madame Davidson ?

— Pas du tout. Je voudrais juste m'assurer que vous connaissez ces symptômes.

— Évidemment que je les connais.

— Vous ne les avez pas remarqués chez Harper ? Il me semble pourtant qu'ils étaient évidents.

— Est-ce que je suis venue dans votre bureau pour vous expliquer comment mener vos enquêtes ?

Je réfléchis quelques instants.

— Pas que je sache, mais je ne suis pas passée à mon bureau depuis un moment.

— Dans ce cas, s'il vous plaît, madame Davidson, ne me dites pas comment diagnostiquer un patient. Je pense que j'ai quelques années d'expérience de plus que vous.

On ne serait pas un peu snob ?

— Donc, ce que vous essayez de me m'expliquer, c'est que vous avez merdé, mais que vous ne pouvez pas l'admettre parce que ça ferait mauvais effet.

— Vous serez capable de retrouver le chemin de la sortie toute seule, n'est-ce pas ?

Elle se leva et se dirigea vers la porte.

Je me levai à mon tour.

— Ou est-ce que Mme Lowell vous a payée pour faire un diagnostic erroné pour Harper ? Pour la garder sous médicaments et sous contrôle ?

Si ma belle-mère avait eu de l'argent, je ne doutais pas une seconde que c'est exactement ce qu'elle aurait fait. Pour me faire taire. Pour m'empêcher de lui créer des problèmes ou de l'embarrasser.

Elle fit volte-face.

— Je suis psychologue. Je recommande rarement la prise de médicaments, et je ne suis pas autorisée à en prescrire. (Elle se retourna vers la cheminée.) Chaque esprit est différent. Certains sont plus fragiles que d'autres. Le père de Harper lui manquait, elle regrettait ce qu'elle avait un jour partagé avec lui. Elle voyait Mme Lowell comme une menace. Tout est dans le timing.

— Ah, le mariage. Mais... et si quelque chose d'autre s'était produit ? En songeant à nouveau à tous les éléments, sachant ce que vous savez, est-il possible qu'elle ait une forme de syndrome de stress post-traumatique ?

Elle poussa un soupir de résignation.

— C'est possible. Mais j'ai même essayé la thérapie par la régression.

— Vous voulez dire l'hypnose.

— Oui. Je ne devrais pas vous révéler ça, et je le fais uniquement parce que Harper vous a engagée et que sa belle-mère m'a demandé de coopérer, mais elle a totalement oublié une période de sa vie. Une semaine pour être exacte. Elle ne pouvait rien se souvenir de la semaine qu'elle a passée chez ses

grands-parents. Rien du tout.

— Elle est restée avec eux pendant la lune de miel des Lowell, c'est bien ça ?

— Oui, ils étaient fous d'elle. Bon, c'est tout ce que je peux vous dire. Les Lowell sont de très bons amis à moi. J'ai déjà dépassé les limites de la confidentialité.

— J'ai une dernière question.

Elle poussa un soupir vaincu.

— Quelle est-elle ?

— Vous louez, ou vous avez directement acheté ?

Le Dr Penn était devenue légèrement agitée lorsque je lui avais posé ma dernière question, m'accusant de l'accuser d'accepter des pots-de-vin afin de pouvoir financer son train de vie luxueux. J'avais juste réellement envie de savoir si elle était propriétaire ou locataire. Nous étions de toute évidence parties du mauvais pied.

Sur le chemin du retour, j'appelai Gemma pour obtenir des informations supplémentaires.

— Alors, comment va ta tête ? demandai-je.

— Pour l'amour de Dieu, qu'est-ce que Cookie a mis dans ces margaritas ?

Elle parlait comme si elle avait un rhume. C'était marrant.

— Je n'en sais pas plus que toi, et c'est la raison pour laquelle je n'en ai pris qu'une.

— Oh mon Dieu, j'ai dû en boire douze.

Dans la mesure où j'étais une sœur aimante, je lui ris au nez.

— Que ça te serve de leçon.

— Ne jamais boire douze margaritas à la suite ?

— Non, la sermonnai-je. Ça, c'est tout à fait acceptable. Ne jamais faire confiance à Cookie.

— Bien reçu. Tu as vu mon pantalon ?

— En parlant de ça, comment tu es rentrée chez toi sans ?

— Je t'ai emprunté un survêt. Je suis passée dans une supérette. J'ai discuté avec des voisins sur leur pelouse après m'être garée. Et c'est seulement une fois chez moi que je me suis rendu compte qu'il était écrit « Exit only » sur les fesses.

— T'as volé mon pantalon préféré ?

— J'ai eu envie de mourir.

— Ça m'étonne qu'un pantalon puisse te rendre suicidaire. J'analyserais ça de fond en comble si j'étais toi.

— Tu portes vraiment ce truc en public ?

— Seulement quand je sors avec. Hé, à quel point est-il difficile de diagnostiquer des symptômes de stress post-traumatique ?

Elle marqua une longue pause.

— Charley, je sais pourquoi tu m'as appelée, et oui, ma chérie, il est douloureusement évident que tu souffres de stress post-traumatique.

— Quoi ? Non. Je te parle d'une cliente.

— Hmmmmh. Est-ce que cette cliente a des cheveux bruns, des yeux dorés, et peut voir les fantômes ?

— Très subtil. Ne me force pas à crier dans le téléphone, l'avertis-je avec un sourire diabolique.

Douze margaritas devraient rendre cette menace insupportable.

— Oh, pour l'amour de Dieu, s'il te plaît, non.

— OK, alors concentre-toi. Ce n'est pas pour moi. Vraiment. A quel point c'est facile de le diagnostiquer chez un enfant ?

— Eh bien, à moins que le patient souffre d'une perte de mémoire, c'est relativement facile. Je veux dire par là que les symptômes sont plutôt universels, même si chaque cas est un peu différent. Peu importe ce qui s'est passé, ça devrait être assez évident. N'importe quoi peut les provoquer, de

l'accident de voiture aux catastrophes naturelles en passant par les soldats échangeant des coups de feu sur un champ de bataille.

Je décidai d'avancer à l'aveuglette et de faire une supposition.

— Que se passerait-il si quelque chose était arrivé à une jeune enfant, mais qu'elle ne se souvenait plus de quoi ? Ou peut-être qu'elle a vu quelque chose ? Entendu quelque chose ? Est-ce que ça peut causer du stress post-traumatique ?

— Tout à fait. Mais ça arrive même aux adultes. Une fois, j'ai eu le cas d'une femme qui s'était retrouvée dans un accident de voiture et avait été incapable de rejoindre son fils qui pleurait sur le siège arrière. Elle ne pouvait pas le voir, mais elle pouvait l'entendre. Et avant que l'aide arrive sur les lieux, il est décédé. Elle a entendu ses derniers pleurs.

— OK, la coupai-je. Je n'aime pas ce cas.

— Il ne m'a pas plu non plus, mais je n'ai pas terminé.

— D'accord, mais fais vite alors.

— Après ça, elle a souffert de ce qu'on appelle une surdité hystérique, ou une perte d'ouïe psychosomatique.

— Comme ces types qui partent à la guerre et deviennent aveugles sans raison.

— Exactement. Leurs esprits ne peuvent pas absorber toutes les horreurs qu'ils ont vues, et le cerveau refuse de traiter les informations visuelles. Le cortex visuel arrête de fonctionner. C'est totalement psychologique. Mais ce sont des cas extrêmes. Le stress post-traumatique est généralement bien moins spectaculaire, au point que, souvent, les gens ne se rendent même pas compte qu'ils en souffrent. Comme, disons, une détective privée qui a été retenue prisonnière et qui a subi un grand traumatisme physique et émotionnel.

— On remet ça sur le tapis ?

— Charley, laisse-moi t'arranger un rendez-vous avec une connaissance.

Je me redressai. Elle parlait enfin une langue que je comprenais.

— Est-ce qu'il est mignon ?

— Elle. C'est une psychothérapeute très douée. Une des meilleures de la ville.

— Attends, la coupai-je lorsqu'une pensée commença à se frayer un chemin dans mon esprit.

— Je n'attends plus.

— Et si ça s'était passé il y a plusieurs décennies ? Est-ce qu'il aurait été plus difficile de diagnostiquer le stress post-traumatique à l'époque ?

— Peut-être. Il a toujours fait partie de l'histoire humaine, mais il n'est connu en tant que diagnostic que depuis les années 1980. Et après il a fallu du temps pour l'étudier.

— Merci.

Ça pouvait expliquer pourquoi le Dr Penn l'avait manqué. Pourquoi elle avait tellement cherché une autre cause à la maladie de Harper. Il fallait que j'en apprenne plus sur ce qui était arrivé à Harper durant la lune de miel de ses parents.

Je décidai de faire un rapide crochet par chez Pari pour voir comment se portait Harper. Le studio n'était pas encore ouvert, il était très tôt pour un salon de tatouage, mais Tre regardait déjà du porno sur Internet. Il avait bon goût.

— Où est Pari ? lui demandai-je.

Il haussa les épaules, et je décelai une pointe d'hostilité.

— Elle est sortie.

Oh, oh, il y avait de l'orage dans l'air. Il semblait vraiment déprimé. Mais pas assez pour retenir mon attention cependant. Je regardai les portraits de clients que Pari avait accrochés au mur derrière lui.

— Hey, ce sont les Bandits.

Je me rapprochai de la photo du gang de motards. C'étaient les propriétaires de mon asile

psychiatrique de prédilection, pour une obscure raison, et le cliché représentait mes trois motards préférés : Donovan, Eric et Michael. Ils montraient leurs tatouages, chacun d'entre eux posant comme s'ils étaient bodybuilders. Un déclic était sur le point de se faire quelque part dans mon cerveau. Je les avais vus hors de contexte dernièrement, dans une autre situation, un autre environnement. C'était étrange. Il y avait quelque chose au sujet de leurs silhouettes. Grand, moyennement grand et de taille moyenne.

— D'accord, eh bien, je serai à l'arrière.

Tre haussa les épaules à nouveau, comme s'il avait à peine remarqué que je lui parlais.

Je réfléchis aux Bandits aussi longtemps que le permit mon trouble de l'attention, puis je me souvins que, petite fille, je rêvais de devenir astronaute, et que je m'étais promis de sauver le monde si un astéroïde se dirigeait vers la Terre. J'en conclus que la race humaine était vouée à l'extinction.

— Hey Harper, la saluai-je en pénétrant dans la chambre de la taille d'une armoire.

Elle était en train de regarder par une fenêtre de la dimension d'une carte de visite et se retourna vers moi.

— Salut.

— Vous avez une minute ?

— Vraiment ? demanda-t-elle en désignant les alentours, paumes en l'air.

— En effet, m'excusai-je. J'espère que Pari vous traite convenablement.

— Elle est un peu spéciale.

— Ça oui.

— Vous avez parlé à Art ?

— Oui, et ce n'est définitivement pas notre homme.

— Oh, je sais ça. J'espérais juste qu'il se serait rendu compte de quelque chose.

— Eh bien, il a fait quelques remarques très intéressantes, dis-je, mon sous-entendu déguisé de manière subtile. Il semble penser que quelque chose vous est arrivé pendant que vous étiez chez vos grands-parents.

Elle se leva, serrant la mâchoire de frustration.

— On en revient toujours à ça, mais je ne me souviens de rien. Pour une raison étrange, au moment où ma famille m'a fait suivre une thérapie et où j'ai commencé à analyser ce qui aurait pu se passer, j'avais totalement oublié cette semaine. Ce n'est pas si inhabituel. Je veux dire, de quoi vous souvenez-vous précisément au sujet de votre enfance ?

Elle n'avait pas tort. Moi-même j'avais des trous alors que j'aurais pu me souvenir de tout ce que je voulais si je l'avais souhaité. Je ne pouvais pas imaginer combien de choses un enfant normal oublierait.

— Il a dit que vous aviez changé quand vous êtes revenue.

Elle me dévisagea, confuse.

— Il ne me connaissait pratiquement pas. Mes parents s'étaient fréquentés et mariés avant qu'on sache ce qui s'était passé. Disons juste qu'on ne nous a pas demandé notre avis.

— C'est étrange, on ne m'a pas non plus demandé le mien pour le mariage de mes parents.

— Vraiment ? Quel âge aviez-vous ?

— Douze mois.

Elle se mit à rire doucement.

— Je ne comprends vraiment pas pourquoi ils ne vous ont pas demandé votre opinion.

— Moi non plus ! Eh bien, si vous n'avez rien, je pense que je devrais me décider à faire un peu de recherches.

Elle sourit.

— Ce n'est pas votre métier ?

— Oh, si, c'est vrai. (Je la poussai légèrement d'une épaule.) Je suis détective privée, après tout.

Lui dire que je pouvais parler aux défunts et que je les utilisais souvent pour m'aider à résoudre

des crimes aurait semblé un peu étrange à ce stade de la conversation. Mieux valait qu'elle continue à penser que j'avais toute ma tête, et pas que j'avais perdu assez de boulons pour ouvrir une quincaillerie.

— Vous avez un peu reluqué Tre ? Il vaut le détour.

Elle haussa modestement les épaules.

— Pas encore.

— Eh bien, veillez à le faire, mademoiselle. De la chair musclée comme celle-ci ne devrait pas être gâchée.

— D'accord, promis.

Je venais de sortir du salon de Pari lorsque mon téléphone sonna.

Quand on parle du loup.

— Salut, Par.

— Bon sang, t'es où ?

Je m'arrêtai et jetai un regard autour de moi.

— Juste là. Où es-tu ?

— Tu es là ?

— Là où ?

— Charley.

— Pari.

— Tu es censée rencontrer mes rencards.

— Ah oui, juste. C'est là que je suis. Je suis presque là.

— T'en es sûre ? Parce qu'on a un emploi du temps très chargé.

— Affirmatif.

Sachant qu'il me faudrait une éternité pour trouver une place de parking, je me mis à courir comme une dératée. Je ne serais peut-être pas spécialement présentable en arrivant là-bas, mais il était hors de question que je sois en retard. Enfin, plus en retard, quoi.

Heureusement, le *Frontier* se situait à deux pâtés de maisons à peine. Je songeai déjà à commander un *carne adovada* et des churros avant de m'asseoir en compagnie de Pari et de... Est-ce qu'elle avait dit ses rencards ? Comme dans plus d'un ? Mais, quand même, elle risquait de me faire du mal. Toutefois, leurs pains au sucre étaient vraiment succulents.

Le *Frontier* était un endroit assez spécial qui se situait juste en face de l'université du Nouveau-Mexique. Il était constitué de plusieurs pièces partiellement divisées. Je finis par trouver Pari et ses rencards dans la toute dernière. Il y avait peu de monde dans cette partie-là. Plusieurs étudiants étaient penchés sur la bible à une table, et un sans-abri prénommé Iggy était avachi sur un banc, tout seul. Pari et ses rencards - littéralement, puisque trois hommes étaient assis avec elle - étaient entassés dans le coin le plus éloigné.

Ça n'allait pas être bizarre du tout.

Son visage s'illumina lorsqu'elle me repéra et qu'elle me fit signe d'approcher. Elle n'avait l'air que légèrement ridicule avec les lunettes de soleil qu'elle avait sur le nez, puisqu'elle s'attendait à me voir débarquer.

— Hey toi ! (Elle se leva pour me prendre dans ses bras.) Je ne t'ai pas vue depuis une éternité. Comme c'est amusant qu'on se croise justement ici.

Oh, d'accord, c'était à ce jeu-là qu'on allait jouer. J'aurais vraiment aimé qu'elle m'avertisse au préalable. Je pensais qu'on jouait au jeu du j'ai-de-la-peine-à-faire-confiance-aux-gens. Pour quelle autre raison aurait-elle voulu que je vienne m'asseoir avec eux afin de déterminer s'ils étaient honnêtes pendant qu'elle les faisait mijoter ?

— Je te présente Mark, Fabian, et Théo. Les mecs, voici Charley. Elle voit les morts.

Je roulai les yeux. Je les fermai avant que quiconque puisse le remarquer mais, dès l'instant où mes

paupières furent closes, ils se mirent à tressauter.

Elle commença à rire et me frappa assez fort dans le dos pour me déloger l'œsophage. Peut-être que mon retard la perturbait.

— Je plaisante ! dit-elle en accompagnant sa fausse blague d'un geste ample du bras. Personne ne peut voir les morts. Tu devrais t'asseoir avec nous.

Avant que j'aie le temps de répondre, elle me poussa sur la chaise la plus proche. Ça allait être les pires rencards que j'aurais jamais eus. Même s'il fallait reconnaître qu'elle avait bon goût. Mark et Fabian étaient de type hispanique, et Théo était caucasien avec une touche d'exotisme pour faire bonne mesure. Peut-être des origines asiatiques.

— Alors, Mark, dit Pari en s'asseyant à côté de moi. Tu as déjà été arrêté pour pornographie infantile ?

Étrangement, mon front fit un plongeon et atterrit dans le berceau de mes mains.

Mais Mark avait assez bon caractère pour en rire.

— Eh bien, jusqu'à présent, personne n'a trouvé mon tiroir secret.

Après avoir ri de manière appréciative, Pari se tourna vers Théo.

— Et toi ?

Théo se montra un peu moins compréhensif.

— Est-ce que je suis en plein interrogatoire ?

Pari gloussa.

— Quoi ? Absolument pas ! Mais est-ce que c'est le cas ?

Après une heure durant laquelle les garçons firent semblant de ne pas subir un interrogatoire et moi d'être venue là pour manger malgré le fait que je n'avais jamais reçu de nourriture, je parvins à une seule conclusion de taille : Pari était une grosse menteuse.

— Alors ? demanda-t-elle après qu'ils furent partis.

J'étais à bout de forces. Essayer de lire leurs émotions pendant que je m'embourbais dans les siennes, c'était comme essayer de piquer un sprint dans un mètre et demi d'eau.

— Alors ? répétai-je.

— Alooors ? demanda-t-elle encore une fois, croyant à tort que, si elle allongea suffisamment son « o », je cracherais le morceau plus rapidement.

Elle haussa les sourcils et attendit ma réponse.

— Pari, la seule personne qui a menti au cours de la conversation, c'est toi.

Elle eut un mouvement de recul.

— Tu lisais mes émotions ?

— Par, je ne peux pas jongler entre elles comme tu penses, de toute évidence, que j'en suis capable. Je ne peux pas choisir parmi elles. C'est tout ou rien.

— Oh. Alors ?

Elle haussa à nouveau les sourcils, dans l'expectative.

— Eh bien, je me suis rendu compte de trois choses.

— Magnifique.

Elle sautilla sur sa chaise, mais s'arrêta pour attendre le verdict de mes puissants instincts.

— Tu as peur des écureuils. Tu n'es jamais allée en Australie. Et tu es une criminelle.

Son visage se décomposa.

— Ça, j'aurais pu te le dire.

— Oui, mais tu ne l'as pas fait. La question, c'est pourquoi ?

Elle haussa les épaules, sur la défensive.

— C'était il y a longtemps. J'étais vraiment très jeune.

— Jeune comment ?

— Vingt ans. T'es contente ? Maintenant, qu'est-ce que tu as pensé de... ?

— De quoi as-tu été inculpée ?

— Chuck, on n'est pas venues ici pour moi. Alors, lequel tu préfères ?

— Ils étaient plutôt chouettes tous les trois, même si j'ai un peu de peine à t'imaginer avec un courtier en bourse. Mais tu as bon goût, je dois le reconnaître. Et donc, de quoi as-tu été inculpée ?

— Très bien, répondit-elle, les dents serrées. En un mot : piratage.

Je n'aurais pas pu cacher ma surprise même si quelqu'un m'avait payée pour le faire.

— Quoi ? J'étais jeune.

— T'es une pro de l'informatique ?

— Étais. J'étais une pro de l'informatique. Maintenant je n'ai plus le droit d'approcher un ordinateur. C'est la condition de ma mise en probation.

— Donc ça veut dire que tu es en probation depuis bientôt neuf ans ?

— Ouais. J'ai écopé de dix ans pour avoir piraté un compte fédéral et avoir redirigé de l'argent sur celui de ma mère. Je pensais que ce serait amusant. Du moins, jusqu'à ce que je me fasse arrêter.

— Tu as détourné des fonds ?

— Dix-huit dollars.

— Waouh. (De toute évidence, tout le monde sauf moi savait comment transférer illégalement de l'argent. J'étais tellement en retard sur mon époque.) Je n'en avais aucune idée. Mais sérieusement ? Seulement dix-huit dollars ?

— C'est la raison pour laquelle on m'a mise en probation. Comme je te l'ai dit, je pensais juste que ce serait amusant. (Elle haussa innocemment les épaules.) Et que j'aurais le droit de me vanter. Tu ne sais pas à quel point se vanter dans le monde du piratage crée une dépendance.

— De toute évidence. Pourtant tu as un ordinateur au studio.

— J'ai l'autorisation d'en avoir un à des fins commerciales. (Elle leva un doigt pour me montrer à quel point elle était sérieuse.) Mais pas d'Internet sous quelque forme que ce soit.

— Mais tu as Internet. Tre se rinçait l'œil devant un porno sur ton ordinateur, tout à l'heure.

— Quoi ?

Elle semblait scandalisée.

— Comme si tu ne faisais pas pareil.

— Oui, mais je ne travaille pas pour moi. Lui, en revanche, si.

— C'est pour ça que tu revoyais les branchements, m'exclamai-je lorsque la vérité me frappa comme une brique.

— Il matait du porno ?

— Tu essayais de cacher le fait que tu as Internet.

— Oui, oui, admit-elle, légèrement agacée. C'est tellement frustrant. Je ne peux même pas avoir un ordinateur avec un modem. Alors j'ai dû contourner le problème.

— Je suis ébahie par ce que tu fais, en ce moment. J'ai toujours rêvé d'être une pro de l'informatique, et je l'aurais été s'il n'y avait pas eu Paul Sanchez.

Elle m'interrogea du regard.

— Il m'a dit que les ordinateurs étaient une technologie développée par les extraterrestres, et qu'ils les utilisaient pour nous pister.

— Tu ne t'étais pas fait enlever par des extraterrestres, une fois .

J'acquiesçai.

— C'est la raison précise pour laquelle je ne me suis plus approchée d'un ordinateur. Lorsque je me suis rendu compte que Paul avait tort, j'étais devenue trop vieille. Maintenant, à cause de lui, c'est à peine si j'arrive à programmer une télécommande universelle.

Elle cligna plusieurs fois des yeux.

— Alors, mes rencards ?

— Tu peux faire mieux.

Je relevai la tête et plongeai les yeux dans ceux de la barmaid que mon père avait engagée. Elle observait Pari, et l'invitation qui émanait d'elle par vagues ressemblait à une cascade de péchés et de sensualité. Et ça n'échappait pas à Pari, si j'en croyais l'expression rêveuse sur son visage.

— Je m'appelle Sienna. (Elle glissa une carte sur la table en direction de Pari.) Si tu as envie de me faire passer un interrogatoire.

Un des coins de sa bouche se releva pour former un sourire à fossettes diabolique avant qu'elle ne se retourne et se dirige vers la porte arrière.

— Mais, se plaignit Pari, recouvrant ses esprits, tu vas juste partir, comme ça ?

Sienna lui adressa un autre sourire magnifique et revint à notre hauteur. Il était hors de question que je rempile pour un entretien.

— Il faut que je mange un truc avant de mourir. Et j'ai besoin d'un *mocha latte*. Est-ce qu'ils en ont, ici ?

Pari haussa les épaules, semblant avoir perdu tout intérêt pour n'importe quoi qui sortirait de ma bouche.

— C'est gentil de t'intéresser à moi, Par.

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie, Sienna ?

Cette dernière s'assit à ma place lorsque je me levai, me faisant bien comprendre que je n'étais plus la bienvenue. Je me sentais si appréciée. Je me dirigeai vers l'avant du restaurant à grandes enjambées et commandai un burrito *carne adovada*, des churros, et un *café mocha*. Il me fallut ensuite décider comment j'allais payer ma commande. Je sortis mes cartes. Toutes les trois. Tout ce qui me restait.

— D'accord, dis-je en essayant de calculer mentalement. Mettez trois dollars et vingt-sept cents sur celle-ci. (Je la tendis à la serveuse.) Et deux dollars cinquante sur celle avec les fleurs.

Je la lui remis également.

La fille se saisit des cartes en levant les yeux au ciel. J'aurais pu lui faire mordre la poussière. Elle aurait eu une bonne raison de lever les yeux au ciel, dans ce cas. Mais faire mordre la poussière aux gens malpolis n'était pas mon genre. Les malmener, en revanche, si. Avec un peu de chance, elle ferait une connerie sous peu. Je n'avais pas toute la journée.

— Et quatre dollars et quelques sur la bleue, celle sur laquelle on dirait qu'un chameau est mort.

Elle revint la chercher et, après l'avoir retirée vivement, j'ajoutai :

— Si ce n'est pas trop vous demander.

Elle grinça des dents.

— Pas du tout.

Elle me l'arracha des mains. Puis elle prononça silencieusement « pov'fille » tandis qu'elle insérait ma carte et qu'elle entrait des chiffres. Oh oui, elle allait y passer. Elle n'avait aucune idée de la personne à qui elle avait à faire. Et, tristement, elle semblait s'en foutre.

J'espérai de tout cœur qu'il manquerait de l'argent dans sa caisse à la fin de la journée. Le Karma était une pute.

Elle introduisit la clé dans sa caisse, et une alarme se déclencha. Et merde. Est-ce que ma carte était refusée ? Peut-être que je les avais mélangées. Mais pourquoi est-ce que ça déclencherait une alarme ? Est-ce que la machine ne se contentait pas de refuser la carte avant de repartir vivre sa petite vie tranquille ?

Le manager, un type d'une vingtaine d'années qui aurait l'air d'avoir enlevé son appareil dentaire la veille et d'être en retard pour un examen de chimie pour le restant de ses jours, arriva en courant, un énorme sourire sur le visage.

— Vous avez gagné ! s'exclama-t-il.

Son bonheur était plus que je n'étais capable de supporter en cet inst...

Attendez une minute. J'avais gagné ?

— C'est notre anniversaire, et votre commande a été choisie au hasard pour vous désigner gagnante du jour, expliqua-t-il en braillant comme un gamin sur une montagne russe.

Il se mit à applaudir, et son enthousiasme sembla contagieux.

Grincheuse ouvrit la bouche, incrédule, et je ne pus me retenir de lui renvoyer un regard suffisant. Oh, que ce devait être douloureux. Angoissant. Une vraie torture ! Dans ta face, copine.

Non, non. Il fallait que j'agisse de manière adulte. Ce n'était pas sa faute si c'était une « pov'fille ». J'articulai silencieusement ces mots en la regardant. C'était puéril, mais ça ne m'empêcha pas de le faire. Elle leva à nouveau les yeux au ciel.

Je me tournai vers le manager avec un sourire plein d'espoir. Peut-être que j'avais remporté une croisière. Ou un yacht. Ou une petite île.

— J'ai gagné ?

— Vous avez gagné, confirma-t-il.

Toutes les personnes autour de moi se mirent à applaudir, à part Iggy, le sans-abri qui était dans un coin. Ça ne semblait pas vraiment l'émouvoir. Mais en dehors de lui, tout le monde paraissait très heureux pour moi.

— Vous avez remporté un an de nos célèbres churros.

Je me figeai. Ce... Ça ne pouvait pas être vrai. Un an de churros ?

— C'est pas possible ! m'écriai-je.

C'était tellement mieux qu'un yacht. Surtout dans la mesure où j'habitais dans le désert.

— Si, m'dame, confirma-t-il.

Il disparut à l'arrière du restaurant, puis revint avec une brochure et un appareil photo. Après que Grincheuse eut pris des photos sur lesquelles j'étais persuadée qu'elle avait coupé ma tête, je retournai dans la salle arrière pour attendre mon burrito et fus félicitée par quelques clients qui passaient devant ma table. J'avais l'impression d'être une célébrité.

Comme si je venais de gagner à la loterie. Ou que j'avais remporté un Oscar.

Dans la mesure où Pari était occupée à se faire séduire par une déesse égyptienne, je décidai de leur laisser un peu de temps en tête à tête. Et de donner l'opportunité à mes nerfs de se détendre un peu. Le pic d'adrénaline était plus important que je ne l'aurais cru. Je retournai dans la pièce d'à côté et m'assis sur le banc central.

Tandis que j'attendais que le numéro de ma commande apparaisse sur l'écran digital, salivant à l'idée du piment rouge dans mon burrito et du gras qui dégoulinerait des churros, je pris la décision de sortir plus souvent. Deux mois sans l'amour sucré du Dieu Churros, c'était beaucoup trop long. À quoi est-ce que je pouvais bien être en train de penser ?

Je n'avais pas pensé du tout. J'étais devenue folle. Gemma avait raison. J'avais un problème psychologique. Il faudrait que je vérifie si je pouvais dégouter un médicament sans ordonnance. Un baume, par exemple. Ou une poudre médicinale.

J'étais tellement perdue dans mes pensées qu'il me fallut un moment pour remarquer la force obscure qui était assise non loin. Si près, en vérité, que je pouvais en sentir le goût sur ma langue. L'acidité crue des œufs pourris emplît ma bouche et mes narines jusqu'à ce que mon estomac se retourne. Je combattis cette sensation et jetai un regard sur le côté en direction d'un homme bronzé vêtu d'un costume en tweed, qui m'observait. Il avait les jambes et les mains croisées, et il ressemblait assez à un professeur d'université.

— C'est un honneur, dit-il en me saluant de la tête.

Il avait un léger accent anglais, et sa voix était agréable même si peu profonde. Son sourire était gentil et tendre, mais il ne m'empêcha pas de remarquer la noirceur tapie juste derrière ses yeux. Pourtant, s'il s'agissait d'un démon, pourquoi n'était-il pas en train de ramper dans ma direction en bavant ? N'était-ce pas ce qu'ils faisaient tous ?

— Etre assez proche de vous pour goûter la douceur de la peur qui émane de votre peau.

Il releva le nez et prit une grande inspiration. Puis il ferma les yeux comme s'il voulait savourer ce qu'il avait senti.

Et il avait raison. J'avais peur. J'étais incapable de bouger tellement j'étais terrorisée. Que se passerait-il s'il s'en prenait à moi ? Que se passerait-il s'il me sautait dessus ? Je serais morte avant d'avoir le temps de dire « Euh, Reyes ? »

Il reporta son attention sur moi. Il semblait confus.

— Veuillez m'excuser. On m'avait dit que vous ne connaissiez pas la peur, pardonnez ma surprise.

— Surprise à quel sujet ?

— Vous avez peur de moi.

— Je n'ai pas peur de vous, mentis-je tandis que mes dents claquaient.

— Bien sûr que si.

— Ces histoires étaient exagérées, de toute manière.

L'expression qui traversa ensuite son visage était bien plus dangereuse.

— J'en doute. Quelque chose s'est produit. Votre aura a été endommagée. Cela semblera donc terriblement injuste de ma part, mais j'éprouve de grandes difficultés à me retenir : rien ne me ferait plus plaisir que d'arracher votre jugulaire à l'aide de mes dents et de me délecter du goût de cuivre de votre sang.

— J'ai une gardienne.

— Mais je suis venu ici avec une mission, continua-t-il en m'ignorant. Je suis porteur d'un message.

— Vous n'avez jamais essayé les textos ?

— Si le garçon arrête de nous chasser, nous vous laisserons tranquille afin que vous puissiez vivre votre vie et mourir de causes naturelles, même si je dois vous mettre en garde : en général, les Faucheuses ne vivent pas très longtemps sous leur forme corporelle. Quoi qu'il en soit, vous ne mourrez pas de notre main. Nous n'interférerons aucunement dans votre existence. Nous nous contenterons de... (Il leva nonchalamment une paume en direction du plafond) vous tenir à l'œil.

Tout ça était très perturbant.

— Mais lorsque votre corps viendra à mourir, reprit-il en baissant la tête en guise d'avertissement, vous deviendrez du gibier.

— Le garçon ? demandai-je.

Il me sourit.

— Rey'aziel.

— Reyes vous chasse ?

— Vous n'étiez pas au courant ?

Je secouai la tête. On aurait dit que c'était le seul mouvement dont j'étais capable.

— Non.

— Vous pensiez qu'il avait croisé le chemin de mes soldats à cette compétition stupide par hasard ?

— Vous parlez des combats ? demandai-je en fronçant les sourcils. Je n'y avais pas vraiment songé.

— Il nous chasse comme des chiens.

— Pas des chiens. (Je secouai à nouveau la tête.) Vous ne méritez pas l'honneur d'une telle comparaison.

Un sourire lubrique fendit son visage.

— La voici. La fille sans peur. Ce n'est pas étonnant qu'il soit obsédé par vous. Ce garçon a toujours été très intelligent.

Il devait de toute évidence parler de quelqu'un d'autre. Reyes n'était pas plus obsédé par moi qu'il ne l'était par des mouchoirs sales. Il avait juste besoin que je reste en vie à cause de cette guerre qu'il voyait poindre à l'horizon. Il me l'avait répété à diverses occasions.

— Laissez-moi récapituler, dis-je en essayant de réfléchir aux tenants et aux aboutissants du monde souterrain. Il arrête de vous chasser, et vous arrêtez de l'attaquer.

— Nous ne l'avons jamais attaqué, ma chère enfant. Nous n'avons pas encore besoin de lui.

— Permettez-moi de ne pas être d'accord. J'ai vu ce que vos démons lui ont fait dans cette cave.

— Certes, mais ce n'était que dans le but de vous atteindre. Nous pouvons mettre la main sur lui quand bon nous semble. Ces tatouages sont là pour une raison, très chère. Vous, en revanche, êtes

protégée. Un trésor difficile à acquérir. Vous avez cependant partiellement raison. S'il arrête de nous chasser, il vivra plus longtemps dans son corps humain, aussi fragile qu'il soit. Plus de coups de couteau. Plus d'entailles dont il faut s'occuper.

Je réagis aussitôt.

— Des entailles ?

Je repensai aux bandages qu'il avait durant les combats.

— Vous n'avez aucune idée de ce que ce garçon a manigancé, n'est-ce pas ? Il a grandi. Il est devenu un bon soldat, si je me base sur le fait qu'il est en mesure d'anéantir mes propres soldats sans difficultés. Mais vous tenez à lui. (Il me lança un regard curieux.) Je pourrais donc peut-être conclure un marché avec vous, plutôt.

— Quoi ? demandai-je alors que je prenais conscience que j'étais réellement en train de marchander avec le diable.

Ou, tout du moins, un de ses sous-fifres.

Il décroisa les mains et m'en tendit une, paume tournée vers le plafond.

— Venez avec moi maintenant. Votre mort sera rapide, et vous régnerez aux côtés de mon maître.

— Votre maître ? Satan, donc.

— C'est un des noms que vous utilisez pour le décrire, oui.

— Par tous les saints, pourquoi est-ce que je voudrais faire un truc pareil ?

— Parce que vous n'avez aucune idée de votre plein potentiel. Ce dont vous êtes capable défie tout ce que vous avez toujours cru savoir. Mais, en ce moment, vous n'êtes qu'une petite imbécile déguisée en singe qui court dans tous les sens. Vous serez tellement plus puissante quand vous abandonnerez ce costume. Vous brillerez plus que l'étoile la plus flamboyante et vous aurez plus de pouvoir que quiconque.

OK. Ce type avait l'air de savoir de quoi il parlait.

— Dites-moi de quoi je suis capable.

Il se pencha, rapprochant ses yeux aussi noirs que des puits sans fond dissimulés par le brun clair de ceux de l'humain dont il avait pris possession.

— De tout ce que vous êtes capable d'imaginer.

Encore ? Sérieusement ?

— Pourquoi vous me voulez à ce point ? Il y a eu d'autres Faucheuses.

— Mais aucune telle que vous, ma chère. Nous vous voulons, mais nous avons besoin de vous deux pour prendre l'avantage. Vous êtes sur le point de faire le travail à notre place de toute manière. Nous souhaiterions simplement être dans les parages lorsque ce portail sera finalement ouvert.

Lorsque je le questionnai en fronçant les sourcils, il demanda :

— Que pensez-vous qu'il se produira lorsque la clé des ténèbres sera insérée dans le verrou de la lumière ?

Il promena un regard salace sur moi, du sommet de ma tête à la pointe de mes bottes. Je me sentis violée. Et répugnée.

— C'est comme une porte au fin fond de l'Enfer qui s'ouvre directement au cœur du Paradis. Combien de soldats réussiront à passer avant que la porte ne se referme, selon vous ? Nous devons être prêts pour le moment où cela se produira.

Il ne pouvait pas vraiment avoir dit ce que je pensais qu'il venait de dire.

— Donc, vous sous-entendez : si Reyes et moi nous mettons ensemble ?

— Oui. Enfin, ce n'est pas aussi facile que cela, mais c'est l'idée de base. Pourquoi croyez-vous que le maître a créé son fils ? Ce n'était pas parce qu'il désirait une famille, si c'est ce que vous pensez.

Je commençais à me sentir mal. Son odeur rance me faisait tourner la tête. Ce détail, combiné aux pics de peur répétés, me força presque à me pencher pour vomir. Mais je n'osais pas le quitter des yeux.

— Je vais devoir refuser votre gentille proposition, dis-je, espérant de tout cœur qu'il se déciderait

à partir afin que je puisse courir aux toilettes.

— Quel dommage. Mais je comprends. L'esprit humain est si limité qu'il lui est difficile de se projeter au-delà du carcan de sa chair en décomposition afin d'envisager des entreprises de plus grande envergure.

Il semblait vraiment si civilisé, si bien élevé.

— Cet accent, c'est le vôtre ?

— Non, il appartient au macaque que je porte. Mais il me plaît. Je trouve qu'il me va bien.

Il se leva et ajusta sa cravate presque joyeusement. Puis il contourna la table, et se pencha dans ma direction pour murmurer à mon oreille. Son odeur me brûlait la gorge.

— Dites à Rey'aziel qu'Hedeshi lui passe le bonjour.

Il se redressa et pointa le carnet de bons sur la table. Celui que je venais de gagner.

— C'était un cadeau de ma part, au fait. Un témoignage de l'admiration que je vous porte.

Lorsqu'il se retourna pour partir, un groupe d'étudiants se mit à applaudir, leurs visages rayonnants. Il s'arrêta et leur adressa un sourire royal. Ils nous acclamaient comme si on venait de leur offrir une représentation théâtrale. Ça ne devait ressembler à rien d'autre, pour eux. N'importe quelle personne ayant assisté à cette scène aurait pensé que nous étions des comédiens, probablement en train de répéter pour une pièce à l'université. Comment la conversation que nous venions d'avoir aurait-elle pu être réelle ?

Hedeshi leva une main, comme un véritable acteur, et leur fit une révérence, tandis que j'étais médusée. Il se fendit d'une autre révérence avant de partir, puis tous les regards se tournèrent dans ma direction. Ils attendaient de voir comment je ferais ma sortie. Ils allaient être très déçus.

Je baissai les yeux sur le carnet de bons qui m'offrait un an de churros. Les jambes tremblantes, je me levai et souris à notre public, puis me dirigeai jusqu'à Iggy et lui tendis le livret. Consciente du fait que je n'arriverais jamais à atteindre les toilettes, je courus en direction de la porte arrière et réussis de justesse à me retenir de vomir le café que je venais de boire avant de parvenir à l'extérieur, où un chat me regarda faire, les oreilles dressées par la curiosité. Puis je pris une profonde inspiration, lissai ma veste, et invoquai Ange.

Chapitre 12

Quand je voudrais ton opinion, je retirerai ton bâillon.

Tee-shirt

Après m'être vidé les boyaux avec Dieu et un chat pour seuls témoins, je me dirigeai vers mon immeuble avant de me souvenir que j'avais laissé Misery chez Pari. Je devais sans cesse m'arrêter pour m'appuyer contre quelque chose. Mes mains et mes genoux tremblaient. Même mes coudes tremblaient. Et il était tout à fait possible que mes follicules pileux le fassent également. De la bile remonta par ma gorge, et je la ravalai aussitôt. Tout en essayant de me calmer. En essayant de reprendre mes esprits et de me concentrer.

Dès l'instant où je pensai à son nom, Ange apparut. Il regarda rapidement à droite et à gauche avant de me considérer méchamment sous son bandana.

— Comment tu fais ça ? Et pourquoi t'es toute bleue ?

Je pris une bouffée d'air frais avant de demander :

— Où est-il ?

Je n'avais pas besoin de développer. Ange savait très bien de qui je parlais, et si quelqu'un pouvait me dire où Reyes se cachait, c'était bien lui. Il tenait le fils de l'ennemi public numéro un à l'œil depuis sa sortie de prison. Je le savais, et je savais pourquoi. Ange espérait que Reyes garderait ses distances, qu'il se tiendrait éloigné de moi. Pas qu'il me l'ait expliqué clairement, mais je connaissais suffisamment les sentiments d'Ange au sujet de Reyes pour comprendre exactement pour quelle raison il surveillerait quelqu'un qui lui faisait aussi peur.

Il donna un coup de pied dans un caillou à ses pieds.

— Pourquoi ? demanda-t-il sans cacher sa déception.

— Parce que si tu ne me le dis pas, ta mère ne recevra plus un seul centime.

Il sembla m'en vouloir, mais je ne pouvais rien faire à ce sujet en ce moment.

— Il est au *Paladin*, plus bas dans la rue.

Je me redressai, surprise.

— Un motel ? Je croyais qu'il habitait avec Elaine Oake.

— Écoute, tu m'as posé la question, je t'ai répondu. Je ne sais pas où il crèche. Juste que, actuellement, c'est là qu'il est.

C'était de bonne guerre.

— Quelle chambre ?

— Cent trente et un.

— Merci.

Je le renvoyai et me dirigeai vers Misery.

Je me garai à quelques places de la 131 et parcourus à pied la distance qui me séparait de la chambre de Reyes. Le motel n'était pas si horrible, surtout pour un établissement qui louait des chambres à l'heure. J'avais connu pire. Sur une échelle de un à cinq, je lui aurais donné à peu près deux. Mais, au moins, personne ne vendait ostensiblement de la drogue sur le parking. C'était toujours bon signe.

Quand je parvins à destination, je remarquai que la porte était juste assez entrouverte pour qu'un rayon de lumière s'étire sur la moquette sombre et usée. Je sortis Margaret et l'empoignai à deux

mains, canon braqué au sol. Comme dans les films. Je me serais sentie plus en sécurité si j'avais été capable d'atteindre quelque chose quand je visais. Mais au moins, j'avais l'air cool.

— Reyes ? demandai-je en lançant un coup d'œil à l'intérieur.

Comme personne ne répondit, je fis glisser le nez de Margaret dans la fente de la porte pour m'y introduire, ce qui n'avait l'air sale que si on le disait à haute voix. La lumière extérieure révéla des bottes posées sur une table basse, près d'une kitchenette. Je reconnus le style de Reyes aussitôt. Ses bottes ressemblaient à un croisement entre des santiags et des bottes de moto, et je les convoitais ardemment.

Après avoir fouillé la pièce du regard à la recherche d'autres occupants, je pénétrai précautionneusement à l'intérieur. Reyes était assis dans un coin, drapé dans l'ombre, ce qui m'empêchait de discerner son expression et deviner son humeur. Le seul sentiment qui émanait de lui était la douleur. À côté de ses bottes, sur la table, se trouvaient une bouteille de whisky et un rouleau de chatterton. Ça ne pouvait signifier qu'une chose : il était blessé, et probablement gravement. Le ruban adhésif était ce que Reyes utilisait à la place des points de suture. Et de la chirurgie. Il guérissait si rapidement - c'était notre cas à tous les deux - que nous avions rarement besoin d'en faire beaucoup pour récupérer. L'exception pour moi étant lorsque Earl Walker m'avait attaquée avec un couteau. Et, pour Reyes, quand un groupe de démons avait mis la main sur son corps physique pendant qu'il était sous forme éthérée. Et c'était un grand groupe. Plus de deux cents, à mon avis.

Il ne bougea pas lorsque je repoussai la porte et la laissai comme je l'avais trouvée. Sa chaleur rayonnait autour de moi, me réchauffant, me calmant. J'étais encore en train de trembler quand je m'étais garée, mais cette chaleur agissait comme un baume sur mes nerfs.

— Jolie chambre, dis-je en l'étudiant.

La bouteille de whisky était à moitié vide, et je me demandai s'il l'avait bue ou utilisée comme antiseptique sur ses blessures. Probablement un peu des deux.

— Je croyais que tu habitais chez Elaine.

Il prit enfin la parole.

— Je pensais qu'on s'était mis d'accord et que tu resterais dans ton appartement.

— Tu t'es mis d'accord, dis-je, soulevant un bloc-notes pour l'inspecter. (Je ne parvins pas à déchiffrer l'écriture.) Tout seul, apparemment, parce que je me rappelle avoir refusé.

Une veste noire était posée sur une chaise, et des emballages de nourriture à emporter remplissaient la poubelle. Au moins, il se nourrissait.

— Elle t'a foutu à la porte ?

— Elle a rempli sa fonction.

— Comment ça ? demandai-je, surprise.

— Elle avait des relations. J'en avais besoin pour dénicher un entraîneur pour les combats. Je ne pouvais pas y participer autrement.

Le fait qu'il se soit uniquement servi d'elle aurait dû me scandaliser, mais je fus soulagée de l'apprendre.

— Donc tu l'as simplement jetée et tu t'es loué une chambre dans un hôtel miteux ?

— Quelque chose comme ça.

J'examinai les tickets et autres notes éparpillées sur la commode.

— J'ai vu sa baraque. Je ne suis pas sûre que tu aies pris une sage décision.

— Pourquoi es-tu ici, Dutch ?

La brusquerie de son ton me blessa. Il avait vraiment des problèmes avec moi dernièrement. Une minute il voulait me prendre dans ses bras, et la suivante que je disparaisse. Très bien, je lui transmettrais le message et le laisserais tout seul.

Je rangeai Margaret dans son holster.

— Hedeshi te passe le bonjour.

Toute émotion fuit aussitôt son corps, comme s'il était un océan déchaîné qui se calmait en

quelques secondes à peine. Après un silence prolongé, il demanda :

— Est-ce qu'il t'a fait du mal ?

— Non. Nous avons eu une conversation très sympathique, à vrai dire. Et il m'a aidée à gagner un an de churros, mais je les ai offerts à Iggy.

— Qu'a-t-il dit ?

— Oh, tu sais, il a parlé des enfants qui rentraient au bercail, du fait qu'il voulait m'arracher la jugulaire et boire mon sang, du plan de ton père pour régner sur le monde.

Il détourna la tête, pensif.

— Je savais que quelqu'un se cachait derrière tout ça. C'est trop organisé. Trop bien pensé.

— Eh bien, il aimerait que tu saches que, si tu arrêtes de les chasser, ils me laisseront tranquille afin que je meure de causes naturelles, raillai-je. Comme si ça avait des chances de se produire.

Je remarquai qu'il commençait à serrer et desserrer les poings.

— Ce sont des menteurs, Dutch. Tous autant qu'ils sont. Ils mentiraient même si dire la vérité leur rendait service. Ils n'ont aucune intention de te laisser tranquille, quoi que je fasse.

Il attrapa la bouteille et, juste avant d'en prendre une gorgée, il ajouta :

— Ils te désirent plus que leur prochaine bouffée d'oxygène.

— Je me disais la même chose, mais pourquoi ne pas simplement me tuer, dans ce cas ? Pourquoi en faire tout un cirque ?

— Hedeshi n'est pas stupide, expliqua-t-il après avoir reposé la bouteille. Il sait qu'il ne peut pas battre ta gardienne. Il est sans défense face à elle. Dès l'instant où il passerait à l'attaque, elle serait sur lui, et il en est conscient. Il faudra qu'ils s'en prennent à toi en groupe pour donner du fil à retordre à Artémis. (Son visage s'adoucit tandis qu'il m'examinait.) Il t'a mise dans tous tes états.

Ça n'était pas difficile à remarquer, pour lui. Il s'en était probablement rendu compte à la seconde où j'étais entrée dans le parking.

— À peine.

Comme il ne répondit rien, je demandai :

— Tu les chasses ? Ce sont eux qui te blessent .

Il balaya ses bandages du regard.

— Ils sont très forts.

— J'ai remarqué. Tu as brisé la nuque d'un homme, et ça ne l'a pas empêché de me sauter dessus ensuite. (Je laissai courir mes doigts le long de la commode contre laquelle j'étais appuyée.) Comment est-ce possible ?

— Aussi longtemps qu'ils l'habitent, ils rendent le corps humain pratiquement indestructible. Une fois qu'ils le quittent, il meurt s'il a été mortellement blessé.

La dernière fois que des démons s'étaient échappés pour venir sur Terre, il y en avait eu des centaines. Il était impensable que Reyes puisse tous les combattre, même avec l'aide d'Artémis.

— Tu sais combien courent encore les rues ?

— Pas beaucoup, répondit-il en haussant les épaules. Et il n'y a pas beaucoup d'humains qui sont réellement clairvoyants.

— Donc tu sais qui ils visent ?

— Oui.

— Et quoi ? Tu vas tous les tuer ?

Il passa la main dans ses cheveux, exaspéré.

— Afin d'empêcher qu'une guerre qui oppose le Ciel à l'Enfer déborde sur ce monde ? Oui.

Il n'avait pas tort, mais même.

— Reyes, tu ne peux pas tuer des innocents.

— J'ai juste besoin de tuer le démon qui se cache à l'intérieur. Mais, parfois, des humains doivent être sacrifiés pour atteindre ce but.

— Eh bien, dans ce cas, arrête.

Je tirai une chaise et m'assis en face de lui. Mes yeux commençaient à s'habituer à l'obscurité, et j'arrivais juste à discerner le contour sensuel de sa bouche, la bordure de ses cils épais, et à deviner sa barbe naissante. Ses larges épaules étaient dénudées, et le ruban adhésif qui brillait sur l'une d'elles descendait sur son abdomen. Pas de bandages. Pas de gaze. Juste du chatterton. A quel point est-ce que ça pouvait être hygiénique ?

— Tu n'as pas le droit de tuer des innocents.

— L'homme de la nuit dernière n'était pas innocent, si ça t'aide à te sentir mieux.

— Malheureusement, dis-je, curieuse de savoir ce que cet homme avait pu faire. Ça m'aide, mais juste un petit peu. (Je me frottai les bras, combattant toujours les effets de ma rencontre avec l'Anglais.) Que s'est-il passé ?

Je désignai le ruban adhésif du menton.

Il s'empara à nouveau de la bouteille de whisky et avala un bon tiers de ce qu'il restait avant de remettre le bouchon.

— J'ai été attaqué, répondit-il après s'être essuyé la bouche sur le revers de sa main.

Comme il l'avait dit auparavant, il était hautement douteux qu'un humain ait pu causer de tels dégâts, mais je laissai tomber. Il n'était pas du genre à partager, de toute manière.

Il attrapa un tee-shirt gris sur le dos d'une autre chaise et l'enfila en faisant très attention. Quand il se rassit convenablement, je dus me retenir de soupirer à haute voix. Le gris lui allait vraiment bien.

— Je croyais qu'il était pratiquement impossible que des démons parviennent à entrer dans cette dimension.

— Ça l'est. Ce sont les restes de notre dernière rencontre.

La surprise me fit sursauter.

— Tu veux parler de ceux qui te retenaient dans cette cave ? (Je les avais détruits. La lumière qui émanait de moi s'était révélée une arme très puissante.) Il y en avait davantage ?

— Ils sont comme des cafards. Une fois qu'ils s'insinuent dans cette dimension, ils peuvent se cacher pendant des siècles tant qu'ils restent en dehors de la lumière.

Reyes m'avait expliqué un jour qu'ils avaient été bannis du soleil quand son père avait été renvoyé des Cieux. À présent, il leur était fatal.

— Ils ne se trouvaient pas tous dans cette cave, mais la plupart y étaient. Quoi qu'il en soit, tout cela est organisé. Bien plus organisé que ce dont tous les démons inférieurs seraient capables. Je ne suis pas surpris qu'Hedeshi soit derrière tout ça. Ça a toujours été un lèche-cul.

J'espérais lui soutirer quelques réponses de plus avant qu'il ne reparte écumer les champs de bataille pour y pourfendre tous les lèche-culs. C'était une opportunité rare. Avoir Reyes Farrow pour moi toute seule sans personne qui essayait de nous tuer, sans femmes qui l'entouraient en l'observant d'un air niais. Enfin, d'autres femmes qui l'observaient d'un air niais. Je ne comptais pas.

— De quoi je suis capable ? demandai-je, changeant à nouveau de sujet.

Il remplit ses poumons au maximum de leur capacité et accepta gracieusement ma question.

— Tu es la seule qui peut le savoir.

La pièce devenait de plus en plus sombre à mesure que le soleil se couchait. Je me levai et me penchai vers Reyes jusqu'à ce que je puisse sentir son odeur. Comme un orage d'éclairs dans un désert aride.

— Je veux savoir, Reyes. Tu passes ton temps à me répéter que je suis capable de beaucoup plus. Je veux savoir de quoi.

Ses yeux pétillaient d'intérêt.

— Je ne mens pas. Je l'ignore.

J'attrapai la bouteille en m'éloignant de la table afin de me débarrasser du goût de bile dans l'arrière de ma bouche. Après avoir pris une gorgée d'un liquide assez acide pour décaper la peinture d'une Chevrolet, je me gargarisai, puis avalai. Les larmes me montèrent aux yeux tandis que le whisky brûlait ma gorge déjà à vif. Je rendis ensuite la bouteille à Reyes et m'approchai de la fenêtre

pour observer les alentours. Il me fallut tirer les rideaux afin de profiter de la vue sur Central, où les phares des voitures coincées dans les embouteillages chassaient les dernières lueurs du jour.

— Chaque Faucheuse est différente sous sa forme physique, m'expliqua Reyes. Et la plupart ne parviennent jamais à maîtriser leurs pouvoirs.

Je me retournai, si avide d'informations que j'aurais été prête à le supplier.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Combien sommes-nous ?

— Pas autant que tu pourrais le penser.

La pièce était encore plus sombre qu'auparavant. Je tendis le bras et allumai une lampe. C'était mieux, mais Reyes était toujours entouré d'ombres.

Je retournai m'asseoir en face de lui et attendis tandis qu'il buvait à nouveau à la bouteille. Je remarquai à cet instant qu'il était encore en train de saigner. Des taches sombres s'étendaient sur son tee-shirt. Je tentai de maîtriser l'élan de panique qui s'empara de moi.

— On ne vous appelle pas réellement Faucheuses dans les autres dimensions, m'apprit-il en reposant précautionneusement la bouteille sur la table. C'est un terme humain.

— Attends, quelles autres dimensions ? Combien y en a-t-il ? demandai-je, surprise par son choix de mots.

— Combien y a-t-il de galaxies dans l'univers ? Combien d'étoiles ? C'est difficile à dire. Disons simplement beaucoup.

— Je... Je ne savais pas.

— Peu de gens le savent. Et pour répondre à ta question, une nouvelle Faucheuse voit le jour dans cette dimension tous les deux ou trois cents ans. Il n'y a pas de durée fixe, à vrai dire.

Je me figeai.

— Mais tu m'as dit une fois que tu m'attendais. Que chaque fois qu'une nouvelle Faucheuse était envoyée, tu étais déçu parce que ce n'était pas moi. Depuis combien de temps tu es là ?

Il fronça les sourcils, pensif.

— Je ne sais pas exactement. Peut-être une quinzaine de siècles.

— Qu'est-ce que tu as fichu pendant tout ce temps ? demandai-je, abasourdie.

Il m'étudia.

— J'attendais.

Moi. C'était moi qu'il attendait. L'Anglais avait dit qu'il avait été envoyé pour moi. M'avait-il raconté la vérité ? Est-ce que le père de Reyes l'avait envoyé spécialement pour me trouver ?

— Donc, une nouvelle Faucheuse vient au monde tous les deux ou trois cents ans. Est-ce qu'elles sont immortelles, ou quelque chose du genre ?

— Non. Pas leur corps physique. La plupart ne vivent pas plus de quelques années, en fait.

— Pourquoi ?

Il me dévisagea pendant quelques instants.

— Repense à ton enfance, Dutch. À comment c'était de grandir avec tes capacités.

Les souvenirs inondèrent aussitôt mon esprit. L'horreur de ma belle-mère. La perte d'amis chers après que j'avais essayé de leur dire qui j'étais. Ce que j'étais. Les distractions en classe lorsque des défunts pointaient le bout de leur nez, ce qui me faisait souvent atterrir dans le bureau du proviseur.

— Maintenant, imagine-toi ce que ça pouvait être d'avoir ces capacités dans un monde qui foisonnait de superstitions et de peurs. Beaucoup ont été tuées alors qu'elles n'étaient encore que des enfants. De celles qui y ont échappé, beaucoup sont devenues ermites. Elles étaient bannies par les leurs, jamais totalement acceptées. Tu es en réalité la première de ton espèce à avoir réussi à t'intégrer.

Je ne savais pas quoi dire.

— Que se passe-t-il quand on meurt ?

— Il faut que tu comprennes que ton corps est le point d'ancrage du portail. C'est cette partie qui t'a fait atterrir dans cette dimension.

— Mais si mon corps s'en va, que se passe-t-il ? Est-ce que je serai toujours le portail ?

— Oui, répondit-il en hochant la tête. Tu étais un portail bien avant que tu prennes forme humaine.

— Donc si... quand je mourrai, je serai encore la Faucheuse ?

— Au moment où ton corps cessera d'exister, tu deviendras cent fois plus puissante, mais tu changeras également. Tu n'auras plus cette connexion humaine, et chaque Faucheuse change avec le temps. Elles perdent leur humanité, même si certaines n'avaient pas grand-chose à perdre dès le début. Les hommes ne les avaient pas bien traitées.

— Si tel est le cas, pourquoi as-tu essayé de laisser mourir ton corps ?

Il pencha la tête sur le côté.

— Tu remets ce sujet sur le tapis ?

Lorsque je haussai les épaules, il reprit :

— Parce que c'était ce dont ils avaient besoin, Dutch. C'était l'appât avec lequel ils auraient pu t'attraper. Et ils y sont parvenus, au cas où tu aurais oublié.

— Mais ils auraient pu te capturer. Une fois ton corps physique mort, ils auraient pu le faire, n'est-ce pas ?

Il se fendit d'un sourire entendu.

— Il aurait déjà fallu qu'ils me mettent la main dessus.

— L'Anglais avait l'air de dire que tu serais très facile à trouver à cause de tes tatouages, la clé.

— L'Anglais ?

— Hedeshi. Il est dans le corps d'un Anglais.

— Ah. Eh bien, il y a des manières de contourner ça également.

Persuadée qu'il ne me dirait pas lesquels, je restai sur ma lancée. C'était la première fois que j'arrivais à quelque chose depuis des lustres.

Je changeai de position sur ma chaise, me penchant en avant avec enthousiasme.

— D'accord. Donc, si je deviens à ce point plus puissante en mourant, de quoi suis-je capable pendant que je suis encore en vie ?

— J'aimerais pouvoir te répondre. C'est difficile à dire avec certitude. Comme je te l'ai dit, la plupart des tiens ne vivent pas aussi longtemps.

— Mais tu m'as répété une centaine de fois que j'étais capable de plus.

— Et tu l'es. Ce qui ne signifie pas que je sais précisément de quoi.

Je décidai de reformuler ma question.

— On m'a déjà dit deux fois que je serais capable de tout ce que je pouvais imaginer.

— C'est la vérité.

Eh bien, ce n'était pas du tout frustrant.

— Je peux imaginer beaucoup de choses, rétorquai-je pour le provoquer. Donc je pourrais tirer des boules de feu avec mes mains ? Parce que j'arrive sans problème à m'imaginer le faire.

Le regard qu'il m'envoya était chargé d'autant d'amusement que d'affection.

— Non.

— Alors on m'a menti.

Je l'imitai et posai un pied sur la table. Denise en aurait été scandalisée.

— Qui t'a dit ça ? demanda-t-il.

— L'Anglais, pour commencer. Et sœur Mary Elizabeth.

— Elle te ment souvent ?

— Non, répondis-je en fronçant les sourcils, sur la défensive.

— Elle n'a pas dit que tu pouvais faire tout ce que tu pouvais imaginer. Elle a dit que tu étais capable de tout ce que tu pourrais imaginer. Pas l'acte, Dutch, mais la conséquence.

— Je ne saisis pas la différence, bredouillai-je, me sentant stupide.

— Réfléchis-y. Si tu étais capable de lancer des boules de feu avec tes mains, commença-t-il avant de marquer une courte pause pour rigoler, que se passerait-il ?

Je détournai le regard.

— Je ne sais pas. Je pourrais peut-être faire exploser une voiture.

— Dans ce cas, c'est de ça que tu es capable. La conséquence, Dutch. Le résultat.

Je commençais à comprendre où il voulait en venir, même si ça restait toujours assez confus.

— Donc si je voulais faire exploser une voiture, je pourrais le faire. Je ne pourrais simplement pas le faire en lançant des boules de feu.

Je plissai les yeux, essayant de me concentrer pour saisir le sens de ses propos, le laissai échapper, me battis bec et ongles pour le rattraper, le perdis à nouveau, et abandonnai en poussant un long soupir résigné.

— Non, je ne comprends pas. Mais la conclusion, c'est que, si je peux l'imaginer, je peux le faire, c'est ça ? Tu peux tuer des gens avec ton esprit ?

Un léger sourire vint étirer les traits de Reyes.

— Seulement si mon esprit dit à ma main de faire le boulot.

Le sourire que je sentis naître sur mes lèvres devait être aussi diabolique que je me sentais en cet instant.

— Donc je suis capable de faire plus de choses que toi ?

— Ça a toujours été le cas.

Je n'avais pas obtenu autant de réponses de la part de Reyes depuis... Eh bien, en fait je n'en avais jamais obtenu autant. Je décidai de le provoquer un peu.

— Tu me dois quand même un million de dollars.

— Enlève tes habits.

— Non.

— Je te donnerai un million de dollars si tu enlèves tes habits.

— OK.

Je levai les bras pour retirer mon pull puis m'arrêtai. En le réajustant, je relançai :

— Je croyais que tu n'avais pas d'argent.

— Je n'en ai pas. Mais tu peux tout de même te débarrasser de ça.

— J'ai d'autres questions, repris-je en l'ignorant.

— J'aurais plus de réponses si tu enlèves ce pull.

J'avais l'impression que la seule raison pour laquelle il n'était pas plus près de moi, à laisser courir ses doigts le long de mon pull, était ses blessures. Elles devaient être graves.

— Il faut que je te parle de Garrett.

— Je m'en réjouis d'avance.

— Il est allé en Enfer.

Comme Reyes gardait le silence, j'ajoutai :

— Il a rencontré ton père.

Il tourna la bouteille sur la table jusqu'à ce qu'il puisse lire l'étiquette.

— Père ne se donne généralement pas la peine de divertir les touristes.

— Il a fait une exception. Il a montré à Garrett ce que tu étais en grandissant. Comment tu as servi dans son armée. Comment tu t'es élevé dans la hiérarchie. Il a dit que ton père lui avait expliqué ce que tu faisais.

— Mon père lui a montré tout ça ? Le plus grand menteur que l'univers a jamais connu ?

— Est-ce que tu sous-entends que ce que Garrett a vu n'était pas vrai ? Que ça ne s'est pas vraiment produit ?

Après réflexion, il répondit :

— J'étais général en Enfer, Dutch. Que penses-tu que ça implique ?

Je baissai le regard pour observer la moquette verdâtre.

— Pourquoi tu ne me le dirais pas ?

— Pour que tu puisses me haïr un peu plus ?

Je relevai la tête, surprise.

— Je ne te hais pas.

Il serra la mâchoire.

— La frontière entre l'amour et la haine est très fine, tu n'es pas au courant ? Il est parfois difficile de savoir précisément laquelle de ces deux émotions est la plus forte.

Je redressai le menton.

— Je ne t'aime pas non plus.

Il pencha la tête et m'observa sous ses cils sombres.

— Tu es en sûre ? Parce que les sentiments qui s'échappent de toi chaque fois que je suis dans les parages ne sont de toute évidence pas une marque de désintérêt.

— Ça ne veut pas dire que c'est de l'amour.

— Ça pourrait l'être, je t'assure. Enlève ton pull et donne-moi dix minutes, et tu croiras sans l'ombre d'un doute que tu es amoureuse.

Chapitre 13

Buvez du café ! Faites des choses stupides plus rapidement et avec plus de punch.

Tee-shirt

Après une partie de ping-pong verbal pour déterminer si je devrais ou non retirer mon pull, je décidai de laisser tomber. De me laisser tomber, pour être exacte. Je m'allongeai sur le lit et découvris avec horreur qu'il sortait tout droit d'un épisode de *La Famille Pierrafeu*. Le matelas se révéla aussi dur que de la pierre. Les draps étaient épais et rugueux. Il y avait des bosses sous lesquelles des dinosaures devaient apparemment être en train de dormir. Mais j'étais fatiguée, et Reyes ne semblait pas pressé d'aller où que ce soit pour une fois dans sa vie.

Je le regardai contourner la table pour me rejoindre, ses gestes forcés, péniblement prudent tandis qu'il essayait de se déplacer en limitant ses douleurs. Je ne l'avais jamais vu souffrir autant. Plusieurs cercles ensanglantés et autres taches de sang maculaient son tee-shirt. Je ne lui proposai pas de l'emmener aux urgences. Je savais qu'il n'y serait pas allé même si j'avais pointé Margaret sur son front en insistant.

— Ne va pas t'imaginer que ça veut dire que je vais retirer mon pull, l'avertis-je.

Il rit doucement et prit place à côté de moi. Le matelas s'enfonça légèrement sous son poids, et il expira bruyamment quand il parvint enfin à s'installer. Je me tournai vers lui. Il était couché sur le dos, un bras posé sur le front, une posture qui était à la fois charmante et sexy. Son profil était semblable à celui d'un Dieu grec. Des dimensions parfaites. Des lignes exquises.

— Ce lit est vraiment très dur, me plaignis-je en donnant des coups de poing dans mon oreiller.

Je me tortillai pour trouver une position plus confortable, ce qui n'était pas facile avec Margaret qui prenait toute la place.

— Tu devrais me grimper dessus. Je suis encore plus dur.

J'ouvris les yeux en grand et faillis regarder avant de me reprendre. Il ne m'appâterait pas. Et il était blessé, pour l'amour du ciel.

— Bon, question suivante : pourquoi tu m'appelles Dutch ?

Je le vis sourire sous son bras.

— Je ne le fais pas.

Je fronçai les sourcils, même si ça ne servait à rien.

— Tu m'appelles tout le temps Dutch. Tu m'as toujours appelée Dutch.

— Tu sais, pour quelqu'un qui connaît toutes les langues qui ont jamais été parlées sur la planète, tu n'es pas très douée pour saisir le sens d'un mot lorsque tu en as besoin.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Réfléchis-y.

— Très bien.

J'y réfléchis. Je fis rouler le mot dans mon esprit et sur ma langue jusqu'à ce que sa signification devienne évidente. Je regardai Reyes, stupéfaite.

— Celle qui recherche. Tu dis « chercheuse » en ancien Araméen.

Le mot ressemblait à « Dutch » parce que je l'avais toujours compris comme tel. En fait, il se prononçait plutôt comme « Duts », et le « u » était plus doux, plus allongé.

— Bravo.

— Tu m'as appelée « chercheuse » pendant tout ce temps ?

— C'est ce que tu es. Une chercheuse d'âmes.

— Waouh.

Curieusement, apprendre ça me rendit heureuse. Comme si j'avais bu un *mocha latte*, si j'avais encore eu les moyens de m'en payer un. J'étais en train d'apprendre tellement de choses que je ne voulais pas que ça s'arrête. Et le fait qu'il soit trop blessé pour lever l'ancre à sa manière virile et aller pourfendre l'Anglais était grandiose. Plus de temps avec bibi.

— Ça me plaît, dis-je.

— Tes aînés ont choisi sagement parmi ta race.

Je souris. Puis clignai des yeux. Puis fronçai les sourcils.

— Ma race ? J'ai une race ?

— Bien sûr.

— Attends, pour de vrai ? Est-ce que j'ai une famille, comme toi ? Dans une autre dimension ?

— Oui.

Je redressai vivement la tête. Je ne m'attendais vraiment pas à une réponse sans détour, et encore moins à une affirmation.

— Vraiment ? J'ai une autre famille ?

— Oui.

C'était époustouflant. Je ne savais pas quoi en penser.

— Je ne sais pas grand-chose sur eux, alors ne m'en demande pas trop.

— Est-ce qu'ils... Est-ce que ce sont des Faucheuses ?

— Seul celui choisi pour traverser dans cette dimension est un chercheur d'âmes. Tu viens d'une race de porteurs de lumière très puissants. Ils ne t'auraient jamais envoyée en temps normal. Une chercheuse d'âme de ta... trempe n'est pas dépêchée pour faire des tâches subalternes. Mais tu étais la plus jeune et la plus puissante parmi eux, et ils savaient que j'étais là.

C'était une chose d'ignorer durant toute ma vie pourquoi je possédais mes dons. C'en était une bien différente de devoir avaler autant de réponses - des réponses que j'avais attendues toute ma vie - en une seule et énorme gorgée. Et Reyes en parlait de manière si désinvolte, comme si ça ne comptait pas autant pour moi d'en apprendre plus sur mon héritage. J'essayai de garder mon calme. Je pouvais gérer tout ça avec grâce et dignité. Pas comme j'en avais envie, comme ces femmes sur le plateau du *Juste Prix*.

Puis le sens de ses paroles me frappa.

— Attends, t'es en train de me dire que j'ai été choisie à cause de toi ?

Sous son bras, ses paupières étaient closes.

— Je suppose qu'ils pensaient que j'étais là pour déclencher la guerre. Mon père m'a créé pour lui offrir la fin de l'humanité. Alors ils t'ont envoyée.

Il se tourna pour me faire face, les paillettes vert et or brillant dans le brun de ses yeux.

— Nous sommes ennemis, Dutch. La princesse et le pion, tous deux de camps opposés. (Il releva un coin de sa bouche sensuelle.) Ils seraient plutôt déçus de savoir qu'on s'entend bien.

Je me penchai et le regardai.

— Alors quoi ? Je suis censée te tuer ou un truc du genre ?

Il fit courir ses doigts le long de mes lèvres.

— Oui. C'est pour ça que tu as été envoyée.

— Eh ben, ça craint.

Donc, un type plus sexy qu'une Rolex en bijouterie vit sur Terre, et ils m'envoient moi pour l'éliminer ? Moi ? Je venais de toute évidence d'une race de gens complètement cinglés.

— Tu pourrais le faire, dit-il en faisant la moue. Tu pourrais me tuer. Détruire le portail adverse et condamner la porte de mon père, celle qui mène à sa dimension. La dernière Faucheuse a essayé. (Il détourna le regard.) Comme elle a échoué, ils t'ont envoyée.

— Reyes, c'est ridicule. Je ne pourrais jamais faire ça. Tu es bien plus fort que moi et... tu sais

comment te battre et tout ça.

Le sourire qu'il m'adressa n'était pas très convaincant.

— Quand le moment viendra, et il viendra, fais-le rapidement. N'hésite pas, Dutch. Même pas une fraction de seconde.

J'ignorais totalement ce que je devais croire ou pas. Il venait d'une race de menteurs. À quel point ses informations étaient-elles fiables ?

Je fronçai les sourcils, suspicieuse.

— Ne va pas t'imaginer que tu peux me charmer en jouant les nobles chevaliers et en prétendant que je suis assez puissante pour te tuer. Tu m'as lancée, lui dis-je, faisant allusion à la bagarre de l'autre nuit. Et tu m'as tirée et poussée sans ménagement, alors ne crois pas que je vais oublier ces conneries juste parce que tu es doux et prêt à te sacrifier maintenant. (Je me laissai tomber sur mon oreiller et croisai les bras.) C'est pas le genre de conneries qu'on oublie.

Une lueur espiègle dansait dans ses yeux.

— Je n'ai jamais prétendu être un boy-scout.

Je pouvais sentir la chaleur de son regard, et tout ce que je parvenais à penser était « Mon Dieu, comme il est beau ». Je profitai de l'occasion pour évaluer le degré de gravité de ses blessures. Relevant une main jusqu'à sa taille, je parcourus le ruban adhésif sur sa cage thoracique et appuyai doucement. Il aspira un peu d'air entre ses dents serrées et attrapa mon poignet. Du sang s'échappait de la bande de chatterton et avait taché mes doigts à travers le tee-shirt.

— Reyes, qu'est-ce que... ? Que s'est-il passé ?

Il plongea des yeux déterminés dans les miens.

— Si quelque chose devait m'arriver, il faut que tu saches qu'ils chassent par deux. Si tu en vois un, si l'un d'eux s'en prend à toi, Dutch, je te jure, il y en a un deuxième pas loin. Si tu en vois trois, il y en aura un de plus qui attend quelque part. Ne leur fais jamais, jamais confiance.

— Je ne peux pas simplement faire comme la dernière fois et les aveugler avec ma lumière nucléaire ?

— Non. (Il m'attira plus près de lui, jusqu'à ce que mon front se retrouve contre le sien.) Tant qu'ils sont dans un corps humain, ils sont protégés de la lumière. Même de la tienne.

Je détestais me sentir si vulnérable, si faible.

— Je ne peux pas les combattre, Reyes. Ils sont trop forts.

— Tu pourrais si tu savais comment, mais tu n'en es pas encore là, alors n'essaie pas. Appelle ta gardienne et pars en courant.

Je me calai contre lui en laissant ma main sur ses côtes.

— Je suis assez douée pour courir. Enfin, je veux dire, je ne suis pas rapide ou quoi que ce soit, et je trébuche facilement... oublie ça.

Je ne l'avais jamais vu aussi sérieux que lorsqu'il me dit :

— Avoir des démons collés au cul est plutôt motivant.

— Je n'en doute pas.

— Contente-toi de courir et ne t'arrête pas. Promets-le-moi.

— Je te promets que j'essaierai de courir sans m'arrêter. Mais j'étais sérieuse, je trébuche facilement.

Je parvins à lui arracher un petit rire. Il se pencha pour mordiller mon oreille. Des vagues de désir brut me traversèrent comme un éclair et se répandirent dans mon bas-ventre. Je n'arrivais pas à y croire. J'avais finalement Reyes Farrow en chair et en os pour moi toute seule dans une chambre d'hôtel, et il était en train de saigner abondamment. J'étais la seule femme qui aurait pu abuser de lui si on m'en avait laissé l'occasion, mais ce n'était pas le moment. Et ça me rendait folle de l'admettre.

Alors que sa bouche descendait lentement le long de ma nuque, j'enroulai un bras autour de sa tête et murmurai :

— Raconte-moi une histoire à propos de mes ancêtres. À propos d'une autre Faucheuse.

Il garda le silence pendant si longtemps que je crus qu'il n'allait jamais répondre. Puis il se recoucha, pensif.

— Il y avait ce garçon, Cynric, que son père a emmené aux anciens du village. Il prétendait que son fils était possédé. Qu'il voyait les esprits et savait des choses que personne ne pouvait savoir. Après une enquête qui a duré des jours, il refusait toujours de parler. Il a été lapidé.

J'eus un mouvement de recul.

— Donc ce n'est pas une histoire heureuse ?

— Peu le sont. Ensuite, le village a souffert d'une épidémie de maladie et de morts. Ils ont pensé que le garçon les avait maudits avant de mourir.

— Il l'avait fait ?

— Non, quelqu'un d'autre s'en était chargé. Il n'avait fait que répéter ce que sa petite sœur lui avait dit. Elle était la Faucheuse, pas lui. Mais elle était tombée malade lorsqu'elle était encore nourrisson, et elle ne pouvait pas parler. Il était le seul à pouvoir la comprendre. (Il désigna sa tête de son index.) Ils échangeaient avec leurs esprits et leurs cœurs. Dans sa douleur, elle est devenue folle et a libéré ses pouvoirs sans se rendre compte de ce qu'elle était en train de faire. Une Faucheuse ne sait pas toujours ce dont elle est capable avant un grand traumatisme.

— Est-ce que la fillette a vécu longtemps ?

Il acquiesça.

— Comparé à la plupart des Faucheuses, oui. Jusqu'à environ soixante-dix ans, si je me souviens bien. Mais elle devait vivre avec le poids de ce qu'elle avait fait. Elle est devenue ermite, et, finalement, la folie s'est emparée d'elle.

— C'est atroce. Si c'était un être céleste, comment a-t-elle pu tuer autant de personnes ? Comment a-t-elle pu faire ça ?

— Les Faucheuses reçoivent leurs pouvoirs à la naissance. Elles sont les chercheuses d'âmes, mais elles peuvent... (Il réfléchit quelques instants.) Elles peuvent parfois les chasser, à défaut d'un meilleur terme. C'est leur droit.

— Eh bien, c'est un droit dont je ne vais certainement jamais me servir.

Pour me débarrasser de la tentation, je jetai mon oreiller sur les chevilles de Reyes, posai la tête sur ses bottes, et me couchai perpendiculairement à lui sur le lit. Il m'avait donné tellement d'informations que j'aurais besoin de temps pour tout absorber, mais je ne voulais pas le quitter. Pas comme ça. Jamais, aussi longtemps que je vivrais. Ou au moins jusqu'à ce que je doive me remettre sur l'affaire de Harper. Peu importait ce qui arrivait en premier.

J'avais une autre famille. Une famille qui venait d'un autre monde. C'était pas génial ? Et je pouvais tuer des gens avec mon esprit. D'accord, je ne croyais pas trop à cette partie, mais j'avais une famille venue d'un autre monde. Je me demandais comment ils s'appelaient. Peut-être que j'avais une tante Myrte. Ou un oncle prénommé Boaz. J'avais essayé de convaincre oncle Bob de changer son nom en Boaz, une fois, mais il avait refusé. Je ne comprenais toujours pas pourquoi.

Tandis que j'étais allongée, à songer à tous les avantages d'avoir une famille venue d'un autre monde, je sentis mes paupières s'alourdir. La chaleur de Reyes me donnait envie de dormir. L'avoir auprès de moi était réconfortant, et j'étais presque dans les bras de Morphée lorsqu'il dit :

— Tu pourrais te déplacer un peu plus haut. Tu serais plus à l'aise.

Je gloussai.

— Non, c'est toi qui le serais, pervers.

Et avant de comprendre ce qui se passait, j'étais en train de rêver de Reyes, de plage et de Cookie-rita avec des petits parasols qui caressaient ma main. Ce fut à cet instant que je sentis les doigts de Reyes frôler ma paume. Je me demandais s'il l'avait fait exprès. Quand il roula sur moi en poussant un râle, me clouant au lit sous son poids, j'en eus la certitude. Mais, avant que j'aie le temps d'émettre une objection, sa bouche avait trouvé mon oreille.

— Chut, murmura-t-il, le souffle chaud.

Je crus au début qu'il était d'humeur badine, mais il était totalement raide, tendu, prêt à frapper. Ou à me mettre une dérouillée. Que se passait-il ?

Je commençai à me débattre, mais je sentis à nouveau ses doigts sur ma paume. Sauf que, cette fois-ci, sa chaleur fut aussitôt remplacée par le métal froid d'une arme à feu. Je me raidis tandis qu'il retirait Margaret de son holster pour la placer dans ma main.

— Qu'est-ce que...

Il me fit taire en pressant ses lèvres contre les miennes. Mais, tandis que sa bouche était en train d'accomplir des prouesses, sa langue s'insinuant entre mes lèvres, me faisant perdre tous mes moyens, ses mains étaient occupées à autre chose. Je sentis soudain la fraîcheur de la lame d'un long couteau qu'il sortait du dos de sa ceinture. Sa bouche retourna à mon oreille et il chuchota :

— Appelle la chienne.

Mon pouls grimpa en flèche.

— Pourquoi ? demandai-je, ma voix ressemblant à un murmure essoufflé.

Il se redressa juste assez pour pouvoir m'observer, son regard plein d'excuses.

— Parce que ce n'est pas ma chambre.

Il m'embrassa à nouveau, ses lèvres chaudes sur les miennes, pourtant chaque muscle de son corps était tendu à l'extrême, impatient. Son cœur accéléra au-dessus du mien, son pouls rugit à mes oreilles. Je posai le bras sur le côté du lit et claquai des doigts.

Artémis se frotta contre ma paume lorsqu'elle surgit du sol et me donna un petit coup de museau sur la main avant de dresser les oreilles. Un rugissement profond s'échappa de sa poitrine quand la porte s'ouvrit. Elle campa sur son arrière-train et attendit.

La porte pivota lentement avant de s'arrêter à un angle de quarante-cinq degrés. Pas assez pour que je puisse discerner le visage de la personne qui l'avait ouverte. Tout ce que je pouvais apercevoir au-delà des épaules de Reyes était une main posée sur la poignée. L'intrus se mit à avancer une fraction de seconde avant qu'Artémis attaque. Elle aboya si fort que les murs tremblèrent lorsqu'elle se projeta en direction de la porte entrouverte et atterrit sur une femme possédée, si j'en croyais les cris féminins.

Reyes disparut et, l'instant suivant, un deuxième assaillant tombait sur le sol après y avoir été jeté. La porte claqua contre le mur, et je pus apercevoir la femme qui se battait avec Artémis sur le côté, luttant contre quelque chose qu'elle ne pouvait de toute évidence pas totalement voir. Même moi, j'avais de la peine à rester concentrée sur le corps massif d'Artémis pendant qu'elle arrachait l'âme maligne hors de son corps.

Mais, avant que je puisse comprendre ce qui arrivait exactement au démon, celui que combattait Reyes me remarqua. Il laissa échapper un cri de rage et essaya de se défaire de l'emprise de Reyes pour m'atteindre. C'était une sensation vraiment étrange, d'être désirée si désespérément par un homme qui ne tenait pas compte du fait que sa colonne vertébrale était tellement pliée qu'elle commençait à craquer sous la pression. Je pouvais entendre les bruits aigus des os qui se brisaient, des tendons qui se déchiraient, et des vertèbres qui se déboîtaient. Et pourtant, il ne détournait pas le regard. Il me voulait avec tant de passion qu'il tendit son bras libre dans ma direction, me suppliant de m'approcher.

Ils étaient bleus. Les yeux de l'homme. Je pouvais voir le démon qui se cachait derrière, l'essence fumeuse qui s'échappait de lui en volutes, mais l'hôte que la créature possédait avait les yeux bleus. Si clairs qu'ils ressemblaient à une piscine étincelant au soleil en plein été. Et des larmes les remplissaient à mesure que Reyes exerçait plus de pression sur sa gorge pour bloquer l'arrivée d'oxygène. Mais il n'en avait toujours rien à faire. Il rampa vers moi à l'aide d'un bras, l'autre ayant été brisé. Il reposait sur le sol à côté de lui, totalement mou, inutilisable.

Lorsque l'homme bondit dans ma direction dans un ultime et valeureux effort, son bras sembla

s'allonger. Des griffes noires et aussi tranchantes que des lames de rasoir apparurent sur sa main. Dans l'obscurité que la nuit avait apportée, le démon n'hésita pas à se démasquer en essayant de m'atteindre. Je ne pouvais voir que sa main, mais je savais qu'au moins cette partie de lui était à découvert.

Je me penchai sur le côté du lit, ignorant Reyes, qui me criait de reculer. La griffe était si proche, à quelques centimètres à peine. S'il allongeait encore un peu le bras, il me déchirerait le visage. Je tendis la main, paume tournée vers le haut, me penchai un peu plus, et soufflai. Comme si je venais de souffler sur de la poussière de fée, des particules de lumières flottèrent en direction du démon, se posèrent sur ses griffes et, dans une énorme explosion d'énergie, il hurla et tomba hors de son hôte humain.

Le démon se traîna sur le sol, se tordant à cause de la douleur, ses cris perçants ressemblant à des centaines de réacteurs se mettant en marche.

Artémis fondit sur lui l'instant d'après, enfonça ses crocs en serrant la mâchoire, et ôta la vie à la bête. Il souffrait tant que le tuer était presque un acte de compassion à ce stade. J'observai son sang épais se répandre sur la moquette, puis s'évaporer.

Avant que j'aie le temps de me rendre compte qu'il était énervé, Reyes me remit sur mes pieds et m'examina des pieds à la tête. Puis il se concentra sur mon visage, étonné.

— C'était quoi ça, merde ? demanda-t-il, la colère lui épaississant la voix.

Mais l'adrénaline coulait le long de mon dos et se répandait dans mon corps. Je regardai derrière moi en direction d'Artémis. Elle était occupée à renifler le sol avec l'enthousiasme d'un chien de chasse qui a flairé un renard, persuadée qu'elle trouverait l'odeur d'un autre démon. Elle bondit à travers le mur pour se rendre dans la chambre d'à côté avant que j'aie le temps de la rappeler.

Craignant d'être à nouveau malade, puisqu'il semblait que c'était ma manière de réagir à tout dernièrement, je dépassai Reyes pour me précipiter dans la minuscule salle de bains près de la porte d'entrée. Il me rattrapa lorsque je trébuchai, mais je me débattis et m'élançai vers les toilettes. Le fait que j'étais en train de jouer les spéléologues dans un bac de porcelaine qui avait été utilisé durant des années par des hommes qui ne savaient pas viser ne me détourna pas de ma mission. J'inspirai l'air rance et ravalai ma bile tandis que mon estomac s'agitait dans tous les sens.

Reyes s'agenouilla derrière moi, et je sentis le contact froid d'une serviette sur la base de ma nuque.

— C'est ça qui les rend fous. (Il se pencha et enfouit son visage dans mon cou.) L'odeur de la peur - peur - est comme l'odeur de l'héroïne pour un vrai toxicomane.

— Eh bien, je ne peux rien y faire.

— Je sais. C'est ma faute, et j'en suis désolé.

Je relevai la tête et remarquai seulement à cet instant que le démon l'avait frappé. Son visage était lacéré à trois endroits, l'entaille la plus importante se trouvant à moins d'un centimètre de ses cils inférieurs. Je lui pris la serviette des mains et commençai à nettoyer les plaies.

— Tu l'as tué ? demandai-je.

— Non. Il n'est pas près de courir le marathon, mais il faut qu'on parte d'ici.

Reyes me raccompagna chez moi en silence, ne sachant probablement pas quoi penser de moi. Je n'en étais pas sûre moi-même, donc on n'avait pas vraiment beaucoup de choses auxquelles penser. Il m'accompagna jusqu'en haut des escaliers et jusqu'à ma porte, mais je ne le laissai pas m'aider à entrer. J'en avais marre d'être soudainement devenue invalide, incapable de marcher et de mâcher un chewing-gum en même temps.

Je déverrouillai et entrai.

— Est-ce que je peux mettre quelque chose là-dessus ? demandai-je en indiquant les coupures sur sa joue gauche.

Il les tamponna avec le bas de son tee-shirt, épongeant les petites gouttes de sang qui s'en étaient échappées. Les blessures étaient déjà en train de guérir, mais une crème antibiotique ne leur ferait pas de mal.

Il ignora ma question et commença à observer mon appartement.

— Appelle ton gosse.

— Quel gosse ? demandai-je, soudainement très fatiguée. Je n'ai pas de gosse.

Du moins, il ne me semblait pas en avoir. Je ne me rappelais pas avoir accouché, et j'étais pratiquement certaine que c'était quelque chose qu'une femme n'oubliait pas facilement.

— Ce gamin qui traîne toujours autour de toi. Appelle-le.

— Ange ?

Il apparut à la seconde où je pensai à lui. Il regarda autour de lui, surpris, me repéra, puis me lança un regard noir sous son bandana.

— Tu vas vraiment continuer à faire ça ?

— Hé, c'était pas moi cette fois.

Je pointai Reyes du doigt, et Ange cessa aussitôt de la ramener.

Il fit un pas en arrière lorsque Reyes en fit un dans sa direction.

— Reste où tu es, ordonna Reyes sur un ton qui ne souffrait aucun argument.

Mais il parlait à Ange Garza. Le gosse qui n'avait jamais pris part à une dispute qu'il n'avait pas appréciée. Il se ressaisit et redressa les épaules.

— Toi, tu restes où tu es, *pendejo*.

Reyes fut sur lui avant que j'aie le temps de le voir bouger. Il tenait Ange par le col de son tee-shirt sale, son visage à quelques centimètres du sien.

— As-tu la moindre idée de ce que je peux te faire ?

Ange écarquilla les yeux avant de se reprendre.

— Je sais que tu peux retourner en Enfer.

Je parvins à m'immiscer entre les deux, en poussant sur la prise de Reyes.

Au bout d'un moment, Reyes relâcha Ange et lui jeta un regard d'excuse.

— Reste ici pour elle, dit-il en adoucissant le ton.

Ange haussa les épaules, puis lissa son tee-shirt.

— Pour elle.

Cela sembla satisfaire Reyes. Il claqua des doigts comme s'il appelait un chien, et Artémis apparut. Elle sauta sur lui, ses énormes pattes projetant tout son poids contre la poitrine de Reyes, sa queue frétilant de joie. Il la gratta derrière les oreilles et caressa sa nuque.

— Tu restes ici, lui chuchota-t-il, et tu l'empêches de s'attirer des ennuis. Compris ?

Lorsqu'il haussa les sourcils comme s'il lui posait une question, elle aboya pour lui communiquer son assentiment, et j'eus soudain l'impression d'être largement en minorité.

Je fronçai les sourcils en la regardant.

— Traîtresse.

Elle aboya à nouveau, pas émue le moins du monde par mes accusations, et sauta en direction d'Ange pour jouer avec lui, le renversant très facilement pour le faire tomber sur le sol. Ange se mit à rire et essaya de l'immobiliser à l'aide d'une prise. C'était étrange de voir qu'Artémis parvenait à ouvrir la mâchoire assez grand pour prendre le cou de la petite frappe dans sa gueule. Ses cris de douleur semblaient l'amuser, et ça me suffisait.

— Il faut juste que je m'assure qu'ils ne nous ont pas suivis ici, dit Reyes.

— Tu devrais vraiment me laisser jeter un coup d'œil à tes blessures.

— La dernière fois que tu as voulu le faire, tu t'es presque évanouie.

— C'était il y a longtemps.

— Deux mois. À quelques jours près.

— Très bien, fis-je, le renvoyant d'un geste vague. Va accomplir ta mission virile pendant que je

reste à la maison sous la surveillance d'une petite frappe de treize ans en train de muer.

Il y avait quelque chose de vraiment perturbant à propos de cette image.

Je me réveillai avec l'étrange impression d'avoir un rottweiler mort de cent kilos couché sur moi, comme si j'étais un matelas humain. Je ne m'inquiétais pas vraiment du fait que sa patte droite recouvrait presque entièrement mon visage, coupant mon apport d'oxygène, ni du fait que je ne sentais plus mes jambes parce que ses épaules étaient enfoncées quelque part près de mon bassin, mais plus parce que, tandis que sa tête pendait par-dessus mes côtes, elle était en train de ronfler. Vraiment ? Même dans la mort ? Ronfler me paraissait superflu, pour une raison ou une autre.

Je devais réfléchir à tellement de choses - aux démons, à mon héritage, à mon apparent engagement à long terme en tant que Faucheuse, un contrat que je ne me souvenais même pas avoir signé -, mais la seule chose dont j'avais envie actuellement était de boire du café. Et il fallait aussi que je file aux toilettes plus vite qu'un cheval de course.

Un chien du nom d'Artémis exerçait une pression étrange sur ma vessie.

J'éloignai la patte gigantesque loin de mon visage, me tortillai pour me dépatouiller du Rottweiler et finis par y parvenir après un effort herculéen. Lorsque je posai les pieds au sol, sa tête pendait au coin du lit, mais elle ne s'était pas réveillée. Je ne pus m'en empêcher. Je commençai à lui chatouiller les moustaches. Elle fronçait les lèvres et grognait chaque fois que j'embrassais sa truffe. Elle aurait fait une sacrée doublure d'Elvis.

Je parvins à me lever et à atteindre la salle de bains. Après un rapide rendez-vous avec M. Café, je me fauilai dans le salon en faisant bien attention de ne pas déranger Ange et tante Lil, qui étaient étalés sur différents meubles. J'étais toujours étonnée de voir les défunts dormir. Surtout avec tous les coups de marteau qui s'élevaient de l'appartement d'à côté.

Malgré les bruits des travaux, j'entendis un camion se garer. Comme il était trop tôt pour qu'il s'agisse d'une livraison pour le bar de papa, ma curiosité prit le dessus. C'étaient peut-être mes nouveaux voisins, même si ce serait stupide, puisque leur appartement était encore en pleine rénovation. Il faudrait que j'aille parler à Monsieur Z plus tard. Que je le convainque que des comptoirs de cuisine neufs seraient une plus-value pour l'immeuble.

Etonnamment, il y avait un camion de déménagement dehors, mais il était garé à l'arrière du bar. Ma curiosité piquée à vif, je me précipitai à la fenêtre de ma chambre pour avoir une meilleure vue. Oui, quelqu'un était en train d'emménager. J'observai les fenêtres du deuxième étage et en eus le souffle coupé. Un homme avait ouvert les stores afin d'enlever la poussière des rebords de fenêtre comme s'il nettoyait l'endroit pour un nouvel occupant.

Dans mes bureaux.

Mon père louait mes bureaux sous mon nez. J'étais consternée. Outragée. Et bien plus qu'un peu énervée. Après avoir brièvement regardé ce que je portais - certainement qu'un caleçon en coton, un tee-shirt qui proclamait que j'étais encore plus Cool que The Gang et des pantoufles roses en forme de lapin conviendraient parfaitement pour un passage rapide de l'autre côté de la rue -, je reposai ma tasse de café et me dirigeai vers le bar de mon père. Plus j'y pensais, plus je marchais vite. Et plus je marchais vite, plus j'étais énervée.

Le vent crépita autour de moi lorsque je sortis de mon immeuble, mais je n'y prêtai pas attention. Mon père louait mes bureaux. Quel toupet.

Je dépassai deux hommes qui se démenaient pour décharger un bureau et pénétrai dans le bar par la porte arrière.

— Papa ! criai-je, ignorant l'étonnement de ma belle-mère, qui venait d'entrer par l'entrée principale.

Elle avait visiblement apporté le petit déjeuner au traître. Je ne pouvais qu'espérer qu'il s'étoufferait avec. Je dépassai également Sienna, la magnifique nouvelle barmaid qui faisait du pied à Pari. Elle

sembla particulièrement apprécier mon caleçon.

Gemma sortit du bureau de papa juste quand je l'atteignais. La surprise se reflétait sur son visage.

— Charley, tu n'es pas habillée.

— Où est-il ? demandai-je sans m'arrêter.

— Papa ? Il est à l'étage, je crois.

Si j'avais eu toute ma tête, j'aurais remarqué le début de sourire sur ses lèvres, j'aurais pu me rendre compte que tout n'était pas ce qu'il paraissait, mais j'étais en mission. Je fis demi-tour et pris l'escalier, dont je gravis les marches deux à deux. Ce n'était pas la chose la plus facile à faire en portant des pantoufles en forme de lapin. Et mes bonds faisaient chaque fois rentrer un peu plus mon caleçon à un endroit que je ne pouvais pas mentionner. Mais un réajustement rapide une fois à l'étage régla le problème.

Je déboulai dans le premier bureau, celui qui avait été le mien pendant plus de deux ans, et trouvai papa devant la fenêtre, qui observait la rue derrière les rideaux. Il portait une chemise en coton et un pantalon en lin qui semblait deux fois trop grand pour sa silhouette élancée, et sa peau, d'ordinaire hâlée, avait la couleur d'un sol délavé et faisait concurrence à ses cheveux blond clair.

Il n'y avait personne d'autre à l'intérieur. Tout ce que j'avais laissé était à l'endroit exact où je l'avais laissé. Pas un tiroir à dossier ni une étagère n'étaient pas à sa place.

Je m'immobilisai derrière lui et plaquai les mains sur mes hanches.

— Vraiment ? demandai-je.

Il pencha la tête et bloqua ses émotions à la seconde où le chagrin qui le consumait me frappa. Je pris une profonde inspiration et me débarrassai de cette sensation. Il m'avait fait arrêter pendant que j'étais couchée dans un lit d'hôpital. Il ne méritait pas ma compassion. Mais il méritait d'essayer ma colère.

— Tu loues mes bureaux ? Juste comme ça ?

Je claquai des doigts pour souligner la rapidité de ses actes. J'en étais partie deux mois auparavant, mais, pour une raison obscure, ça ne semblait pas être important.

Il se retourna enfin. Il avait l'air plus égaré que d'ordinaire. Son corps paraissait plié par la fatigue. Il flottait dans ses habits.

Je m'en fichais. Je m'en fichais !

— Non, mon cœur.

Je pointai la fenêtre.

— Alors c'est quoi, ça ?

— Un stratagème, répondit-il, sa voix si pragmatique qu'il me fallut un moment pour saisir le sens de ses paroles. Une ruse.

Je regardai par la fenêtre et me rendis compte que le camion était totalement vide en dehors du bureau. Les deux hommes adressèrent un salut protocolaire à mon père avant de recharger le meuble et de refermer la porte.

Me retournant vers lui, je demandai :

— De quoi tu parles ? Un stratagème pour quoi ?

— Pour toi, répondit-il en se rapprochant.

Je reculai, soudainement sur mes gardes.

Il fit un nouveau pas dans ma direction, mais s'immobilisa lorsque je lui lançai mon fameux regard assassin.

— Tu ne prends pas mes appels, expliqua-t-il, levant les paumes en signe de reddition. Tu ne réponds pas à la porte quand je passe te voir.

— Mon Dieu, je me demande bien pourquoi.

Je fis demi-tour pour partir, mais ce qu'il me dit ensuite me stoppa net.

— Je ne savais pas combien de temps il me restait.

— Quoi ? grognai-je sans cacher une once de suspicion de ma voix.

— Quand je t'ai fait arrêter, j'ignorais combien de temps il me restait. Je voulais juste que tu quittes le business, et il fallait que j'agisse rapidement.

J'étais en colère, et ma patience était à bout. J'ouvris les bras, impuissante, avant de les laisser retomber contre mes flancs.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce dont tu parles.

— Je voulais juste faire ce qu'il fallait pour toi. Je voulais me racheter pour ce que j'avais fait. C'est moi qui t'ai fait entrer dans cette vie. Je voulais t'en sortir avant qu'il ne soit trop tard.

— Donc tu m'as fait arrêter ? C'était ça, ta solution ?

— Tu ne peux pas être détective privée si tu as un casier judiciaire. Ta licence aurait été révoquée.

(Il haussa les épaules.) Mission accomplie.

Le sourire qui prit possession de mon visage n'avait rien d'amusé.

— Merci d'avoir assuré mes arrières, papa. J'apprécie grandement.

— Tu ne m'as pas laissé le choix.

— Pardon ? (Ma voix s'éleva pratiquement jusqu'au cri.) Je ne t'ai pas laissé le choix ? T'es cinglé ?

— J'ai essayé de te faire me parler, mais tu ne m'as pas fait confiance. Tu ne m'as jamais fait confiance. Et je ne savais pas quoi faire d'autre. Je t'ai mise là-dedans, et je voulais t'en sortir. Te mettre à l'abri. Quand de sales types s'en prennent à toi à cause de moi... J'ai fait semblant jusque-là. Mais je ne peux pas continuer.

— Eh bien, tu as choisi le moment idéal pour te décider à avoir une conscience, papa. Quand je suis allongée dans un lit d'hôpital après avoir été torturée presque jusqu'à la mort, tu me fais arrêter. (Je lui montrai mes deux pouces levés.) Bonne décision.

Il baissa le regard.

— Je n'avais pas d'autre choix.

— Tu sais quoi ? demandai-je en m'approchant de lui pour l'apostropher d'un doigt en pleine poitrine. J'ai énormément réfléchi à la manière dont je t'ai toujours vu. Tu étais mon roc. Le seul qui croyait en moi, en mes capacités. J'ai toujours pensé que tu étais de mon côté. Mais ensuite, ça m'a frappée. Toutes ces années, tu as toléré Denise, la façon dont elle me traitait, et, au lieu de me défendre, tu as regardé ailleurs. Tu ne m'as jamais défendue. Tu as juste récolté les avantages de mes dons, mais tu n'as rien fait et tu as laissé cette sorcière me rabaisser dès qu'elle en avait l'occasion.

Il regarda par-dessus mon épaule, et je me retournai pour découvrir que la fameuse sorcière était sur le pas de la porte, la bouche ouverte de surprise.

Je pointai un doigt dans sa direction et adressai un signe du menton à mon père.

— Oui, celle-là.

Comme il gardait le silence, je demandai :

— Est-ce que tu as jamais vraiment tenu à moi ?

Il se redressa, surpris.

— Bien sûr ! J'ai toujours tenu à toi. Je pensais juste...

Sa voix se brisa, et il se couvrit la bouche d'une main.

— Vas-y. Donne tout ce que t'as.

— Vous aviez besoin d'une mère.

— Et tu nous as donné ça ? (Je me rapprochai tant que je vis mon reflet dans les larmes qui baignaient ses cils). Tu n'as pas toujours été là pour moi. Tu étais là pour toi. Alors vas-y. Loue mes bureaux. Je m'en fiche.

Dans la mesure où Denise bloquait la sortie, je décidai de traverser jusqu'à la pièce d'à côté et de sortir par la porte principale.

Mais au moment où j'allais tourner la poignée, mon père dit :

— Il faut que je m'assure que tu t'en sortiras quand je serai parti.

Dans un ultime et vaillant effort, je me retournai pour lui faire face. J'avais une répartie aussi

intelligente qu'appropriée sur le bout de ma langue acérée, mais elle resta là parce que, l'instant suivant, papa leva une arme et me tira dessus.

Chapitre 14

Pierre tombale d'occasion : Parfaite pour quelqu'un du nom de Charley Davidson.

Pub

Ou, plutôt, tira dans ma direction.

Je me penchai. Je ne savais pas trop pourquoi. Bizarrement, se pencher quand on se faisait tirer dessus semblait être la meilleure chose à faire. À une époque, je pouvais ralentir le temps. J'aurais carrément pu voir la balle figée en plein air. Mais, depuis que j'avais été torturée, j'avais perdu cette capacité et, lorsque papa tira, je me penchai sans même essayer.

Je tombai à genoux et me couvris la tête, puis me tournai pour regarder papa de sous mes bras.

Il tenait toujours le pistolet, une expression stupéfaite sur le visage.

— Leland ! hurla Denise quelques secondes à peine avant de plaquer les mains contre sa bouche, sous le choc.

Il faudrait que je la félicite pour l'effort.

Après un rapide inventaire de mes organes vitaux, comme je ne ressentais pas de douleur, je me relevai d'un bond. Gemma accourut et se faufila pour pouvoir entrer dans la pièce. Elle fut vite suivie par Sienna, qui tenait encore un pot de café.

Je me rendis compte que le monde était en train de tanguer. La détonation avait fait grimper mon adrénaline en flèche, et elle s'était répandue dans tout mon corps.

Après m'être palpée à la recherche de blessures avec des mains tremblantes, je hurlai sur mon père.

— C'est quoi, ce bordel ? (Mais il pointait toujours l'arme dans ma direction. Il semblait maintenant être moyennement en état de choc.) Papa ! m'exclamai-je en essayant d'attirer son attention. C'est vraiment officiel. Tu es un mauvais père. Les bons pères ne tirent pas sur leurs filles ! (Je croisai les bras et désignai le pistolet du menton.) Je dirai tout à maman quand je serai morte.

— Que s'est-il passé ? demanda Gemma en promenant son regard entre papa et moi.

Je le pointai du doigt.

— Il a essayé de me tuer. Voilà ce qui s'est passé.

— Papa ! le sermonna-t-elle comme elle l'aurait fait pour un enfant qui venait de manger un insecte.

— Non, vous ne comprenez pas.

Il porta les yeux sur Gemma à l'instant où oncle Bob débarquait dans la pièce en courant, dépassant Denise.

Super. L'équipe était là au grand complet pour assister à mon meurtre.

Papa me dévisagea à nouveau, la bouche ouverte.

— Regardez ça.

Il tira une seconde fois.

Je me penchai à nouveau. Et je luttais contre le tournis que me donnait ce nouveau pic d'adrénaline, qui faillit me faire tomber dans les pommes. D'après la théorie de l'évolution, ce n'était pas ce que l'adrénaline était censée faire. Elle était censée me faire mouiller mon pantalon avant de me fournir l'énergie pour courir très vite, comme si un ours était en train de m'attaquer. S'évanouir, c'était tellement contraire à l'esprit darwinien.

Oncle Bob sortit son arme et la pointa sur la tête de papa avant que j'aie le temps de dire :

— C'est quoi, ce bordel ?

J'étais une nouvelle fois tombée à genoux. Le coup de tonnerre que le pistolet avait craché me secouait violemment et à toute vitesse, si bien que j'avais l'impression que ma respiration m'avait été arrachée des poumons. Je me relevai tant bien que mal, et le monde tanguait tellement que j'en avais la vision brouillée et l'estomac retourné. J'allais être malade. Mon corps hurlait de l'intérieur. J'avalai péniblement, essayant de garder la petite quantité de café que j'avais bu auparavant.

Je sentis une bouffée de chaleur courir sur ma peau et regardai à gauche. Reyes s'était matérialisé à côté de moi, son imposante robe noire ondulant et aidant le monde à osciller un peu plus. J'avais l'impression d'être une barque en haute mer.

Il observa papa sous sa capuche, puis moi.

— Pourquoi ton père essaie-t-il de te tuer ?

Je déglutis à nouveau et me pressai contre le mur dans mon dos.

— Je n'en sais rien. (Quand Reyes se mit à avancer en direction de mon père, je me précipitai pour lui bloquer le passage, me jetant entre les deux.) Oh non, tu n'y penses même pas. Mon père, c'est chasse gardée.

Il me saisit par le bras et m'attira dans sa robe. Sa chaleur brûlante me calmait malgré la colère que je ressentais.

— Règle ce problème, ou je le tue ici et maintenant.

Je le repoussai et pointai la fenêtre du doigt.

— Va-t'en. Maintenant.

Il se dématérialisa en poussant un feulement rauque, mais je sentais toujours sa présence. Il n'était pas parti très loin, et il pourrait se matérialiser et sectionner la moelle épinière de papa avant que j'aie le temps de protester. Il fallait que je désamorçe la situation, et rapidement, ou mon père risquait de ne plus jamais être en mesure de marcher. Ou peut-être même de respirer.

Après m'être reprise, je remarquai que tout le monde me dévisageait. Très probablement parce que je venais de parler dans le vide. Ce n'était pas mon problème. On avait des choses plus importantes à faire. Mais l'air qu'ils affichaient m'arrêta net. Ils m'avaient déjà vue parler dans le vide auparavant. Enfin, tout le monde sauf Sienna. Je ne voyais pas comment ça aurait pu causer autant de choc que ce qu'ils montraient.

Sienna lâcha sa carafe. Elle atterrit sur le sol dans un bruit sourd, et le café se répandit de tous les côtés, mais aucun d'entre eux ne me quitta des yeux.

— Quoi ? demandai-je, soudain gênée.

Je baissai le regard pour vérifier que mon caleçon était encore en place. Je ne remarquai rien qui clochait. J'étudiai à nouveau les visages en face de moi. Même si oncle Bob pointait une arme sur la tête de mon père, c'était moi qu'il observait. Comme tous les autres.

Papa abaissa son pistolet. Le mouvement attira l'attention d'Obie, qui se retourna vers lui.

— Lâche-le, Leland.

Mon père obéit. L'arme tomba sur le sol, mais personne ne s'en soucia. Tous les yeux étaient rivés sur moi. Lentement et prudemment, oncle Bob s'agenouilla et ramassa le pistolet, mais il ne détourna le regard que durant la fraction de seconde qu'il lui fallut pour l'attraper.

Ça devenait vraiment très bizarre.

— Comment as-tu fait ça ? s'étonna Gemma.

— Fait quoi ? demandai-je, totalement perdue. Me faire pratiquement tirer dessus par mon propre père ?

Comme tout le monde continuait à m'observer, bouche ouverte, je décidai que c'était le moment ou jamais pour un petit discours bien senti.

— Ce n'était pas si difficile. Il a suffi que je me tienne là pendant qu'un type qui a totalement perdu la boule me menaçait avec une arme...

— C'était des balles à blanc.

Je le dévisageai.

— T'as essayé de me tuer avec des balles à blanc ?

— Oui. (Il acquiesça, puis se rendit compte de ce qu'il avait répondu et secoua la tête.) Non, je veux dire...

— C'est pas un peu contreproductif ?

— La manière dont tu as bougé, continua-t-il, la voix pleine d'incrédulité. Ce n'était pas réel.

Personne ne peut bouger comme ça.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demandai-je, perdant patience.

Est-ce que tout le monde se fichait du fait que mon propre père avait tenté de me tuer ?

Il s'approcha de moi et leva la main pour toucher mon visage, mais je l'arrêtai et reculai afin d'être hors de portée. Il n'essaya pas de recommencer. A la place, il demanda :

— Qu'est-ce que tu es ?

— À part furieuse ?

— Charley, dit Gemma, sa voix prenant les accents de thérapeute douce qu'elle affectionnait tant.

Regarde où tu es.

J'observai les alentours et compris qu'elle avait raison. J'étais vers la porte lorsque le coup était parti, et je me trouvais maintenant près de la fenêtre qui donnait sur la ruelle. Je haussai les épaules.

— J'ai bondi pour me retirer de la trajectoire. Et après ? On me tirait dessus.

— Tu n'as pas bondi, s'exclama Gemma. Tu étais là-bas, et ensuite tu étais ici. Tu... (Elle marqua une pause, comme si elle était incapable de trouver les mots justes.) Tu as bougé si vite. On aurait dit que tu avais disparu, puis étais réapparue. Je n'ai jamais rien vu de tel.

— Il fallait que je sache, expliqua papa. Il fallait que je sache si tu t'en sortirais. Je savais que tu étais différente, mais j'ignorais à quel point. Puis, quand Caruso m'a attaché et s'en est pris à toi avec ce couteau... la manière dont tu bougeais. Je n'avais jamais vu quelque chose comme ça. (Papa avait mis Caruso derrière les barreaux pour un très long moment. À la minute où il avait été libéré sur parole, celui-ci s'était lancé à la poursuite de papa et donc, comme dommage collatéral, à la mienne également.) C'est à cet instant que je me suis rendu compte à quel point tu es spéciale.

J'étais toujours en train de lutter contre les effets que l'adrénaline produisait sur mon système nerveux, essayant de ne pas avoir une attaque.

— Je ne comprends pas vraiment comment tu es arrivé à la conclusion que me tirer dessus serait une bonne idée.

Je fis demi-tour pour partir, mais oncle Bob m'arrêta.

— Charley, chérie, j'ai besoin de savoir si tu souhaites porter plainte.

J'esquissai un sourire mauvais avant de répondre :

— Non. Pas aujourd'hui. Je ne veux plus rien avoir à faire avec lui.

Je poussai Denise pour sortir de la pièce et m'engageai dans l'escalier.

— Charley, attends ! cria Gemma derrière moi.

Je continuai à marcher.

— Je vais écrire une lettre à maman à propos de tout ça.

— Bien, me félicita-t-elle, essayant de me rattraper. C'est parfait. Mais il y a quelque chose que tu dois savoir avant de trop t'emballer.

J'avais atteint la porte de mon immeuble avant qu'elle ait réussi à me rejoindre.

— Je sais, dis-je, la gorge serrée. Je l'ai senti à la seconde où je suis entrée.

Elle prit une profonde inspiration.

— Il ne sait pas combien de temps il lui reste.

Je lui tournai le dos, refusant d'admettre que mes yeux me piquaient.

— Depuis quand es-tu au courant ?

— Quelques mois. Il ne voulait pas qu'on t'en parle. Il voulait le faire lui-même, mais tu ne répondais pas à ses appels.

Je croisai les bras, toujours incapable de lui faire face.

— Ça ne changera rien au fait que je vais tout raconter à maman.

Elle s'approcha et enroula son bras autour de mon cou.

— Dis-lui bonjour de ma part, aussi.

Je posai la tête sur son épaule osseuse.

— D'accord. Mais je ne crois pas qu'elle t'aime autant qu'elle m'aime.

Gemma se mit à rire et me serra un peu plus fort.

Je retournai à mon appartement, et Cookie déboula alors que j'étais tranquillement en train de me servir une tasse de café. Ses yeux étaient écarquillés d'inquiétude. Quand elle me repéra, elle sembla terriblement soulagée. Elle s'approcha, essoufflée, une main sur la poitrine.

— Je ne te trouvais nulle part, se lamenta-t-elle entre deux halètements. Et toutes tes affaires étaient ici. J'ai cru qu'on t'avait assassinée. Ou enlevée à nouveau.

— Désolée. Je suis là.

Elle leva l'index, déglutit difficilement.

— Charley, je te jure que tu vas me tuer un jour.

— Ne sois pas ridicule. Pourquoi est-ce que je te tuerais ? Tu bosses pour trois fois rien.

Elle acquiesça.

— C'est pas faux.

— J'étais dans les bureaux. Papa a essayé de me tirer dessus. A deux reprises. Alors oncle Bob a sorti son flingue. Il est bien plus rapide qu'il en a l'air.

Elle écarquilla à nouveau les yeux. Puis les plissa, incrédule. Puis les ouvrit en grand une nouvelle fois. Puis les plissa. Puis elle fit un truc un peu ringard avec ses paupières tandis qu'elle encaissait ce que je venais de lui dire. Elle ouvrit ensuite à nouveau les yeux en grand. Puis les plissa. Mais même si sa gestuelle oculaire était plutôt marrante, j'étais toujours en caleçon.

— OK, je vais prendre une douche. Ça te laissera un peu de temps pour réfléchir tout ça.

— À quoi ressemblaient les bureaux ? demanda-t-elle finalement, et je compris qu'ils lui manquaient.

— Ils sont vraiment très beaux depuis que Bobby Joe les a rénovés. J'aime beaucoup le beige taupe qu'il a choisi.

— C'est tellement bizarre qu'il ait cru que sa copine voulait le tuer avec des cacahouètes.

— Ouais, hein ? (Je me saisis de ma tasse et me dirigeai vers la salle de bains.) Ça aurait été plus compréhensible s'il y avait été allergique.

Après m'être débarrassée d'Ange en lui disant que son tour de garde était terminé, je pris une douche rapide et passai en revue mon emploi du temps de la journée. On n'était pas plus près de découvrir qui harcelait Harper et ça me rendait triste, mais j'avais encore plusieurs pistes à suivre. Cook avait obtenu une liste des visiteurs de Tanoan Estate, et aucun nom ne coïncidait avec le passé de Harper, du moins pas à première vue.

Cook m'avait également trouvé l'adresse de la gouvernante de toujours des Lowell, qui venait récemment de prendre sa retraite. J'allais commencer par ça, puis faire un crochet à l'asile pour vérifier comment se portait mon ami Rocket. Je ne l'avais pas vu depuis un bail.

— J'ai aussi une liste de toutes les personnes qui ont été employées par les Lowell depuis leur mariage, m'annonça Cookie pendant que j'avalais le petit déjeuner des champions, à savoir le reste des brownies. Mais aucun d'eux n'a bossé là-bas plus de deux ou trois ans. Leur chauffeur travaille toujours pour eux, et la gouvernante, qui habitait sous leur toit, n'a arrêté qu'il y a quelques semaines.

— Juste, leur nouvelle gouvernante m'a dit la même chose.

— Il m'a fallu un peu de temps pour la retrouver. Elle a été au service des Lowell pendant près de trente ans. J'aurais pensé qu'ils sauraient où elle vit maintenant, mais non. J'ai dû demander à Donald.

— Donald ? répétais-je en ronronnant d'intérêt. Tu appelles Donald par son prénom ?

— Pffff. C'est le chauffeur des Lowell, et c'est le seul qui a bien voulu m'accorder une

nanoseconde. Il a l'air d'avoir dans les quatre-vingt-dix ans, si ce n'est plus.

— Peut-être qu'il fume. S'il est toujours leur chauffeur...

— Désolée. Ancien chauffeur. Maintenant il se contente de s'occuper des voitures, ou un truc du genre. Il m'a dit qu'ils ne le gardaient que parce qu'ils avaient pitié de lui.

— Intéressant. Tu as trouvé autre chose ?

Elle battit des cils.

— Eh bien, il est Gémeaux, il aime les longues promenades sur la plage, et il est très attiré par les hommes qui portent des kilts.

J'avalai le dernier morceau de brownie et le fis descendre à l'aide d'une gorgée de café tiède.

— C'est marrant, je suis attirée par les types en kilts moi aussi. (Je lui donnai un petit coup d'épaule.) Je peux avoir le numéro de Donald au cas où j'aurais des questions ?

— Tu n'essaierais pas de me le piquer, des fois ?

J'ouvris la bouche et posai une main innocente sur ma poitrine encore plus innocente.

— Je n'oserais jamais.

Elle m'ignora.

— Donc, une fois que tu auras interrogé la gouvernante, tu vas rendre visite à Rocket ? demanda-t-elle avec un sourire complice.

Rocket était une ressource inestimable quand il s'agissait de découvrir qui était mort et qui était toujours en vie. En savant défunt qui connaissait le nom de chaque personne qui avait jamais vécu sur Terre, Rocket était en mesure de m'informer de leur situation en quelques secondes à peine. Et il était grand, adorable, et prenait plaisir à me serrer dans ses bras. Très fort.

La lueur malicieuse qui passa dans les yeux de Cookie m'indiqua qu'elle ne faisait pas allusion à Rocket.

— Oui, répondis-je en mémorisant l'adresse de la gouvernante, qu'elle venait de me donner.

— Et les voisins de Rocket ? Tu comptes aller voir comment ils se portent également ?

J'arquai un sourcil.

— J'ai un faible pour les types en Harley.

Elle pointa un doigt taquin dans ma direction.

— Sois plus forte que ça.

— Tu ne comprends pas, dis-je avant de me lever. C'est vraiment un gros faible.

Je conduisis jusqu'à la demeure de la gouvernante, au sud de la ville, en essayant de ne pas penser au fait que mon père avait tenté de me tirer dessus. Deux fois. Elle habitait dans une partie plus ancienne de la ville. La plupart des maisons y étaient considérées comme presque historiques et étaient bien entretenues, comme l'était celle de Mme Beecher.

Après avoir frappé à la porte, j'observai les magnifiques fleurs qui ornaient les marches de son porche. Elles étaient violettes. Je ne pouvais être plus catégorique.

La femme qui me reçut était une petite vieille aux cheveux gris clair, au regard doux qui avait presque la même couleur, et qui marchait courbée. Elle ouvrit la porte, mais resta derrière l'écran de la moustiquaire. Le haut de sa tête atteignait difficilement mon menton, et elle devait lever la tête pour m'observer.

— Bonjour, madame Beecher ?

— Oui ? demanda-t-elle en s'essuyant les mains dans un torchon.

Elle était vêtue d'une robe à fleurs qui avait été lavée quelques fois de trop.

— Je suis désolée de vous déranger. Je m'appelle Charley Davidson. (Je tendis mon badge.) Je suis détective privée, et j'ai été engagée pour mener l'enquête sur une affaire qui implique vos anciens patrons, les Lowell ?

Son pouls s'accéléra, et elle tordit légèrement la bouche pendant une microseconde avant de se reprendre. Puis elle me regarda comme une pro du poker.

— Écoutez, je comprends qu'il est mal vu de parler des Lowell. Vous avez été leur employée durant des années. Mais j'ai leur permission expresse de m'entretenir avec leur personnel, lui assurais-je, mentant tandis que je lui adressais mon sourire le plus éblouissant.

Les Lowell avaient la mainmise sur leur personnel. Mme Lowell était un tyran comme j'en avais rarement vu.

— Oh, très bien dans ce cas, fit-elle, semblant se calmer. En quoi puis-je vous être utile ?

Elle continuait à me parler à travers la moustiquaire, ne voulant de toute évidence pas que je rentre. La pauvre.

— Si j'ai bien compris, vous avez travaillé pour les Lowell pendant près de trente ans. Que pouvez-vous me dire au sujet de leur fille, Harper ?

Son poulx accéléra à nouveau, et elle jeta des regards aux alentours comme si elle avait l'impression d'être espionnée. Exactement comme sa remplaçante l'avait fait quand j'avais essayé de lui poser des questions sur la résidence des Lowell.

— Je ne peux pas vous apprendre grand-chose. Elle était très dérangée et ils avaient beaucoup de problèmes avec elle. C'est tout ce que je peux vous dire.

— Oui, j'en ai entendu parler. Est-ce que vous vous souvenez quand tout a commencé ?

Elle observa le torchon dans ses mains. La peur s'échappait d'elle par vagues.

— Tout semble avoir débuté juste après que M. et Mme Lowell se sont mariés.

Je hochai la tête.

— Avez-vous remarqué quelque chose de suspect à l'époque ? (Je ne pouvais m'empêcher de me demander si la personne qui harcelait Harper était un employé, éventuellement mécontent.) Est-ce que les Lowell ont engagé quelqu'un à cette période ? Ou peut-être que quelqu'un a démissionné ?

Elle venait de penser à quelque chose. Je pouvais le voir à son expression. Mais elle l'ignora en fronçant les sourcils.

— Madame Beecher, tout ce que vous pourrez me dire m'aidera, même si ça vous semble insignifiant.

Elle prit une profonde inspiration.

— Ce n'est vraiment rien. Je viens simplement de me rappeler que Félix a commencé à travailler pour les Lowell juste avant le mariage.

— Félix ? répétai-je en sortant mon bloc-notes et un stylo.

— Félix Navarro. Il s'est occupé de la pelouse pendant des années et...

Elle se tut, pensive.

— Et ? la relançai-je.

Quand elle me regarda à nouveau, son expression était pleine de regrets, comme si elle détestait devoir dire à voix haute ce qu'elle soupçonnait.

— Eh bien, il aimait beaucoup Mlle Harper. Vraiment beaucoup.

— A quel point ?

— Il... Il avait des photos d'elle dans son portefeuille. Plusieurs photos.

OK, c'était inquiétant. Je ne pus retenir l'accusation qui rampa dans ma voix.

— Vous ne pensez pas qu'il faisait quelque chose de...

— Oh, bonté divine, non ! me coupa-t-elle en agitant le torchon. Pas du tout. Il était simplement... eh bien, il avait beaucoup d'affection pour elle.

Je n'en doutais pas une seconde.

— Merci, dis-je en lui adressant un sourire rassurant. Vous avez été très utile.

Elle baissa la tête comme si elle avait honte de m'avoir parlé de ça, puis referma la porte.

Après avoir appelé Cookie pour lui demander d'enquêter sur le jardinier qui aimait les petites filles et gardait des photos d'elles dans son portefeuille, je me garai à côté d'un asile psychiatrique qui avait été abandonné dans les années 1950. J'avais trouvé Rocket ici quand je m'étais découvert une passion pour l'exploration d'asiles mentaux au lycée. En partie en raison de ma fascination pour les

vieux bâtiments, mais surtout à cause de mon amour pour les défunts fêlés. Ils connaissaient les secrets de l'univers, tous autant qu'ils étaient, et je pouvais leur parler pendant des heures sans voir passer le temps. C'était vachement plus cool que les devoirs.

Surprise d'apprendre qu'il y avait un asile psychiatrique en plein cœur d'Albuquerque, j'avais fait du repérage dans les environs pendant quelques jours, puis j'étais finalement entrée par un soir où la lune luisait dans l'obscurité comme une traînée de craie et où mon estomac était plein de vin bon marché. Alors que je trébuchais dans les couloirs en poussant des *aaaaah* et des *oooooh* en découvrant l'équipement oublié et en me demandant à quoi servaient exactement certains instruments qui ressemblaient à des cisailles de jardinage, j'étais tombée sur Rocket.

Je ne savais pas trop lequel de nous avait été le plus surpris par la présence de l'autre, mais une fois que je l'avais convaincu que je n'étais pas venue pour lui voler son jeu de dames, on était devenus les meilleurs amis du monde. Cependant, en raison de sa faculté de concentration minimaliste, il m'avait fallu plusieurs visites pour apprendre réellement quelque chose sur lui. J'appris qu'il était mort dans les années 1950. Il avait aussi une soeur, qui était morte durant la grande dépression. Elle lui tenait compagnie à l'asile, mais je ne l'avais toujours pas rencontrée.

De manière assez surprenante, c'était un gang de motards, les Bandits, qui était propriétaire de l'asile dans lequel vivait Rocket, et ils habitaient la porte à côté. Je m'étais faufilée discrètement pour les éviter durant des années, même s'ils avaient tendance à avoir une flopée de Rottweilers en service à toute heure, mais leur leader, un dur à cuire du nom de Donovan, m'avait récemment donné une clé de l'endroit. Je ne l'avais pas encore pas utilisée, mais ça me semblait être le jour idéal pour l'essayer.

Pourtant, j'étais toujours incapable de me garer devant l'entrée principale. Je me rangeais systématiquement au coin du bâtiment et cachais Misery derrière des bennes à ordures afin de pouvoir m'introduire sans révéler ma présence. Apparemment, cette habitude avait la dent dure. Après avoir verrouillé la portière, je tapotai affectueusement le pare-chocs de Misery et partis à la recherche du lance-Rocket. Ou plutôt c'était ce que j'aurais fait si ma curiosité n'avait pas été piquée par ce qui se passait dans le quartier général des Bandits.

Je regardai par-dessus la chaîne en métal recouverte de lierre qui tenait lieu de portail et parvins tout juste à discerner l'arrière du jardin des Bandits, là où se trouvait leur garage. Ils avaient toujours une pléthore de motos et de pièces détachées éparpillées autour de la zone en parpaing, mais cette fois-ci, une fourgonnette était garée à l'arrière, et plusieurs hommes, tous de noir vêtus, y chargeaient de gros sacs en nylon. Parmi eux se trouvaient Donovan et ses deux bras droits : Michael, un type qui avait des faux airs de Marlon Brando et qui aurait eu l'air cool même en tutu, et Eric, un grand garçon qui ressemblait plus à un prince grec qu'à un motard. Mais ce qui me parut le plus étrange était le fait qu'ils étaient tous habillés exactement de la même manière. Eric et Donovan portaient des bandanas noirs autour du cou, mais, en dehors de ça, il y avait en tout quatre hommes et une femme avec des pulls noirs à manches longues et des pantalons militaires noirs. Ils avaient également tous des gants en cuir et des lunettes de soleil sur le nez ou sur la tête. C'était vraiment prendre le code vestimentaire du gang au pied de la lettre, à mon avis. Mais chacun ses goûts.

Quelque chose m'intriguait au sujet de leurs silhouettes. J'observai attentivement les trois hommes de tête : Donovan, le leader, et ses seconds, Michael et Eric. Grand, moyennement grand, et de taille moyenne.

Sûrement pas.

J'avais presque quitté ma planque afin de me diriger vers l'asile quand quelque chose tomba de l'un des sacs. Je l'étudiai tandis qu'Eric le ramassait pour le fourrer à nouveau dans le sac, et mon cœur s'arrêta. C'était un masque de caoutchouc blanc. Exactement comme ceux des cambrioleurs dont le journal télévisé parlait sans arrêt dans tout le pays. Cambrioler des banques. Je savais que les hommes sur les caméras de surveillance me paraissaient trop familiers. De tous les passe-temps stupides,

c'était celui qu'ils avaient choisi !

Comment avais-je pu me tromper à ce point à leur sujet ? C'étaient des types bien. Je l'avais senti dès l'instant où je les avais rencontrés. C'est vrai, je me trouvais au sol et Donovan avait posé une botte sur mon estomac pour me maintenir à terre, mais, tout au fond, ils avaient des cœurs en or.

Je retournai me cacher derrière Misery et réfléchis à ce que je devais faire. Je pouvais essayer de les dissuader de continuer, mais je n'avais pas vraiment envie de mourir au cours des prochaines heures. Et ils avaient de toute évidence commencé à faire ça depuis un moment. Je pouvais les livrer à la police, mais que se passerait-il si j'avais tort ? Peut-être qu'ils avaient une raison parfaitement plausible qui expliquait pourquoi ils étaient vêtus exactement de la même manière que les voleurs de banque qu'on appelait les Gentlemen Cambrioleurs. Peut-être qu'ils allaient à un bal costumé où tout le monde se déguisait en son méchant préféré. Les motards participaient souvent à des fêtes un peu excentriques. Mais à dix heures du matin ?

Dix heures du matin, c'était l'heure idéale pour cambrioler une banque.

Et merde.

La fourgonnette se mit en marche, et je reculai derrière la barrière. Donovan lança quelque chose à Eric juste avant que celui-ci referme la portière. Puis il jeta un regard alentour pour s'assurer que personne ne les observait et sauta sur le siège passager.

Un plan se forma alors dans mon esprit. J'allais les suivre. S'ils se rendaient vraiment à une fête, je rentrerais pour leur raconter ce que j'avais imaginé, et on en rirait tous ensemble. Mais s'ils cambriolaient vraiment une banque, il me faudrait un plan B. C'était impossible à éviter.

Je sautai dans Misery et fis de mon mieux pour les suivre sans donner l'impression de faire de mon mieux pour les suivre. Pour la première fois depuis que je l'avais achetée, je maudis l'extérieur rouge cerise de Misery. Du noir aurait été tellement plus pratique. Ou, encore mieux, du gris trottoir. Là, je me serais vraiment fondue dans le décor. Je n'avais jamais autant eu envie d'une cape d'invisibilité qu'en cet instant.

Lorsqu'ils s'arrêtèrent devant la Banque populaire de Bernalillo, j'espérais toujours qu'ils avaient juste besoin d'aller retirer un peu de liquide pour faire la fête. Il fallait bien que quelqu'un paie la bière et les chips. Je me garai de l'autre côté de la rue et attendis. Ils restèrent immobiles pendant quelques secondes avant de se précipiter hors du véhicule en portant l'attirail complet du voleur de banque, à savoir des masques et des semi-automatiques.

Je laissai tomber ma tête sur le volant. J'étais vraiment dans la misère. Et dans Misery. Je ne savais pas quoi faire. Ce n'était vraiment pas ma journée. Entre mon père qui essayait de me tuer, Reyes, qui essayait de tuer mon père, et les motards les plus sexy que j'avais jamais rencontrés qui se révélaient être des voleurs de banque très connus, je me demandais bien pourquoi j'étais sortie de mon appartement. Je m'y sentais si bien. J'aimais m'y trouver. Il était aussi chaleureux et confortable qu'une cellule de prison, mais au moins personne ne m'y tirait dessus et personne ne le cambriolait. Ou alors je n'avais pas remarqué.

Attendez. Peut-être qu'il n'était pas trop tard pour les dissuader de cambrioler la banque. Peut-être que si Donovan savait que je savais, il serait embarrassé au point de mettre un terme à toute cette histoire.

Et peut-être que Charles Manson était réellement un poète incompris.

Mais ça valait la peine d'essayer. Je veux dire, on était amis. Et les amis ne se tiraient pas dessus. Apparemment, les pères, si, mais les amis, c'était une autre paire de manches.

Je laissai Margaret dans Misery et traversai la rue à la hâte, dépassai la fourgonnette à l'arrêt et pénétrai dans la banque aussi discrètement que possible. Ce qui voulait dire pas des masses. L'endroit était en train d'être cambriolé, alors il n'était pas difficile de repérer un nouveau client qui entrait. Je me concentrai sur Donovan aussitôt. Le truc cool, c'était qu'aucun d'entre eux n'avait sorti son arme. Heureusement, ça ne semblait pas nécessaire. Donovan était occupé à surveiller le garde de la sécurité

ainsi que les clients qui étaient allongés sur le sol face contre terre. Ils allaient être traumatisés, et ça me faisait de la peine, mais j'étais toujours ravie que Donovan ne soit pas en train de pointer un flingue sur eux en menaçant de leur faire exploser la tête. Ça aurait été vraiment plus traumatisant sur le long terme.

Les autres se chargeaient des caisses et du coffre, et l'un d'eux était debout sur le guichet, supervisant le tout. C'était Eric. Il se figea lorsqu'il me repéra. Je songeai à lui sourire et à lui faire un signe de la main, mais je n'avais pas envie de passer pour une crétine finie.

Quand je regardai à nouveau Donovan, il m'observait également, les bras croisés et la tête penchée comme s'il était en train de me demander ce que je foutais là.

Je me posais la même question tandis que j'enjambais des clients pour le rejoindre.

— Désolée, dis-je lorsque je marchai sur la jupe d'une femme. (Je trébuchai ensuite sur le bras d'un homme.) Désolée !

Quand je parvins enfin vers Donovan, je lui adressai un sourire feint afin de pouvoir lui parler sans bouger les lèvres. J'ignorais totalement pourquoi je faisais ça.

— Tu cambrioles des banques ? demandai-je à travers mes dents serrées tout en regardant autour de moi de manière nonchalante.

Eric, le plus jeune et le plus grand d'entre eux, sauta en bas du guichet et atterrit à côté de nous. Il se rapprocha de moi, me rentra dedans et pencha encore la tête jusqu'à ce que sa bouche se retrouve à mon oreille.

— Est-ce qu'on n'a pas besoin d'un otage ? demanda-t-il, le souffle court.

Je pouvais entendre le sourire dans sa voix.

Donovan tenait la salle à l'œil en y jetant des regards furtifs qui passaient régulièrement sur moi. Il consulta sa montre.

— Quinze secondes ! cria-t-il avant de reporter son attention sur moi. (Du moins je crois que c'est ce qu'il fit. Il était difficile de voir sous le masque en caoutchouc.) Je pense que tu as raison.

Avant que je puisse protester, il me força à me retourner et plaça un bras autour de ma gorge et l'autre autour de ma taille.

Je levai les yeux au ciel.

— Tu plaisantes ? lançai-je, les dents toujours serrées.

— Ça va être très amusant, se réjouit Eric.

— Tu pourrais faire ton boulot ? lui demanda Donovan.

— Oh, juste.

Il sauta à nouveau sur le guichet et attrapa le sac en nylon qu'un autre membre du groupe venait de sortir du coffre-fort. Je n'arrivais pas à croire qu'une banque de cette taille ait autant de liquidités. Des sirènes s'élevèrent au loin, et je me demandais si ça devait me soulager ou m'inquiéter. C'était un sentiment étrange. J'étais du côté de la loi. Je travaillais comme consultante pour la police d'Albuquerque. Ma participation à un cambriolage de banque ne ferait sûrement pas tache. Mais l'adrénaline courait dans mes veines, et je ne pouvais m'empêcher d'espérer qu'ils allaient se magner le cul.

Tandis que les autres commençaient à sortir, Michael nous rejoignit en se pavanant. Je savais que c'était lui, parce que personne ne se pavanait comme Michael.

— Un otage, dit-il en me saluant de la tête. Cool.

Puis il se dirigea à son tour vers la fourgonnette comme si de rien n'était.

Alors là. Ces types étaient totalement timbrés, cachet de la Poste faisant foi.

Donovan me tira derrière lui, suivant les autres à travers les portes de la banque, sa prise assez serrée pour que mon corps entier soit collé au sien. C'était vraiment un pervers.

— Désolée ! m'exclamai-je lorsque je trébuchai sur le bras du même homme que précédemment.

Il leva la tête pour me lancer un regard noir, mais, franchement, il nous avait vus venir. Il aurait pu bouger son fichu bras. Ce n'était pas facile d'être à moitié tirée en arrière sur un sol jonché de clients.

Et on ne m'avait jamais accusée d'avoir le pied sûr. Il avait bien dû le comprendre après notre première rencontre.

J'agrippai le bras de Donovan.

— Ça ne te fait vraiment pas gagner de points bonus, mister.

Au moment où nous atteignîmes la porte, Donovan me chuchota à l'oreille :

— Ça me fait plaisir de te voir aussi, ma belle.

Je voulus répondre, mais il me poussa à l'extérieur et me lança dans la fourgonnette. J'atterris sur un tas constitué de bottes et de sacs d'argent. Et j'étais fauchée. Je clignai des yeux et les examinai avec envie pendant exactement deux secondes et sept centièmes avant que la réalité ne me frappe. Je ne pouvais pas prendre d'argent volé. Même si je survivais à la journée, ce qui ne semblait pas super bien parti si j'en jugeais aux visages blancs qui m'observaient.

La fourgonnette démarra et prit un virage serré qui m'envoya m'écraser entre une paire de jambes. Je fis de mon mieux pour retrouver l'équilibre et agis comme si cet instant n'était pas du tout embarrassant quand je me retournai vers Donovan. Il était à genoux, parfaitement en équilibre tandis qu'il enlevait son masque et le fourrait dans un sac. Les autres l'imitèrent. Quand le visage d'Eric apparut, un petit sourire diabolique étirait ses lèvres et ses yeux pétillaient de malice, puisque c'était entre ses jambes que j'avais été projetée.

Lorsque Michael retira son masque, son sourire était à la fois empreint d'humour et de curiosité. Mais j'étais bien plus inquiète à cause du fait que tout le monde était en train de se déshabiller. Ils retiraient leurs chemises noires pour laisser apparaître une variété de tee-shirts. Puis ce fut au tour des pantalons. Donovan portait un jean sous le sien, mais Eric et Michael avaient tous les deux du cuir.

Celui qui conduisait enleva aussi son masque - enfin, celle qui conduisait - et le jeta en arrière, et je me souvins alors de l'avoir vue lorsque j'étais chez eux quelques mois plus tôt. Plantureuse, avec de longs cheveux de la couleur de la nuit et des yeux brun-vert, elle semblait être la seule femme à faire partie de l'élite du gang de Donovan. Et elle savait manier le volant comme personne. Je comprenais pourquoi Donovan l'avait choisie. Elle prenait juste assez de risques pour passer les feux de signalisation et fonçait en négociant les virages sans attirer trop d'attention indésirable.

Elle m'observa à travers le rétroviseur et m'adressa un clin d'œil amusé. Au moins ils aimaient la manière dont ils gagnaient leurs vies. C'était peu dire.

— Déshabille-toi, ordonna Donovan, et je compris qu'il parlait au dernier type.

Il était assis vers la porte arrière et n'avait toujours pas retiré son masque.

— Tu plaisantes ? demanda-t-il. Elle sait qui on est.

— Elle le savait avant même d'avoir mis un pied dans la banque, rétorqua Eric, aussitôt sur la défensive. Ressaisis-toi, putain.

— Va te faire foutre, renchérit l'autre. Je n'irai pas en prison pour cette pouffiasse.

Pouffiasse ?

— Enlève ton masque, ordonna Donovan du ton le plus dur que je lui avais jamais entendu. On est quasiment arrivés au point de chute.

Est-ce qu'il venait de me traiter de pouffiasse ?

— Et va te faire foutre aussi, dit-il à Donovan. Si elle voit mon visage, elle peut témoigner contre moi au tribunal.

Avant que quiconque ait le temps de répondre, Michael était sur lui. Il l'avait chargé, attrapé par le col, et lui arrachait son masque.

— Elle peut témoigner de toute manière, connard.

Il jeta le masque à Eric, qui le fourra dans le même sac que les autres.

Le type hocha la tête, étonné. Il avait des cheveux blond clair coupés si court qu'il avait presque l'air chauve. Sa peau était tannée d'avoir passé trop de temps sous le soleil du Nouveau-Mexique, mais ses joues étaient rouges. Je ne me souvenais pas l'avoir vu, mais je n'étais allée chez eux qu'une seule

fois, et c'était lors d'une occasion très tendue.

— Super, dit-il, sa haine me frappant comme un mur de chaleur. Maintenant on est tous bons pour se retrouver en prison.

— On ira de toute manière si ça ne déroule pas comme prévu, rétorqua Donovan. Alors arrête de pleurnicher ou je te jette au prochain arrêt.

Le type fit jouer ses mâchoires et retira également sa chemise, mais il n'ôta pas le pantalon noir.

— Comment ça va, chérie ?

— Dix secondes, annonça la conductrice.

Eric referma le sac à l'instant où elle prenait un autre virage serré, cette fois pour bifurquer dans un parking souterrain. Elle pila, ce qui me projeta en avant. Et je fus la seule à le faire. J'avais vraiment des problèmes avec la gravité.

La conductrice me sourit.

— Hello, moi c'est Charley, lui dis-je alors qu'Eric ouvrait la porte et sautait hors du véhicule à la seconde où il s'arrêtait.

— Je sais, répondit-elle en riant doucement. Moi c'est Sabrina, mais j'apprécierais que tu ne le répètes pas devant un tribunal.

— Compte sur moi.

Je les regardai transférer l'argent dans le coffre d'une Hyundai jaune, et le sac d'habits dans une Dodge verte. Mais ce qui me fascina le plus, c'était que Michael et Sabrina étaient en train de retirer un film plastique sur les côtés de la fourgonnette. Je n'arrivais pas à voir à quoi elle ressemblait maintenant de là où je me situais, mais ils venaient sans doute de changer son apparence du tout au tout.

Ils roulèrent l'emballage en boule et le jetèrent dans un collecteur d'eau de pluie. Puis Michael lança un trousseau de clés à Eric. Il sauta dans la Dodge et démarra tandis que Sabrina se dirigeait vers la Hyundai et que Michael prenait sa place derrière le volant de la fourgonnette.

— Je reste avec l'argent, fit le blond, mais Donovan le tira en arrière et referma la porte.

— On s'en tient au plan. A moins que tu ne décides d'abandonner ta part et de partir maintenant.

Le type se rassit, et son visage affichait une haine qui m'était en grande partie destinée.

— Accroche-toi à ta petite culotte ! lança Michael tandis qu'il lançait la fourgonnette en avant.

La Hyundai et la Dodge suivirent jusqu'à ce qu'on sorte du garage. Puis tout le monde prit une direction différente.

— Tu viens de signer notre mandat d'arrêt, dit le blond à Donovan.

Il dégaina un couteau qui avait l'air plutôt méchant, et mon regard se figea sur la lame comme un missile à guidage laser. Ma poitrine s'affaissa, et les murs se rapprochèrent tandis que je me ratatinais de l'intérieur comme du papier froissé. J'avais senti un couteau trancher à travers les couches de ma peau et de mes tendons jusqu'à ce qu'il atteigne l'os. Ce n'était pas une expérience que je voulais renouveler.

Il le pointa dans ma direction.

— Soit c'est elle qui mord la poussière, dit-il avant de diriger la lame vers Donovan, soit c'est toi.

L'adrénaline se mit à battre violemment dans les veines de Donovan, ce qui m'empêcha de sentir si la tournure des événements l'étonnait. Sans une seconde d'hésitation, il dégaina son Glock et tira. Pour la troisième fois de la journée, une arme à feu fut utilisée bien trop près de moi à mon goût.

J'aurais dû savoir que cette journée allait être pourrie, puisqu'elle avait commencé avec mon père qui essayait de me tuer. Elles se détérioraient toujours à partir de là.

— Putain ! cria le type en se baissant bien après que la balle l'avait dépassé et avait cassé la vitre d'une des portes.

Il s'était baissé, lui aussi. Pour une raison étrange, cela me fit me sentir mieux au sujet de ma propre réaction un peu plus tôt. Mais pas à propos du son. La nausée se mit à me donner des coups de poing dans l'estomac, et elle frappait fort. Mais j'étais en train de m'habituer aux poussées massives

d'adrénaline. Je me raidis et combattis une nouvelle remontée de bile, me forçant à la ravalier et à la garder là où elle était.

— Lâche ce couteau, et la prochaine balle n'aura pas à quitter sa chambre.

Le type lança le couteau sur moi, mais plutôt en guise d'avertissement que comme une attaque. Il atteignit mon épaule et atterrit sans dommages par terre, ce qui fit résonner le sol métallique. Je l'attrapai avant que le blond puisse changer d'avis. La lame était aussi longue que mon avant-bras, et l'avoir en main aida à soulager un peu la peur qui courait dans mes veines. Je ne pouvais m'empêcher de me demander si Reyes avait raison. J'avais peur d'un type avec un couteau. Deux mois auparavant, ça n'aurait pas été plus d'un quatre sur mon échelle de Richter, mais, maintenant, il suffisait d'une attaque insignifiante pour que j'aie le trouillomètre à zéro.

Nous roulâmes sur un nid-de-poule alors que Michael fonçait à toute allure, puis tout devint noir. Tout le monde sortit du véhicule par une portière différente : Michael par celle du conducteur, le blond par l'arrière et Donovan par la porte coulissante sur le côté. Il attrapa le dernier sac et me fit signe de le suivre. Nous étions dans leur garage.

Michael était en train de retirer un autre film plastique. Sur celui qui apparaissait maintenant, des lettres jaunes annonçaient *D & D Plomberie*. La fourgonnette, qui était noire lorsque j'y étais montée, était à présent blanche. Astucieux.

— Tu m'as kidnappée, reprochai-je à Donovan.

— On ne t'a pas kidnappée. On t'a empruntée.

— Vous m'avez prise en otage.

— Ce qui est la même chose qu'un emprunt.

Je marchai derrière lui tandis qu'il s'occupait de différentes tâches.

— Pourquoi des banques ? Pourquoi faites-vous ça ?

Il baissa le regard et tripatouilla ses gants, tirant puis relâchant l'élastique.

— Malheureusement, on ne verra pas un centime de l'argent que nous avons volé aujourd'hui.

— Comment ça ? Je ne comprends pas.

— C'était le but. (Il haussa les sourcils.) Ça a toujours été le but. Il fallait que les gens pensent qu'on était en train de cambrioler les banques au hasard. Comme si on était juste tombés sur une grosse cargaison par accident. Comme si on ne savait pas qu'il serait là. À nous attendre.

Je me demandais comment ils étaient tombés sur autant d'argent.

Il sortit une sacoche et la remplit d'effets personnels.

— L'arrangement, c'était de garder tout ce qu'on a pris jusque-là. C'est notre part du gâteau. Mais l'argent du hold-up d'aujourd'hui, il n'est que pour un seul type.

— Et de qui s'agirait-il ?

— Du type qui nous fait chanter.

Tout l'air que contenaient mes poumons s'enfuit à mesure que je riais. Puis je pris conscience qu'il était sérieux.

— On vous fait chanter pour cambrioler des banques ?

— Des choses bien plus étranges sont déjà arrivées, dit-il en haussant une épaule.

— Pas à moi.

Comme il me regardait de manière très sceptique, j'ajoutai :

— Bon, d'accord, mais c'est quand même un peu tiré par les cheveux, même pour moi. Donovan, que s'est-il passé ?

— Moi.

Eric nous rejoignit à cet instant. Il venait apparemment de débarrasser le coffre et s'avancait vers nous comme si de rien n'était.

— J'ai été attaqué un soir à l'extérieur d'un club par un groupe d'hommes, et j'ai tué l'un d'eux. Ce type a filmé toute la scène.

— Il avait des preuves qui auraient pu nous mettre derrière les barreaux pour très longtemps. On

était là. J'ai regardé pendant que ça se produisait. Eric s'en sortait tout seul, alors je ne suis pas intervenu. Mais on a laissé le type là où il était.

— On ne pensait pas qu'il allait mourir, ajouta Eric. Ces connards avaient commencé.

— Mais c'était de la légitime défense ?

— Pas quand tu es champion de boxe, expliqua Donovan.

Michael poussa Eric de côté.

— Et ces couillons ont fui les lieux.

Donovan lui adressa un regard sévère.

— Il se serait pris une bonne dérouillée de toute manière.

— Et quand ce type nous a contactés, continua Eric, il savait tout ce qu'il y a à savoir sur les banques.

Michael hocha la tête.

— Il a dit qu'il pouvait nous faire entrer et sortir, nous a expliqué ce qu'il fallait emporter et ce qu'il fallait laisser, comment éviter les flics, tout.

— Puis il a organisé chaque coup afin qu'ils semblent totalement aléatoires, compléta Donovan.

— Alors, qui est ce type ? demandai-je en espérant obtenir une réponse.

Un sourire se dessina lentement sur le visage de Donovan.

— Je fais de gros efforts pour qu'il n'arrive rien à ton petit cul. Le dernier truc que je compte faire est de te laisser sauter dans la gueule du loup.

— Mais il travaille à la banque que vous avez cambriolée aujourd'hui, n'est-ce pas ? C'est comme ça qu'il était au courant pour le chargement.

— Ouais, renchérit Michael en m'adressant un sourire, mais il mentait.

Je pouvais le sentir aussi facilement qu'une brise fraîche en plein été.

— Le truc, c'est que je ne pense pas que ça allait s'arrêter là. Je crois qu'il comptait nous forcer à cambrioler une dernière banque. Il en parle depuis un moment. Quand on lui a dit qu'on ne pouvait pas, il a répondu qu'il avait un gars à l'intérieur. Le fait que tu nous aies reconnus vient grosso modo de nous sauver la mise.

— On en a terminé, confirma Michael, un sourire s'étirant sur ses lèvres.

Les mêmes lèvres qui affichaient plus que souvent des petits sourires en coin, alors un vrai sourire était agréable. Sincère.

Eric se retrouva soudain dans mon dos, trop proche, comme à son habitude, lorsqu'il se pencha par-dessus moi.

— Tu nous as empêchés d'avoir à recommencer. Il n'y a aucun moyen qu'il puisse nous forcer à continuer, maintenant.

— On file à Mexico, de toute manière, ajouta Donovan. Ça conclut le marché.

— Non, pas pour moi.

Nous nous retournâmes alors que le blond se rapprochait à grandes enjambées, ses gestes raides de colère.

— Ce type n'avait aucune idée de qui j'étais. Que j'avais quelque chose à voir là-dedans.

Il y avait quelque chose d'étrange au sujet de sa colère. Il ne se montrait pas totalement honnête, mais je n'arrivais pas à comprendre exactement à quel propos il était en train de mentir.

— Il ne le sait toujours pas, dit Eric.

— Mais elle a vu mon visage. Vous avez insisté pour que ce soit le cas, vous vous souvenez ?

Donovan l'attrapa par le col, de toute évidence aussi lassé de ses pleurnicheries que je l'étais moi-même.

— C'est toi qui as voulu faire partie du coup. On s'en tient au plan.

— Depuis quand le plan inclut la prise d'otages ?

— J'ai improvisé, répondit Donovan en le repoussant. (Puis il se tourna vers moi, souriant à nouveau.) Combien de temps on a avant que tu appelles la police ?

Oh, ils allaient réellement partir alors. Et ils savaient que je devais les dénoncer. J'étais un peu étonnée que personne n'essaie de me tuer.

— Le temps qu'il me faudra pour me libérer.

Il fronça les sourcils, confus, aussi lui montrai-je mes poignets. Le sourire qui traversa son visage à cet instant était celui d'un prédateur.

— Je ne peux rien te promettre une fois que tu seras attachée.

Je lui rendis son sourire. Donovan était un gentleman. Un peu négligé et vagabond, mais un gentleman tout de même.

— Je pense que je vais prendre le risque.

Chapitre 15

Ton existence me file la migraine. Va là-bas.

Tee-shirt

Vingt minutes plus tard, j'étais pieds et poings liés dans une pièce souterraine de l'asile. Donovan ne voulait pas prendre le risque que des membres du gang passent à la maison et me trouve attachée des pieds à la tête et à la merci du premier venu, alors ils m'avaient tous les trois conduite jusqu'ici et m'avaient fait descendre un escalier délabré. Eric avait dégotté une chaise, et ils avaient commencé à m'attacher. Ou, plutôt, à me scotcher. Comme ils n'avaient pas de corde, ils avaient apporté du ruban adhésif. Il y avait vraiment un truc avec les hommes et le chatterton.

Eric pencha ma chaise en appuyant sur le dossier et m'embrassa dans le cou.

— On se revoit de l'autre côté, beauté. Ne te fourre pas dans des ennuis que je ne m'attirerais pas.

Je souris et le serrai entre ma tête et mon épaule. C'était un brave gamin. Et sexy au possible. La position dans laquelle je me trouvais était si mauvaise pour quelqu'un comme moi. Attachée et sans défense, en présence de trois types sexy qui rivalisaient pour attirer mon attention. Il fallait vraiment que je sorte plus souvent.

Il mordilla mon oreille, puis partit avant que j'aie le temps de lui dire au revoir.

Michael m'offrit son fameux sourire en coin et se pencha pour m'embrasser sur la joue.

— J'ai le sentiment qu'on se reverra, dit-il avant de m'adresser un signe et de s'en aller.

Ce qui me laissa seule avec Donovan.

Il s'agenouilla en face de moi, son beau visage éclairé par la lumière tamisée qui filtrait par l'unique fenêtre de la pièce. Il enroula ses deux bras autour de ma taille et se fraya un chemin entre mes jambes.

— Tu es une femme courageuse, dit-il en souriant sincèrement.

J'avais envie de lui raconter pour Artémis, puisqu'elle était sa chienne avant qu'elle ne meure. Je voulais qu'il sache qu'elle était avec moi et qu'elle allait bien, qu'elle m'avait sauvé la vie au moins deux fois, mais j'ignorais totalement comment il le prendrait. Il pensait probablement déjà que j'étais totalement tarée sans que j'aie besoin de mettre sa défunte chienne sur le tapis, aussi décidai-je de garder cette information pour moi pour l'instant.

— Tu vas vraiment à Mexico ? demandai-je.

— Pour commencer. Qui sait où on finira, mais les choses deviennent trop dangereuses par ici.

Il caressa ma jambe d'une main, ses doigts se rapprochant dangereusement de la zone entre mes cuisses, également connue sous le nom de Virginie.

— Tu pourrais venir avec nous, ajouta-t-il sans relever la tête.

Il était tout à fait sérieux, et je savais qu'il accepterait que je les accompagne en un clin d'œil. Mais comment aurais-je pu partir ? Certaines femmes étaient du genre à tout plaquer pour filer à Mexico, mais ce n'était pas mon cas. J'avais des responsabilités. Et une affaire à résoudre. Et des démons qui me collaient au cul. En y réfléchissant, m'enfuir ne me semblait pas une si mauvaise idée après tout.

Nan, je ne pouvais pas laisser Cookie. Ni Gemma. Ni M. Wong. Ni... Je songeai à Reyes, même si je faisais tout mon possible pour le tenir éloigné de mes pensées. Ses yeux noirs brillants, ses longs cils épais. Qui essayai-je de leurrer ? Je ne pouvais pas partir sans lui non plus.

Et pourtant, un des hommes les plus doux que j'avais jamais rencontrés était agenouillé devant moi. Motard ou pas, il savait comment traiter une fille.

D'accord, il m'avait attachée à une chaise, mais c'était mon idée à la base.

— Je te tiendrai informée de l'endroit où nous sommes quand on sera arrivés à destination, dit-il sans attendre de réponse de ma part. Tu seras toujours la bienvenue.

— C'est ça, raillai-je, ne le croyant pas une seule seconde. Tu vas trouver une magnifique Mexicaine qui te donnera envie de te marier et d'avoir des *pequeños banditos* pour la première fois de ta vie, et tu oublieras jusqu'à mon nom.

La tristesse qui l'envahit déborda jusqu'à moi.

— Pas de risque, ma belle.

Il fit courir son pouce sur ma lèvre inférieure puis la recouvrit des siennes, la capturant entre ses dents et la suçotant avant de presser sa bouche contre la mienne.

C'était un baiser très agréable, doux et sans empressement, et il était aussi bienvenu qu'une pluie fine sur les hautes plaines. C'était ce dont j'avais besoin. Une espèce de baume réparateur m'entoura tandis qu'il appuyait mes hanches contre les siennes. J'écartai les genoux et pris plaisir à sentir son érection contre la partie la plus sensible de mon être. Et je jure que si je n'avais pas été ligotée des pieds à la tête, je lui aurais sauté dessus à cet instant. J'étais vraiment dévergondée.

— Je ne sais pas trop si vous devriez faire ça, Miss Charlotte.

Je mis fin au baiser, le souffle court. Rocket se tenait droit derrière Donovan, les mains sur les hanches pour signifier sa désapprobation.

— Rocket ! m'exclamai-je en me redressant sur ma chaise. Donovan m'aidait juste... avec mes lentilles de contact.

Donovan haussa un sourcil amusé. Rocket fronça les siens.

— Est-ce que vous les avez avalées ?

Rocket ressemblait à un bonhomme Michelin géant avec un visage doux et un corps un peu mou, ce qui faisait de lui le meilleur donneur de câlins à des kilomètres à la ronde.

— Non, je ne les ai pas avalées, il était juste en train de...

Avant que je n'aie le temps de trouver un autre mensonge plausible, je remarquai Charlotte aux Fraises, une défunte de neuf ans qui pouvait me donner envie de rentrer sous terre à vingt mètres. Je ne l'avais pas croisée depuis un moment, alors c'était quand même un peu rassurant de savoir qu'elle était toujours là et qu'elle se portait bien. Mais ce n'était pas de la voir qui m'avait coupé la parole. Tandis qu'elle était plantée à m'observer, mains sur les hanches également, la désapprobation creusant des lignes dans son joli visage, une toute petite fille avec des cheveux noirs coupés au carré et une salopette se cachait derrière elle.

Comme Donovan regardait par-dessus son épaule, essayant d'apercevoir ce que je voyais, je laissai un sourire tendre se propager sur mes lèvres. Je tournai une paume vers le plafond, tordant mon bras dans mon pull à longues manches tandis que le scotch le retenait en place, invitant la petite à se rapprocher, et dis :

— Tu dois être Baby.

Son visage était ovale, minuscule et si pâle qu'il était difficile de discerner autre chose que ses grands yeux noirs, et elle avait l'air aussi choquée qu'intimidée. Elle n'avait de toute évidence jamais vu deux personnes s'embrasser auparavant. Si j'avais su que ça l'attirerait jusqu'à moi, j'aurais traîné Donovan ici pour flirter avec lui des lustres plus tôt.

Rocket se tourna vers elle, et il sembla aussi surpris que moi de la découvrir là.

Charlotte aux Fraises s'avança à cet instant, sa bouche pincée de reproches.

— C'est qui, lui ? demanda-t-elle en pointant d'un doigt mou le type qui avait toujours les mains posées sur mes fesses.

— C'est Donovan, répondis-je avec un grand sourire. C'est le propriétaire du bâtiment dans lequel on se trouve.

— Je croyais que tu avais dit que tu sortirais avec mon frère.

Pour son bien-être, j'avais ravalé l'horreur que l'idée d'un rendez-vous avec Taft, son frère policier, m'avait inspirée. C'était un brave type, mais je n'avais jamais eu la moindre envie de coucher avec lui, et c'était mon critère pour sortir avec un homme. Si cette attraction primaire n'était pas là dès le départ, elle ne viendrait sûrement jamais. Pas dans mon monde, en tout cas.

— Non, c'est toi qui as dit que j'allais sortir avec ton frère. (Je me penchai pour l'embrasser sur le bout du nez, un geste qu'elle n'apprécia pas le moins du monde, mais qui me fit profondément plaisir.) Et il s'avère qu'il est déjà pris.

— Ouais, par des filles vulgaires qui portent trop de maquillage. T'es peut-être pas super mignonne, mais au moins tu ne ressembles pas à un camion volé.

Je ravalai une repartie bien sentie.

— Merci, je crois. Mais Donovan est un chic type, malgré sa tendance à cambrioler des banques.

— Sérieux ? (Ses yeux s'animèrent tandis qu'elle le dévisageait sous un nouvel angle.) C'est un voleur de banques comme Jesse James ? Je pensais que c'était juste un motard débraillé.

Je ris. Qui aurait cru que cette gamine avait un faible pour les voleurs de banque ?

— C'est un motard débraillé.

— Hey, fit le principal intéressé en me donnant un petit coup de genou.

— Mais il est bien plus que ça.

Il pinça la bouche en une moue qui semblait exprimer le doute.

— Tu es vraiment en train d'avoir une conversation avec quelqu'un, ou tu essaies juste d'éviter le problème actuel ?

— De quel problème tu parles ?

— Du fait que je risque de ne plus jamais te revoir.

Il demeura impassible, mais ses émotions se firent plus sombres.

— D ! cria Eric depuis le haut de l'escalier. Il faut qu'on bouge !

Il prit une profonde inspiration et fit courir ses doigts le long de ma mâchoire et sous mon menton.

— Si je n'ai pas de nouvelles de toi dans deux heures, j'en déduirai que tu es encore coincée et j'enverrai de l'aide.

Je haussai les sourcils.

— J'ai vu de quel genre d'aide tu bénéficies, lui dis-je, faisant référence à sa joyeuse bande de criminels associés. Je crois que je tenterai de me débrouiller toute seule.

— J'appellerai la police, me corrigea-t-il. Alors fais-moi savoir quand tu sors d'ici.

— OK, promis.

— D ! Si tu ne viens pas, est-ce que je peux prendre Odin ? C'est vraiment une belle bécane.

— Non ! cria Donovan.

— Très bien. Merde. Pète pas un plomb.

Je regardai Donovan en battant des cils, l'appréciant sous un nouveau jour.

— Quoi ? demanda-t-il, soudain méfiant.

— Odin ? Tu as donné un nom à ta moto ?

Il m'adressa un clin d'œil tandis qu'il ramassait le rouleau de chatterton.

— J'ai été inspiré par une folle qui conduit une Jeep du nom de Misery.

— T'as appelé ta voiture Misery ? demanda Charlotte aux Fraises, l'air dégoûté.

— Ecoute, fit Donovan, soudain très grave. Edwards n'a peut-être pas dit son dernier mot, si tu vois ce que je veux dire.

— Edwards ?

— Le type qui voulait te faire ta fête.

— Vraiment ? demandai-je. Il est mignon ?

— Le blond, dans la fourgonnette, celui qui voulait te découper en morceaux.

— Ah, cet Edwards-là.

Il rit.

— Il a été renvoyé de l'école de snipers des Marines, et il n'est plus le même depuis.

— Les Marines avaient peut-être mis le doigt sur quelque chose.

— Surveille tes arrières, OK ?

— Pars du principe qu'ils sont surveillés.

Il sourit et prépara un bout de ruban adhésif qu'il déchira du rouleau. Je ris à mon tour.

— Je crois que je suis bien attachée.

— Non, mais tu vas l'être.

Il colla le ruban à l'arrière de la chaise et l'enroula sur ma cage thoracique, juste en dessous de

Danger et Will Robinson.

Ce qui les fit bien ressortir, chose qui ne lui échappa certainement pas.

— C'est mieux, observa-t-il, le regard fixé sur les filles.

Je levai les yeux au ciel.

— Vraiment ? C'est comme ça que tu comptes me laisser ?

Avant que j'aie le temps de dire autre chose, il se pencha et planta sa bouche sur la mienne. Ce

baiser était tout sauf doux. Le besoin et l'envie rayonnaient de Donovan tandis que sa langue dépassait la barrière de mes lèvres, puis de mes dents. Comme si c'était la dernière fois qu'il m'embrassait. Il avait un léger goût de bière et de cannelle. J'entendis un faible grognement, et je me rendis compte qu'il provenait de moi.

Donovan remonta ses mains jusqu'à mes joues et plongea les doigts dans mes cheveux, tirant certaines mèches hors de ma queue-de-cheval. Il prit mon menton en coupe et repositionna mon visage pour avoir un accès plus aisé. Se penchant un peu plus vers moi, il approfondit encore le baiser. J'avais envie de me mouler contre lui, de sentir son corps tendu contre le mien, mais il m'avait scotchée sur la chaise. Bien sûr, cela n'empêcha en rien une de ses mains de se retrouver sur mes fesses à nouveau. Il m'attira plus près de lui - avec la chaise -, puis il parcourut Will des mains, la soupesa, testa son mamelon du pouce.

— D, nom de dieu ?

Avec une grande réticence, il s'éloigna de moi. Ses paupières étaient encore closes lorsqu'il cria.

— Je viens, bordel ! (Puis il reporta son attention sur moi.) Pas littéralement, malheureusement. (Il fit à nouveau glisser son pouce sur ma bouche.) Tu es tellement spéciale, Charley. Je reviendrai.

Sans rien ajouter, il se redressa et sortit de la pièce, ses larges bottes résonnant contre les murs. Puis j'entendis une porte se fermer quelque part à l'étage. Je restai assise à mijoter dans un brouillard de désir et de chaleur jusqu'à ce que je prenne conscience que j'avais toujours un public. Et je ne pus m'empêcher de remarquer que la mâchoire de Baby était béante. Pauvre gamine.

Après avoir pris une longue inspiration pour tenter de calmer mes hormones, je demandai à Rocket :

— Est-ce que tu comptes nous présenter ?

— Miss Charlotte, je ne pense pas que vous devriez embrasser des garçons sur la bouche comme ça. Surtout devant ma sœur.

— Tu as raison. (Je baissai la tête, honteuse.) Elle est très jolie, en tout cas.

— Je vais m'occuper de ta tignasse, proposa Charlotte aux Fraises.

Elle se plaça derrière moi et enleva le reste de mes cheveux de l'élastique, puis utilisa ses doigts comme un peigne. Pour l'amour du soleil, je serais chanceuse si je partais d'ici en ayant encore un poil sur le caillou.

Baby était toujours aussi loin de moi qu'il lui était possible de l'être sans se trouver dans la pièce d'à côté, et j'avais encore de la peine à croire que je l'avais enfin vue. Ça faisait des années que je venais, et je ne l'avais même pas aperçue une seule fois. Elle était absolument adorable.

Ses cheveux courts bouclaient sous ses oreilles. Les boucles étaient coupées avec une précision méticuleuse.

Après un moment, elle se rendit compte que jela regardais. Elle ferma la bouche et recula, le menton baissé et les épaules voûtées.

— C'était un plaisir de te rencontrer, criai-je une fraction de seconde avant qu'elle ne disparaisse à travers le mur.

Puis je fus soulevée du sol, avec la chaise, et pressée dans l'étreinte la plus étrange qui soit. Rocket adorait serrer les gens dans ses bras. Peu importait que ma tête soit écrasée contre son épaule dans un angle tout sauf naturel.

— Où étiez-vous passée ? demanda-t-il, et je me rendis compte à quel point l'air devenait rapidement précieux quand vos réserves étaient épuisées. Vous n'êtes pas venue depuis une éternité !

— Rocket, l'apostropha Charlotte aux Fraises d'une voix nasillarde parce qu'elle se plaignait. Je n'arrive plus à atteindre ses cheveux, et tu as vu à quoi ils ressemblent ? Peut-être qu'on devrait lui raser la tête pour repartir sur de bonnes bases.

J'ouvris les yeux en grand. C'était certainement une de ces fillettes qui rasaient la tête de leurs poupées. Ces gamines étaient vraiment flippantes.

— Pas de boule à zéro, grognai-je dans l'épaule de Rocket.

— Je ne comprends rien à ce que tu dis, répliqua-t-elle. Je vais chercher des ciseaux !

La panique me gagna, mais pendant un instant seulement. Les défunts étaient limités dans leurs interactions avec les objets de notre dimension. Elle ne pourrait certainement pas mettre la main sur des ciseaux.

— Ou peut-être que je peux dénicher un couteau.

Elle disparut dans le hall.

— Rocket, appelai-je d'une voix étouffée. Je n'arrive pas à respirer.

Et, comme toutes les autres fois où il m'avait soulevée pour un de ses câlins d'ours, il me lâcha. Je m'écrasai sur le sol, la chaise craquant et basculant dangereusement en arrière, s'équilibrant au bord néant, jusqu'à ce que le poids de ma tête remporte la partie et me fasse m'effondrer par terre. Pour la deuxième fois en deux jours, mon crâne rebondit sur le béton lorsqu'il le frappa, et la douleur irradiia ma colonne vertébrale.

Je fermai les yeux aussi fort que possible pour lutter contre cette sensation désagréable. Et je restai là, moulée à la chaise par le ruban adhésif, les pieds en l'air et la tête baignant dans des résidus non identifiés et vaguement gris.

Ce n'était pas du tout inconfortable.

Le bruit de moteurs de motos qui démarraient emplit la pièce. Après quelques minutes, le grondement à mes oreilles disparut lorsque les bandits s'élançèrent - littéralement - en direction du coucher de soleil. Façon de parler. Au début, je me demandai combien de temps je devrais leur donner avant de m'évader et d'appeler la police. Mais maintenant, je ne savais même plus si j'en serais seulement capable. Que se passerait-il si je n'y parvenais pas ? Est-ce que Donovan appellerait vraiment les flics au bout de quelques heures ? Est-ce que j'allais mourir ici d'hypothermie et de déshydratation ?

J'avais tellement mauvaise mine quand j'étais déshydratée.

Ce n'était pas la bonne manière de mourir, selon moi. C'était mieux de le faire avec plein de fluides dans le corps. Comme dans un parc aquatique. Ou durant un concours de tee-shirts mouillés.

— Vous avez l'air rigolo, fit Rocket, et je songeai qu'on pourrait rattraper le temps perdu pendant que j'étais étalée à mijoter dans mon inquiétude.

— Ah oui ? articulai-je. Eh bien, tu as l'air en forme. Est-ce que tu as fait de l'exercice ?

Un sourire éblouissant sépara son visage en deux.

— Vous dites toujours ça. J'ai de nouveaux noms pour vous.

— D'accord.

Je regardai partout autour pour admirer son œuvre d'art et fronçai les sourcils. À ma

connaissance, les murs de toutes les pièces de l'asile avaient été couverts et recouverts des noms de tous les défunts que Rocket avait gravés dans le plâtre. Mais les murs de cette pièce, cette énorme et vaste étendue caverneuse, étaient totalement vierges. J'allongeai le coup pour l'observer au mieux, prenant note du canevas immaculé tout autour.

Rocket se dirigea vers la pièce d'à côté avant de se rendre compte que je ne suivais pas.

— Miss Charlotte, venez !

— Je ne peux pas pour l'instant, mon grand.

Ma réponse vague ne le découragea pas.

— Mais je dois vous montrer un truc. Quelque chose est en train de se produire.

Il attrapa mon bras et commença à me tirer en direction de la porte, et mes cheveux traînèrent encore plus dans les résidus graisseux. La chaise râpait sur le béton et, plus on se rapprochait de la porte, plus mon inquiétude grandissait. Je ne passerais jamais par l'ouverture, pas vu l'angle auquel je m'approchais. Pas sans perdre la tête, ce qui, vu la force de Rocket, était tout à fait plausible.

— Rocket, attends ! l'implorai-je, mais il continua à me tirer et je continuai à glisser.

Je commençai à me débattre sur ma chaise, à lutter contre les liens à mesure que le cadre de la porte se rapprochait.

— Rocket, je ne plaisante pas.

Il s'arrêta net et me regarda.

— Vous pensez que la pluie fait peur ?

— Euh...

Mais je l'avais perdu. Il avait déjà reporté son attention sur la tâche dont il s'occupait. Maudite hésitation.

— Rocket ! criai-je pour essayer de briser sa concentration. J'ai une question à te poser !

Il s'arrêta à nouveau, aussi m'empressai-je de demander :

— Pourquoi est-ce qu'il n'y a aucun nom dans cette pièce ?

Il me lança un regard cinglant.

— Je ne peux pas toucher à ces murs. Je les garde.

— Vraiment ? relançai-je, luttant contre le chatterton à l'aide de mes dents et de mes ongles. Pour quoi ? Pour l'apocalypse ?

— Ne dites pas de bêtises. Pour la fin du monde.

Je me figeai.

— Attends, quoi ? Rocket, de quoi parles-tu ?

Tout le monde avait fait allusion à une sorte de guerre surnaturelle, mais personne n'avait mentionné la fin du monde. Je ne faisais que plaisanter quand j'avais dit ça à Reyes.

— Vous savez, quand des tonnes et des tonnes de gens meurent à cause de la décision d'une poignée d'hommes. Ou d'un seul.

— Un seul. Tu veux dire un dictateur comme Hitler ? Il y aura un autre Holocauste ?

— Pas Hitler. Un homme qui fait semblant d'être humain.

Est-ce que les bonnes sœurs n'avaient pas raconté un truc du genre ? Un homme qui prétendait être humain. D'accord, eh bien, ça laissait de côté la moitié de la population, puisque ce n'était pas une femme.

— Mais qui ? Quand ?

J'avais toujours rêvé de voyager dans le temps et de tuer Hitler avant qu'il ne devienne fou. Des millions de personnes l'auraient fait à l'époque s'ils avaient eu une boule de cristal. Je n'avais peut-être pas de boule de cristal non plus, mais j'avais Rocket. Et sa tête avait un peu la forme d'une boule. Et puis elle brillait. Et je pouvais voir à travers. Il ferait l'affaire.

— Rocket, quel homme ? Que va-t-il faire ?

— Je ne sais pas encore. Il pourrait ou ne pourrait pas le faire. C'est toujours en suspens.

Je bougeai légèrement pour trouver une meilleure position, grognant en le faisant.

— En suspens ?

— Oui, comme quand les gens prennent des décisions, et qu'éventuellement, une personne qui ne devait pas mourir à ce moment meurt, et qu'une personne qui devait mourir reste en vie. Ils sont en suspens.

— Donc ces décisions ne sont pas gravées dans la pierre ?

— Non, elles sont gravées dans mes murs.

— Mais qui, Rocket ? Qui est censé faire tout ça ?

S'il répondait Reyes, je jurais devant Dieu que j'allais hurler.

Il agita un doigt en face de moi.

— Non, non, non. On ne triche pas, Miss Charlotte.

C'était plus d'informations que j'en avais obtenues de Rocket depuis longtemps. Il était au courant de choses qui devaient se produire. Si ce n'était pas de la clairvoyance, je ne savais pas ce que c'était.

Je repensai à mon père. Je me demandai combien de temps il lui restait.

— Est-ce que je peux te donner un nom ?

— Mais j'ai quelque chose à vous montrer.

— Je suis un peu attachée, en ce moment. Leland Gene Davidson.

Il se mit à papillonner des cils comme il avait l'habitude de faire lorsqu'il parcourait des millions de noms.

— Trois sont morts. Deux sont encore en vie.

— D'accord, mais ceux qui sont encore en vie, tu sais quand ils vont mourir ? Est-ce que c'est prochainement ?

— Pas quand. Seulement si.

— Mais, est-ce qu'il est en suspens ?

— Non. Pas en suspens.

C'était comme conduire une voiture de course sur une autoroute qui ne menait nulle part. Je laissai tomber et choisis un autre chemin.

— Rocket, est-ce que je suis en mesure de prédire quand quelqu'un va mourir ?

Il s'arrêta et me considéra avec un regard stupéfait.

— Bien sûr que vous pouvez prédire quand quelqu'un va mourir ! C'est votre travail.

Je pensais bien. Je me demandais quand, moi, j'allais mourir.

— Est-ce que je suis en suspens ?

— Miss Charlotte, vous êtes la Faucheuse, me sermonna-t-il en renflant fortement. Vous êtes perpétuellement en suspens.

— Donc je pourrais mourir pour de vrai ? À tout moment ?

— Oui.

— Oh. (C'était décevant.) Eh bien, merci de me l'avoir dit clairement.

Je soufflai la poussière sur ma frange.

— Vous pourriez être tuée par une moto. Ou écrasée par une grosse pierre. Ou poignardée avec une aiguille à tricoter.

— D'accord.

— Ou même poussée en bas d'un escalier.

— C'est bon, j'ai compris. Merci.

— Ou on pourrait vous tirer en pleine tête avec une arme à feu.

— Rocket ! C'est bon ! Sérieusement, tu n'as pas besoin de développer ta pensée plus que ça.

Mais il attrapa mon bras, et toute innocence quitta son visage. Ce n'était plus un petit garçon. Il en savait trop. Il en avait trop vu.

— Ou, continua-t-il, sa voix prenant une inflexion inquiétante, vous pourriez être tuée par la personne que vous aimez le plus. En même temps que tous les autres.

Eh bien, ça me faisait plus mal au cul qu'une séance d'abdos-fessier.

Rocket relâcha mon bras et se redressa pour inspecter les alentours. Je savais pourquoi. Je l'avais

ressenti également avant même que Reyes ne se matérialise, et je me demandai depuis quand il était là. N'ayant jamais été un grand fan de Reyes, Rocket disparut à l'instant où une mer de tissu noir fit son apparition dans la pièce, ondulant autour de moi jusqu'à ce qu'elle se stabilise aux pieds de Reyes. Il parla dans l'ombre de sa capuche, refusant de montrer son visage.

— Tu as donné ton accord pour être ligotée quand une armée de démons est à tes trousses ?

— Oui. Je n'y avais pas vraiment songé sous cet angle.

Il expulsa l'air de ses poumons de manière exaspérée et s'avança.

— Un jour, je comprendrai comment ton esprit fonctionne.

Je ricanai.

— Bonne chance.

Ça me semblait une alternative intéressante au fait de mourir, dans le feu de l'action.

— À quel moment exactement ta vie a-t-elle été en danger ?

— Tu vas m'aider ou pas ?

Il s'agenouilla à côté de moi et repoussa sa capuche, révélant ainsi ses traits magnifiques et si spéciaux. Ce visage qui avait de nouvelles lacérations au niveau d'un sourcil et d'une pommette.

— Tu te bats toujours avec eux ? demandai-je, surprise. Tu les chasses ?

Il pencha la tête sur le côté.

— Tu pensais vraiment que j'allais arrêter ?

— Combien de temps est-ce que ça va continuer ? Combien y en a-t-il en liberté ?

Il était en train d'observer le ruban adhésif.

— Plus qu'une poignée, à présent. Très peu d'humains sur Terre peuvent voir ce qu'ils voient. Mes frères seront bientôt à court d'options.

— Tu ne les tues pas, n'est-ce pas ? Ils sont innocents. Ce ne sont que des personnes qui peuvent voir les défunts.

— Je ne les tue que si je dois le faire. Est-ce que tu vas remettre en cause chacun de mes mouvements alors que tu es scotchée à une chaise ?

— Désolée. J'espérais simplement que tu arrêterais de les chasser.

— Ils n'arrêteront pas d'essayer de t'atteindre, Dutch. Hedeshi a menti.

— Je sais. Je voulais juste dire que... Tu te fais salement amocher en le faisant.

Un des coins de sa bouche sensuelle se releva.

— Tu t'inquiètes pour moi ?

— Non.

J'ajoutai un « pfff » pour bien lui montrer à quel point c'était loin d'être le cas.

— Tu ne semblais pas très inquiète avec la langue de ce type au fond de ta gorge.

Super. Il avait assisté à ça.

— Jaloux ?

— Non.

— Parce que tu as l'air jaloux.

Il abaissa les cils en plissant les yeux pour m'observer, mais la voix haut perchée d'une défunte de neuf ans qui avait des tendances masochistes s'éleva de l'escalier avant qu'il puisse répondre.

— J'ai trouvé un couteau ! cria Charlotte aux Fraise.

Putain de merde.

— Sors-moi d'ici ! implorai-je Reyes en tortillant mes doigts. Dépêche-toi ! Avant qu'elle ne revienne !

Chapitre 16

Ne me jugez pas parce que je suis silencieux. Personne ne planifie un meurtre à voix haute.

Tee-shirt

Une fois que Reyes m'eut débarrassée de mes liens puis eut disparu comme à son habitude, prétextant un urgent besoin d'être ailleurs, je sortis de l'asile et dépassai quelques motards qui se trouvaient chez Donovan. Je me demandais s'ils étaient au courant pour les cambriolages. Ou s'ils savaient qu'il ne reviendrait pas avant un moment. Je me dirigeai vers la rue, en direction d'un dépanneur qui n'était pas loin, en essayant d'avoir l'air le plus nonchalant possible et en espérant que les trucs que j'avais dans les cheveux n'étaient pas trop visibles. Ce n'était pas le voisinage le plus sûr pour une promenade, même en plein après-midi.

Je remis mes cheveux dans l'élastique, puis sortis mon portable et envoyai un texto à Donovan, afin de lui faire savoir que j'avais réussi à m'échapper, même si j'avais failli y perdre la vie et ma vertu. Puis j'appelai Garrett.

— Swopes, dit-il, tout professionnel.

Il voyait mon nom s'afficher, pour l'amour du ciel.

— J'ai besoin d'un chauffeur.

— Tu as besoin d'un psy.

— Pas faux, mais j'ai besoin d'un chauffeur avant.

— Pourquoi ? Où est ta Jeep ?

Il semblait essoufflé, comme s'il était en train de courir. Ou de s'envoyer en l'air. Mais mon timing ne pouvait pas être mauvais à ce point.

— Misery est sur la scène d'un vol de banque.

— Je ne vais même pas demander pourquoi.

Il avait appris sa leçon.

— Je serai à *La Vidange* sur Broadway.

— Le club de striptease ?

— Non, et beurk. Le dépanneur.

— Oh. J'espérais que tu avais changé de profession.

— Mon vieux, tu ne veux pas savoir à quoi je ressemble quand je danse autour d'une barre. Je l'ai fait une fois pour un enterrement de vie de jeune fille, et disons juste que ça ne s'est pas très bien terminé.

— Tu as fait de la pole dance à un enterrement de vie de jeune fille ?

— C'est une longue histoire. Tu vas venir me chercher ou pas ?

— Je pense. Mais il me faudra un moment pour arriver.

— Eh bien, grouille. J'ai des trucs à faire. Et je risque d'être arrêtée pour complicité alors il faut que je m'y mette.

Je devais toujours passer voir comme Harper se portait et faire quelques recherches pour elle. Mon arrestation imminente pour cambriolage de banque allait grignoter sur le temps que j'avais pour résoudre des crimes.

Je raccrochai et appelai mon contact à peu près amical au bureau local du FBI. On s'était rencontrées au cours d'une affaire, quelques mois plus tôt, et je l'aimais bien. Elle m'avait fait sourire, et elle ne menaçait presque jamais de m'arrêter. On s'entendait bien. Et je savais que ce serait une

bonne alliée au cas où je me retrouvais sur la liste des suspects pour des cambriolages de banque.

Dans la mesure où je n'avais pas d'emballage de bonbon sous la main pour m'aider à faire semblant d'avoir la mauvaise connexion téléphonique que j'étais sur le point d'avoir, je décidai d'avoir recours à des bruits vocaux. Lorsque l'agent Carson décrocha, je commençai ma performance.

— Agent... Agent Carson, fis-je en haletant dans le combiné.

— Oui, Charley.

Elle n'avait pas du tout l'air impressionnée, mais je n'allais pas m'arrêter maintenant.

— Je... Je sais qui sont les *kshshshshshshshshsh*.

— Je suis un peu occupée en ce moment, Davidson. Qu'est-ce qu'un *ksh*, et pourquoi est-ce que ça m'intéresserait ?

— Je suis désolée. Mon *kshshsh*... est en train de *kshshsh*... er.

— Je répète. Qu'est-ce qu'un *ksh* ? Et pourquoi le fait qu'il serait en train de *ksh-tr* m'intéresserait ?

C'était une dure à cuire. Je savais que j'aurais dû attendre avant de l'appeler et aller m'acheter des crackers. Leur emballage faisait un bruit digne des *Rice Krispies* le samedi matin.

— Vous ne *mê-kshksh-tez* pas.

— Vous n'êtes vraiment pas douée à ce petit jeu.

— Des *camb-kshshsh* de banque. Je sais qui ils *kshshsh*.

— Charley, si vous n'arrêtez pas ces conneries...

Je raccrochai et éteignis mon téléphone avant qu'elle ne comprenne ce que j'essayais de ne pas lui dire et tente de me rappeler. Tout ça aurait été beaucoup plus convaincant si elle m'avait trouvée ligotée dans un asile. Heureusement, ça se produisait rarement.

J'arrivai chez le dépanneur en un temps record, mais tout ce que je pus me payer fut une banane. Elles étaient soldées, et le prix des *mocha latte* était un affront à Dieu. J'avais totalement oublié de réclamer mon million de dollars à Reyes. Être pauvre, c'était pas pour moi.

Cookie appela juste au moment où Garrett se garait. J'avais rallumé mon téléphone au cas où, parce qu'un homme dans une vieille Cadillac n'arrêtait pas de me demander si je voulais goûter à son antigel.

Toujours dans un souci de me fondre dans le voisinage, je répondis par :

— Quoi d neuf, ma poule ?

— Tu es de nouveau dans une mauvaise partie de la ville ?

— Tu l'as dit. (Je grimpai dans le coffre de Garrett et l'ignorai totalement. C'était marrant.) Mais j'ai appris une chose, aujourd'hui.

— Ouais ?

— Si tu dois manger une banane en public, évite de croiser le regard de quelqu'un.

— C'est bon à savoir. Bon, j'ai fait des recherches sur ce qui s'est passé à la période où tout a commencé, quand les parents de Harper se sont mariés. Ce sont des petits trucs, pour la plupart, à part un meurtre dans les montagnes Manzano, mais il a été résolu. Il y avait aussi une disparition, qui, elle, n'a jamais été résolue, celle d'un garçon. Mais c'était à Peralta. Pour ce que j'en sais, aucun des deux n'était lié de près ou de loin aux Lowell.

— D'accord. Merci pour tout.

— Oh, et le psy veut bien te voir, mais seulement si tu y cours ventre à terre. Il a encore quelques rendez-vous pour la journée, et ensuite il quitte la ville.

— Oh, quel timing parfait. Si tu tombes sur autre chose.

— Je sais où te trouver.

Je raccrochai et offris à peu près toute mon attention à Garrett. En vérité, un type qui était en train de se battre avec un distributeur à journaux en eut la plus grande partie, mais je dédiai tout ce qui restait à Swopes.

— *Hola !*

— Alors, où est-ce qu'on va ? Ou est-ce qu'on va juste attendre ici jusqu'à ce que je sois à court d'essence ?

J'étais sur le point de répondre lorsque l'agent Carson rappela. Bon sang. J'aurais dû éteindre mon portable à nouveau.

Je pointai l'est, ordonnant à Swopes de prendre cette direction, puis décrochai. Lorsque je me remis à faire des *kshshsh* dans le téléphone, elle me coupa :

— N'y pensez même pas. Pourquoi est-ce que votre Jeep est sur la scène d'un vol de banque ?

— Oh, répondis-je en recommençant à haleter. Dieu merci vous avez réussi à mettre la main sur moi ! (Je déglutis difficilement. Garrett secoua la tête et se concentra sur la route. J'étais totalement de son côté concernant cette décision.) C'est ce que j'ai essayé de vous dire. On m'a prise en otage.

— Oui, j'ai vu les images des caméras de surveillance.

— Bien, donc vous...

— Vous savez combien de combien d'années vous allez écoper pour ça ?

Eh ben, merde.

— J'ai vraiment été prise en otage. À peu près. Et je peux vous dire qui sont les cambrioleurs.

Elle marqua une longue pause durant laquelle j'étais sûre qu'elle était en train de récupérer du choc que lui avait provoqué sa chance.

— Je vous écoute.

— Mais il faut que vous laissiez mon oncle Bob sur le cas.

— D'accord.

— Est-ce que vous y êtes en ce moment ? À la banque ? Je peux être là dans pas longtemps.

— Davidson, qui a cambriolé cette banque ?

Je laissai échapper un long soupir, gagnant autant de temps que possible afin que Donovan puisse s'approcher du Mexique de quelques mètres de plus, puis répondis :

— Une poignée d'hommes d'un gang de motards local appelé les Bandits. Mais il faut que je vous parle d'eux avant que vous vous jetiez prématurément à leur poursuite.

— Je ne fais jamais rien de manière prématurée.

Je n'en doutais pas une seule seconde.

— On les faisait chanter, et la personne qui a mis tout cela en place savait que l'argent serait là, mais il ne travaille pas à la banque. Donc, qui d'autre est au courant ? Peut-être un conducteur de fourgon blindé ? L'épouse d'un employé ?

Je pouvais entendre le bruit que faisaient ses chaussures sur le trottoir tandis qu'elle cherchait un endroit plus discret pour me parler. Elle chuchota dans le téléphone.

— Vous êtes en train de me dire que l'information venait de l'intérieur ?

— C'est exactement ce que je suis en train de vous dire. Ces types l'ont fait, absolument, mais ils n'avaient pas le choix.

— Eh bien, vous êtes toujours aussi divertissante, il faut le reconnaître.

— Oh, merci. (Elle était tellement gentille.) Je vous retrouve à ma Jeep.

— Je serai là.

Je raccrochai et demandai à Garrett :

— Je peux t'engager pour le reste de la journée ?

— Bien sûr, répondit-il en haussant les épaules. Je viens de terminer une grosse affaire. Je peux me permettre de passer un après-midi loin du bureau.

Il n'en avait pas vraiment. C'était son pick-up qui en faisait office. J'observai les nombreux fichiers, dossiers et emballages de nourriture à emporter qui s'alignaient sur son siège arrière.

— Je croyais que c'était ça, ton bureau.

— Ça l'est, plus ou moins. Je voulais dire métaphoriquement.

— Même si je dois admettre que je suis impressionnée que tu connaisses la signification de ce mot, il faut que je t'avoue un truc. Je n'ai pas d'argent pour te payer.

— Je m'en doutais. Alors, où est ta Jeep ?

J'étais un peu surprise qu'il l'ignore. Il n'avait sûrement pas dû écouter la radio. Le cambriolage devait être sur toutes les ondes, à n'en pas douter.

— Eh bien, ma Jeep est à la Banque communautaire de Bernalillo, mais il faut que je fasse deux ou trois trucs avant, et je n'ai plus beaucoup d'essence.

— Tu ne viens pas de dire à cet agent que tu arrivais ?

— J'ai dit que je la retrouvais à ma Jeep. Je n'ai pas dit quand. Et c'est toi qui me répètes sans arrêt que j'ai besoin de suivre une thérapie, lui fis-je remarquer. Allons voir un psy.

Il haussa les épaules et suivit les directions que je lui indiquais pour nous rendre au bureau du psychothérapeute actuel de Harper. Il se trouvait dans un petit immeuble des années 1970, avec une façade en pierre de lave et des poutres métalliques saillantes.

Je pénétrai dans le bâtiment tandis que Garrett restait dans la voiture, à se demander s'il pourrait être arrêté pour son rôle dans mon évasion auprès d'un agent fédéral. Je lui avais assuré que ce n'était pas le cas. Et il m'avait crue. J'aurais détesté être à sa place si j'avais tort, et, si par malheur on en arrivait là, je venais de le mettre dans un sacré pétrin. Je pourrais toujours prétendre qu'il m'avait forcée à monter dans sa voiture devant le dépanneur et m'avait gardée prisonnière pendant deux heures.

Il faisait un très bon bouc émissaire.

Je retirai mes lunettes de soleil et me présentai à une réceptionniste très stoïque avant d'aller m'asseoir dans la salle d'attente. Après vingt longues minutes, on me fit finalement entrer dans le bureau du docteur. Le psychothérapeute de Harper ressemblait étrangement à un nain, avait des cheveux gris et la peau aussi bronzée qu'une prune. Il était assis avec les mains croisées sur ses genoux, et son visage affichait une expression qui voulait clairement dire : « Je ne ferai aucun commentaire. »

— Merci de me recevoir, Dr Roland. (Je m'assis en face de lui, à un gigantesque bureau d'ébène, en essayant de ne pas en tirer de conclusion.) J'ai juste quelques questions au sujet de Harper Lowell.

— Madame Davidson, comme ma réceptionniste vous l'a dit, il n'y a absolument rien au sujet de Harper ou de son traitement que je puisse partager avec vous. En tant que détective privée, vous devriez déjà le savoir.

Je le savais, mais il n'avait pas vraiment besoin de me révéler quoi que ce soit. Il pouvait se contenter de rester assis pendant que je lui posais des questions. Ses émotions m'aideraient bien plus qu'il pouvait imaginer.

— Je comprends, mais Harper m'a engagée, Dr Roland, et m'a demandé d'étudier son cas.

— L'avez-vous vue ? demanda-t-il. Elle a manqué son dernier rendez-vous.

— Elle est venue me voir il y a quelques jours, au moment où elle m'a engagée. Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— Elle est partie au milieu de notre dernière séance. De façon très soudaine et avec beaucoup d'appréhension. Je ne l'ai pas vue ni n'ai eu de nouvelles d'elle depuis.

Je hochai la tête de manière compréhensive, en évitant de porter tout jugement.

— Savez-vous ce qui a provoqué son départ ?

— Oui.

— Pouvez-vous me le dire ?

— Vous savez que je ne peux pas.

— Mais elle a reçu un appel ou un texto, n'est-ce pas ?

Qu'est-ce que ça aurait pu être d'autre ?

Il sourit.

— Peut-être.

Il était en train de mentir, donc il fallait maintenant que je découvre ce que ça aurait pu être d'autre. Était-ce quelque chose qu'il lui avait dit ? Ou peut-être quelque chose qui était sorti au cours de la

séance. Est-ce que quelque chose aurait pu faire resurgir un souvenir ?

Consciente du fait qu'il ne me dirait rien de manière directe, je demandai :

— Quand est-ce que ça s'est produit ?

— Elle a manqué son dernier rendez-vous, donc il y a une semaine, mardi.

— Avez-vous essayé de la contacter ?

Il devenait de plus en plus agité.

— J'ai appelé et je lui ai laissé un message, mais elle ne m'a pas rappelé.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé quand elle avait cinq ans ?

Il décroisa les jambes en poussant un soupir ennuyé, réajusta sa position, puis les recroisa, et pourtant il semblait toujours aussi à l'aise qu'une souris dans le vivarium d'un boa.

— Madame Davidson, j'ai un patient qui va...

— Je la crois, le coupai-je, me penchant en avant en attendant que sa réaction m'atteigne. Je crois qu'elle a été terrorisée de manière méthodique et systématique durant de nombreuses années. Et je crois sincèrement que sa vie est en danger.

Si je me basais sur les émotions qui s'échappaient de lui, il le pensait également.

Il détourna le regard pour retirer des peluches sur sa veste et dit :

— Je suis du même avis.

— Merci, répondis-je, contente d'avoir un allié. Sans violer votre code de conduite ou me révéler quoi que ce soit, avez-vous la moindre idée, basée sur ce que vous avez appris jusque-là, de qui peut être derrière ces attaques ?

La tristesse l'envahit.

— Non, madame Davidson, je suis au regret de vous informer que je n'en ai pas la moindre idée.

Merde. Une autre voie sans issue.

— Mais je peux vous dire... (Il se racla la gorge et examina un arbre fruitier par la fenêtre.) que, quelques fois, le passé revient nous hanter.

Je le savais. Ce qui s'était passé quand elle avait cinq ans avait tout amorcé, et le Dr Roland en avait conscience également.

— Il le peut, en effet, confirmai-je avec un sourire plein de gratitude. Merci infiniment de m'avoir reçue.

Il se leva pour me serrer la main.

— Pourriez-vous lui demander de m'appeler ?

— Je ferai de mon mieux.

Lorsque je quittai le bureau du docteur, j'avais un texto de Cookie qui m'ordonnait de la rappeler.

— Je crois que j'ai quelque chose, m'annonça-t-elle.

— J'espère pour toi que ce n'est pas la crève, parce qu'on a une affaire à résoudre, et tu n'es plus aussi efficace lorsque tu prends des médicaments contre le rhume.

— Eh bien, je ne sais pas si ça a vraiment de l'importance, mais les Lowell ont fait interner Harper quand elle avait douze ans.

Une froide amertume se répandit en moi lorsque j'imaginai Harper être enfermée. Mais, à nouveau, je pouvais utiliser cette information contre Mme Lowell.

— Et je parie que ce n'est pas quelque chose qu'ils veulent voir paraître dans les pages société.

Si Albuquerque avait des pages société. Les gens riches sont bizarres.

— J'ai entendu dire ça. Pas que je le sache par expérience personnelle.

— Hé, j'essaie de nous obtenir un million de dollars. Patiente encore juste un petit peu.

— Tu as demandé un million de dollars à Reyes ?

— Oui.

— OK, eh bien, dis-lui de se dépêcher. J'ai besoin d'une pédicure.

— Cook, comment peux-tu penser à tes orteils à un moment pareil ?

— Tu te souviens la fois où on courrait pour sauver notre peau à cause de ce type qui avait ce truc

étrange à l'œil, et que tu étais en colère parce que tu avais laissé ton *mocha latte* à la maison ?

— Je ne suis pas sûre de voir où tu veux en venir.

Je convainquis Garrett de m'emmener jusque chez les parents de Harper dans l'espoir de coincer M. Lowell en train de faire du jardinage. Dans la mesure où il était censé être sur son lit de mort, les chances étaient minces, mais je pourrais toujours griller son irritable épouse pour faire bonne mesure. Mme Lowell savait quelque chose, et elle allait cracher le morceau. Et à présent, grâce aux prouesses de Cookie sur les moteurs de recherche, je savais quelque chose également.

Je n'avais pas beaucoup de temps avant que tout explose au grand jour. Il fallait que je tire le meilleur parti de l'as que j'avais dans ma manche pendant que je le pouvais.

Bizarrement, Garrett réussit à franchir le portail plus facilement que je l'avais fait la première fois que j'étais venue. Le fait qu'il ne commande pas de taco avait probablement aidé. On nous introduisit à nouveau dans le salon. J'adorais pouvoir dire ça.

Je donnai un petit coup dans l'épaule de Garrett.

— C'est le salon.

Un ricanement de démente s'échappa de ma poitrine.

— Tu me fais peur, des fois.

— Ça m'arrive souvent aussi. C'est étrange.

J'observai la signature sur un des tableaux accrochés aux murs. Il était signé *Norman Rockwell*.

— Putain de merde, lâchai-je, impressionnée.

— Madame Davidson, vraiment, s'exclama Mme Lowell en me faisant taire à l'aide d'un léger sifflement et d'un regard réprobateur, avant de se précipiter dans la pièce pour fermer la porte.

— Désolée. Je ne crois pas que j'aie déjà vu un Norman Rockwell dans la vraie vie.

Sa poitrine se bomba de fierté.

— Jason l'a acheté à une vente aux enchères pour très peu de zéros.

Est-ce qu'elle venait de dire pour très peu de zéros ?

Après que Garrett se fut présenté, nous nous assîmes et je décidai d'aller droit à l'essentiel.

— Pouvez-vous me parler de la période où Harper a été internée ?

Le visage de Mme Lowell se couvrit d'un masque d'indignation. Je me demandais bien pourquoi.

— Comme vous le savez, rien de ce que nous avons essayé n'aidait, alors oui, nous avons dû la faire interner quand elle avait douze ans.

Douze ans ? Mon cœur se brisa pour elle.

— Nous avons tenté différentes formes de thérapie avant d'en trouver une qui convienne.

Elle voulait dire jusqu'à ce qu'ils en trouvent une qui avait fait taire Harper.

— Malheureusement, la mémoire à court terme de Harper a été affectée par certains traitements, mais son comportement s'est largement amélioré.

Sans avoir besoin de plus de détails, je compris exactement de quelle sorte de traitement elle parlait. L'électrothérapie. Elle parlait de traitement par électrochocs. Le dégoût que Mme Lowell m'inspirait atteignit des sommets.

— Nous avons été en mesure de la ramener à la maison, et tout est redevenu normal pendant quelques années. Des années, rendez-vous compte. Mais, lentement, son comportement capricieux a refait surface, jusqu'à ce que nous soyons obligés de lui demander de partir.

Lorsque je haussai les sourcils, elle justifia ses actions en ajoutant :

— Elle avait dix-huit ans, à l'époque, et nous lui avons acheté une maison. Ce n'est pas comme si nous l'avions jetée à la rue. Puis elle a épousé ce voyou juste pour nous énerver. Leur mariage n'a pas duré plus de cinq minutes.

— Madame Lowell, est-ce que vous vous rappelez quoi que ce soit qui sorte de l'ordinaire qui serait arrivé à Harper à la période où M. Lowell et vous vous êtes mariés ? A-t-elle été menacée ou martyrisée ?

— J'ai déjà discuté de ça en long et en large avec ses thérapeutes et la police. La seule chose qui a changé, le seul événement qui aurait pu créer ces changements de comportement si extrêmes, était notre mariage. Rien d'autre ne s'est produit.

— Vous en êtes certaine ?

Lorsqu'elle se protégea, observant ses ongles, puis le tapis avec une attention toute particulière, je le sentis. Ce frisson de doute. La goutte de scepticisme qui dégoulinait sur son front.

— Madame Lowell, le moindre détail dont vous vous souvenez peut aider. Est-ce que Harper avait des blessures ? Est-ce qu'elle est rentrée un jour spécialement sale ou effrayée ? N'importe quoi qui ait pu vous pousser à croire qu'on avait abusé d'elle d'une quelconque façon ?

— Non. (Elle pencha la tête.) Rien que j'aie remarqué, mais je ne la connaissais pas vraiment avant que Jason et moi nous mariions. Elle avait l'air d'être une gentille fillette. Elle était cordiale et avait de bonnes manières. Mais après que nous sommes rentrés, c'était une enfant bien différente.

Ainsi donc une personne avant le mariage, et une autre ensuite.

— Elle est restée avec ses grands-parents biologiques à cette époque ?

— Oui. Ils sont morts depuis, malheureusement, mais ils étaient également totalement démunis face au changement si drastique de Harper.

— D'accord, eh bien, peut-être que quelque chose s'est produit sur le voyage du retour. Je veux dire, y a-t-il eu un accident quelconque ?

— Rien n'a jamais été mentionné. Sincèrement, madame Davidson, on pourrait continuer comme ça toute la journée.

Merde. Je n'allais vraiment nulle part avec cette affaire. Je n'avais pas une seule piste à suivre.

Nous nous levâmes et la jeune gouvernante nous accompagna à la porte une nouvelle fois, mais, cette fois-ci, Mme Lowell nous emboîta le pas. Garrett ne laissait pas la gouvernante indifférente.

— J'ai essayé de la joindre, dit Mme Lowell. Elle ne prend pas mes appels. Pourriez-vous lui demander d'appeler son père, s'il vous plaît ?

— Je ferai de mon mieux.

J'appelai Cookie à la seconde où nous fûmes à nouveau dans le pick-up de Garrett.

— Est-ce que toutes les belles-mères sont des garces ? lui demandai-je en ayant conscience de l'atrocité de ma question.

Les mots me firent avoir moi-même un mouvement de recul. Une de mes très bonnes amies était belle-mère, et elle était la meilleure chose qui soit arrivée à ces gosses.

— J'ai été élevée par ma belle-mère, répondit Cookie.

Je le savais. C'était la raison pour laquelle je l'avais appelée.

— Je suis désolée. Ce n'était pas ce que je voulais dire.

— Bien sûr que ça l'était, et tu as tous les droits de te poser de telles questions, chérie, après ce que tu as dû traverser avec la tienne. Mais la mienne était merveilleuse. Sans elle, mon enfance aurait été drastiquement différente, et pas d'une bonne façon.

— Alors je lui suis reconnaissante également.

— Merci. Je lui dirai. Tu avais besoin de quelque chose ?

— D'une confirmation.

Elle gloussa.

— De quel genre ?

— Du genre que tu viens de me donner.

Je demandai à Garrett de prendre le chemin de la banque. Je ne pensais pas que l'agent Carson m'attendrait encore longtemps. Mon téléphone se mit à sonner tandis qu'on se dirigeait vers la scène. Bien sûr, tout serait revenu à la normale, mais l'agent Carson pourrait être un peu fâchée contre moi parce que je n'étais pas venue immédiatement.

— Où êtes-vous, bordel ? demanda-t-elle en réponse à mon « La maison de Charley, strings

comestibles. »

— Désolée, répondis-je en frissonnant à cause du ton qu'elle avait utilisé. J'étais en pleine livraison. Les strings comestibles sont très populaires en ce moment.

— Les uniformes de prison également.

— Est-ce qu'ils sont comestibles ? Il semble que ce soit mon meilleur argument de vente.

— Si vous n'êtes pas là dans les deux minutes qui...

— Je suis là ! criai-je dans le téléphone alors qu'on se garait dans le parking en face de la banque.

Je suis là.

Je plaquai une main contre le combiné et murmurai à Garrett :

— Elle est tellement sensible.

— Où ça, là ?

— Retournez-vous.

Je vis son carré court pivoter sur la gauche.

— De l'autre côté.

Elle fit un virage à 180 degrés et nous repéra sur le parking.

— Je suis là ! (Je lui fis signe à travers le pare-brise.) Et juste à temps. Ouf.

Avant de sortir du véhicule, je me tournai vers Garrett. Il avait le regard résolument braqué droit devant lui, attendant que je libère le périmètre. Il s'était montré plus silencieux que d'habitude. Bon, d'accord, il était toujours silencieux, mais pas totalement muet. Pas muet comme dans je-suis-allé-en-Enfer-et-je-ne-serai-plus-jamais-le-même.

Je pinçai la bouche et demandai :

— T'as envie d'en parler ? De comment c'était de te retrouver en Enfer ?

Il se retourna si vite dans ma direction que le mouvement me rappela Reyes. Ses yeux gris capturèrent les miens, le regard dur, la mâchoire serrée. Lorsqu'il prit la parole, il le fit d'une manière sinistre totalement volontaire, chaque syllabe trop précise.

— Tu as envie de me raconter ce que tu as ressenti quand du métal aussi tranchant qu'un rasoir découpait ta chair pour atteindre l'os ?

Bonté divine. Il était en pétard, tout d'un coup.

— Donc c'est un non ?

Il releva un coin de sa bouche, mais le geste était dénué de tout humour.

— OK, eh bien, conversation très intéressante, dis-je en tâtant à l'aveuglette à la recherche de la poignée.

Il recommença à regarder à travers le pare-brise.

Lorsque je sortis, l'agent Carson était en train de taper du pied sur la chaussée. Je ne comprenais vraiment pas pourquoi les gens faisaient ça.

— Alors, qu'est-ce qui vous fait penser que ça venait de l'intérieur ? demanda-t-elle.

Pas de bonjour. Pas de « comment vont la femme et les enfants ». Juste du business, comme à l'accoutumée. Elle me plaisait.

— C'est ce que m'ont expliqué les cambrioleurs.

— Et leurs noms ?

— Je vous l'ai dit, les Bandits.

— Les Bandits sont un gang de motards d'environ deux cents membres. J'ai besoin du nom des hommes qui sont entrés dans le périmètre l'arme au poing, qui ont tenu un groupe de clients en otage, et qui ont volé des liquidités qui ne leur appartenaient pas dans cette banque.

Elle m'indiqua gentiment la banque du doigt.

— Ils n'ont pas réellement sorti leurs armes, la corrigeai-je. Ils ne le font pas à moins d'y être obligés. J'ai vu ça aux informations.

— Charley, me coupa-t-elle sans déguiser l'avertissement dans sa voix.

— D'accord.

Je remplis mes poumons et expirai lentement, regrettant ce que j'étais sur le point de faire.

— Je ne connais pas tous leurs noms, mentis-je.

Pour une raison étrange, je ne pouvais pas me résoudre à lui dire pour Sabrina. C'était une fille. Personne ne la suspecterait. Qui pouvait savoir si quelqu'un avait vu le visage du chauffeur ? Elle était dans le coup pour aider mon ami motard, et j'avais l'impression de lui être redevable pour ça.

— Les trois que je connais, les trois qu'on fait chanter, sont Michael, Eric et Donovan. Il y en a deux de plus, mais je n'ai pas leurs noms. Oh, attendez, m'exclamai-je, me souvenant que Donovan avait mentionné le nom du blond. Il y avait un type blond qui s'appelait Edwards. Il veut me faire ma fête.

Elle prit note de tout ce que je lui racontais.

— Vraiment ? Il est mignon ? demanda-t-elle sans relever les yeux.

— Non, je veux dire, pour m'empêcher de témoigner. Il veut ma tête sur un plateau.

— Vous vous faites des amis partout où vous allez, n'est-ce pas ?

— C'est marrant, hein ? (Je me penchai ensuite vers elle.) Ce ne sont pas de mauvais bougres, agent Carson. On les a fait chanter, pour de vrai.

— Vous m'avez déjà dit ça, mais personne ne pointait une arme sur leurs tempes, là-dedans.

Je savais qu'elle verrait les choses sous cet angle. C'était son métier, je ne pouvais pas lui en vouloir. Mais il fallait au moins que j'essaie de faire inculper la personne qui était derrière tout ça également. Il avait autant à voir avec ça que mes potes les motards, si ce n'était plus. Personne n'avait le droit de faire chanter mes amis et de s'en sortir, à part moi.

Chapitre 17

Je comptais bien me tenir. Il y avait juste trop d'autres options.

Tee-shirt

Après avoir donné ma déposition à l'agent Carson, je renvoyai Garrett, prétextant des différends insurmontables, mais je lui dis de garder des disponibilités au cas où ; puis je rentrai à la maison en mourant d'envie d'une tarte aux patates douces pour Dieu sait quelle raison. La banane n'avait pas tenu longtemps. Et je me sentais sale après l'avoir mangée.

J'empruntai l'escalier qui menait à mon appartement, puis je me rendis compte que j'avais de plus en plus chaud à mesure que je gravissais les marches. Et il y en avait beaucoup, de ces marches. Lorsque j'atteignis mon étage, la chaleur qui émanait de Reyes était bouillante, et il m'était impossible de dire s'il était excité, ennuyé ou juste en colère. Peut-être bien un savant mélange des trois.

Le hall était plongé dans une obscurité totale. Soit l'installation électrique avait de nouveau pété un plomb, soit Reyes avait dévissé les ampoules. Je fouillai mon sac à la recherche de mes clés et marchai en direction de ma porte dans le noir. Ce n'était pas vraiment un voyage périlleux, mais avec Reyes Farrow qui m'attendait à l'arrivée, ça pouvait vite le devenir. Je tâtonnai pour trouver le verrou et y insérai la clé.

— Tu as mon argent ? demandai-je, me sentant comme un parrain de la mafia.

Ou comme un proxénète.

— J'ai besoin que tu restes chez toi ce soir, m'annonça-t-il, m'ignorant totalement.

J'ouvris la porte.

— Tu entres ?

— Non. Je suis juste venu te dire de rester chez toi ce soir.

— Est-ce que c'est un ordre ?

— Oui.

Je regardai par-dessus mon épaule. J'arrivais tout juste à discerner son ombre.

— Tu devrais y aller mollo. La caféine ne fera bientôt plus effet.

Il s'approcha de moi. Je le sentis lever un bras plus haut que mes épaules, et il l'appuya contre le montant de la porte. Bon dieu, il était doué à ce jeu-là.

— Pourquoi ? demandai-je en remettant les clés dans mon sac. Pourquoi rester chez moi ce soir ?

— Tu sais pourquoi.

— Est-ce qu'ils viennent pour moi ? relançai-je, ne plaisantant qu'à moitié.

Il se pencha jusqu'à ce que sa bouche effleure mon oreille.

— Oui.

J'ignorais totalement si le frisson qui parcourut mon dos à cet instant était dû aux images que ses mots avaient imposées à mon esprit ou à son souffle qui chatouillait ma peau. Il sentait la fumée et la cendre, le tonnerre et la foudre.

— Tu es amoureuse de lui ? demanda-t-il, la voix rendue profonde par le doute.

Je me retournai pour lui faire face, surprise.

— Qui ?

Il baissa la tête et me regarda sous ses cils. Aussi sombres que fussent ses yeux, ils n'en scintillaient pas moins dans la faible lumière, les paillettes vert et or brillant comme des catadioptres dans la lueur de la pleine lune.

— Tu sais qui. Le type que tu embrassais aujourd'hui.

— Lequel ? le provoquai-je.

Il ne mordit pas à l'hameçon. Une douleur profonde émana de lui, mais je ne savais pas si elle était physique ou émotionnelle. Le fait que je flirte avec des types dans un asile ne devait sûrement pas le blesser. Il avait habité avec sa harceleuse, pour l'amour de Dieu.

Il enroula un bras autour de ma taille et m'attira doucement contre lui.

— Je suis juste venu pour te dire de rester chez toi, répéta-t-il avant de se pencher pour m'embrasser la nuque.

Il garda cette position pendant quelques instants, respirant mon odeur, puis me relâcha et s'en alla. L'air se refroidit aussitôt dans son sillage.

— Reyes, attends !

Je me précipitai à sa poursuite et descendis les marches deux à deux pour rattraper son besoin pressant d'être loin de moi.

— Je suis juste venu pour te dire de rester chez toi.

— Reyes, pour l'amour de Peter ! Et de son dragon.

Je l'attrapai par le bras et le forçai à se retourner. Nous étions au deuxième étage. Celui-ci avait toujours de la lumière, et je pouvais voir Reyes plus clairement. Il portait un sac à dos sur l'épaule, du sang avait traversé son tee-shirt et zébrait le tissu, et j'étais certaine qu'il était à nouveau recouvert de ruban adhésif.

— Je pensais que ça guérirait plus vite.

Il observa son tee-shirt et jura.

— C'est le cas. Celles-ci sont fraîches. Mais ça ne sera pas long.

Je tentai de me rassurer. M'inquiéter ne servirait à rien. Mais ma peur était incontrôlable.

— Est-ce qu'ils sont là ?

Il pencha la tête, pensif, mesurant l'énergie autour de nous.

— Je ne les sens pas en ce moment, mais je les ai sentis avant que tu arrives. Je pense qu'ils ont découvert où tu habites.

— Magnifique. Et aussi galante que l'intention puisse être, tu n'es pas en état d'aller les chasser en jouant au ninja pour leur botter les fesses.

Il s'observa à nouveau, relevant un coin de sa bouche pour former ce demi-sourire qui était si charmant, celui qui forçait les papillons que j'avais dans le ventre à faire des sauts périlleux.

— J'aurais pu être un ninja, dit-il.

— Oui, tu aurais pu, et le Japon aurait été très fier de te compter dans ses rangs. Maintenant, viens. (Je passai un bras autour du sien et il m'emboîta le pas.) Tu ne peux pas te promener recouvert de sang pendant très longtemps avant que quelqu'un appelle la police et te fasse arrêter.

Lorsque je baissai la main, il la prit dans la sienne, enlaça mes doigts et me suivit en haut des escaliers. Ce contact était adorable et sexy, et il envoyait de petites secousses de plaisir chaque marche que je foulais. Maudit Reyes Farrow.

Mais ce ne fut qu'une fois à l'intérieur que je vis l'étendue de ses blessures. Il était littéralement couvert de sang.

Je refermai la porte derrière lui, horrifiée,

— Tout ce sang est à toi ?

Il observa minutieusement mon appartement avant de se retourner en haussant les épaules.

— Je ne pense pas.

— Et tu as été brûlé.

Je me précipitai vers lui pour inspecter l'arrière de son tee-shirt.

— Un d'entre eux a essayé de me mettre le feu.

— Un démon ? demandai-je avec un mouvement de recul lorsque ma voix sortit de manière si aiguë que seuls les chiens auraient pu l'entendre.

Il acquiesça.

— Ils sont fous. C'est quoi, tout ça ?

Il désigna la montagne de boîtes, les dernières qu'il restait dans l'appartement. Cookie m'avait débarrassée de toutes, sauf celles de la Zone 51. Je pouvais de nouveau voir M. Wong, Dieu merci. Sa présence grise était étrangement réconfortante.

Je jetai mon sac sur le bar.

— Ça, c'est un trou noir. Ne t'en approche pas. C'est l'idée de thérapie de Gemma. Elle pense que j'ai une forme modérée de syndrome de stress post-traumatique.

Il s'était tourné et observait mes fausses plantes fanées.

— C'est le cas.

— Ouais, ben tu as des problèmes aussi, mister.

J'arrivais juste à voir le côté de son visage.

Il m'adressait un sourire incendiaire.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire. Est-ce que je peux utiliser ta douche ?

Même si j'avais envie de répondre : « Seulement si je suis dedans », ce qui sortit de ma bouche fut :

— Bien sûr, mais je dois te mettre en garde, tu risques d'avoir de la compagnie sous la forme d'un énorme Rottweiler assoiffé.

Je me raclai ensuite la gorge pour couvrir la poussée de plaisir qui me parcourait à l'idée de Reyes Farrow nu, dans ma salle de bains. Ou nu dans n'importe quelle pièce, en fait.

— Oh, et je n'ai plus de chatterton, au cas où tu voudrais te rapiécer après coup. J'ai peut-être un peu de Scotch transparent, par contre, si tu es désespéré.

Il souleva son sac à dos.

— Je me débrouillerai.

Lorsqu'il s'enferma dans ma salle de bains, je laissai échapper un long soupir, puis me dirigeai vers M. Café. Soit Albuquerque avait connu une explosion démographique d'hommes incroyablement sexy, soit j'étais vraiment victime de mes hormones.

Trente minutes plus tard, Reyes ouvrit la porte de la salle de bains. Il ne portait qu'un jean et avait une serviette posée sur les épaules. Et mince, quelles belles épaules c'étaient. Du ruban adhésif neuf avait remplacé l'usagé et entourait son abdomen, mais ses vieilles blessures étaient toujours visibles. Elles guérissaient certes rapidement, mais elles avaient laissé des rayures d'un violet foncé sur son torse, ses épaules et un côté de sa nuque. Il attrapa les coins de la serviette et se frotta la tête, puis s'appuya contre le cadre de la porte.

— Comment se passe cette thérapie ?

Je n'arrivais pas à détourner le regard. Lorsque j'y parvins enfin, je remarquai qu'il examinait à nouveau les boîtes.

— Oh, répondis-je en me versant une nouvelle tasse de café et en me rapprochant de lui. Gemma veut que quelqu'un enlève une boîte tous les jours jusqu'à ce que je sois capable de le faire moi-même. C'est ridicule. Elle dit que ça va m'aider à guérir.

Il me vola ma tasse, prit une gorgée, et me la rendit.

— Elle a raison.

Tandis que je le regardais, bouche bée, consternée par le fait qu'il choisisse le camp de ma sœur plutôt que le mien, il jeta la serviette dans l'évier et enfila un tee-shirt gris. Je me dirigeai vers mon canapé, qui s'appelait peut-être Barbie Malibu, mais fis demi-tour avant de l'atteindre.

— Où est-ce que tu as trouvé ça ? demandai-je en indiquant le tee-shirt du menton.

Je voulais savoir où il dégottait tout ce qu'il portait. D'où est-ce qu'il sortait son jean, ses chaussures et le ruban adhésif qu'il avait utilisé pour se saucissonner ? Où est-ce qu'il trouvait de la nourriture et de l'eau, et que s'était-il passé quand ils l'avaient libéré de prison ? Est-ce que son meilleur ami, Amador, était venu le chercher ? Amador était l'unique ami de Reyes. Je savais qu'ils

étaient proches. Plus proches que Reyes et moi ne le serions jamais, certainement. Amador n'aurait pas pu le laisser se débrouiller tout seul. Ou peut-être que Reyes avait souhaité rester seul, pour prendre soin de lui comme il l'avait fait toute sa vie. Je n'avais pas été là pour lui, en tout cas. J'étais trop occupée à panser mes blessures dans ma batcave pour fille.

Il ajusta son tee-shirt avant de se diriger vers moi, sauf qu'il ne s'arrêta pas en arrivant à ma hauteur. Il écarta la tasse de café sur le côté tandis qu'il me poussait, me guidant en arrière, son corps mince si confortable contre le mien.

— C'est un prêt, répondit-il.

— D'Amador ?

Ma voix n'était rien de plus qu'un murmure rauque.

Il passa un bras autour de mes hanches et continua à me pousser. Les gouttes d'eau qui recouvraient ses cils d'encre rendaient ses yeux encore plus brillants. Mon appartement n'était pas vraiment spacieux, donc on ne pourrait plus reculer très longtemps. Mais nous continuâmes à marcher jusqu'à ce que je rentre dans quelque chose. Je me figeai lorsque je pris conscience de ce dont il s'agissait. La Zone 51. Nous nous trouvions en plein cœur de la Zone 51.

J'essayai de repousser Reyes, mais il ne bougea pas d'un centimètre.

Son expression joueuse devint soudain très sérieuse.

— Assieds-toi.

Je tentai de poser la tasse au sommet d'une boîte mais manquai mon coup, ma main tremblante tâtonnant jusqu'à ce que la tasse tombe trop vite pour que je sois en mesure de la rattraper. A l'instant où elle allait atteindre le tapis, Reyes l'empoigna. Du café brûlant fut projeté hors de la tasse et sur sa main, mais il ne sembla même pas le remarquer.

Il se redressa de toute sa taille et répéta :

— Assieds-toi.

Sur les boîtes ? Hors de question. Je secouai la tête, mâchoire serrée.

Il déposa la tasse sur un bout de la table, me prit par les épaules, et me força à me retourner pour faire face au trou noir.

— Ce n'est qu'un espace, dit-il en se rapprochant de moi. (Il enroula ses bras autour de mon ventre.) Ça ne signifie rien. (Il se pencha et embrassa ma clavicule. Ma nuque. Mon oreille.) C'est ton espace. Pas le sien.

Earl Walker. Il parlait d'Earl Walker.

Il repoussa une boîte, l'envoyant s'écraser sur le sol. Sentant que mon estomac se retournait, il resserra son étreinte jusqu'à ce que mes nerfs se calment. Jusqu'à ce que la fêlure dans ma carapace commence à se réparer.

— Le point est adjugé, dis-je en mimant le signal du temps mort. Le jeu est fini.

Tout en m'ignorant, il tendit le bras et poussa une nouvelle boîte.

Je me cabrai contre lui, mais j'étais incapable de me défaire de son étreinte. Il me maintint épinglée à cet endroit précis et poussa une autre boîte de la montagne. Elle s'écrasa au sol. Puis une autre. Et une autre. Et tout ce temps, il me gardait prisonnière contre lui.

La chaleur qui émanait de lui, ainsi que son odeur terreuse et riche, s'imprégnait dans mes habits et mes cheveux. Ses bras musclés et ses mains puissantes me retenaient si fermement que la peur n'avait que peu de chance de parvenir à s'emparer de moi. Lorsqu'il poussa une nouvelle boîte et que trois dégringolèrent sur le sol, aucune goutte d'adrénaline ne me parcourut.

Il tendit un pied nu pour dégager une des boîtes, puis il nous rapprocha tandis qu'il continuait à repousser et à déplacer des boîtes d'une main tout en me tenant de l'autre, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un seul objet dans la Zone 51. La chaise.

Cette fois-ci, l'adrénaline commença à pomper violemment dans mes veines. J'étais incapable de détourner les yeux, même si elle n'était pas différente des autres chaises. Elle allait avec la petite table

que j'avais mise dans un coin de ma cuisine. Bon marché, ronde, avec des pieds branlants.

Reyes me serra plus fort, de ses deux bras, et nous fit avancer encore d'un pas. Je posai le pied sur la chaise et poussai pour garder mes distances.

— Ce n'est qu'une chaise, dit-il d'une voix attentionnée et apaisante. C'est ta chaise. Pas la sienne.

— Et je ne suis qu'une fille, rétorquai-je, essayant de lui faire comprendre que, même si j'avais un statut surnaturel dans l'univers, ici, sur Terre, je n'étais qu'une humaine comme les autres.

Il enroula une main autour de ma gorge et murmura à mon oreille :

— Oui, mais tu es à moi. Pas à lui.

Il se pencha par-dessus mon épaule et tordit le cou afin de poser sa bouche contre la mienne.

Lorsque je tendis la main entre nous pour caresser le renflement de son jean, sa respiration se coinça dans sa poitrine. Il devint aussi dur que de la pierre, puis mit fin au baiser et planta ses yeux dans les miens. Son regard brillait d'une émotion proche de la haine.

— Est-ce que tu es amoureuse de lui ?

— Qui ? demandai-je, me délectant de l'extase qui prenait forme entre mes jambes.

— Celui de l'asile.

— Donovan ? proposai-je, à bout de souffle.

— Si tu l'es, tu dois me renvoyer. (Il enfonça ses doigts dans mes cheveux et tira ma tête en arrière pour la plaquer contre son épaule, sa détermination impénétrable.) Tu devras le faire. Je suis assez fort pour partir maintenant.

Il grogna lorsque je passai à nouveau doucement la main sur les contours de son érection. Se saisissant de mon poignet, il me lança un regard d'avertissement.

— Je ne partagerai pas ta couche si tu en aimes un autre.

Il s'était exprimé de manière archaïque, comme il le faisait parfois malgré le nombre d'années qu'il avait vécues sur Terre, me rappelant qu'il venait d'un autre lieu, d'un autre temps.

Je tendis le bras et l'attirai à moi, jusqu'à ce que sa bouche soit à nouveau sur la mienne. Si j'aimais quelqu'un dans tout l'univers, c'était cet homme, ce dieu qui avait risqué sa vie pour moi un nombre incalculable de fois. Qui ne m'avait rien demandé en retour. Jamais.

Il agrippa mes cheveux et pencha la tête pour approfondir le baiser, sa langue me taquinant et m'explorant tandis qu'il faisait remonter une de ses mains sous mon pull. En un mouvement éclair, il dégrafa mon soutien-gorge et il prit Danger en coupe. Un frisson de plaisir parcourut ma peau. De son autre main, il déboutonna mon pantalon et le fit glisser sur mes hanches. Mon abdomen picotait de désir lorsqu'il mit à nouveau fin au baiser pour m'enlever complètement mes habits avec une ferveur impatiente. L'air frais balaya ma peau, mais il s'approcha encore, m'enveloppant de sa chaleur. Puis il me rapprocha de la chaise.

Il écarta mes jambes à l'aide d'un de ses genoux et me fit asseoir face au dossier. Je m'agrippai aux lamelles de bois, ne me souciant plus du tout de ce que la chaise représentait, électrisée à l'idée de ce qui allait se passer sur elle à présent.

Il se pencha par-dessus mon épaule, et ses yeux si expressifs me posèrent une question muette.

Nous n'avions jamais fait ça auparavant. Pas peau contre peau, corps physique contre corps physique.

— Ça fait très, très longtemps, dit-il, sa voix profonde moins assurée que d'habitude.

Je levai le bras et traçai le contour de sa bouche pleine et sensuelle du bout des doigts. Il les embrassa, puis écarta les lèvres et les mordilla aux endroits les plus sensibles. La chaleur de sa langue brûlait ma peau tandis que ses doigts remontaient le long de ma cuisse. Ses caresses causèrent un tremblement enivré dans chacune de mes terminaisons nerveuses le temps qu'il atteigne le sommet entre mes jambes et s'y introduise.

J'en eus le souffle coupé. Une chaleur liquide inondait mon abdomen. Il fit glisser son autre main le long de mon dos et me poussa doucement en avant, enfonçant lentement ses doigts plus

profondément en moi. Je me tendis lorsqu'un désir vorace me ravagea. M'agrippant encore plus fort à la chaise, j'écartai davantage les jambes.

Il couvrit ma bouche de la sienne en poussant un grognement. Le rythme de ses doigts, qu'il couplait à celui des poussées de sa langue, causa presque ma perte. La morsure de l'excitation me laissa pantelante, palpitant comme un chaudron de lave dans mon bas-ventre. Des flammèches d'extase se répandirent sur mon corps, le brûlant d'un besoin affamé.

Lorsque Rêves s'agenouilla à côté de moi et prit la pointe de Will dans sa bouche incandescente, l'explosion de plaisir me fit presque pleurer. Les flammèches se transformèrent en griffes. Je passai le bras autour de sa tête et enfonçai mes doigts dans ses cheveux tandis qu'il suçait Will et me poussait de plus en plus près de l'orgasme.

Avant que je puisse jouir, il attrapa mes hanches et me redressa de façon à ce que je me tienne devant lui. Sa soudaine absence était pire que d'être jetée dans de l'eau glaciale. Je clignai des yeux lorsqu'il s'assit sur ses talons pour m'observer. J'aurais dû me sentir mal à l'aise. Il était toujours intégralement habillé alors que j'étais complètement nue, mais l'admiration qui brillait dans son regard, ce désir brut, chassait tout manque d'assurance que j'aurais pu avoir.

— Mon Dieu, dit-il en se redressant sur les genoux.

Il s'empara de mes poignets, les emprisonna derrière mon dos et commença à parsemer mon ventre de baisers légers. Des vagues de plaisir me traversèrent lorsqu'il plongea dans mon nombril. Puis il écarta mes jambes et en posa une sur son épaule, offrant à sa bouche l'accès à ma zone la plus sensible. J'agrippai le dossier de la chaise pour garder l'équilibre tandis que sa langue bouillante me repoussait vers les limites de ma santé mentale. À la frontière de la folie. Je serrai les dents et attrapai ses cheveux, un besoin palpitant ricochant dans tout mon corps.

Mes jambes tremblaient, affaiblies par un désir que je pouvais à peine supporter. Plus je me rapprochais de l'orgasme, plus j'avais envie de le sentir en moi. Je tirai sur ses cheveux. Griffai son tee-shirt. Il s'arrêta et se débarrassa de l'habit. Puis je le forçai à se relever. Mes mains tremblaient pendant que j'essayais de déboutonner son pantalon. Avec des mouvements précipités, il fit glisser son jean sur ses hanches et ses fesses délicieuses. Son érection était ferme, palpitante d'anticipation. Et ce fut mon tour de l'observer, admirative. Une fine pellicule de sueur recouvrait son corps musclé, le rendant encore plus séduisant, encore plus exotique.

Les collines et les vallées qui composaient son corps voluptueux étaient une œuvre d'art, et la preuve de son excitation ne faisait pas exception. Je fis courir mes doigts sur toute sa longueur et regardai, fascinée, ses muscles se contracter en réponse. Avant qu'il ne puisse m'en empêcher, je m'agenouillai et le pris dans ma bouche. Il laissa échapper un sifflement aigu.

— Dutch, dit-il, empoignant mes cheveux tout en se battant pour garder le contrôle.

Je l'observai. Ses yeux brûlaient d'un désir inassouvi. Je connaissais cette sensation. Je voulais qu'il l'éprouve davantage. L'attirant plus profondément, je frôlai du bout des dents la douceur de son érection, me régaland dans la sensation que me procurait le sang qui courait sous sa peau.

Il serra mes cheveux un peu plus fort, comme s'il essayait de m'arrêter.

— Attends.

Mais mes bras se refermèrent autour de lui pour le garder au plus près de moi. Sa respiration se fit difficile. Tourmentée. A l'intérieur, il tremblait de toute cette force, de la passion qu'il tentait de contenir. Il se tendait chaque fois que je le reprenais en bouche, grognant jusqu'à ce que je l'amène à deux doigts de l'orgasme.

N'ayant plus d'autre choix, il me repoussa et me plaqua au sol, son corps dur comme de la pierre contre le mien. Sans attendre une seconde de plus - incapable d'attendre une seconde de plus -, il écarta mes jambes et me pénétra. Le plaisir provoqua un choc qui se répandit dans tout mon corps de manière si puissante et si rapide que mon souffle en fut coupé. Je m'agrippai à son dos, mordis son épaule, donnai des coups contre ses hanches, mais il se contenta de me serrer plus fort dans ses bras

et d'accélérer le rythme, encore et encore, toujours plus fort, la pression bouillonnant et augmentant jusqu'à ce que je jouisse dans une explosion d'étincelles brûlantes. Elles cascadèrent sur ma peau et se précipitèrent dans chaque molécule de mon corps comme une douche de lumière, se répandant dans tout mon être, s'écrasant contre mes os comme une violente marée. Je venais d'implorer, et tout ce qu'il restait de moi était des flocons d'or.

Dans une douce agonie, Reyes enfouit sa tête dans ma nuque et enfonça ses ongles dans ma peau, feulant tandis que son orgasme faisait vibrer tout son corps de plaisir. Il se mit ensuite à trembler, haletant au-dessus de moi, laissant l'orgasme suivre son cours.

— Putain, dit-il finalement.

Il se détendit et s'allongea à côté de moi. J'ouvris les yeux pour le regarder.

— Quoi ? demandai-je, inquiète.

Il m'adressa un grand sourire.

— Juste putain.

— Oh.

Ses cils sombres projetaient des ombres sur ses joues tandis qu'il était couché, étourdi par la satisfaction. Je fis courir mes doigts sur leur ourlet, et il fronça les sourcils en riant.

— Maintenant je connais la signification de la perfection, chantonnai-je.

Ses yeux s'ouvrirent aussitôt, et il me dévisagea avec une profonde appréhension.

— Il faut que tu sortes plus souvent de chez toi.

— Tout le monde me le dit.

Mais je ne plaisantais pas. Rien ne serait jamais mieux que ça. Mieux que lui. Reyes était l'apogée. Tout ne ferait que se dégrader à partir de cet instant. Il était le Paradis et l'Enfer à la fois, ange et démon. Je me demandais combien de temps je pourrais le garder. Pendant combien de temps encore il m'appartiendrait.

Il se tourna sur le flanc, posa sa tête sur un bras, et plaça une de ses grandes mains sur mon ventre. Avec un sourire malicieux qui transforma son visage magnifique en celui d'un ange, il demanda :

— Tu sais où les dieux gardent leur nectar ?

Je plissai les yeux, méfiante, et répondis :

— Aucune idée.

Il fit glisser sa main le long de mon ventre et se retrouva entre mes cuisses. Je laissai échapper un souffle lorsqu'il se pencha pour murmurer à mon oreille.

— Laisse-moi te montrer.

Après avoir testé notre endurance deux fois de plus, avoir partagé un sandwich au rosbif, pris une douche, et testé encore une fois notre endurance, nous étions couchés sur le lit, emmêlés dans les draps et les serviettes. Reyes m'avait prise dans ses bras et était presque endormi lorsque je dis :

— Qui aurait cru que, pendant tout ce temps, le nectar des dieux était dans ma choupinette ?

Il rit doucement et laissa le sommeil le gagner, mais j'étais incapable d'arrêter de regarder son magnifique visage. Sa bouche sensuelle et sa mâchoire carrée. Son nez droit et ses cils épais. Il était un miracle. Un cadeau des dieux. Et un emmerdeur, mais moi aussi, donc je ne pouvais pas le lui reprocher.

J'entendis ma porte d'entrée s'ouvrir, aussi démêlai-je nos membres et enfilai-je un pyjama avant de me diriger vers le salon. Cookie était en train de poser quelque chose sur mes tiroirs de cuisine.

— Tu sais quelle heure il est ?

Elle se retourna vers moi et me montra un ustensile étrange.

— C'est une poire à dinde. Je ne sais pas trop pourquoi tu en as commandé sept, mais je ne te laisse en garder qu'une.

Je l'ignorais également.

— Il est minuit passé. Qu'est-ce que tu fais ?

— J'ai regardé un film d'horreur et je n'arrive pas à dormir.

— Combien de fois devrai-je te le répéter ? Si tu regardes un film d'horreur, fais-le quand je suis là, que je puisse me marrer quand tu sursoutes.

Il n'y avait rien de plus amusant que d'observer les yeux glacés d'effroi de Cookie. A part ce que je venais de faire avec Reyes.

— Je sais. Alors, comment était ta journée ?

— Eh bien, je me suis retrouvée dans une banque qui se faisait cambrioler, j'ai été prise en otage par les Gentlemen Cambrioleurs, presque arrêtée pour complicité, et je viens de passer une des soirées les plus intéressantes de ma vie. En parlant de ça, tu savais que le nectar des dieux est dans ma choupinette ?

Elle me lança un regard horrifié.

— C'est quoi, une choupinette ?

Mais je voyais bien qu'elle le savait. Sinon pourquoi aurait-elle eu l'air si scandalisée ?

— Attends, il s'est passé quoi ici ? demanda-t-elle en désignant la zone 51.

— Reyes m'a fait suivre une thérapie, même si je crois qu'il n'a pas de licence.

Elle ouvrit la bouche en grand et plongea à mes pieds.

— Oh, Charley ! J'ai besoin de détails ! Et d'une peinture à l'huile, si tu peux m'en trouver une.

Chapitre 18

Ce qui ne me tue pas a plutôt intérêt à courir vite.

Tee-shirt

— Où est-ce que tu vas ? demandai-je à Reyes lorsqu'il sortit du lit.

— Dans ce que tu oses appeler ta cuisine.

J'ouvris la bouche en grand. Personne n'insultait ce que j'osais appeler ma cuisine et s'en tirait.

Mais ensuite il m'adressa son sourire atomique, et j'oubliai aussitôt quel était le problème.

— Tu as quelque chose à manger ?

— Est-ce que les trucs verts et un peu flous comptent ?

— Je ne fais pas trop attention à mon régime, répondit-il avec un sourire encore plus éblouissant.

Lorsqu'il passa près de ma commode, une pointe de panique me traversa lorsque je me rappelai que j'avais retiré la photo le matin même, celle où on le voyait attaché, les yeux bandés. Il n'avait même pas regardé ma commode. Il ne l'aurait jamais fait, mais ma réaction le fit s'arrêter brusquement. Il fallait que je me souvienne qu'il était comme moi. Il pouvait ressentir les émotions aussi facilement que je le pouvais. Il était en mesure de les sentir et de les goûter dans l'air. Et ma panique l'avait atteint assez fort pour l'empêcher de poursuivre son chemin.

Il se retourna, les sourcils froncés par la curiosité.

— Quoi ? demanda-t-il, un demi-sourire illuminant toujours son visage.

— Rien. J'ai juste cru... j'ai cru que tu partais.

Il se figea, méfiant.

— Pourquoi est-ce que tu me mens ?

— Je ne mens pas. Je veux dire, je te mens, mais c'est simplement parce qu'il y a quelque chose que je ne veux pas que tu voies.

Sans réfléchir, il regarda autour de lui. Il ne la remarqua pas. Elle était posée face cachée, à moitié recouverte par un dossier et une brosse, et peut-être même une boîte contenant des produits féminins que je devais encore rapatrier à la salle de bains.

Reyes se retourna vers moi et croisa les bras.

— Maintenant je suis curieux.

Je me mordis la lèvre.

— Et si je te demandais de ne pas l'être ?

— Tu ne me fais pas confiance ?

— Ce n'est pas une question de confiance. Pas vraiment. Pas de ton côté.

Il changea de position, pensif.

— Donc c'est une question de confiance de ton côté ? Comme dans « est-ce que je devrais te faire confiance » ?

— À peu près, ouais. Enfin tu le verrais comme ça.

— Comment, exactement ?

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, confus. Si la photo avait été un serpent, elle l'aurait mordu, puis il l'aurait tuée à sa manière de guerrier viril. Mais, oui, il était proche.

— Et si on allait manger un truc ?

— Est-ce que c'est ça ? demanda-t-il.

Sans regarder derrière lui, il tendit le bras et fit glisser le cliché de la commode.

— Comment as-tu... ?

Je me tus avant de creuser un peu plus ma tombe. Son regard magnifique était toujours rivé au mien lorsqu'il amena la photo à sa hauteur, mais, à la seconde où il le baissa, à la seconde où ses yeux se posèrent sur l'image, un frisson glacial de surprise me frappa. Il cligna des paupières, sous le choc.

Je me redressai sur les genoux et rampai sur le lit dans sa direction.

— Reyes...

— Où as-tu trouvé ça ?

L'émotion qui me percuta alors ne fut ni la colère ni la douleur, mais la trahison. La méfiance.

— J'ai juste... Une femme me l'a donnée. Elle l'a trouvée dans l'appartement où vous viviez quand je t'ai rencontré pour la première fois. Elle l'a gardée.

— Mais pourquoi est-ce que toi tu la garderais ?

J'étais étourdie par la tempête tourmentée qui l'agitait. Elle durcissait ma poitrine, et mon cœur souffrait.

— Je ne sais pas. Je ne l'ai pas regardée une seule fois depuis que j'ai posé les yeux dessus.

Il se précipita en avant, et une explosion de haine me frappa. Finalement, quelque chose que je pouvais gérer.

— Alors pourquoi tu la gardes, Dutch ?

Je relevai le menton.

— Je ne sais pas.

Comment pourrais-je lui expliquer que je ne voulais jamais oublier ce qu'il avait enduré ? Ce que nous avons dû endurer à cause de ce monstre ?

Il sortit de la chambre à coucher, photo à la main. Je me précipitai après lui alors qu'il se dirigeait vers la cuisinière. Il comptait la brûler. C'était probablement mieux, mais, pour une raison obscure - pour une raison bizarre et inexplicable-, je bondis et la lui repris.

Il sembla stupéfait.

— Donne-la-moi.

— Tu peux me dire ce qui est arrivé ? lui demandai-je, sachant pertinemment qu'il ne s'ouvrirait jamais autant.

Pas assez pour me raconter son passé avec Earl Walker. Je ne pouvais pas lui en vouloir, mais ça valait la peine d'essayer.

— Et si je brûlais cette photo et qu'on oubliait tout ?

— Je ne peux pas, répondis-je, tentant de réprimer la douleur dans ma poitrine, mais il la sentit malgré tout.

En poussant un grognement qui fit autant accélérer mon pouls que des prolongations, il enroula une main autour de ma gorge et l'autre autour de ma taille. Puis il me plaqua contre le mur dans cette position.

— Ne t'avise jamais d'avoir pitié de moi, Dutch. La dernière chose dont j'ai besoin, c'est de ta pitié.

— C'est une preuve, Reyes. Si ce que tu as dû endurer est jamais remis en cause, nous aurons une preuve. Et je n'ai pas pitié de toi. Je te comprends.

Le sourire qui prit possession de son visage n'avait plus rien de joueur à présent. Il exprimait plus d'animosité que de sympathie. Plus d'intimidation que d'affection. Et mon cœur se brisa. Je pensais qu'on avait dépassé ce stade. Apparemment pas.

Il se pencha, la chaleur de sa colère semblable à de la lave sur ma peau. La réaction viscérale que mon corps avait chaque fois qu'il était proche sembla être multipliée par trois. J'inspirai à travers mes dents serrées, et il s'arrêta. Après un moment, il plaça son front contre le mien et s'inclina dans ma direction, comme s'il était tout aussi incapable que moi de combattre cette attraction. Mais, à ses yeux, je l'avais trahi. Il ne voulait pas que je fouille son passé, et c'était précisément ce que cette image représentait.

Lorsqu'il parla, sa voix était égale et son ton distant :

— Quand tu seras capable de m'expliquer la différence entre la pitié et la compassion, appelle-moi.

Il me repoussa, menaçant, avant d'attraper son sac à dos, de se diriger vers la porte, et de la claquer derrière lui. Je m'effondrai contre le mur et dus me battre pour parvenir à respirer à nouveau.

Cookie vint le matin suivant avec de nouvelles informations sur l'affaire, et je fis de mon mieux pour tenir les signes de ma tristesse à l'écart.

— D'accord, annonça-t-elle tout en lisant ses notes pendant qu'elle se préparait une tasse de café. On dirait que le jardinier dont Mme Beecher t'a parlé, Félix Navarro, est décédé il y a quelques mois.

— Eh bien, ça expliquerait pourquoi ce n'est plus leur jardinier. Quelque chose de suspect au sujet de son décès ?

— Non. Sa fille m'a raconté qu'il était mort de causes naturelles, rien sur quoi on puisse enquêter.

— Dans ce cas, ce n'est définitivement pas notre homme. S'il avait toutes ces photos de Harper dans son portefeuille, peut-être que c'était simplement parce qu'il avait beaucoup d'affection pour elle.

Je pris une gorgée de café et m'assis au bar. Les boîtes avaient pratiquement disparu de mon appartement. Cookie avait renvoyé beaucoup de choses ces deux derniers jours. Les seules qui restaient étaient celles de la Zone 51.

— C'était le cas, confirma-t-elle. Sa fille m'a dit qu'il gardait des photos de tous ses enfants, et il considérait Harper et son beau-frère, Art, comme faisant partie de la famille.

— Oh, eh bien, c'est adorable.

— Ça l'est. Énormément. Même si je comprends pourquoi Mme Beecher a pu trouver ça suspicieux, vu tout ce qui se passait.

— C'est vrai.

Elle tourna une page.

— Oh, et ton oncle a appelé. Le pyromane a mis le feu à un nouvel immeuble tôt ce matin.

— Le même type ?

— On dirait bien. J'ai inscrit l'adresse sur la jaquette. (Elle me désigna un dossier sur ma table de cuisine.) Apparemment, il a fait sortir quelqu'un qui hurlait et donnait des coups de l'immeuble avant d'y mettre le feu.

Je reposai ma tasse.

— Bon, au moins c'est un bon citoyen.

Elle acquiesça et continua à touiller son café pendant que j'allais chercher mon sac.

— OK, ajouta-t-elle, appelle-moi si tu as besoin d'autre chose.

— Je n'hésiterai pas.

Alors que je me dirigeai vers la porte, je lançai un rapide coup d'œil au dossier. La vérité ne me frappa pas avant que j'aie mis mon sac sur mon épaule et que j'aie atteint la poignée. Je m'arrêtai, repensant à l'adresse, et fis demi-tour si rapidement que la Terre sembla sortir de son axe. Me précipitant en arrière, je retirai le Post-it sur lequel l'adresse du dernier incendie était inscrite. Le monde tangua pour une raison toute différente.

Lorsque je me garai sur la scène de l'incendie, l'odeur de fumée, acre et irritante, s'introduisit à travers la ventilation de Misery. Des pompiers travaillaient toujours, projetant de l'eau en l'air depuis d'énormes camions rouges. La zone entière était délimitée par un cordon de sécurité, et des spectateurs se tenaient de l'autre côté, observant les pompiers faire leur travail, filmant le mur massif de fumée à l'aide de leurs téléphones portables.

Je sortis de voiture et levai les yeux. Il était impossible qu'il s'agisse d'un accident. Impossible qu'il s'agisse d'une coïncidence. C'était l'immeuble dont j'avais parlé à Reyes à peine trois heures plus tôt. Celui dans lequel je l'avais rencontré pour la première fois. Celui dans lequel la photo avait été découverte.

J'appelai Cookie.

— Hé, ma grande. J'ai besoin que tu vérifies quelque chose pour moi.

— Pas de problème.

— J'aimerais que tu trouves une liste des adresses de tous les bâtiments que le pyromane a incendiés. C'est dans le dossier. Puis que tu regroupes avec toutes les adresses connues qu'oncle Bob avait pour Reyes Farrow lorsqu'il a été arrêté pour le meurtre d'Earl Walker. J'ai son fichier dans une armoire.

— Juste. Je m'en souviens. (Elle parlait de manière lente et méfiante.) Tu penses qu'il y a un lien ?

— C'est ce que j'ai l'intention de découvrir. Ou, tu sais, de te faire découvrir.

Je raccrochai et me dirigeai à grandes enjambées vers un officier de service.

— Où est la femme ? lui demandai-je.

— Je vous demande pardon ? (Il s'approcha de moi, paumes levées en guise d'avertissement.) Vous devez rester à une distance de trente mètres.

— La femme que le pyromane a sortie avant de mettre le feu à l'immeuble. Où est-elle ?

Le policier regarda autour de lui.

— Comment savez-vous ça ?

— Je travaille avec l'APD sur ce dossier, sous la supervision du détective Robert Davidson. (Comme il ne bougeait pas, je lui montrai ma licence de détective privée et le badge qui m'identifiait comme consultante de l'APD.) Est-ce que vous voudriez le numéro du détective Davidson ?

Avant qu'il n'ait le temps de répondre, j'entendis la voix d'oncle Bob.

— Charley ! cria-t-il, s'avançant d'un pas lourd dans ma direction. (Son genou devait à nouveau le déranger.) Je ne m'attendais pas à ta visite. D'après ce que nous savons, l'immeuble était vide, excepté pour cette femme. Elle n'est pas contente d'en être sortie.

J'acquiesçai. Il devait s'agir de Mme Faye. Et non, elle ne serait pas contente, mais d'autres préoccupations me nouaient l'estomac. Ça devait être visible.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon cœur ? demanda oncle Bob.

Je lui adressai un faible sourire.

— Ce n'est peut-être rien. C'est juste que... J'espère que ce n'est rien.

— Ma chérie, si tu sais quelque chose à propos de cette affaire...

— Je n'en suis pas sûre. Cookie est en train de vérifier en ce moment même. Si je trouve quoi que ce soit, je t'appelle.

Il hocha la tête.

— Alors, est-ce que Mme Faye a pu identifier le pyromane ?

— Non, elle dit qu'il faisait trop sombre, mais qu'il était grand et mince.

Je ne désignerais pas vraiment Reyes comme étant mince, mais je pouvais comprendre pourquoi Mme Faye l'aurait fait, elle. Elle avait une vision étrange du monde qui l'entourait.

— Ton agent Carson a quelques pistes intéressantes au sujet de ces cambrioleurs de banques.

— Oui, malheureusement.

— Des amis à toi ? s'étonna-t-il en haussant les sourcils.

— De très bons amis à moi. Enfin, à part pour un. Il veut me faire ma fête. Et non, pas au lit, ajoutai-je avant qu'il ait le temps de demander.

— Oh, tu veux dire te faire ta fête, comme dans « te faire ta fête ».

— Exactement.

— Eh bien, je suis content qu'on ait éclairci ce point. Comment avance ton autre affaire ?

Je lui adressai mon expression vaincue. Celle où mes lèvres donnaient vraiment l'impression d'appartenir à une famille de canards.

— Elle n'avance pas.

— Désolée, gamine. Fais-moi signe si je peux t'aider.

— Merci, oncle Bob. Et sois prudent avec Mme Faye. Elle a un sacré tour de bras...

— Oh, c'est bon, j'en ai déjà fait l'expérience.

Il se frotta une épaule. Cette femme était un danger public.

Je remontai dans Misery, repassant mentalement ce que je tenais pour acquis. J'avais senti une

odeur de fumée sur Reyes. Son tee-shirt avait été à moitié brûlé et il avait des griffures sur le visage, quelque chose dont Mme Faye était tout à fait capable, même avec lui.

Pour une fois, je priai pour avoir tort.

Dans la mesure où je ne me trouvais pas très loin, je décidai de passer voir comment allait Harper avant de me diriger vers mon prochain arrêt. Je marchai dans l'arrière-boutique au son d'un pistolet à encre qui bourdonnait au loin. L'un d'entre eux devait être en train de travailler sur un ami, parce qu'ils n'ouvraient pas avant des heures.

Pari était à son bureau.

— Salut toi, comment va Harper ?

— Qu'est-ce que tu as fait ? demanda-t-elle en tâtonnant à la recherche de ses lunettes de soleil.

— Rien. (Mieux valait jouer les innocentes maintenant, pendant que je pouvais encore prétendre qu'il s'agissait de la vérité.) Pourquoi ? Qu'est-ce que j'aurais fait ?

Elle mit les lunettes sur son nez avant de se diriger vers moi à grandes enjambées.

— Sienna est partie. Elle est retournée à La Nouvelle-Orléans.

Je reculai en levant les mains.

— On n'a rien fait. Elle s'intéressait à toi, pas à moi.

— Elle est passée hier, tremblante et terrorisée, en expliquant que tu n'étais pas ce que tu dis que tu es. (Elle me lança un regard furieux.) Comment l'a-t-elle découvert ?

Je ne pus m'empêcher de remarquer un sourire sur le visage de Tre, qui tatouait une pieuvre sur le dos d'un jeune client. Son travail était incroyable. Derrière la pieuvre se trouvait un labyrinthe de mécanismes à vapeur. Des roues et des engrenages qui s'imbriquaient pour repousser les aiguilles d'une immense horloge qui recouvrait son omoplate gauche. Mais Tre souriait pour une tout autre raison. J'étais lente à la détente, parfois. Ce type avait totalement le béguin pour Pari. Il était content que Sienna soit partie.

Je conduisis Pari dans un endroit plus privé.

— Mon père a essayé de me tirer dessus. J'ai évité les balles. C'est tout.

— Ton père a essayé de te tirer dessus ?

— Seulement deux fois.

Elle baissa la tête, vaincue.

— Sienna et moi, on avait vraiment bien accroché. Je pensais que c'était peut-être la bonne.

— Tu ne la fréquentais que depuis un jour.

— Et c'était une sacrée journée, rétorqua-t-elle, sur la défensive.

— Tu n'as jamais songé à chercher quelqu'un de plus proche ? demandai-je.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Comme quelqu'un de ma famille ? Parce que les gens ne voient pas ça d'un très bon œil.

— Non, comme dans ta propre maison.

Je fis un signe du menton en direction de Tre, qui était en train d'ajouter une ombre à un tentacule.

Elle plissa d'abord le visage de révolusion, puis elle revit son expression, je pouvais entendre les rouages s'activer tandis qu'elle jetait discrètement un regard par-dessus le mur.

— Il est canon.

— Tu l'as dit.

— Mais il est tellement... Je sais pas, c'est un mec facile.

— Et c'est toi qui dis ça. Attends une minute. (Je lui lançai un sourire étincelant.) Tu as peur de la compétition.

— Non.

— Si.

— Non.

— S...

— Boss ! cria Tre, hilare. Si tu as fini d'expliquer à Charley à quel point je suis génial, ton client a une idée pour la couleur.

Pari se raidit.

— Oh, c'est moi. Dis bonjour à Harper de ma part.

— Compte sur moi.

Je me dirigeai vers la chambre à l'arrière, mais Harper n'y était pas. Je vérifiai tout le périmètre, y compris l'avant de la boutique de Pari. Pas de Harper. Mince. Je commençais à manquer de temps.

Dans la mesure où Mme Beecher avait été d'une grande aide lors de ma première visite, je décidai de retourner l'interroger en me concentrant cette fois-ci sur la manière dont Harper s'était comportée à son retour de chez ses grands-parents après que les Lowell s'étaient mariés. Je me garai devant sa maison, admirai à nouveau ses fleurs violettes, puis frappai à sa porte en me demandant où Harper pouvait bien être passée.

Mme Beecher ouvrit sa lourde porte en bois, mais resta derrière la moustiquaire, comme la dernière fois. Cependant, aujourd'hui, ma présence semblait l'ennuyer. Je ne pouvais pas lui en vouloir. J'ennuyais même les meilleurs.

— Bonjour, lançai-je en lui adressant un signe de la main de façon idiote. Ce n'est que moi. Je me demandais si je pourrais vous poser encore quelques questions.

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, puis dit :

— Je suis en train de faire à manger.

— Oh, ça ne prendra qu'une minute.

Elle acquiesça peu après avoir pincé la bouche. Elle portait aujourd'hui une robe grise qui se mariait avec ses cheveux et ses yeux, ainsi qu'un tablier jaune pastel.

— Merveilleux, merci. J'ai cru comprendre que Harper était restée chez ses grands-parents pendant que les Lowell sont partis en lune de miel. Vous souvenez-vous de quelque chose d'étrange au sujet de ce séjour ? Est-ce que Harper a donné l'impression qu'elle avait subi des sévices ? Ou été martyrisée ? N'importe quoi qui sorte de l'ordinaire ?

Je sortis à nouveau mon bloc-notes, au cas où elle me fournirait des détails croustillants, parce que les meilleurs détails étaient croustillants.

— Pas spécialement. (Elle haussa les épaules et parut réfléchir.) Elle rentrait chaque soir après être allée jouer avec les enfants des voisins toute la journée. Elle a eu un atroce coup de soleil. À part ça, elle semblait s'amuser comme une folle. Elle adorait la résidence de ses grands-parents.

Je m'arrêtai, puis passai ma langue sur ma lèvre inférieure.

— Elle rentrait ? demandai-je, surprise. Vous voulez dire que vous étiez là-bas ? Vous étiez au domicile de ses grands-parents avec elle ?

Son sourire s'étira de manière aussi fausse que celui d'un mauvais lifting. Soudainement, chacun des mouvements qu'elle fit fut calculé, chaque expression soigneusement choisie.

— J'y étais, oui. Je pensais que vous saviez cela.

— Non. Personne ne l'a mentionné.

Ignorer le petit personnel comme s'il n'existait pas était vraiment si facile que ça ?

Une légère vague de malaise émana de Mme Beecher, et je pris conscience que j'avais peut-être mal interprété la source de la peur que j'avais ressentie la première fois que je l'avais rencontrée. J'avais pensé qu'elle craignait de me parler à cause de Mme Lowell et de ce qu'elle pourrait faire. Je n'avais jamais songé...

Non, je ne pouvais pas tirer de conclusions hâtives. En plus du fait que je n'avais jamais été bonne au tir, il s'agissait d'une douce vieille dame. Les douces vieilles dames ne harcelaient pas les enfants. Elles ne les terrorisaient ni ne les martyrisaient sans raison, et quelle raison aurait quiconque pour opprimer une fillette de cinq ans ?

Je décidai d'abattre ma meilleure carte, pour voir si elle me montrerait sa main. J'attendis une

fraction de seconde puis dis :

— Eh bien, quand j'ai parlé à Harper il y a quelques jours, elle n'a pas mentionné le fait que vous étiez avec elle. Mais vous n'avez rien remarqué qui sorte de l'ordinaire ?

Dès l'instant où les mots franchirent ma bouche, les émotions de Mme Beecher se déchaînèrent, un peu comme si je venais de gagner le jackpot sur une machine à sous.

Mais c'était une pro. Son visage impassible était une œuvre d'art. L'émotion qui percutait sa façade de tranquillité était semblable à un ouragan estival vu depuis le calme de l'espace.

Je restai plantée là où j'étais, abasourdie. La gouvernante ? Sérieusement ? Elle faisait un mètre vingt et était aussi ronde qu'un muffin.

— Je suis désolée de poser toujours les mêmes questions, continuai-je après m'être rapidement secouée pour reprendre mes esprits. On se fait juste beaucoup de souci pour Harper. N'importe quelle information que vous aurez pourra aider.

Elle parut soudain plus fragile que de la porcelaine tandis qu'elle écartait la moustiquaire et boitillait sur le côté.

— Bien sûr, bien sûr. Pardonnez-moi de me montrer si impolie. Entrez seulement.

Même sa voix tremblait plus qu'elle ne l'avait fait quand elle était venue ouvrir.

Oh, ouais. Ça allait mal finir.

Je me demandais qui d'autre se trouvait à l'intérieur. Un gros gaillard musclé et grassouillet qui s'acquittait du sale boulot pour elle ? Une fille cinglée qui suivait chacun de ses ordres ? Elle n'avait pas l'air d'être le genre de femme à tuer un lapin avant de le mettre sur le lit d'un enfant, mais des choses plus étranges s'étaient déjà produites.

Forçant mes pieds à avancer, je pénétrai dans la toile d'araignée.

— Puis-je vous offrir un peu de thé, très chère ? demanda-t-elle.

Pour que tu puisses y mélanger quelques gouttes d'arsenic ? Je ne crois pas.

— Hum, non, merci, je n'ai pas soif.

Nous restâmes dans l'entrée, et je ne pus m'empêcher de remarquer les dix-sept millions de photos qu'elle avait d'un seul homme. Elles représentaient sa vie entière, de l'époque où il était nourrisson à sa quarantaine environ. Son fils, peut-être ? Petit-fils ?

— Alors, que voudriez-vous savoir d'autre ?

Eh bien, ce que je voulais savoir, c'était comment diable j'allais prouver que cette charmante vieille bonne femme avait menacé Harper durant presque toute sa vie. Mais je ne pensais pas que lui poser cette question soit une excellente idée. J'avais absolument besoin de preuves. Ou d'une confession détaillée en haute définition.

Elle regarda quelque chose derrière moi, mais je ne parvins pas à déterminer quoi. Malheureusement, je ne pouvais pas me retourner également sans avoir l'air suspecte, et il fallait que cette femme croie qu'elle m'avait totalement et complètement dupée.

— J'ai conscience que c'est bête, répondis-je en levant les yeux au ciel et en lui adressant un sourire en coin, mais Mme Lowell insiste sur le fait que quelqu'un essaie de lui faire du mal. Pouvez-vous me dire ce dont vous vous souvenez de ce séjour chez ses grands-parents ? Pouvez-vous me dire quand les menaces *supposées* (Je mimai des guillemets aériens) ont commencé ?

Le soulagement adoucit son sourire. Pour elle, j'étais tout aussi crédule que ses employeurs l'avaient été pendant toutes ces années. Mais je devais bien admettre que j'étais on ne peut plus surprise. Pourquoi cette femme aurait-elle traumatisé une fillette de cinq ans ? Puis continué à le faire toute sa vie durant ? À tel point que Harper avait dû être internée ? Cette simple pensée était effroyable.

J'observai les portraits qui nous entouraient. Peut-être avait-elle de l'aide. Il ne fallait pas être un génie pour se rendre compte que l'homme sur les photos avait un petit quelque chose qui clochait. Ses yeux bleus semblaient un peu trop brillants. Ses cheveux bruns un peu trop ébouriffés. Son expression

un peu trop sauvage. Il me rappelait un gosse de maternelle qui s'appelait Gerald Roma. Il avait l'habitude de brûler des fourmis à l'aide d'une loupe. Il n'avait jamais été vraiment normal. C'était étrange qu'il ait brûlé lors d'une combustion spontanée durant la dernière semaine de notre première année de collège. Le karma était une pute.

Mme Beecher rit doucement et m'invita à la suivre.

— Cette fille et son imagination, je vous jure ! Elle a commencé à raconter des histoires quand elle avait environ cinq ans et n'a jamais arrêté depuis.

Elle se dirigea jusqu'à la cuisine. J'observai tous les coins et recoins que je repérai sur le chemin, essayant d'évaluer ce à quoi j'avais affaire exactement.

Par un heureux hasard, Cookie appela. Son timing était impeccable.

— Je suis désolée, dis-je en appuyant sur l'icône pour accepter l'appel. Pourriez-vous m'accorder une minute ? Il faut que je réponde.

— Faites seulement, très chère.

Je me retournai et fis quelques pas en direction d'une porte juste à côté de la cuisine, et je trouvais très intéressant de remarquer que, plus je m'en approchais, plus Mme Beecher devenait craintive.

— Hey Cook, la saluai-je, pleine de joie et de bonne volonté.

Mais, avant qu'elle puisse répondre sur le même ton, j'enchaînai :

— Oui, je suis chez Mme Beecher en train de l'interroger. Cette affaire est une impasse. Je n'arrive à trouver aucune preuve de ce dont Harper Lowell parlait.

Mes mots calmèrent un peu Mme Beecher, aussi fis-je encore quelques pas en direction de la porte.

— D'accord, dit Cookie, comprenant. Est-ce que tu es en danger immédiat ?

— Je ne crois pas, mais on n'est jamais sûr de rien avec des cas comme celui-ci.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

— Bien sûr que je peux aller boire un café avec oncle Bob. Tu peux l'appeler pour lui demander de me retrouver à l'adresse que je t'ai donnée ?

— Je peux tout à fait faire ça. Est-ce qu'il faut que j'envoie des secours également ?

— Oh, non. C'est bon. Dis-lui simplement de prendre son temps. J'ai bientôt fini, ici.

— OK, j'appelle Obie maintenant. Sois prudente.

— Quoi ? Tu aimes regarder des hommes à poil sur Internet ?

— Je suis sérieuse.

Mince. Elle ne s'était même pas un peu offusquée. À quoi servait le harcèlement si elle ne s'offusquait pas à l'occasion ? Je raccrochai et fis encore un pas en direction de la porte. Je ne pouvais pas voir plus loin que l'obscurité épaisse qui l'entourait, mais il faisait plus frais ici que dans le reste de la maison, donc c'était peut-être une cave d'une quelconque sorte. Consciente que rien de bon ne venait jamais des caves, j'avais commencé à me retourner lorsque j'entendis un bruit sourd. Une douleur aiguë explosa dans mon crâne, puis le monde se mit à s'écrouler autour de moi tandis que j'expérimentais une série de sauts périlleux et de rebondissements douloureux.

J'atterris en un monceau de cheveux et de membres humains en bas d'une volée de marches très massives. On pourrait penser que le pin est un bois souple. Mais, nom d'un pétard osseux, ça faisait un mal de chien.

Je me recroquevillai en position fœtale, prenant ma tête dans mes mains et serrant les dents pour tenter de lutter contre la douleur qui fusait dans chaque molécule de mon corps. Au-dessus de moi, j'entendis la porte se fermer, puis les pas légers de Mme Beecher qui descendait l'escalier. Elle avançait à une allure qui en aurait mis plein la vue à un bébé tortue. Elle tenait une poêle en fonte, et j'étais relativement certaine que c'était ce qui avait provoqué mon voyage tumultueux vers l'inconnu. Qui aurait cru que la fonte était si dure ?

J'avais toujours besoin de preuves quant à son implication dans le cas de Harper. À ce moment précis, tout ce que j'avais était une agression avec une poêle par une vieille femme qui pouvait plaider la folie et plus que certainement s'en sortir devant un tribunal. Utilisant chaque parcelle d'énergie qu'il

me restait, je forçai mes muscles à se relâcher afin que mon corps devienne aussi mou que des nouilles. Oncle Bob était en chemin. Peut-être que je parviendrais à résoudre cette affaire avant qu'il ne débarque.

Mes yeux s'étaient humidifiés, et l'air était froid contre les larmes qui baignaient mes joues, mais c'était la seule chose positive que j'arrivais à tirer de la situation. Enfin, ça et le fait que je pourrais sûrement prendre Mme Beecher de vitesse dans le pire des cas. Elle avait descendu environ la moitié des marches, aussi décidai-je de préserver mon énergie mentale et de songer à comment ce serait de vivre dans un monde sur lequel les papillons régneraient et où les humains seraient leurs esclaves.

Cela n'aida pas. La seule chose que j'avais à l'esprit, c'était la douleur qui irradiait de Barbara, mon cerveau. Normalement, je ne prêtai que peu d'attention à Barbara- elle ne sortait pas souvent -, mais aujourd'hui était son jour de gloire. J'étais persuadée que des morceaux d'elle essayaient de s'échapper de Fred, mon crâne.

Profitant du fait que j'étais couchée dans une parfaite imitation de spaghetti, Mme Beecher se dirigea vers des rayonnages et commença à fouiller dans de vieilles boîtes, certainement à la recherche d'une scie à métaux rouillée pour me démembrer avant d'enterrer les différentes parties de mon corps dans cette cave même. Le sol était meuble. Comme c'était pratique.

Puis j'entendis autre chose. Je relevai la tête et vis Harper descendre les marches sur la pointe des pieds. Je lui fis les gros yeux pour l'avertir, mais elle se précipita vers moi à la seconde où elle me remarqua.

— Charley, chuchota-t-elle en jetant des regards horrifiés autour d'elle. Que s'est-il passé ?

— Que faites-vous ici ? demandai-je, les dents serrées, essayant de ne pas bouger les lèvres.

Je ne savais pas vraiment pourquoi. Je n'avais envie de rien d'autre que de m'agripper la tête et me tordre de douleur.

Harper repéra Mme Beecher. Elle posa une main sur mon épaule lorsqu'elle repensa à quelque chose.

— Je me suis souvenue d'un détail, alors je suis venue.

— Vous devez vraiment vous en aller. Elle n'a peut-être pas l'air dangereuse, mais cette femme a un sacré crochet du droit. (Je l'observai par-dessus mon épaule.) Fichue tricheuse. Comment diable a-t-elle réussi à soulever une poêle à frire en fonte ? Elle fait la taille d'une balle de tennis.

Mais j'avais perdu Harper. Elle observait fixement le dos de Mme Beecher, le regard à la fois étonné et anxieux. J'étais anxieuse également, mais pour une raison totalement différente.

— Harper, murmurai-je, essayant d'attirer à nouveau son attention. (Heureusement, Mme Beecher avait l'air d'être incapable d'entendre autre chose qu'un rugissement puissant.) Ma belle, de quoi vous souvenez-vous ?

Harper posa ses deux grands yeux bruns sur moi, sans toutefois sembler me voir.

— Son petit-fils, répondit-elle, sa voix à peine un murmure. Dewey était un peu plus âgé que moi. Il habitait avec nous. Avec Mme Beecher, dans son appartement.

La douleur déclina légèrement, et les palpitations devinrent presque supportables.

— Que s'est-il passé, ma chérie ? Il est venu avec vous chez vos grands-parents pendant la lune de miel de vos parents. Est-ce que son petit-fils vous a fait du mal ?

Elle semblait perdue dans ses pensées. J'avais peur qu'elle ne réponde pas. Mais elle le fit au bout d'une minute.

— Non. Pas moi. (Elle posa une main sur sa bouche.) Un petit garçon. Je crois qu'il a tué un petit garçon.

Je fermai vivement les yeux dans une tentative désespérée de chasser les images que ses mots venaient de provoquer.

— Mme Beecher a trouvé Dewey. Il essayait de réveiller le petit garçon, mais il n'y parvenait pas. C'est là qu'elle m'a vue.

Je la regardai à nouveau.

— Mme Beecher ? Elle vous a vue près d'eux ?

— Oui. On était en train de jouer à cache-cache dans la grange, mais Dewey est devenu fou quand le petit garçon l'a trouvé. Je ne sais pas vraiment ce qui s'est passé, mais ils ont commencé à se battre. Dewey l'a fait tomber et s'est assis sur lui jusqu'à ce qu'il arrête de se débattre. Jusqu'à ce qu'il arrête de respirer. (Harper ferma les yeux, et des larmes roulèrent sur ses joues. Puis elle sursauta, se souvenant de quelque chose.) Je suis venue ici. Je suis venue demander à Mme Beecher pourquoi elle avait fait ça. Pourquoi elle avait tout mis en scène.

Mme Beecher venait apparemment de trouver ce qu'elle cherchait. Elle se dirigeait dans notre direction. Il fallait que je me dépêche.

— Harper, qu'a-t-elle fait ? Qu'a fait Mme Beecher quand vous étiez dans cette grange ?

— Elle m'a attrapée. (Harper observa ses bras.) Elle avait des ongles acérés, et elle a commencé à me secouer. Elle a dit que Dewey avait tué un lapin par accident. Un lapin blanc. Et que si je m'avisais de le raconter à quelqu'un, il me ferait la même chose. Ensuite elle a mis le lapin dans une valise et l'a ramené en ville avec nous.

Mon choc devait être apparent.

Harper hocha la tête tandis que la tristesse miroitait dans ses yeux.

— Mais ce n'était pas un lapin. Je me souviens maintenant. Ce petit garçon est enterré quelque part sur notre propriété. Dans une valise rouge.

L'air se bloqua dans mes poumons. Cookie m'avait parlé d'un enfant disparu à Peralta à cette période, et Peralta et les fermes de Bosque étaient voisines. Il était difficile de dire où commençait l'une et où finissait l'autre. Le cas n'avait jamais été résolu.

Eh bien, il était sur le point de l'être.

Feignant toujours d'être évanouie, je fermai les paupières, mais les gardai juste assez entrouvertes pour observer Mme Beecher qui se dirigeait tranquillement vers moi. J'arrivai à en voir suffisamment pour discerner sa silhouette qui avançait. Elle tenait un pic à glace. *Un pic à glace*. Pour quoi faire, bon sang ? Cette femme était froide. Harper en eut le souffle coupé et se jeta sur moi pour me protéger. C'était une des choses les plus touchantes qu'on ait jamais faites pour moi.

La porte au-dessus de nous s'ouvrit, et un pas lourd se mit à résonner sur les marches. Malheureusement, il ne pouvait s'agir d'oncle Bob. Il ne s'était pas écoulé assez de temps. Et oncle Bob criait presque toujours quelque chose comme « *APD ! Mains en l'air !* » Ce type-là gardait le silence.

Je me fis toute petite lorsque l'homme des photos s'approcha de moi. En partie parce qu'il était gigantesque, presque deux fois la taille de Mme Beecher, mais surtout parce les emmerdes venaient officiellement de commencer. Maintenant il faudrait que je sois plus rapide que ces deux-là, avec Barbara qui essayait de s'échapper de Fred.

— Qui êtes-vous ? me demanda-t-il.

Il parlait de toute évidence aux spaghettis, puisque j'imitais la nouille mieux que je ne l'avais jamais fait.

— Cette femme veut t'emmener loin de moi. Nous allons devoir la planter dans la terre, pour qu'elle puisse pousser.

Il baissa la tête.

— Je crois pas que j'ai encore envie de faire ça.

— Je n'ai pas envie non plus, mais j'ai besoin de toi auprès de moi, mon ange. Qui d'autre pourrait se charger des travaux d'entretien ?

Les travaux d'entretien ?

— Je sais, grand-maman, mais...

Les putains de travaux d'entretien ?

— Pas de mais. Maintenant, occupe-toi d'elle comme tu t'es occupée de Miss Harper.

Il regarda dans un coin de la cave. En direction d'un tas de terre fraîche.

— Harper était gentille avec moi.

J'étais d'accord de tondre sa pelouse, pour l'amour de Dieu. C'était vraiment au sujet des travaux d'entretien ?

Mme Beecher leva un bras et tapota sa grosse épaule.

— Je sais. Je sais. Mais elle allait te dénoncer à la police. Ils t'auraient mis en prison, mon petit sucre. Qu'est-ce que je ferais sans toi ?

Il haussa les épaules, et elle rit de bon cœur, lui pinçant la joue comme s'il avait quatre ans. J'étais dans les ennuis jusqu'au cou.

S'agrippant au pic à glace comme si sa vie en dépendait, elle m'observa.

— Attends, par contre. Je dois m'assurer qu'elle est morte d'abord.

Elle mit un genou à terre à côté de moi, un effort laborieux qui lui prit assez de temps pour que je puisse songer à ce qui se passerait si les calottes polaires fondaient. Après m'être fait ma petite idée, je me demandai si je devrais essayer de m'enfuir ou de raisonner Dewey. Il semblait un chouia plus sain d'esprit que son homologue.

— Dis-moi, où crois-tu que se trouve son cœur ? demanda ladite homologue.

Betty White ? Elle voulait poignarder Betty White ?

Je levai instinctivement les mains pour la recouvrir. Elle était si fragile. Si vulnérable. Et Mme Beecher comptait l'embrocher avec un pic à glace ? Il faudrait d'abord me passer sur le corps.

Mme Beecher bondit en arrière sous le coup de la surprise, et j'en profitai pour me ruer vers l'escalier, jusqu'à ce qu'un poids comparable à celui d'une bétonnière s'abatte sur mon dos.

— Oh, c'est bien, mon petit sucre d'orge. Tiens-la. Alors, où a atterri ce pic à glace ?

Harper se précipita en avant, bien décidée à renverser Dewey pour m'en débarrasser, et elle ne comprit pas tout de suite pourquoi elle lui passa à travers.

Merde. J'aurais dû lui dire. C'était toujours difficile quand les gens n'avaient pas conscience d'être morts. La réalisation les mettait en état de choc, et, parfois, je ne les revoyais pas pendant des années. Mais j'aurais vraiment dû lui dire, parce que l'expression stupéfaite qu'elle affichait lorsqu'elle se retourna et essaya d'atteindre la tête de Dewey sans succès me brisa le cœur.

Elle me regarda à nouveau.

— Je suis morte ? gémit-elle, sa voix lourde d'émotions.

Elle se laissa tomber sur le sol, totalement perdue.

Je fus pliée par le poids de Dewey, et je me demandai ce que sa grand-mère pouvait bien lui préparer à manger. Mais j'étais contente qu'elle ne retrouve pas le pic à glace.

— Je suis désolée, Harper. (Les mots avaient de la peine à sortir.) Je voulais vous le dire.

— Quoi ? fit Mme Beecher.

— J'ai appelé la police, répondis-je en tordant le cou. Ils sont en chemin.

Elle ricana avant de me tourner le dos.

— Il me faut plus de lumière. Où a bien pu rouler ce truc ?

— Ils m'ont tuée ? demanda Harper, toujours stupéfaite.

Je tendis une main dans sa direction et la posai sur son genou.

— Oui. J'ignore lequel des deux. Est-ce que vous vous souvenez de ce qui s'est passé ?

— Elle est en train de parler, grand-maman.

— Eh bien, assieds-toi plus fort !

Il suivit son conseil en rebondissant sur mon dos, et tout ce je pus penser fut *Oh mon Dieu !* Où était oncle Bob quand j'avais besoin de lui ?

Me sentant comme dans un film d'horreur, à attendre que des clowns maléfiques surgissent de sous l'escalier, je tentai de me concentrer sur le fait de survivre à ce défilé de tarés.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Je me tournai de l'autre côté et vis Ange. Il me jeta un regard totalement désapprobateur.

— J'essaie de respirer, répondis-je, essayant de respirer.

Mais l'obscurité rampait dans mon champ de vision.

— Pourquoi ce type est assis sur toi ? (Il remarqua alors Harper.) Oh, salut.

Il lui adressa un signe de la tête, mais elle était encore sous le choc. Elle leva ses mains pour les observer, les tournant et les retournant.

— Je ne pense pas que tu puisses le renverser ? demandai-je à Ange.

— Je peux toujours essayer.

— Mais, genre, bientôt ?

Ange fronça les sourcils, puis se concentra sur Dewey. Après quelques secondes, il le poussa de toutes ses forces. Et Dewey fit une culbute.

Nom d'une tarte à la patate douce.

Je me précipitai à nouveau en direction de l'escalier tout en combattant la rotation de la Terre. Elle s'évertuait à m'envoyer contre le mur, et je compris que j'avais certainement une commotion. Malheureusement, Dewey récupéra et s'élança vers l'escalier, attrapant ma jambe et me faisant trébucher en tirant dessus.

Ça allait faire mal.

Ouaip. Mon menton heurta une marche, et mes dents s'entrechoquèrent. Ça ressemblait tellement à des milliers de films d'horreur que j'avais vus.

Je dégringolai en bas de l'escalier, en grande partie à cause du vertige que je ressentais.

Je levai la main et dis :

— Il faut que vous vous calmez.

Ce fut à cet instant que Dewey enroula ses grosses pattes autour de ma gorge. Un jour, il faudrait que je prenne conscience que demander aux gens de se calmer provoquait exactement l'effet inverse.

— Tiens-la bien, mon ange. Je n'arrive pas à trouver ce fichu pic. Je vais devoir utiliser la poêle.

— Arrête de réfléchir comme un être humain, me reprocha Ange.

— Tu ne m'aides pas. Va chercher Reyes.

— Je suis là, dit Reyes, dans un coin. Je te regarde te faire botter les fesses. À nouveau.

Son épaisse robe noire ondulait autour de moi, et le mal de mer terrestre que j'expérimentais empira en la contemplant. C'était de toute évidence le Reyes éthéré qui était présent. Les Beecher ne pouvaient pas le voir.

Lorsque l'étreinte de Dewey se relâcha pendant une fraction de seconde, j'ordonnai à Reyes :

— Fais quelque chose.

— Je peux briser la nuque de cette femme ?

— Non.

— Je peux briser sa nuque à lui ?

Je dus réfléchir deux secondes, cette fois-ci. Mme Beecher se dirigeait vers moi, poêle à la main, prête à sévir.

— Il faut que tu... sauves... Fred et Barbara, articulai-je.

Avec les gros doigts de Dewey autour de ma gorge, ma voix ressemblait à celle d'un personnage de cartoon. Un détail qui ne devait pas me rendre très attirante. Sérieusement, combien de temps Reyes comptait-il laisser faire ça ?

— J'essaie de te faire utiliser tes pouvoirs.

— Qu'ils aillent se faire foutre, mes pouvoirs. Fais quelque chose.

Reyes se dématérialisa et réapparut à côté de moi. J'entendis le sifflement de sa lame, puis la prise de Dewey devint moins ferme, et la surprise envahit son visage avant qu'il ne tombe sur le sol. Reyes venait de lui sectionner la moelle épinière, même s'il faudrait un peu de temps aux médecins pour s'en rendre compte. Il n'y aurait aucun dommage extérieur. Reyes découpait depuis l'intérieur.

Mme Beecher s'arrêta net, sous le choc.

— Madame Beecher, l'avertis-je en toussant et en crachotant comme une Fiat Uno, reposez cette poêle immédiatement.

Chapitre 19

Quand la vie te donne des citrons, dis : « Des citrons ? T'as rien de mieux ? »

Autocollant pour voiture

Oncle Bob arriva chez les Beecher sans se presser et appela une équipe d'enquêteurs dès qu'il me vit lutter contre Mme Beecher. Cette femme était vraiment plus forte qu'elle n'y paraissait. Reyes s'évertuait à me proposer de lui trancher la moelle épinière, et Ange n'arrêtait pas de me répéter d'arrêter de réfléchir comme un être humain, quoi que cela puisse signifier.

Après avoir regardé oncle Bob tacler Mme Beecher au sol - un souvenir que je chérirais jusqu'à la fin de ma vie -, je lui fis ma déposition, puis il me conduisit au manoir des Lowell. Harper était sur le siège arrière, ruminant encore son propre étonnement. Deux voitures de patrouille nous suivaient, et un autre détective du commissariat d'Obie était en route pour nous rejoindre là-bas. Les Lowell allaient être scandalisés.

Je n'étais toujours pas sûre de qui avait réellement terrorisé Harper - Mme Beecher, ou Dewey sous les ordres de Mme Beecher -, mais cela n'avait plus vraiment d'importance dans le grand ordre des choses. Aucun des deux ne serait en mesure de recommencer.

Oncle Bob posa une main sur la mienne.

— Bon, raconte-leur juste que Dewey t'a expliqué où le corps du garçon se trouve, d'accord ?

— Tu dis ça comme si je ne l'avais pas déjà fait un millier de fois, rétorquai-je avant d'avoir des frissons en entendant ma propre voix.

Avoir le larynx écrasé produisait vraiment un drôle d'effet.

— Je sais. Désolé, chérie.

— Ce n'est pas grave. Harper dit qu'elle se souvient où est enterrée la valise. Du seul endroit où elle peut l'être. Dewey a commencé à travailler sur un nouveau jardin quand ils sont revenus. Ça doit être là.

Il se retourna, une expression soucieuse sur le visage.

— Ça ne va pas être joli, ma puce. Si tu veux y aller...

— Oh que oui je vais y aller. Dès que Harper nous aura montré la tombe, je me tire.

— Alors c'est vraiment la fin, fit Harper, acceptant son trépas.

Je me tournai pour la regarder.

— Je suis désolée que vous soyez morte, ma belle.

— Vous avez su tout ce temps ? Que j'étais morte ?

— Oui. C'est mon métier.

— Personne d'autre ne peut me voir ? Je suis... Je suis un fantôme ?

— J'en ai bien peur. Mais vous pouvez me traverser quand vous vous sentirez prête. Votre famille vous attend de l'autre côté. Votre mère. Vos grands-parents. Ils seront vraiment heureux de vous revoir.

Elle hocha la tête.

— Je sais. Je crois que j'ai su qu'ils m'attendaient pendant tout ce temps. (Sa voix se brisa.) Je me demande depuis combien de temps je suis morte.

— Eh bien, vous êtes venue me voir il y a deux jours, mais Mme Beecher savait que vous aviez disparu depuis plus longtemps que ça. C'est comme ça que j'ai compris que c'était elle. Votre thérapeute m'a dit qu'il vous avait vu pour la dernière fois à son bureau il y a près de deux semaines.

Donc ça doit faire...

— C'est ça. (Elle regarda droit devant elle, en pleine réflexion.) J'étais en séance avec le Dr Roland, et je lui parlais du fait que je comptais partir en voyage. Il m'a demandé de quelle couleur était ma valise, et tout m'est revenu d'un coup. Dewey qui tuait ce garçon. Mme Beecher qui le mettait dans cette valise. (Elle se recouvrit la bouche d'une main.) Quel genre de personnes fait ça ? Elle a vécu avec nous pendant plus de vingt ans. Comment avons-nous pu ne rien remarquer ?

— J'ai été vraiment étonnée moi-même quand j'ai compris qu'elle était impliquée. Je pense qu'elle est très douée pour leurrer les gens.

La voiture s'arrêta devant le haut-parleur.

— Quoi que tu fasses, avertis-je oncle Bob, ne commande pas un taco. Ils sont vraiment très sensibles à ce sujet.

Il acquiesça, sortit son badge pour le montrer et dit :

— Ouvrez ce portail. J'ai un mandat.

Et le portail s'ouvrit. Aussi facilement que ça. Sans marchandage, sans autre forme de procès. Il fallait vraiment que je devienne une vraie policière. La paie était probablement bien meilleure.

Mme Lowell nous rejoignit sur les marches de son perron, tout comme son fils, Art. Il était vêtu d'un élégant costume et d'une cravate, et Mme Lowell était également tirée à quatre épingles. Elle portait une longue robe de soirée et des perles. On venait de toute évidence d'interrompre leur dîner.

— Quoi, encore ? demanda-t-elle lorsque je sortis du 4 x 4 d'Obie.

Ce dernier se dépêcha de contourner le véhicule pour se précipiter vers elle.

Malgré leurs tenues si décontractées, ils avaient l'air extrêmement tendus. J'eus la sensation qu'ils étaient en train de se disputer lorsque nous étions arrivés.

— Madame Lowell, nous avons des informations concernant un enfant disparu depuis plus de vingt ans. Nous pensons qu'il est enterré sur votre propriété.

Elle expulsa bruyamment l'air de ses poumons, indignée.

— Oh, pour l'amour de...

— Votre ancienne gouvernante, la coupai-je avant qu'elle ne s'investisse trop dans une longue tirade, l'a enterré ici, sachant que personne ne viendrait fouiner sur votre terrain. Pourquoi l'aurait-on fait ? Le garçon était originaire de Peralta.

Elle s'immobilisa et me dévisagea comme si j'avais totalement perdu l'esprit. Je regardai alors Art, consciente qu'il prendrait très mal la mort de Harper.

— Pouvons-nous entrer ? lui demandai-je.

— Je n'arrive pas à joindre Harper, dit-il tandis qu'il nous faisait signe de le suivre à l'intérieur. Elle ne m'a pas rappelé depuis plus d'une semaine. Lui avez-vous parlé ?

J'avalai la boule que j'avais dans la gorge.

— C'est l'autre raison pour laquelle nous sommes ici.

Deux heures plus tard, j'étais cachée dans la salle de bains des Lowell tandis qu'une équipe chargée de creuser sortait une valise rouge du sol retourné. Elle était exactement là où Harper avait dit qu'elle serait, dans une portion du jardin dont Dewey s'était occupé pendant plus de vingt ans. À la différence de Mme Beecher, les actes de Dewey témoignaient du remords et des regrets.

Une équipe entière avait été dépêchée sur la scène, et des cameramen et de nombreux reporters l'avaient suivie. J'étais presque désolée pour Mme Lowell. Ça allait définitivement faire tache sur son CV, peu important à quel point elle était innocente. Mais lorsque oncle Bob lui apprit que le corps de Harper avait été retrouvé, la carapace dans laquelle elle s'était enfermée commença à se fendre. Elle semblait si choquée, si dévastée, que sa douleur me plia presque en deux. Elle tenait réellement à Harper. C'était impossible à nier.

Je savais également qu'elle n'avait rien à voir avec la mort de ce petit garçon ou avec la manière dont tout avait été camouflé en conséquence. Sa surprise était absolument sincère.

Art prit très mal le décès de Harper. Il s'enferma dans une pièce à l'étage, mais même les murs épais du manoir des Lowell ne pouvaient bloquer les vagues de douleur qui s'échappaient de lui.

Et je restais là, cachée dans la salle de bains, à désespérément essayer de respirer dans les débris d'une famille brisée. Leur souffrance ne faisait que commencer, et même si je n'étais toujours pas autorisée à voir M. Lowell, je ressentais sa tristesse descendre l'escalier comme un brouillard dense.

— Je ne peux plus rester ici.

Je me retournai vers Harper. Elle était devant la fenêtre et observait l'extérieur, là où les travailleurs excavaient le sol et où une dizaine d'officiers entourait la zone protégée par des rubans.

— Je dois partir avant de ne plus en avoir la force, ajouta-t-elle.

Je ne ressentais pas aussi bien les émotions des défunts que celles des vivants, pas avant qu'ils aient traversé, mais l'anxiété qui tordait ses traits valait mille mots. Elle leva la tête en direction du deuxième étage, et je compris qu'elle était inquiète pour Art.

— Il est amoureux de vous, lui dis-je.

Elle tourna vers moi un regard surpris avant qu'un sourire triste ne se dessine sur ses lèvres. Elle était vraiment magnifique.

— Il m'a avoué que c'était lui, votre contact.

Elle acquiesça.

— Oui. Nous sommes restés en contact tout ce temps. Il est même venu me rendre visite quelques fois sur l'île.

— Pourquoi est-ce que vous ne vous êtes jamais mis ensemble pour de bon ? demandai-je.

— Nous l'avons fait. A peu près. Quand je suis revenue, Art a insisté pour qu'on se marie, mais je ne pouvais pas me faire à l'idée que, pour la société, nous étions frère et sœur. Je lui ai fait tellement de mal en lui disant que je souhaitais attendre.

— Je suis sincèrement désolée.

La famille était si importante. S'il y avait bien une chose que j'avais apprise au cours des trois jours qui venaient de s'écouler, c'était celle-ci.

Harper s'approcha de moi, de manière décidée et, après avoir jeté un dernier regard en direction d'Art, elle traversa. Je ne vis pas la tristesse et la peur dont elle avait souffert toutes ces années. Je ne la vis pas être terrorisée, ni les cauchemars dont elle avait été victime après son séjour en hôpital psychiatrique. Ce que je vis fut son père qui la soulevait et la portait sur ses épaules tandis qu'elle lui indiquait le chemin à suivre entre les arbres à l'arrière de la maison. Je vis son chien, un golden retriever du nom de Sport, qui avait l'habitude de lui lécher les orteils jusqu'à ce que les chatouilles aient raison d'elle. Et je vis la première fois où Art l'avait embrassée. Elle était au lycée et assistait à un de ses matchs de basket-ball. Il avait été blessé durant la partie, et il se trouvait au vestiaire. Elle s'était précipitée pour voir comment il allait. Avait manqué d'air quand elle l'avait vu sur une civière. Failli s'évanouir lorsqu'elle avait remarqué la bosse que formait son bras, dans son écharpe, l'os saillant, prêt à rompre la peau.

Il s'était recouvert les yeux de son bras valide, cachant son inquiétude. Elle s'était élancée vers lui, et il avait posé sa main à l'arrière de sa tête pour l'attirer à lui jusqu'à ce que leurs lèvres se rejoignent avant qu'elle comprenne ce qui était en train de se passer.

Puis elle disparut.

En éternelle romantique, les peines d'amour étaient ma perte. Je me laissai aller aux sanglots et, lorsque je me sentis assez remise pour affronter le monde malgré mes yeux assez gonflés pour faire concurrence à ma mâchoire, je sortis de la salle de bains et demandai à un officier de me reconduire à la maison. Les Lowell auraient beaucoup de choses à régler dans les semaines à venir, et je ne pouvais qu'espérer qu'Art s'en sortirait. Si j'en croyais les souvenirs de Harper, il détestait le chocolat, mais je décidai de ne pas lui en tenir rigueur. Personne n'était parfait.

Mais, vraiment ? Le chocolat ?

Alors que je montai dans la voiture de l'officier, j'entendis une voix féminine familière.

— Charley Davidson.

Je me raidis avant de me tourner en direction de l'agent Carson, qui était en train de traverser l'allée pour me rejoindre. C'était logique que le FBI soit présent. Il s'agissait d'un cas de personne disparue, après tout.

— Bonjour, agent Carson.

Avant qu'elle n'ait le loisir de répondre, oncle Bob nous rejoignit.

— Tu t'en vas ?

— Oui, oncle Bob. Tu te souviens de l'agent Carson.

Elle prit la main qu'il lui tendait.

— Détective. Votre nièce a un don pour résoudre les vieilles affaires.

Il sourit, plein de fierté.

— En effet, elle est douée.

— Je suis impressionnée, comme d'habitude. Un jour, il faudra que vous partagiez vos secrets, me dit-elle.

— Je pourrais vous les révéler, mais après il faudrait que je vous tue.

— C'est de bonne guerre. Je me demandais si vous accepteriez de regarder quelques dossiers pour moi. L'un d'eux est très ancien et toujours non résolu, et l'autre est une affaire qui me tient personnellement à cœur.

Je haussai les épaules.

— Bien sûr, tant que vous ne placez pas trop d'espoir en moi.

— Je ne laisse jamais mon espoir m'échapper des mains, si c'est ce que vous sous-entendez.

— Dans ce cas, vous pouvez les apporter... (J'avais failli dire « à mon bureau », avant de prendre conscience que je n'en avais plus.) Vous pouvez les apporter à mon appartement.

— Ou son bureau.

Je me retournai et vis Papa s'approcher de nous. Il s'arrêta à la hauteur d'oncle Bob, une expression penaude mais pleine d'espoir sur le visage. Obie l'avait sûrement appelé quand il avait appris que j'avais été blessée, mais je n'étais pas sûre de pouvoir gérer la présence de mon père en ce moment. J'avais déjà bien assez mal au cœur. Et à la tête, également. Et mes yeux étaient poisseux et gonflés.

Il mit les mains dans ses poches.

— Tu vas bien ? demanda-t-il, et je me demandai alors ce qu'Obie lui avait raconté.

— Je pète le feu.

— J'en suis ravi. Et je te fais réintégrer tes bureaux. Faire semblant de pouvoir te tenir à l'œil, même si c'est un concept totalement ridicule, me rassurera. Et tu pourras me jeter tous les regards noirs que tu veux, me faire des grimaces quand j'aurai le dos tourné et me détester à tout jamais, mais, lorsque tu seras prête à parler, je serai là. Sans te juger, et sans arrière-pensées.

J'observai la grande propriété des Lowell.

— Si je te fais des grimaces, papa, ce ne sera pas quand tu as le dos tourné.

Il hocha la tête.

— Je viendrai chercher tes affaires ce week-end.

L'agent Carson haussa les sourcils, intriguée.

— Parfait, je passerai déposer les dossiers la semaine prochaine, si ça va pour vous ?

— Ça me semble une bonne idée, répondis-je en m'asseyant dans la voiture de patrouille.

Papa voulait me raccompagner à la maison. Je pouvais sentir son envie épaissir l'air, son besoin de se retrouver avec moi, mais c'était une pilule qu'il me faudrait avaler en petits morceaux. Pourtant, je repensai à Harper. Les souvenirs de son père, malgré l'indifférence apparente de sa belle-mère. J'avais le sentiment que mon père et moi serions de nouveau les meilleurs amis du monde un jour.

Je regardai à nouveau l'agent Carson.

— Comment se passe le cas de la banque ?

Oncle Bob lui sourit.

— Vous vous occupez de cambriolages ? Ça ne va pas un peu à l'encontre du code de conduite du FBI ?

Elle lui sourit à son tour.

— Ah bon ? On a un code de conduite ? Personne ne m'avait avertie. (Elle me tendit sa carte.) Cette affaire est plus complexe que j'aurais espéré, mais vous aviez absolument raison à propos de la taupe. Maintenant, il reste à le prouver. (Elle désigna sa carte du menton.) Utilisez-la si vous entendez autre chose.

Je lui adressai un clin d'œil, puis fermai la portière avant que quelqu'un d'autre se pointe de manière inopinée et me brise un peu plus le cœur.

Cookie appela sur le chemin du retour. Je répondis en disant :

— Plus de poêle à frire à la maison. Jamais.

— C'est compris. Je fais un mémo de suite. Comment ça s'est passé ?

— C'était épuisant. Et Mme Lowell n'est pas le monstre que j'avais imaginé.

— Peut-être que Denise ne l'est pas non plus.

— Sérieusement ?

— OK, je laisse tomber. Redis-moi si tu as besoin de quelque chose. Comme d'un sac de glace.

Je sursautai, prise de panique.

— Tu viens de dire pic à glace ?

— Non.

— Parce que je ne veux plus voir un seul pic à glace à la maison non plus. Jamais.

— C'est compris. Je fais un mémo de suite.

L'officier, qui était resté silencieux jusqu'à présent, Dieu merci, me déposa devant l'entrée de mon immeuble. Je lui adressai le sourire le plus reconnaissant dont j'étais encore capable, puis me dirigeai vers une longue douche chaude et une tasse de café corsé. Mais, naturellement, à la seconde où je sortis du véhicule de patrouille, je fus frappée par une myriade d'émotions négatives que j'avais appris à associer à des individus ténébreux. Des individus sauvages. Des gens possédés.

J'avais commencé à rentrer dans la voiture lorsque j'entendis une voix à l'accent anglais prononcé s'élever des ombres trop proches de moi.

— Je m'abstiendrais, si j'étais vous.

Génial. C'était mon nouvel ami du vieux continent. Je savais que la journée s'était trop bien passée jusque-là. Ma vie n'avait été en danger qu'à une ou deux occasions. C'était le genre de truc qui venait par trois, en général.

L'officier se retourna pour m'observer.

— Tout va bien, madame Davidson ?

J'avais tellement envie de lui dire la vérité, mais il n'aurait rien pu faire de toute manière, et sa vie se serait retrouvée tout aussi en danger que la mienne. C'est pourquoi je répondis plutôt :

— Oui, merci.

Je refermai la portière et le regardai s'éloigner. Un sentiment de haine pure vibrait dans l'air tout autour de moi. Je pouvais sentir au moins quatre bêtes à proximité, peut-être même cinq, tapies dans l'ombre, craignant la lumière malgré le fait qu'elles étaient protégées par la chair de l'humain qu'elles habitaient.

L'Anglais sortit de l'obscurité pour s'avancer dans ma direction.

— Brave petite, me félicita-t-il, et je me demandai soudain comment était cet Anglais lorsqu'il n'était pas possédé.

Une chose était sûre, il s'habillait avec classe. Mais ce n'était pas lui. C'était un imposteur, un sous-fifre échappé de l'Enfer. Un démon. Je pliai les doigts sur les hanches, mais, à nouveau, Hedeshi m'arrêta.

— Et n'appellez pas votre chien non plus. Cela finirait mal pour vous deux.

Disait-il la vérité ? Pouvait-il tuer Artémis ?

— J'en conclus que Reyes n'a pas arrêté de chasser vos animaux de compagnie.

— Vous saviez qu'il n'en ferait rien.

Il avait raison. Je le savais.

— Reyes ne m'écoute pas vraiment.

Il se pencha vers moi pour humer mes cheveux. Il prit une profonde inspiration, frottant pratiquement son nez contre ma gorge, se délectant de l'odeur, alors que lui puait les œufs pourris. J'essayai de ne pas tressaillir quand son parfum me brûla les narines.

Lorsqu'il parla à nouveau, l'odeur se fit plus intense. Suffocante.

— Si je pouvais, commença-t-il d'une voix douce et sincère, si j'avais seulement le temps, je lécherais la peur sur chaque parcelle de votre peau avant de mordre dans votre chair. Mais le garçon ne va plus tarder.

La lune brillait comme une lame argentée. Une lame très semblable à celle qu'Earl Walker avait utilisée sur moi. La peur qui envahit mes membres à cet instant frappa si fort et si vite que les coins de mon champ de vision devinrent totalement flous. J'avais envie de partir en courant, mais Hedeshi semblait comprendre chacune de mes pensées.

Il posa une main sur mon épaule pour m'immobiliser.

— Je le ferai de manière rapide, Dutch. Vous ne sentirez pratiquement rien.

— Ouais, raillai-je, la voix tremblante. Je me suis déjà trouvée du mauvais côté d'un couteau, et je me vois obligée de ne pas être d'accord avec vous à ce sujet.

Il fit quelques pas à côté de moi, jusqu'à ce que je puisse discerner son visage. Il n'était pas très grand, mais je savais que le démon qui se cachait à l'intérieur lui donnait une force incommensurable. Un sourire plein d'humour étirait ses lèvres.

— Vous avez probablement raison.

Sa main tremblait d'excitation lorsqu'il éloigna le couteau pour prendre de l'élan, et j'espérai soudain que papa s'en remettrait. De ma mort. Ce serait sûrement très dur pour lui.

C'était étrange que je pense à ça à ce moment précis.

Serrant la mâchoire, je décidai de donner tout ce que j'avais. Si je devais mourir ce soir, je le ferai en me battant. Ou en criant de douleur. Au choix.

La lame se précipita en avant, prête à s'enfoncer dans mon estomac, ce qui me mit aussitôt en pétard. J'avais entendu dire que la mort par plaie à l'estomac était une manière vraiment douloureuse de s'en aller. Reyes avait raison. Ces types étaient des menteurs. Avant d'avoir le temps de réfléchir à ce que je faisais, je bloquai son attaque en repoussant sa main sur le côté à l'aide d'une des miennes, détournant l'issue de la situation. Je commençai à me tordre sur place, faisant tout mon possible pour éviter la pointe aiguisée du couteau.

Je fus tout de même blessée. La lame glissa sur mon avant-bras, tranchant ma veste avant de mordre dans ma chair. La piqûre du métal ricocha dans tout mon corps, mais Hedeshi ramena l'arme auprès de lui afin d'essayer à nouveau. Il perdit le contrôle pendant un infime instant, et le démon à l'intérieur de l'homme glissa sur le côté. Cette vision m'étourdit pendant quelques secondes. Assez longtemps pour qu'il enfonce le couteau dans mon flanc. Je revins aussitôt à la réalité et le repoussai de toutes mes forces. Puis je me mis à courir, parce que ça me paraissait être la meilleure idée sur le moment.

Il ne s'agissait pas d'un démon ordinaire, même si ça semblait ridicule à dire. Sa carapace n'avalait pas la lumière comme le vide d'une nuit sans étoiles. Au lieu de ça, sa carcasse noire et lisse luisait comme si elle était recouverte d'une fine pellicule rouge translucide qui brillait d'un éclat iridescent. Il était quelque chose d'autre. Quelque chose de plus élevé dans la hiérarchie. De plus puissant.

— De plus vieux, en fait.

— Reyes, chuchotai-je.

Je tombai, ce qui me mit hors d'atteinte d'Hedeshi, et, quand je pivotai, je remarquai que Reyes s'était interposé entre nous. Pas étonnant que je ne saigne pas d'une dizaine de nouvelles blessures. Reyes retenait le bras de l'homme, et la force pure qu'ils possédaient tous les deux faisait trembler la terre en dessous de nous. Je battis en retraite, mais m'arrêtai tout aussi vite lorsqu'un souffle chaud me fouetta la nuque.

Fermant vivement les yeux, j'appelai Artémis d'une voix qui n'était que l'ombre d'elle-même. Ma gardienne s'éleva du sol à côté de moi et se jeta aussitôt sur le démon qui se trouvait dans mon dos. Des grognements puissants et gutturaux se mélangèrent à une série de cris inhumains alors que le démon était arraché du corps d'une femme.

Hedeshi et Reyes semblaient n'avoir même pas remarqué. Ils se tenaient là, maintenant fermement les bras de l'autre, en se dévisageant. L'énergie qui émanait d'eux semblait faire onduler le temps autour de moi. Leur image se tordit, se déforma, puis revint à la normale. Je clignai des yeux pour éclaircir ma vision. Pour me concentrer.

La femme était étendue, sans connaissance, mais je sentais que d'autres démons n'étaient pas loin. Aucun n'osait s'approcher, malgré le fait qu'ils en mouraient d'envie. Je pouvais sentir leur désir, leur pulsion si singulière palpiter tout autour de moi. Ils étaient assoiffés de mon sang comme un désert l'est d'eau, et ma peur les mettait dans un état de frénésie totale. Mais ils se retenaient, s'empêchaient de succomber. Artémis était trop puissante. Elle venait de se débarrasser de l'un d'entre eux, et elle était à présent sur moi, dos voûté, à me protéger.

À attendre.

À espérer.

— Tu ne peux pas gagner, dit Hedeshi.

Reyes pencha la tête.

— Tu oublies qui je suis.

— Pas du tout. (Il sourit, les dents serrées à cause de l'effort qu'il fournissait pour se défendre de la prise de Reyes.) Tu es le garçon du village qui s'est perdu en se rendant au marché. Te souviens-tu pourquoi tu es ici ? De la raison pour laquelle ton père t'a créé ?

Une nouvelle vague de haine fit onduler l'air, accompagnée de la chaleur de Reyes.

— Il m'a créé afin que je puisse m'enfuir de l'Enfer.

— Ce n'était que la moitié du plan. L'autre partie visait à te faire trouver le portail. (Il m'indiqua du menton.) Ce portail-là. Pourquoi penses-tu qu'il t'a envoyé ici ? (Il se pencha en direction de Reyes jusqu'à ce qu'ils se retrouvent presque nez à nez.) Toi plutôt qu'un autre ?

Reyes recula.

— Il m'a envoyé chercher un portail, n'importe lequel. Pas elle.

Il ne semblait plus aussi sûr de lui. Il fronça les sourcils, pensif.

L'Anglais commença à rire.

— Tu as vraiment oublié, n'est-ce pas ?

— Je me souviens de tout, comme le fait que tout ce que vous savez faire, c'est mentir.

— Elle fait partie de la royauté, mon garçon. Elle est le pion le plus précieux sur lequel nous pouvions espérer mettre la main. Et tu penses que tu peux la garder pour toi ?

Reyes lui adressa un sourire complice.

— Elle est également la plus puissante.

— Exactement, approuva Hedeshi, les yeux soudain brillants d'espoir. Songe à ce que nous pourrons accomplir avec elle. Avec vous deux, réunis. Il ne s'agit que de ça. Ça a toujours été le cas. (Il relâcha le couteau et entourra l'arrière de la tête de Reyes des deux mains, l'attirant jusqu'à lui en une embrassade fraternelle, leurs fronts se touchant de manière affectueuse.) Nous serons invincibles, monseigneur. Le monde sera à nos pieds, et ton père gouvernera enfin.

Disait-il la vérité ? Est-ce que Reyes avait été envoyé pour moi en particulier ? Il dut sentir mes

doutes, car il se retourna lentement pour m'observer du coin de l'œil.

— Rappelle-toi de ce qu'ils sont, Dutch. De ce qu'ils font.

— Je m'en souviens, lui assurai-je.

J'essayai de m'extraire de sous Artémis, mais elle posa une lourde patte sur ma poitrine pour m'immobiliser au sol.

— Sérieusement ? lui demandai-je, et elle se pencha en glapissant pour me lécher le visage.

Je l'attirai à moi pour lui faire un câlin, en partie pour la rassurer et lui prouver que je ne lui en voulais pas, et en partie pour avoir une meilleure vue sur les deux hommes qui se tenaient devant moi. Ce fut à cet instant que je remarquai que le couteau était tombé. Pas sur le sol comme Hedeshi l'avait escompté, mais dans la main de Reyes.

Il agrippa la tête de l'Anglais comme s'il souhaitait lui rendre son accolade et lui enfonça le couteau dans les entrailles en un mouvement plus rapide que l'éclair. Hedeshi le dévisagea, bouche bée, sincèrement sous le choc tandis qu'il trébuchait en arrière.

— Tu refuserais le trône à ton père ?

— Il ne lui a jamais appartenu, répondit Reyes en plongeant à nouveau la lame dans son ventre.

Avant de la remonter jusqu'à son torse. Un instant plus tard, le couteau émergea juste en dessous du menton de l'Anglais. Hedeshi me regarda, les yeux humides de douleur.

— Souvenez-vous de ce que je vous ai dit à son sujet.

Je tentai de calmer l'horreur que la vision d'un homme se faisant découper me provoquait.

— Je ferai un nœud à mon mouchoir.

Un nouveau coup de poignard lui arracha un gémissement désespéré.

— Il n'est pas ce que vous pensez.

Je songeai à mon père. À Harper, Art et Pari. À presque toutes les personnes que j'avais rencontrées au cours de ma vie, et je lui répondis aussi sincèrement que je le pus :

— Personne ne l'est jamais.

Reyes l'embrassa à nouveau et plongea le couteau dans son flanc.

— Ta première erreur a été de vouloir t'en prendre à elle, lui dit-il à l'oreille.

Hedeshi toussa, parfaitement conscient du fait qu'il s'agissait là de son dernier souffle.

— Et la deuxième ? demanda-t-il, du sang lui dégoulinant de la bouche.

— D'avoir cru que tu pourrais tromper ma vigilance.

L'Anglais sourit et ordonna d'un ton doux :

— Attaquez-les.

Et ce fut à peu près à cet instant que l'Enfer se déchaîna sur Terre.

Chapitre 20

Mets cette putain d'crème dans l'panier.

Tee-shirt

Cinq autres personnes possédées se précipitèrent hors des ombres comme des malades mentaux affolés tandis que Reyes se séparait en deux entités distinctes. Son corps éthéré se dématérialisa, plongea dans l'Anglais, et arracha Hedeshi d'un mouvement féroce. Son corps physique s'élança dans l'obscurité afin de se charger du plus gros des démons qui approchaient, un homme qui ressemblait à un sumo. Ils atterrirent violemment sur le sol et devinrent vite flous, leurs bras et poignets se mélangeant à toute vitesse et créant un drôle d'imbroglio.

Malheureusement, Artémis utilisa mon estomac comme plateforme de lancement, me débarrassant d'un rein nommé Perceval, et peut-être bien d'Harold également, ma rate. Je me recroquevillai en serrant mon ventre avant de me relever difficilement et d'attraper la première chose qui me tomba sous la main, un râteau à feuilles qui était appuyé contre le mur de l'immeuble.

Ce fut à ce moment que je remarquai que Mme Allen était sortie pour que PP, son caniche miniature, puisse faire popo. PP devint fou furieux en observant l'action. Mme Allen lui cria de rentrer, mais PP n'était plus en mesure d'écouter ce qu'elle lui disait. Je fus si surprise lorsqu'il attaqua un homme à la carrure imposante qui se dirigeait vers moi que je fis un bond en arrière. Ce type pesait assez lourd pour être pris au sérieux. Pas autant que le sumo, mais je ne l'aurais même pas défié au combat de pouces si ma vie en dépendait.

Il s'était mis à ramper dans ma direction sur ses mains et ses genoux, me pointant alors qu'il avançait de manière méthodique et lente, la victoire si proche, si douce, qu'il devait avoir envie de savourer cet instant. PP aboya et bondit, enfonçant ses gencives sans dents dans son oreille.

L'homme jura et dégagea le chien, mais Artémis prit la relève. Elle s'était déjà débarrassée d'un autre démon, et un type d'à peu près mon âge était étendu sur un des petits carrés d'herbe qui s'alignaient le long de l'immeuble, sans connaissance. Elle se jeta alors sur l'homme plus costaud, ses grognements de rage suffisant à me provoquer la chair de poule.

Je regardai Reyes et le démon. Un être éthéré en combattant un autre, sa robe noire l'enveloppant et rendant la majorité de l'affrontement impossible à observer. Mais ce que je discernais était irréel, comme venu d'un autre monde, et mon esprit avait de la peine à analyser ce à quoi il assistait. Leurs mouvements étaient si rapides, si fluides, que c'était comme contempler deux océans qui entraient en collision. Puis je jetai un coup d'œil à son corps physique. Il retenait le sumo par une prise à la tête, un genou enfoncé dans le dos de l'homme. L'instant d'après, la nuque de ce dernier se brisa en émettant un bruit aigu lorsqu'elle pivota sur le côté. Il s'effondra aussitôt sur le sol. Mais je savais que ça ne durerait pas. Il serait sur pied d'ici quelques secondes.

Je détournai les yeux. Le corps de l'Anglais était étendu sur le trottoir. J'agrippai le râteau et m'approchai du cadavre tandis que PP s'en prenait à une femme possédée.

Recroquevillée à quelques mètres de moi, elle avait l'air troublée. Elle me voulait, mais elle semblait ignorer pourquoi. Et lorsque PP lui mordit les doigts, elle le jugea d'un regard vide, comme si elle essayait de se souvenir où elle se trouvait.

Je profitai de la pause pour aller vérifier que l'Anglais était mort, mais je compris que c'était bel et bien le cas après avoir fait quelques pas dans sa direction. Ce fut à cet instant que je réalisai qu'un des

autres possédés s'était emparé du couteau. Il se précipitait sur moi, la faim brillant dans ses yeux. Je me projetai en avant en brandissant le râteau et le rencontrai à mi-chemin. Je voulais juste l'arrêter. Le ralentir.

Les pointes du râteau éraflèrent son visage, mais ne lui infligèrent pratiquement pas de dégâts. Je parvins tout de même à lui faire lâcher le couteau. Il regarda sur le côté, et cet instant de distraction me donna assez de temps pour le percuter de plein fouet. C'était lui aussi un homme dans la quarantaine, et il ne semblait pas croire sa chance lorsqu'on se mit à rouler sur le trottoir avant de déraper. De la poussière et des graviers s'enfoncèrent dans mon épaule. Il s'assit à califourchon sur mon dos, attrapa ma tête entre ses mains, et commença à la tordre.

Il allait me briser la nuque, et je détestais qu'on me brise la nuque. Alors je relevai les jambes jusqu'à ce que mes pieds parviennent à entourer sa tête, puis le repoussai, lui faisant perdre l'équilibre assez longtemps pour que je réussisse presque à me dégager. Mais il rejeta son poids sur moi.

Je combattis son étreinte, lui donnai des coups de coude dans le visage, et me mis à ramper en avant, me battant pour gagner quelques centimètres de terrain. Avant que je comprenne ce qui se passait, il avait de nouveau attrapé ma tête. Il voulait vraiment me tuer. Lorsqu'il la tordit à nouveau, je tournai avec elle, forçant l'homme à chercher une meilleure prise. Mais Artémis se décida enfin à le transpercer, se propulsant à travers son corps et entraînant le démon dans sa course avant d'atterrir un peu plus loin. Les muscles de l'homme au-dessus de moi se relâchèrent, et je me retrouvai clouée au sol.

Je regardai sur le côté et me rendis compte qu'Artémis s'était déjà occupée du démon à l'intérieur de l'homme que Reyes avait combattu, le sumotori. Il n'en restait plus qu'un. La femme. Elle entra dans mon champ de vision alors que j'étais couchée pile en face d'elle. Quand elle se pencha pour m'observer, de la bave dégouлина de sa bouche et se répandit sur mes cheveux.

J'étais recouverte par une montagne, et une femme possédée était en train d'étudier le moindre de mes traits comme si j'étais un spécimen étrange dans une boîte de Pétri. Je tournai les yeux à temps pour voir Reyes découper en deux l'alter ego démon d'Hedeshi à la hauteur des hanches. Il se mit à crier et en redemandait au moment où Reyes lui infligea un nouveau coup. Il lui trancha la tête, et, avec sa mort, elle s'évapora comme de la fumée sur de la glace sèche.

Je m'ébrouai lorsqu'une goutte de salive atterrit sur ma tempe. C'était répugnant. Bon, au moins, elle n'essayait pas de me briser la nuque, elle.

Je regardai de l'autre côté. PP et Mme Allen avaient disparu. Elle allait probablement appeler la police.

Artémis réapparut alors, sa queue trapue frétilant d'excitation, prête pour plus d'action. Elle se pencha près de moi en poussant un gémissement. Reyes vint se placer à côté de nous, et son corps éthéré réintégra le physique. Sa robe s'immobilisa autour de ses épaules avant de se dissiper tandis qu'il me débarrassait de l'homme. J'essuyai mon visage et débroussaillai mes cheveux, reconnaissante, puis m'approchai de la femme, qui était assise et observait l'herbe où j'étais allongée peu de temps auparavant.

Je m'agenouillai et m'adressai au démon qui l'habitait.

— Ça ne va pas bien se terminer pour toi.

Elle redressa la tête dans ma direction, papillonnant des paupières, et dit :

— Laisse-moi partir maintenant, et j'épargnerai cette humaine.

Puis elle fronça les sourcils et son regard se perdit dans le vague à nouveau. Elle le combattait. Cette femme. Elle combattait l'emprise que le démon avait sur elle.

Sentant le nouveau danger, Artémis se mit à ramper jusqu'à ce que sa mâchoire atteigne la nuque de la femme, montrant des crocs brillants de bave. Le démon tressaillit et tourna la tête dans sa direction. Artémis frappa l'instant suivant en aboyant de manière si féroce que les fenêtres de l'immeuble tremblèrent. Le démon n'avait aucune chance. Elle l'arracha du corps de l'humaine et le

déchira en mille morceaux, jusqu'à ce qu'il n'en reste rien qu'une vapeur épaisse. À ce moment, il s'évapora, et sa noirceur incommensurable disparut dans la nuit.

La femme s'étala sur l'herbe fraîche, et je lui tournai la tête afin de m'assurer qu'elle pourrait respirer. Reyes se pencha pour aider, et je ne pris conscience qu'à cet instant qu'il avait combattu un démon pendant que son corps éthéré était séparé de son corps physique. Il n'avait jamais été en mesure de faire ça. Normalement, une fois que son essence était sortie, il se retrouvait dans un état proche du coma.

Je reculai et l'observai prudemment.

— Tu... Tu es... Tu m'as dit que tu n'étais pas capable de faire ça, lui reprochai-je finalement. Tu t'es battu avec un démon sans... (Je ne parvenais pas à trouver les bons mots.) Sans ton âme.

Reyes était en train de vérifier le pouls de la femme.

— Je ne pouvais pas, répondit-il de manière absente avant de se tourner dans ma direction. Maintenant, si.

Il se releva et me tendit la main. Il était distant et semblait encore blessé.

— C'est tout ? demandai-je. Maintenant tu peux ? (Il se contenta de hausser les épaules.) Ils sont tous morts, à présent ?

J'espérais que, avec la disparition d'Hedeshi, leur leader, il n'y aurait plus de démons à combattre.

— Pour l'instant. (Il fronça les sourcils et regarda en bas de l'allée qui longeait l'immeuble.) Jusqu'à ce qu'ils trouvent un meilleur moyen pour s'en prendre à toi.

Eh bien, nous étions toujours dans une impasse à cause de la photo. Et il me fallait encore vérifier s'il avait été innocenté du meurtre dont il était accusé pour mieux se faire inculper de pyromanie. Pourquoi brûlerait-il cet immeuble ? Ou n'importe quel autre ? Il avait habité là-bas, mais pourquoi les brûler ?

Je ne devais pas oublier ce qu'il avait traversé. J'avais été torturée par Earl Walker une seule et unique fois, et cela m'avait affectée mentalement, physiquement et émotionnellement. J'avais énormément changé. Qui sait ce que des années de pareils traitements pouvaient faire à une personne ? Des dizaines d'années à vivre et respirer dans la peur, jour après jour ? À être utilisé et abusé, battu et affamé, sans refuge, sans endroit sûr où se cacher ? Cette idée comprima les côtes autour de mes poumons.

Il m'observa sous ses cils. Il savait à quoi je pensais.

— Tu n'as pas pitié de moi, n'est-ce pas ? Je détesterais devoir y remédier.

Ouaip, il était toujours en pétard.

— Et comment tu t'y prendrais, au juste ?

La détermination que je vis sur son visage me coupa le souffle.

— Crois-moi, tu n'as pas envie de le découvrir.

Avant que je trouve quelque chose à répondre, une détonation assourdissante résonna dans son dos. Il se tourna en direction du bruit et je regardai derrière lui, sentant aussitôt le danger. Le monde sembla s'épaissir et ralentir, mais pas assez rapidement. Reyes s'élança devant moi et la balle qui était destinée à mon front plongea dans sa poitrine. Elle sortit par son dos et continua son voyage après s'être fragmentée. Mais elle était encore assez entière pour terminer ce qu'elle avait commencé.

Reyes accomplit alors un exploit qui me laissa pantelante, se retournant trop vite pour que je puisse le voir, et l'attrapa en plein air.

Je trébuchai et regardai la balle quand Reyes ouvrit la paume pour l'examiner. Lorsqu'elle l'avait frappé, il n'avait pas eu le temps de se séparer afin de l'arrêter avec son corps éthéré. Du sang se répandait si rapidement sur son tee-shirt que la tête se mit à me tourner. Du sang déborda de sa bouche au moment où il toussa.

Son regard trouva le mien avant qu'il ne tombe à genoux.

— Cours, murmura-t-il.

Je me précipitai pour l'attraper et aperçus le coupable prostré sur le toit d'un immeuble en bas de la rue. Je m'attendais à un tout autre démon. Peut-être à un qui aurait réfléchi et décidé d'apporter des armes de destruction massive pour s'amuser un peu. Mais c'était le motard blond du cambriolage, celui qui n'avait pas fini son entraînement de sniper. Je restai immobile, totalement sidérée. De toute évidence, il ne voulait vraiment pas de témoin.

La colère déferla au fond de moi plus rapidement qu'une fission nucléaire. Tel un volcan qui faisait exploser le sommet d'une montagne, mon corps entra en éruption en un flash de rage aveuglante. Les fenêtres volèrent en éclat et des bris de verre se répandirent dans les airs comme autant d'oiseaux aux couleurs chatoyantes. Je m'approchai du blond, la détermination me clouant les mâchoires. Il était en train de recharger son fusil, ses mouvements comme au ralenti alors que le temps reprenait lentement ses droits. Il repositionna son arme sur son épaule et pencha la tête en avant jusqu'à ce que sa cible apparaisse. À l'instant précis où il allait presser la détente, j'atteignis sa cage thoracique en tendant le bras et lui broyai le cœur. Il battit une fois. Deux fois. Puis il s'arrêta complètement. Le sentiment de satisfaction qui s'empara de moi avait la douceur de l'eau fraîche qui apaise un incendie.

Le blond porta les mains à sa poitrine et ouvrit la bouche en grand, essayant désespérément d'inspirer de l'air pendant quelques secondes avant de tomber face contre terre.

Reyes apparut à côté de moi. Il m'examina, jeta un coup d'œil au blond, puis retourna à l'endroit où nous nous trouvions auparavant. A l'endroit où nous étions toujours. Lorsque je tournai la tête, je me vis agenouillée, en train de me dévisager moi-même, en train de regarder dans mes propres yeux. Le corps de Reyes était étendu à côté de moi. Avant que je puisse comprendre ce qui se passait, je me réveillai là-bas en poussant un cri désespéré, comme si je n'avais jamais quitté mon corps, comme si je ne venais pas de l'observer au loin. Je baissai les yeux en direction de Reyes.

Il s'était recroquevillé, et sa respiration était difficile et étouffée.

— Reyes ! hurlai-je en me ruant vers lui à la recherche de la blessure afin d'y appliquer une pression.

Une balle lui avait déchiqueté la poitrine. Même le fils de Satan ne survivrait pas à une telle blessure.

Nous entendîmes des sirènes au loin, et il lutta pour se redresser sur les genoux.

— Emmène-moi... dans l'ombre. (Il me désigna les poubelles.) Derrière cette benne.

— Il te faut une ambulance.

— Non. (Sa colère me frappa comme un mur de feu. Il agrippa mon pull d'une main ensanglantée et m'attira à lui.) Je n'y retournerai pas, et tu ne m'y enverras pas.

Il me repoussa et retomba, puis lutta pour reprendre son souffle. Cette scène me rappelait tellement la première fois que je l'avais vu, lorsque j'étais au lycée et qu'il essayait de retrouver son souffle derrière une benne à ordures après avoir été battu. Je l'avais abandonné ce jour-là. Je n'avais rien fait pour le sauver, et sa vie avait pris un virage définitif vers quelque chose de pire. Je ne laisserais pas le passé se répéter.

J'effleurai son épaule, oubliant pendant un instant qu'il était plus loup que chien, plus panthère que chat. Il n'y avait rien de domestique chez Reyes. Il pouvait se retourner contre vous en une fraction de seconde et l'avait déjà prouvé à maintes reprises. Mais lorsqu'il se retourna contre moi, lorsqu'il se transforma de proie en prédateur, mon choc fut total.

Il frappa si vite que ses mouvements n'étaient rien de plus qu'un flou sombre. J'étais debout, et je me retrouvai allongée l'instant d'après. Il était sur moi, son corps tendu à l'extrême, dur, inflexible. Il se pencha jusqu'à ce que sa bouche - cette bouche sensuelle qui m'avait arraché des frissons passionnés si peu de temps auparavant - atteigne mon oreille. Son sang chaud se répandait sur ma poitrine et mes épaules et créait une flaque dans le petit creux à la base de mon cou, et je me demandais combien de temps il lui restait. Personne ne pouvait survivre à une perte de sang si

importante. Pas même un être surnaturel. Il écarta mes jambes à l'aide d'une de ses cuisses pour avoir une meilleure emprise sur moi.

— Je t'avais avertie, grogna-t-il, la menace dans sa voix ondulant à travers moi en vagues incandescentes. Ne. (Il entourra ma nuque d'une main tandis qu'il agaçait mon oreille à l'aide de ses lèvres.) T'avise jamais. (Il releva mon pull de son autre main, laissant une douce chaleur dans son sillage.) D'avoir. (Il écarta un peu plus mes jambes en jouant des hanches ; je les attrapai par réflexe.) Pitié de moi.

Il écrasa sa bouche contre la mienne en un baiser aussi sauvage qu'avide. J'enroulai les bras autour de sa taille avant de glisser une main sur ses fesses, l'attirant plus près, désirant le sentir en moi. Malgré notre situation. Malgré les circonstances.

Seul Reyes Farrow pouvait avoir un tel effet sur moi. Il était le seul à pouvoir me faire le supplier, peu importe ce qui se passait autour. Peu importe la gravité des événements. Et il le savait. Il savait précisément l'effet qu'il avait sur moi.

Je le sentis sourire contre mes lèvres une microseconde avant qu'il ne se redresse et disparaisse dans la nuit. Un courant frais remplaça la chaleur qui me recouvrait jusqu'alors. Je laissai mes bras retomber sur le sol. Fermai les yeux. Inspirai. J'entendis un sanglot à côté de moi. Artémis était couchée un peu plus loin et m'observait. Toutes les deux ou trois secondes, elle avançait de quelques centimètres en rampant. Elle s'arrêtait ensuite pour se concentrer sur un point au loin, faisant semblant de ne pas me voir.

Un des hommes se réveilla alors. Ses mouvements étaient lents et maladroits lorsqu'il se frotta le visage et la nuque.

Il essayait de reconnaître l'endroit où il se trouvait, sans succès. Je n'avais aucune idée d'où il venait. Deux autres hommes étaient étendus, morts, et les trois derniers étaient encore évanouis quand la première voiture de patrouille freina en trombe dans le parking. Juste devant le corps de l'Anglais. Et sur le toit d'un immeuble en bas de la rue, ils découvriraient un nouveau cadavre, celui d'un motard blond qui avait failli devenir sniper dans les Marines, qui avait voulu servir son pays, mais avait fini par cambrioler des banques et tirer sur des gens.

Je me recouvris les yeux d'un bras. Peu importaient les relations que j'avais, il était impossible que je m'en sorte indemne. Oncle Bob se retrouverait sous le feu des projecteurs s'il essayait de couvrir quoi que ce soit. Ça pourrait mettre sa carrière en péril. Sans parler de sa retraite.

Un agent se précipita vers moi. Il me dit quelque chose que je ne compris pas vraiment, parce que je venais de prendre conscience de quelque chose, et j'étais tout d'un coup incapable de réfléchir. Incapable de respirer.

J'avais tué un homme. J'avais plongé la main dans sa poitrine et broyé son cœur. Comme si j'en avais le pouvoir. Comme si j'en avais le droit.

Mon monde replongea dans une routine familière. Celle de l'obscurité, du désespoir et du déni. Puis on me souleva. Des lumières brillantes clignotèrent. Je vis des uniformes bleus. Des instruments argentés. Quelque part dans le brouillard qu'était devenue la réalité, oncle Bob apparut. Puis Cookie. Je sentis la fraîcheur des draps sous mon corps et la chaleur des mains qui se saisissaient des miennes, et je compris que j'étais à l'hôpital pour la deuxième fois en autant de mois. J'entendis des termes familiers : commotion, poignardée, cheville fracturée. Le dernier me surprit. Je ne me souvenais pas de cette partie. Mais c'était à cause de l'adrénaline. Elle chassait la douleur et vous poussait en avant.

Je me forçai à ouvrir les paupières.

Papa était également présent. Très proche. Tout comme l'était oncle Bob, et je compris que je pourrai tout leur dire. Ils sauraient quoi faire.

Je pressai les lèvres, fermai les yeux et annonçai :

— J'ai tué un homme.

Lorsque j'osai à nouveau les regarder, ils se dévisageaient, l'air inquiet.

— Un des hommes à l'extérieur de ton immeuble ? Parce qu'on aurait dit qu'ils se battaient entre e...

— Non. Un homme sur un toit. Un cambrioleur de banque qui a essayé de me tuer.

Oncle Bob fronça les sourcils.

— Quand, ma puce ? On n'a pas...

— Ce soir. Juste après que j'ai été attaquée. Il se trouvait sur un toit, et je l'ai tué. Après qu'il a tiré sur Reyes avec un fusil de calibre 50, j'ai plongé la main dans sa poitrine et arrêté son cœur.

Je laissai les sanglots s'emparer de moi lorsque papa prit ma main.

— Ma chérie, c'est impossible. Si Reyes s'était fait tirer dessus par un sniper avec un calibre 50 depuis un toit, il ne serait plus en vie à l'heure qu'il est.

— Il ne serait même plus en un seul morceau, confirma oncle Bob.

— Vous ne comprenez pas, rétorquai-je, les larmes noyant mes paroles. J'ai tué un être humain. J'ai perdu le contrôle. Je l'ai tué.

— Chut, murmura papa en attirant ma tête contre son épaule. Tu n'es pas comme nous, ma chérie. J'en ai conscience. Et je me fiche de qui ou de ce que tu es. Il n'y a qu'une chose dont je suis absolument certain : tes actions sont au-dessus des lois des hommes. Je suis désolé de devoir te dire ça, mais c'est la vérité. Tu es ici pour une bonne raison.

— Robert. Leland.

Je redressai la tête à temps pour voir le capitaine du commissariat d'oncle Bob entrer dans la pièce. Oncle Bob le salua d'un signe du menton avant de se pencher pour murmurer à mon oreille.

— Tu ne te souviens de rien.

En champion digne de ce nom, il continuait à se battre pour que je ne sois pas arrêtée. Ou mise en prison. Ou à l'asile. Mais cette histoire nous dépassait tous. Il n'y avait tout simplement aucune explication pour ce qui s'était produit. Alors qu'étais-je censée leur dire ? La vérité ?

L'agent spécial Carson entra juste après le capitaine.

— Vous êtes un sacré atout, s'exclama ce dernier en me regardant de manière suspicieuse. (Il jeta un coup d'œil à oncle Bob, puis reporta son attention sur moi.) Vous avez réussi à résoudre quatre affaires en une journée. Je pense que c'est un nouveau record mondial.

— Quatre ?

Il se mit à énumérer en comptant sur ses doigts.

— La disparition et le meurtre de Harper Lowell. Une disparition qui date d'il y a plus de vingt ans. Les disparitions de plusieurs personnes qui semblent avoir été droguées et déposées sur votre palier. Il y a eu une explosion de cas similaires dernièrement. Et l'arrestation d'un tueur en série qui s'était évadé. Mais, maintenant que j'y pense, dit-il en regardant ses mains, ça ferait techniquement cinq. Peut-être même six.

— Un tueur en série ?

Il acquiesça.

— Vous allez faire de nous la division la plus respectée du pays. L'une de nos consultantes s'est chargée toute seule d'appréhender un tueur qui s'était évadé de Sing Sing il y a trois mois.

Il était logique qu'Hedeshi ait choisi un tueur en série comme hôte. Je me demandais bien comment il s'y était pris pour le faire sortir de Sing Sing.

— Et il ne vient même pas d'Angleterre.

Je clignai les yeux, surprise.

— Il n'était pas anglais ?

— Non, il est originaire de Jersey. Mais il s'exprimait avec un accent anglais. Personne n'a jamais su pourquoi. Je dois admettre qu'il est tout de même étrange que tout ça vous soit arrivé en une seule journée, surtout en tenant compte de l'autre homme, ajouta le capitaine.

— L'autre homme ?

— Oui, répondit l'agent Carson. Il semblerait qu'un des Gentlemen Cambrioleurs soit mort d'une

crise cardiaque sur le toit d'un immeuble de Central. Il avait un fusil de calibre 50 à la main, et tout porte à croire qu'il était prêt à causer des dégâts. C'est étrange qu'il s'écroule comme ça.

Oncle Bob bougea dans sa chaise.

— Oui, c'est étrange, confirmai-je en me mordillant la lèvre inférieure. Je veux dire, il n'était pas jeune ?

— Trente-deux ans, m'apprit-elle. Et il se trouve qu'il a un oncle dont la femme travaille à la filiale qui a été cambriolée hier. Tout porte à croire que ces trois-là étaient de mèche, et qu'Edwards a eu l'idée de faire chanter ses amis, d'autres membres du gang de motards, les Bandits. Je n'ai pas encore tous les détails, mais on a l'oncle en garde à vue. Il est en train de combler nos lacunes en ce moment même.

Si mon visage n'affichait pas le choc que je ressentais en cet instant, j'étais bonne pour une carrière à Hollywood. Quelle ordure. Papa et oncle Bob étaient occupés à regarder ailleurs - *trop* ailleurs -, mais il était impossible que tout se résolve si facilement. La vie n'était pas un jeu de cartes qui retombait miraculeusement en tas quand on le lâchait. A moins que la vie s'appelle David Copperfield.

C'était ça. Il fallait que je cherche un nom pour ma vie. Dès que j'en aurais trouvé un pour mon canapé, qui pouvait éventuellement se prénommer Sigourney Weaver, je donnerai un nom à ma vie. Maintenant j'avais un but dans l'existence. Et une décision à prendre. Une grande décision. Quel nom pourrait rendre justice à tous les aspects de l'incertitude, de la beauté et de l'étrange, ainsi qu'à mes rencontres avec des gens cinglés ? Il faudrait qu'il exprime les hauts et les bas dont la vie nous gratifiait, comme être trop fauché pour s'acheter des *mocha latte* tous les jours. Si je survivais à ça, je pourrais survivre à tout.

Après quelques minutes de conversation qui me causèrent des palpitations, le capitaine et l'agent spécial Carson s'en allèrent, non sans me jeter un dernier regard. L'agent Carson me sourit. Le capitaine me dévisagea comme s'il voulait vraiment, vraiment comprendre à quel point j'étais impliquée. Ce n'était pas bon signe.

Je me tournai vers oncle Bob alors que nous attendions les papiers de décharge.

— C'était bien trop facile. Trop propre. Ils vont se rendre compte que tout ça n'a pas pu se produire comme ça en a l'air, et je n'ai pas envie que tu aies des ennuis.

— Facile ? demanda papa. Propre ? C'est exactement la manière dont ils aiment que les choses se passent, ma puce. Tout bien emballé dans un joli papier cadeau. Fais-moi confiance, ça signifie moins de paperasse, et c'est toujours une bonne chose. (Papa m'aida à me relever.) J'ai fait rétablir la ligne téléphonique dans tes bureaux. Et j'ai demandé à la femme de Sammy de nettoyer.

Il était déterminé à ce que j'emménage à nouveau dans les locaux au-dessus de son bar.

— Comment te sens-tu ? lui demandai-je en faisant semblant que la réponse ne m'intéressait pas vraiment.

Le sourire qu'il m'adressa illumina ses yeux.

— Je vais bien. Il semblerait que je n'aie pas de cancer, en fin de compte. (Il regarda autour de nous.) Est-ce que tu as quelque chose à voir là-dedans ? reprit-il d'une voix où se mêlaient la crainte et le respect.

Je tentai de lui sourire en retour.

— Non, papa. Je n'ai pas ce genre de pouvoir.

— C'est juste que... (Il pencha la tête.) J'avais un cancer du pancréas.

Ses paroles me brisèrent le cœur.

— Ils ont fait tous les tests possibles et imaginables, et je l'avais. Et après que tu l'as découvert, après que tu m'as touché dans tes bureaux... eh bien, il semble avoir disparu.

— Quand est-ce que je t'ai touché ?

— Tu m'as enfoncé ton index dans la poitrine quand tu me reprochais d'avoir essayé de te tirer dessus.

Ah oui, juste. J'aurais vraiment aimé pouvoir faire des trucs aussi cool.

— Ce n'était pas moi, papa. Mais j'en suis très heureuse.

— Moi aussi, me rassura-t-il.

Il ne me croyait pas le moins du monde.

Gemma nous rejoignit telle une tornade sous amphétamines.

— Alors ? demanda-t-elle en promenant le regard entre oncle Bob, papa et Cookie avant de l'arrêter sur moi. Qu'est-ce qui s'est passé, cette fois-ci ?

Après avoir médité quelques instants, je répondis :

— D'accord, j'accepte de consulter un psy. Mais seulement si c'est toi.

— Charley, même si ça me fait vraiment plaisir, à un point que tu ne peux pas imaginer, précisa-t-elle, je ne peux pas te traiter. Ce serait en violation directe de mon code de conduite.

— Au diable le code. Créés-en un nouveau. Si je consulte quelqu'un d'autre, ils voudront m'enfermer. (Je serrai les dents.) Je suis la Faucheuse, Gem.

Elle faillit glousser.

— Non, je connais quelqu'un. Ça se passera bien, je te le promets.

— Je te jure qu'à la seconde où ils sortent la camisole de force, je retire ton nom de ma liste de Noël.

— Marché conclu, dit-elle, un sourire satisfait sur le visage. Mais s'ils te mettent une camisole de force, est-ce que je peux prendre une photo ? Tu sais, pour la recherche.

— Pas si tu tiens à tes cuticules.

Elle cacha ses mains derrière son dos.

— C'est vraiment bas.

Je haussai les sourcils.

— Qui se frotte à la Faucheuse se pique à la faux.

— Tu n'as pas vraiment de faux.

— Là n'est pas la question.

Avant de rentrer à la maison, je demandai à Cookie de me conduire au couvent. L'aube venait juste de percer l'horizon, mais c'était important. Quentin devait savoir qu'il s'en sortirait. Qu'il pouvait retourner chez lui. Il fallait retirer ce poids de ses épaules.

La mère supérieure nous accueillit avec un regard très austère, et je me demandai quelle formation il fallait suivre pour devenir la figure maternelle par excellence. Le regard assassin était de toute évidence un prérequis, mais quoi d'autre ? L'arrogance ? L'algèbre avancée ?

Elle nous fit entrer dans la cuisine tandis que Sœur Mary Elizabeth amenait Quentin. Il avait l'air à moitié endormi dans son pyjama, et ses cheveux avaient été coupés, mais ils atteignaient toujours ses épaules. Il se précipita dans mes bras avant de se rendre compte que j'étais blessée.

— Je suis désolé, signa-t-il de manière sincère. (Il enfila ses lunettes de soleil et désigna un bandage sur mon bras. Heureusement, le couteau l'avait à peine effleuré, et il en allait de même pour mon flanc.) Que t'est-il arrivé ?

— La même chose qu'à toi, sauf que j'étais du mauvais côté du couteau. D'autres personnes possédées m'ont attaquée, mais je voulais que tu saches que c'est bon, maintenant. Tout va bien. Ils ne s'en prendront plus à toi. L'être qui a manigancé tout ça a été tué.

Le soulagement le submergea, et je le conduisis à une table afin que nous nous asseyions.

— Est-ce que tout va bien, ici ? Elles t'ont fouetté les mains avec des règles, ou quelque chose comme ça ? J'ai entendu dire que les nonnes faisaient ce genre de chose.

La mère supérieure se racla la gorge. De toute évidence, elle savait également signer.

— Nous l'avons inscrit à l'école, m'annonça Sœur Mary Elizabeth sans pouvoir cacher son excitation. À une école pour malentendants de Santa Fe. Il y habitera durant la semaine et rentrera à la maison le week-end.

Quentin ne semblait pas aussi emballé qu'elle à cette idée. Il pinça les lèvres.

Je me penchai vers lui.

— Ça te va ?

Comme il haussa les épaules, je demandai à la sœur :

— Il rentrera à la maison le week-end ?

Elle sourit.

— Ici. (Elle posa une main sur son bras.) Il restera ici jusqu'à ce qu'on puisse lui trouver un foyer permanent. Oh ! s'exclama-t-elle en me regardant. Il peut bien entendu vous rendre visite de temps en temps, si ça vous fait plaisir.

— J'adorerais ça, confirmai-je. (Je jetai un regard à Cookie par-dessus mon épaule.) J'ai l'impression qu'Amber va vouloir apprendre la langue des signes.

Cookie acquiesça, perdue dans ses pensées.

— C'est un amour.

Quand je répétai à Quentin ce qu'elle venait de dire, il devint rouge comme une pivoine avant de lui adresser un vague merci. Mais il ne le signa pas, il le prononça. Ses voyelles étaient découpées, et sa voix aussi profonde que douce.

— D'accord, annonça Cookie. Je suis amoureuse.

Quentin tapota ma main.

— Je t'ai trouvé un nom signé.

Je me redressai sous le coup de la surprise,

— Vraiment ? Waouh.

Il leva la main droite, écarta les doigts, et forma un huit modifié pour lequel son majeur était un peu plus replié que ses autres doigts. Il l'appuya sur son épaule droite avant de le lever puis de l'éloigner de lui en le secouant légèrement.

Je portai les mains à mon cœur. C'était le signe pour *étincelle*, mais depuis l'épaule. Il était en train de me dire que je brillais. Mes yeux se mirent à picoter, et Quentin baissa la tête, gêné. Je ne pus m'en empêcher. Je me jetai à son cou. Il me laissa le serrer pendant une bonne minute avant de me demander :

— Est-ce que je peux venir chez toi, des fois ?

— Rien ne me ferait plus plaisir.

Je me penchai et déposai un baiser sur sa joue pendant que la mère supérieure se raclait à nouveau la gorge.

— Eh bien, ce garçon est à croquer, s'exclama Cookie pendant que nous montions l'escalier de notre immeuble en direction du troisième étage.

— N'est-ce pas ?

Des policiers patrouillaient toujours à l'extérieur, passant la zone entourée de rubans jaunes au peigne fin. Ils avaient réquisitionné mes habits, mais le seul sang qui les tachait, en dehors du mien, était celui de Reyes. Est-ce qu'ils s'en rendraient compte ? Était-il dans la base de données ADN ?

— Comment va ta tête ? demanda Cookie. Tu vas bien ?

C'était une si bonne amie. Elle endurait tellement de choses pour moi. Et il était extraordinaire qu'elle soit toujours en vie, tout bien considéré.

— Ouais, ça va.

— Bien.

Alors que je me tournais pour déverrouiller ma porte, elle me frappa à l'arrière du crâne. Fred fut précipité en avant et se cogna contre le montant de la porte.

Je me retournai, scandalisée.

— Cette tête a une commotion, je te signale.

— Je sais. Et j'en suis ravie, à titre informatif.

— Tu fais une voisine exécration.

— Tu as failli mourir juste devant l'immeuble, et tu n'as même pas pensé, je sais pas, moi, à crier mon nom ? À appeler à l'aide ?

— Et qu'est-ce que tu aurais pu faire, Cook, à part te faire attaquer en venant à mon secours ?

— Tu sais, cette excuse commence à sentir le réchauffé. (Des larmes lui montèrent aux yeux, et elle baissa la tête.) As-tu la moindre idée de ce que j'ai ressenti quand j'ai découvert qu'Earl Walker t'avait torturée à moins de quinze mètres de moi ?

Mon cœur se serra.

Même si je n'avais pas envie de le lui dire, Cookie devait savoir la vérité à propos de ce que partager ma vie impliquait réellement.

Je m'appuyai contre ma porte et croisai les bras.

— Amber était là, avouai-je, ma voix plus basse qu'un murmure.

La panique la parcourut.

— Quoi ? Amber était là la nuit passée ?

— Non. Cette nuit-là. Quand Earl est venu.

Elle sembla s'apaiser légèrement, mais fit un pas en arrière.

— Je ne comprends pas.

— Quand je suis entrée dans l'appartement, expliquai-je, incapable de retenir les larmes qui tentaient de s'enfuir de mes yeux. Earl était là. Et Amber également.

Cookie porta les mains à sa bouche. Elle ne s'en doutait pas du tout, et j'avais été bien trop lâche pour le lui avouer.

J'essuyai mes joues, terriblement en colère contre moi-même, car tout ce que je semblais être capable de faire dernièrement était de pleurer. Parce qu'il était bien connu que pleurer, ça aidait tellement.

— Elle était endormie sur mon canapé. (L'image s'imprima si précisément dans mon esprit que mon estomac se retourna comme il l'avait fait cette nuit-là.) Il pointait une arme sur son front.

Elle se recouvrit le visage et ravala un sanglot. Je resserrai les bras autour de mon corps pour me reconforter. J'étais sur le point de perdre les meilleures choses qui me soient jamais arrivées dans la vie, mais il fallait qu'elle sache la vérité.

— Il m'a dit qu'il l'épargnerait si je me taisais et que je me montrais coopérative. Qu'il vous épargnerait toutes les deux. Il m'a laissée la raccompagner à votre appartement. Elle était tellement endormie qu'elle ne l'a jamais vu. Mais il était là à cause de moi, Cookie. Amber a failli mourir à cause de moi.

Après avoir médité un long moment, elle prit une profonde inspiration et leva le visage au ciel.

— Non, dit-elle finalement en se ressaisissant. Non. Earl Walker a utilisé Amber pour te forcer à faire ce qu'il voulait. Et ça a fonctionné, Charley. Il savait que ce serait le cas. Ce n'est pas ta faute.

Ma mâchoire tomba d'un cran.

— C'est entièrement ma faute. Tout est ma faute.

— Charley, me coupa-t-elle en posant une main sur mon épaule. Je te l'ai déjà dit. Tu fais des choses incroyables, et j'ai la chance d'en faire partie. Cet incident avait une chance sur un million de se produire. Et il est derrière nous. Les probabilités pour que quelque chose de similaire nous arrive sont microscopiques.

— Tu fais attention quand je parle ?

— Le capitaine l'a dit lui-même. Tu as résolu quatre affaires en une journée. Quatre, Charley. C'est... du jamais vu. Et tu as mis la main sur un tueur en série qui s'était évadé. Tu as sauvé Dieu sait combien de vies. Et j'ai la chance de pouvoir t'aider. On devra juste se montrer plus prudentes à l'avenir. Il nous faut de meilleurs verrous, tu te souviens ? On en a déjà parlé. Et un système de sécurité.

Ça viendrait plus tard. La colère. Le regret. Le désespoir. Il se pourrait même qu'elle me haisse un

peu. Mieux valait qu'elle me déteste pour avoir presque fait tuer sa fille que pour l'avoir effectivement fait.

D'ici là, j'aurais fait de Cookie une version de moi à peine plus âgée. Elle passerait probablement toutes ses nuits éveillée, à vérifier et revérifier les portes et les fenêtres, faisant du moindre bruit une invasion domestique. Je comprenais très bien pourquoi elle aimait être amie avec moi. Travailler pour moi.

— Tout va bien, mon petit potiron ronchon ?

Je me retournai à temps pour voir tante Lillian traverser le mur. J'étais sur le point de lui répondre quand le concierge arriva à notre hauteur.

— Mesdames, nous salua-t-il, un sourire lubrique vissé sur les lèvres.

— Traître.

Il ricana tout en continuant d'avancer en direction de l'appartement du fond et frappa à la porte.

Cookie et moi tendîmes le cou, notre curiosité piquée à vif. J'essayai encore une fois mes joues, et nous nous penchâmes ensemble dans l'espoir d'apercevoir les nouveaux locataires.

— J'ai une autre clé pour vous, claironna-t-il.

Il regarda par-dessus son épaule en jouant des sourcils.

Je roulai des yeux si fort qu'ils finirent par observer Barbara.

La porte s'ouvrit, d'abord lentement, et il me fallut lutter contre une étrange forme d'enthousiasme. C'était comme de débiller un cadeau en essayant de deviner le contenu tout en surveillant son expression afin de ne pas avoir l'air déçu si ce n'était pas ce qu'on attendait. C'était peut-être en raison de la commotion de Fred et Barbara, ou de l'état de santé précaire de Betty White, qui battait au rythme de la douleur et du désespoir, mais lorsque Reyes Farrow ouvrit la porte, je suis pratiquement sûre que je fis une attaque.

Cookie inspira de manière si abrupte que Reyes nous remarqua derrière le concierge. Ses yeux brillaient dans la faible lumière du couloir tandis qu'il me dévisageait. J'en fis de même. Il avait reçu une blessure par balle qui aurait déchiré la poitrine de n'importe quel autre homme, et il ne montrait pourtant aucun signe de souffrance ou de faiblesse physique suite à la perte de sang. Je ne doutais pas une seule seconde qu'il était recouvert de ruban adhésif sous son tee-shirt rouge sombre. Celui dont les manches n'étaient pas assez amples pour pendre librement autour de ses bras. Celui qui moulait ses biceps en les caressant, en les embrassant.

Lorsqu'il eut fini de m'examiner, il prit la parole, sa voix aussi chaude qu'un bon brandy lors d'une nuit glaciale.

— Vous pouvez la lui donner, dit-il à M. Zamora.

— Oh, bafouilla ce dernier avant de me remettre la clé supplémentaire de l'appartement de Reyes en me lançant un regard sournois.

Reyes adressa un signe du menton à Cookie.

— Cookie, la salua-t-il cordialement. (Il se tourna vers tante Lil.) Lillian.

Si tante Lil était morte avec son dentier, je suis certaine qu'il serait tombé à ce moment précis.

Reyes releva enfin son regard de braise sur moi, puis pencha la tête de manière intéressée.

— Dutch.

Il me lança un dernier regard - un regard plein de promesses et de désir - avant de reculer et de refermer la porte.

Nous restâmes là, toutes les trois, nos mâchoires traînant par terre. Tante Lil fut la première à s'en remettre. Elle me donna un petit coup d'épaule et, en ricanant comme une adolescente, me dit :

— Je pense que vous devriez retourner préparer des brownies, les filles, parce que ce garçon a vraiment l'air affamé.

VOUS SAVEZ, CES MAUVAISES CHOSES
QUI ARRIVENT AUX GENS BIEN? C'EST MOI.

Être Faucheuse, c'est glauque. Et détective privée, dangereux. On peut dire que je cumule. C'est pour ça que j'ai décidé de prendre un peu de temps pour moi. Rien de tel que passer quelques commandes au télé-achat pour reprendre du poil de la bête. Je ne comprends pas pourquoi Cookie en fait tout un plat! Ce n'est pas comme si on manquait d'argent: Reyes Farrow, le très chaud fils de Satan, m'en doit plein. Cela dit, pour lui demander de régler sa dette, il faudrait que je sorte de chez moi... Mais avec un pyromane qui met le feu, littéralement, à Albuquerque, et cette femme qui a besoin de mes services parce qu'on cherche à l'assassiner, je préférerais rester en pyjama.

«Le meilleur premier roman
que j'ai lu depuis des années!»

J.R. WARD, à propos de *Première tombe sur la droite*



INÉDIT

Dans la même série:



Action / Humour



Traduit de l'anglais (États-Unis) par Isabelle Vadori

Design de couverture: © Emma Graves - LBBG

Photographie de couverture: © Silas Manhood / The Great Frog

ISBN: 978-2-8112-0913-1



9 782811 209131

8,20 €

BIT-LIT

Milady